BOSTON PUBLIC LIBRARY
3 9999 06608 143 9

No. AP 22. M35

Ser. 1

1910-11

PURCHASED FROM
BATES FUND

N° 1

LE MASQVE

BRVXELLES

MAI 1910

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

ABONNEMENT : Un an, 10 francs

Le numéro, 1 franc

BUREAUX :

59, AVENUE FONTAINE

BRUXELLES

AP 22
.M35
Ser. [1]
1910/11

nov. 28, 1955
030

3 Vol
Vol I = 12 pt on 10
Bates Fund
Nov. 28-1955
030

AVANT-PROPOS

Chacun ayant découvert en lui l'âme de sa race, la porte aujourd'hui devant soi comme un Saint-Sacrement. Le vieux particularisme et le jeune nationalisme belge trouvent leur compte à adopter la métaphysique ingénieuse de quelques penseurs français : racine, racinement, vieux sol occidental, précieux vocabulaire qui permit à tant d'écrivains de se donner une doctrine et de se réclamer, s'il leur plaît, de l'âme flamande, de l'âme wallonne, ou de l'âme belge.

« Adventavit Pirennus pulcher et fortissimus ».

Artistes et gens de lettres, ceux qui se sont groupés dans cette revue, ne voient aucun inconvénient à ce que l'âme des provinces, des régions, des villes, des villages, des quartiers s'exprime ainsi en des littératures variées ; ils admirent que des écrivains se donnent un noble motif d'écrire : il est beau de croire à sa mission. Peu leur importe, du reste, que l'on chante la Brabançonne toute la journée, à condition qu'ils ne soient pas obligés de l'entendre, ni de reprendre le refrain ; que l'on crée une académie à l'usage de ceux qui ajouteront un couplet à la symphonie nationale : peu leur importe.

Eux aussi, ils mettent quelque orgueil à se dire patriotes. Seulement, dans le courant actuel de protectionnisme artistique, ils n'oublient pas que la Belgique fut, de tous temps, l'hôtellerie de l'Europe, et c'est pour être fidèles au souvenir de leurs ancêtres qu'ils ouvrent un cabaret, où l'on recevra les voisins et amis, où tous les notables du village auront leur place : le curé, le bourgmestre, le secrétaire communal, le receveur des contributions et le garde-champêtre, mais dont on ouvrira très grande la porte aux voyageurs, de quelque pays qu'ils viennent. Tous prendront part à la table d'hôte que la cordialité nationale leur fera familière : on ne leur demandera que d'avoir du talent, et de chanter leur chanson ou de raconter leur histoire au dessert. Qu'ils viennent du village voisin ou des pays mystérieux que Sindbad le marin découvrit, ils seront les bienvenus et on ne leur demandera même pas leurs papiers.

L'enseigne ? Notre enseigne ?? LE MASQUE. Cela fera plaisir à nos ancêtres de la jeune Belgique, qui, tous ont un jour passé par Bergame sous la conduite de Banville. Et puis... ce qui se dit sous le masque, et ce qui se dit sous la rose, autant en emporte le vent.

Aucun théologien ne recueillera nos propos de table, et si l'ombre de Platon, un jour assiste à nos banquets, soyez certain, ô lecteur, qu'elle aura mis un faux nez...

La Direction.

SONNET

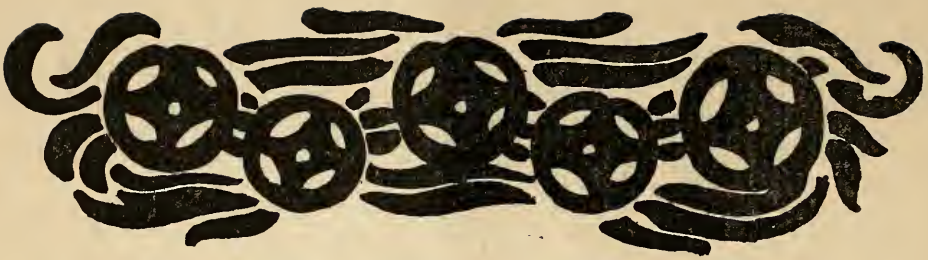
En cette nuit sacrée, ardente et solennelle,
Chercheur aventureux des songes les plus hauts,
J'ai touché les confins de la terre immortelle
Où s'en vont nos chansons comme de blancs oiseaux.

Comment jusques à toi porter cette étincelle
Que j'ai ravie au feu des célestes joyaux ?
Ma bouche en est ardente et mon âme en chancelle
Comme un rayon brisé sur la cîme des flots.

Je reviens dans tes bras et je ne sais que dire ;
Sur mes lèvres en feu toute parole expire ;
Je te regarde et vois ton beau front glorieux ;

Tu ne dis rien, mais en la nuit proche où résonne
Le chant du jour futur, tout ton être frissonne
Et je vois mon bonheur se lever dans tes yeux.

CHARLES VAN LERBERGHE.



La Méchante Grand' Mère

Le père de Lisbeth était grand chasseur. Il tuait les oiseaux qui volent, les bêtes qui courent et celles qui grimpent aux arbres. Il tuait les daims et les cerfs, les sangliers et les renards et il avait un jour tué un loup.

— Père, dit Lisbeth, tandis qu'il la faisait sauter sur son genou, au coin de l'âtre, quand tuerez-vous le loup du chaperon rouge ?

— Le loup du chaperon rouge, Lisbeth, dit le père en baissant la voix mystérieusement, on ne le tue point. On l'apprivoise. Il suffit qu'on lui jette sur la queue une poignée de sel, au moment qu'il est bien repu de nourriture humaine — de nourriture *humaine,* tu entends bien ! — et tout aussitôt il vous suit comme un agneau docile. Si j'étais toi, Lisbeth, je n'irais plus au bois sans être bien pourvue de sel.

Lisbeth fronça les lèvres comme elle faisait quand on se moquait d'elle, mais en passant devant l'armoire elle déroba du sel, et elle le cacha dans sa poche, sous son tablier.

Le lendemain sa mère lui dit :

— Prends cette galette et ce pot de crême, et porte-les à ta grand'mère, qui est bien malade ; surtout suis le sentier tout droit, jusqu'à la maison, et n'entre point dans la forêt ; ne t'attarde pas à jouer avec les enfants du bûcheron, ne cueille pas de fleurs et ne touche aucunement à la galette et à la crême.

Et, parlant ainsi, elle lui attachait le capuchon rouge et elle lui passait le bras dans l'anse du panier, où étaient la galette et la crême. Lisbeth promit. Et elle s'en fut doucement par le sentier.

Mais lorsqu'elle eut tourné à droite, derrière le hêtre, elle entra dans le bois ; elle joua « gendarmes et voleurs » avec les enfants du bûcheron et elle cueillit un gros bouquet de jacinthes bleues. Puis elle s'assit, le dos contre un sapin, et grignota le bord de la galette, et but un peu de crême au bout du doigt. Elle fut enfin devant la maison de grand'mère, toute mignonne et bien tapissée d'un treillis d'églantines, avec une petite porte verte, un auvent de bois et deux pommiers ronds, à droite et à gauche.

— Toc, toc, fit Lisbeth à la porte.

— C'est toi, ma Lisbeth ?

— Oui, grand'mère.

— Tire la chevillette, la bobinette cherra, dit la grand'mère.

Et la bobinette chut et Lisbeth entra dans la chambre.

La grand' mère était dans son lit, et la chatte dormait sur une chaise, à côté d'elle. Il y avait sur la petite table un bol de fromage, et le vent agitait les rideaux de percale au bord de la fenêtre. Une bonne odeur de linge frais et de pierre lavée remplissait la chambre, et le coucou battait contre le mur.

Lisbeth renversa le chat de la chaise et s'assit près du lit.

— Bonjour, grand'mère.

— Bonjour, petite Lisbeth. Es-tu toujours bien sage ?

— Oh ! oui, grand'mère. Et je t'ai apporté une galette avec un pot de crême.

— Merci, petite Lisbeth. Pose-les sur la table. Est-ce que le blé pousse dans vos champs ?

— Oui, grand'mère, il est déjà fort. Et maman dit que la récolte sera bonne. Au verger aussi les fruits sont noués.

— Vraiment, Lisbeth ? Et il y en a beaucoup ?

— Beaucoup, beaucoup.

— J'en suis heureuse, dit la grand' mère. Et elle souriait dans son bonnet ruché, d'un air bien content.

— Grand' mère, dit Lisbeth, pourquoi as-tu de si grands yeux ?

— C'est pour mieux te voir, mon enfant, dit grand'mère.

Et elle caressait la joue fraîche de Lisbeth avec sa main flétrie.

— Grand' mère, dit Lisbeth, pourquoi tes oreilles sont si grandes ?

— C'est pour mieux t'entendre, mon enfant, dit grand'mère.

Et elle pinçait doucement le petit menton de Lisbeth avec ses doigts frêles.

— Grand'mère, dit Lisbeth en se reculant sur sa chaise, pourquoi as-tu de si longues dents ?

— C'est pour mordre le loup s'il vient me manger, mon enfant, répondit grand' mère. Et elle soupira. « J'ai peur qu'il vienne bientôt et qu'il me mange tout de même, malgré mes longues dents... »

Alors Lisbeth ne dit plus rien. Elle prit son panier sur la table et elle s'en retourna sagement par le sentier.

Le loup n'a pas mangé grand' mère, rêvassait-elle en cheminant. Mais elle dit que ce sera bientôt... Bientôt, c'est demain, ou, peut-être, elle ment ?

Cependant, lorsqu'elle rapporta au logis les paroles de grand'mère, chacun fit un visage sérieux. Et même la maman sanglota tout soudain dans son tablier. Ainsi Lisbeth comprit qu'il n'y avait point eu de mensonge.

Le lendemain, après qu'elle eut déjeûné, elle dit à sa mère :

— Si tu veux, maman, j'irai voir si grand'mère n'a besoin de rien. Peut-être qu'elle n'a plus de galette.

— Va, dit la mère. Et elle lui noua sur la tête le capuchon rouge, en l'embrassant bien fort. Cette fois Lisbeth ne s'arrêta

nulle part. Elle suivit le sentier et ne rencontra point les enfants du bûcheron, et elle ne cueillit aucune fleur. Mais elle marchait très vite, avec son petit cotillon bien troussé dans la main. Un écureuil sauta d'un arbre, à côté d'elle, et un lièvre passa comme une flêche, mais elle n'y fit pas attention. Elle arriva devant la petite porte, sous l'auvent de bois, et elle frappa deux coups en serrant les lèvres.

— Toc, toc.

Rien ne répondit.

— Toc, toc, fit encore le doigt de Lisbeth.

Et rien ne répondit.

— Oh ! dit Lisbeth... Je suis sûre que le loup la mange. Et il n'a pas encore fini ; sans cela il aurait dit : Entrez ! en faisant la voix de grand'mère. Je connais cela...

Et elle essaya de voir dans la chambre à travers les rideaux. Mais elle ne vit rien. Elle écouta. Mais elle n'entendit rien. Seul le coucou faisait tic-tac et le chat ronronnait.

Alors Lisbeth s'assit derrière un arbre, et elle mit sa main dans sa poche toute remplie de sel. Son cœur battait comme une grosse bête, et elle avait chaud. De temps en temps elle regardait entre les branches la petite maison close, et quand elle entendait du bruit, elle se levait doucement.

Mais une heure passa, et personne ne sortit de la petite maison close. Les muguets embaumaient, les fougères vertes se balançaient, le vent tournait tout bas autour des arbres — et personne ne sortait de la petite maison close. La nuit commençait à venir avec précaution ; elle était délicate et bleue, mais elle deviendrait noire et lourde, et l'on ne distinguerait plus les choses autour de soi.... Soudain Lisbeth prit son plus grand courage, et elle poussa la petite porte à deux mains.

La grand'mère était dans son lit, bien couchée sur le dos et elle dormait, mais elle avait les yeux ouverts. Ces yeux étaient fanés comme ceux des poissons, et jamais Lisbeth n'avait vu

personne reposer si profondément. Ses bras étendus paraissaient très longs ; sa bouche baillait un peu. Le chat ronronnait sur la chaise, et le coucou faisait tic-tac. Et le cœur de Lisbeth aussi faisait tic-tac. Elle s'approcha du lit et elle toucha une main, le cou, puis le visage... La main était de pierre, le cou était de pierre, et le visage comme une bête marine, glauque et glacée. Et Lisbeth s'enfuit de la chambre à toutes jambes.

Et tandis qu'elle vidait tout le sel de sa poche dans la fougère, elle sanglotait, elle reniflait et elle se mouchait dans son tablier, en criant et se lamentant, tellement elle avait de chagrin :

— O mon Dieu, mon Dieu ! la méchante grand' mère !... Voilà qu'elle est morte sans rien dire !... Et maintenant le loup ne la mangera jamais, ô mon Dieu, mon Dieu !... Plus jamais !

Blanche Rousseau.

IN MEMORIAM

Je n'aime pas, ce soir, ce soleil qui se couche
En cette cendre grise où s'éteint l'horizon ;
Le crépuscule amer laisse au fond de la bouche
L'âpre goût que les pleurs mêlent à son frisson.

Je n'aime pas l'odeur de ces roses qu'on cueille
Et qu'on tresse en couronne et qu'on noue en bouquets,
Ni le parfum que laisse à la main qu'elle endeuille
La violette née à l'ombre des cyprès.

Il y aura demain sur la colline verte
Une tombe nouvelle avec un nom nouveau,
Car la mort a soufflé sur la fleur entr'ouverte
Et l'orage pesant a brisé l'arbrisseau.

Si ton poids est léger à ceux que l'âge accable
Et qui virent le jour et le soir trop souvent,
Je te trouve bien lourde, ô terre inexorable,
Quand tu pèses ainsi sur le corps d'un enfant !

HENRI DE RÉGNIER.

L'OISEAU BLEU

ESSAI DE CRITIQUE DIALOGUÉE & CONTRADICTOIRE

GEORGES MARLOW. — Vous étiez certes d'humeur chagrine, mon cher Dumont-Wilden, le soir où vous avez écrit votre étude sur l'*Oiseau bleu* de Maeterlinck, que publie *La Nouvelle Revue Française ;* sans quoi, j'aurais peine à comprendre les raisons qui incitèrent votre esprit, toujours si averti, à dénaturer de la sorte cette charmante fantaisie.

DUMONT-WILDEN. — Mais non, je vous assure, j'étais de mon humeur ordinaire, ou si vous préférez, j'étais de l'humeur d'un homme à qui un livre a déplu.

GEORGES MARLOW. — Soit. Mettons que j'invoque à tort votre humeur. Au surplus, à bien considérer les choses, peut-être n'y a-t-il là qu'une manifestation un peu déroutante sans doute, mais très logique, pour peu que l'on y réfléchisse, de votre direction mentale.

Vous êtes, mon cher Dumont, de ceux que sollicitent les plus subtils problèmes : Vous vous plaisez à toutes les dialectiques et je ne connais point parmi les écrivains actuels, pensée plus aiguë que la vôtre.

Dumont-Wilden. — Trop de fleurs, cher ami ! Si je ne vous connaissais comme je vous connais, je dirais : « Vous allez donc me dire des choses bien désagréables ! »

Georges Marlow. — Elles vont venir, mais laissez-moi jeter les fleurs d'abord. L'angoisse philosophique a trouvé en vous un inégalable commentateur : Vous avez palpé, scruté, disséqué nos inquiétudes, avec la frémissante curiosité d'un savant de laboratoire, mais si de vos recherches, vous êtes revenu plus riche d'impresions et d'idées — je n'oserais dire de certitudes — vous y avez perdu, et c'est la rançon, presque le châtiment de vos décevantes expériences, l'enthousiasme indispensable à ceux qu'exalte l'éternel miracle des choses.

Dumont-Wilden. — Oh ! Oh !

Georges Marlow. — Vous souriez devant ces assertions dont le simplisme injurie votre pensée compliquée, mon cher Dumont, comme vous avez dû sourire à la fable de l'*Oiseau bleu,* incapable d'émouvoir votre cœur depuis longtemps fermé aux simples chansons.

Qu'importe : Mais comment voulez-vous qu'avec un tel concept de votre mentalité, j'adopte vos jugements en matière lyrique ? Les races au déclin se torturent à rechercher le pourquoi des choses. L'hymne d'amour et d'espoir qui s'élève de tout poême ne les émeut plus. Elles s'insurgent contre les divines absurdités... Et vous n'êtes, mon cher ami, qu'un admirable écho de ces races vieillissantes.

L'Oiseau bleu vous déplaît : Vous en publiez les motifs que je n'estime point péremptoires : Je serais plutôt tenté de découvrir sous votre jugement sévère, l'antipathie instinctive du mathématicien pour tout ce qui rayonne au-delà de ses axiomes. Car vos raisons qui sont d'un abstracteur de quintessence, n'atteignent en rien le songe charmant — peut-être le premier élan vraiment lyrique — de Maeterlinck.

« Le bonheur que l'on cherche au loin, règne souvent au foyer délaissé. » — Partant de cette vérité antique, l'auteur de

l'*Oiseau bleu* s'abandonne à sa fantaisie et pour la plus grande joie de nos yeux, de nos oreilles et de notre esprit, emprunte aux fées de notre enfance, leur grâce ailée, leur voix de cristal et leurs doux songes puérils. Nous revoici des enfants à qui l'on va conter une belle histoire.

Maeterlinck nous a du reste prévenus : *L'Oiseau bleu* est une féerie. Souvenez-vous, mon cher Dumont, de la *Princesse Maleine,* des *Sept Princesses* et de *Pelléas et Mélisande,* drames pour marionnettes, que des commentateurs zélés assimilèrent aux tragédies vénérables.

Dumont-Wilden. — Ici je vous arrête. — La *Princesse Maleine,* les *Sept Princesses, Pelléas et Mélisande* sont des drames pour marionnettes. Mais ils m'émeuvent, ou du moins ils m'intéressent, parce que derrière les marionnettes, j'y sens des hommes, des hommes réduits à l'essentiel, mais des hommes. Dans l'*Oiseau bleu,* féerie, si vous voulez, je ne vois que le jeu contradictoire d'un certain nombre d'entités artificielles, quelque chose comme *Le Roman de la Rose.* Et puis — passez-moi le mot — dès le début, l'absurdité de la fable me gène.

Georges Marlow. — Eh ! Qui dit féerie dit absurdité, puisque par féerie s'entend le triomphe de l'illogisme. A ce compte-là, vous dénierez à toute fable, à tout conte et à toute légende, sous prétexte d'illogisme, le charme sans égal né de son absurdité même. Et que deviendront alors ces fidèles servants de l'illogisme, ces éternels prophètes de l'absurde que sont tous les poètes ?

Certes, le bon sens proteste contre le « pain qui parle », « l'eau qui nous découvre sa belle âme », le lait qui « fait de l'esprit », comme il s'insurge contre les fantaisies de Puck et d'Ariel dans *Le Songe d'une Nuit d'Eté* et dans *La Tempête,* comme il s'indigne de tout ce qui contrarie le cours normal des choses. Il se révolte encore contre la conjuration des arbres et des bêtes, comme il pourrait le faire aussi à propos des adorables absurdités des *Fables de La Fontaine,* s'il n'était retenu par leur immortelle consécration.

Vous reconnaîtrez, mon cher ami, à La Fontaine un prestige indéniable qui s'exerce sur tous les âges de la vie. Si nous avons été charmés, sur les bancs de l'école, par ces récits fabuleux du pays des bêtes, ce n'est pas à cause de leur moralité souvent discutable que s'efforçaient de nous faire comprendre des professeurs bien intentionnés, mais plutôt par notre attrait pour le merveilleux qui s'en dégage.

Aujourd'hui nous les admirons pour d'autres raisons, parmi lesquelles je vous citerai la pureté d'un style sans égal, l'harmonie et la souplesse du rythme et la grâce des images.

Faites donc lire à des enfants la féerie de Maeterlinck : Ils se réjouiront de tout ce qui vous offusque, des mille et un détails puérils et charmants dont se gausse votre philosophie.

Dumont-Wilden. — Permettez-moi d'en douter, car l' « histoire » dans l'*Oiseau bleu* n'est ni amusante, ni dramatique comme l'est celle de *La Chatte blanche,* du *Petit Poucet* ou de la *Barbe bleue* et les détails amusants ou dramatiques qui s'y trouvent sont noyés dans le fatras du symbole philosophique.

Car quoi que vous en disiez, j'ai le droit de demander compte à Maeterlinck de la philosophie de l'*Oiseau bleu* parce que la philosophie y intervient constamment. Certes, on peut aussi trouver de la philosophie, ou du moins du symbole dans les contes de Perrault. Mais alors ce sont les commentateurs qui l'y ont mis ou du moins qui l'ont cherché dans les lointaines origines de ces vénérables historiettes. Ici c'est l'auteur lui-même qui l'y a mise. Et comme dans la littérature européenne, il fait figure de philosophe, nous sommes en droit de lui faire grief de la pauvreté philosophique de ce conte philosophique.

Or, avouez que la pensée maîtresse, dans l'*Oiseau bleu* manque de nouveauté et de profondeur.

Cet oiseau bleu, que l'on cherche tout le long du conte et qu'on finit par découvrir dans la chaumière d'où l'on est parti, et où personne ne l'avait remarqué, ce complot des choses et des arbres contre la domination de l'homme, et cette « Lumière »

qui protège les petits héros contre les guets-apens qu'on leur dresse ? En vérité, cela ne sent-il pas l'instituteur ?

Georges Marlow. — Mais pas le moins du monde. Ce conte est bâti sur une pensée philosophique vieille de plusieurs siècles. Je vous l'accorde. Il abonde en symboles et en images comme toute œuvre poétique. Mais est-ce à ce titre qu'il importe de le juger ? Maeterlinck l'a écrit en poète. Vous avez le tort d'y découvrir un drame philosophique.

Eplucheriez-vous de la sorte les belles histoires de la *Légende dorée* et ces contes de Perrault dont vous venez de parler ? Vous me rappelez un peu, mon cher Dumont, ces commentateurs que vous me citiez il y a quelques instants. Vous avez arraché à ces jolis tableaux leur douce ingénuité et alourdi leur beauté de graves considérations métaphysiques. D'une main légère et souple, mon cher philosophe, vous étranglez un poète.

Pourquoi, derrière les gracieuses bulles de savon qu'il anima de son souffle, vouloir découvrir l'affreuse pipe qui leur donna l'essor et — pardonnez-moi cette banale image — à quoi bon me rappeler que sous les ailes du plus beau des papillons se dissimule le corps velu d'une chenille ?

Dumont-Wilden. — Mon cher ami, c'est ici que je proteste.

Si j'ai découvert la pipe derrière la bulle de savon, c'est qu'on me l'a fait voir, et que d'autre part, la bulle ne m'avait pas paru assez belle pour que mon enthousiasme m'empêchât de la regarder de trop près.

Georges Marlow. — Et vous avez lu l'œuvre comme aurait pu le faire un vieil enfant désabusé. Reprenez-la donc avec plus de sérénité et dites-moi si le premier acte n'est pas délicieux, le second, émouvant et tendre, le quatrième, étincelant de poésie... Je vous les citerais presque tous... Dites-moi encore si le *Royaume de l'Avenir* n'est pas l'une des plus adorables fantaisies lyriques de la littérature contemporaine ?

Dumont-Wilden. — Eh bien, permettez-moi de protester encore. Je ne sens pas la poésie de ces tableaux. Elle m'apparaît froide, glacée comme une allégorie. — Vous me parliez de La Fontaine et de Perrault : ce n'est pas à eux que je pense, mais au *Roman de la Rose* et à toute cette poésie scolaire où l'on donne des figures aux vertus et aux vices. Dans le merveilleux de La Fontaine ou de Perrault, une fois l'invraisemblance initiale admise — les bêtes qui parlent, les fées qui peuvent tout — je me retrouve dans un monde raisonnable, je pose les pieds sur le sol. Je sens des hommes. Ici rien. J'erre parmi des fantômes et des conventions, je ne trouve rien de solide.

Georges Marlow. — Je vous y prends encore à raisonner, là où il ne faudrait que sentir.

L'enthousiasme est souvent mauvais conseiller ; le scepticisme l'est plus souvent encore. Vous avez mis vos meilleures lunettes, mon cher Dumont, pour découvrir dans la nouvelle œuvre de Maeterlinck, toutes les prétendues tares qui blessent votre mentalité d'analyste et qui raviront les enfants et les poètes, ces autres enfants.

Je vous crois dans l'erreur : A moins que l'amour de la botanique ne vous paraisse supérieur à celui de la simple beauté, examineriez-vous une rose à la loupe ? C'est cela qui nous différencie, je pense.

Dumont-Wilden. — Vous avez peut-être raison. Je vous avouerai que je n'aime pas la poésie où il n'y a pas un peu de raison. Et, j'espère que votre amitié me le pardonnera, je conviendrai qu'Andersen m'ennuie, que je n'accepte pas la fantaisie shakespearienne en entier et que j'y trouve bien des détails qui choquent mon goût ; enfin que la poésie wagnérienne me paraît quelque chose de prodigieusement informe et barbare dont je sens confusément la grandeur, mais que je ne comprends pas bien, et que je n'aime pas du tout. Que voulez-vous ? Je trouve qu'il y a plus de poésie profonde dans *Phèdre* ou dans *Bérénice* que dans tout l'anneau des Niebelungen. Mais ne le répétez pas : c'est en confidence.

Georges Marlow. — Notre discussion se résoudra donc en un conflit de tempéraments.

Dumont-Wilden. — Comme toutes les discussions, mon cher ami. Elles ne servent jamais qu'à préciser les différences. Mais c'est quelque chose. Cette fois, du moins, nous ne nous serons pas jeté de verre à la tête : avouez que c'est une conquête de la raison, autant que de l'amitié.

L. Dumont-Wilden & Georges Marlow.

LE CHÊNE

I

Il me semblait que ma pensée
Etait un chêne solitaire
Qui rêve sur sa vie passée
Et qui regarde au loin la terre.

Devant lui s'étendent des plaines
Dont l'homme a fauché les moissons,
Et des montagnes incertaines,
Là-bas, ferment son horizon.

Il a vu la brume et la pluie,
Le soleil, le rire et l'amour ;
Il a vu les jours et les nuits,
Et puis les nuits et puis les jours.

Des amants, couchés sous son toit,
Ont échangé là des mensonges ;
Et d'autres au cœur grave et droit
L'ont pris à témoin de leurs songes.

Les plaintes de la volupté
Ont fait frissonner son feuillage,
Et lui, dans son ample bonté,
Donnait aux amants son ombrage.

Il chantait : de tendres oiseaux
Se poursuivaient parmi ses branches ;
Leurs cris tombaient en avalanche,
Mêlés aux rires des ruisseaux.

Il pleurait : les vents d'occident
Répandaient sur son front placide
Leurs larmes de plomb ou d'argent
Et leur neige ou leur gel lucide.

Il vivait : son cœur plein de sève
Eclatait parfois en sanglots :
« Des sirènes semblent des rêves,
Songeait-il, là-bas, sur les flots...»

II

Un jour la mer vint en colère
Envahir la plaine et les bois ;
Mais le chêne à la tête fière
Se dressait toujours, sans émoi.

« Je suis la vie, je suis le monde,
Lui dit la mer aux flots nombreux.
» J'apporte du fond de mes ondes
Un être au cœur aventureux.

» Sois toi-même, chêne orgueilleux,
» Redeviens homme dans ta chair,
» Retrouve ta bouche et tes yeux
» Et lève au soleil ton front clair.

» Oublie les vieilles amertumes
» Que tu trouvas près de la femme.
» C'est la nuit : le désir allume
» Plus d'un désir au fond des âmes.

» Vois : mes vagues silencieuses
» S'endorment comme des enfants.
» Elle est là : l'heure précieuse
» S'éveille et sourit doucement. »

III

Le chêne au multiple feuillage
Devint homme, ouvrit ses deux bras,
Et la sirène au blanc visage
Entra dans son cœur et chanta.

REMY DE GOURMONT.

LA GUIRLANDE DES DIEUX

PAR

ALBERT GIRAUD

Voici un très beau livre, fait de matière noble et riche, d'une langue savoureuse et pure, animé d'un lyrisme dont l'emportement n'exclut pas la réflexion.

Par moments, un souffle de haine ou de tristesse le traverse, mais ni les regrets ni les blessures de la vie n'altèrent son attitude orgueilleuse et son apparente froideur.

Cette attitude et cette froideur sont, au reste, communes à tous les parnassiens. S'observer et ne mouler la pensée qu'en des formes parfaites, telle est leur constante préoccupation. De là le reproche d'impersonnalité qui leur fut si souvent adressé.

Mais ce reproche est-il bien fondé ? Cette impersonnalité est-elle réelle ou bien n'est-elle qu'apparente ? Il suffit d'un livre comme *La guirlande des dieux* pour se convaincre qu'un vrai tempérament de poète y échappe. A part la forme et le rythme, la vision diffère et non seulement la vision, mais encore les moyens, les images et les décors dont il use, pour nous l'imposer.

Si, délibérément, il proscrit les nouveautés d'expression dont on se sert de préférence aujourd'hui et qui sont comme les cris, les balbutiements naturels ou les gestes réflexes du sentiment, c'est qu'il considère qu'il est des moyens et des mots qui sont nobles, d'autres qui ne le sont pas et que pour parler le langage des dieux il ne faut se servir que des premiers.

Ce fut la pierre d'achoppement, mais pour les médiocres seulement ; les autres, ceux dont la personnalité était assez forte pour forcer l'enveloppe, ne furent point arrêtés par ces lois dans le développement de leur individualité. C'étaient des liens librement acceptés et dont ils se servirent, un peu à la façon des tragiques, pour s'enserrer la cheville, ce qui assujettissait le cothurne et donnait à la démarche de l'aisance et de la majesté.

Leconte, de Lisle, de Hérédia, Giraud — car c'est au rang des plus hauts qu'il faut ranger notre poète — ont en commun cette noblesse d'attitude et cette égalité sereine dans l'expression. C'est le masque tragique qu'ils imposent à leurs sentiments et dont les traits une fois fixés, ne permettent ni fléchissement, ni adoucissement.

Chez Giraud cependant, se perçoivent plus fréquemment ces grondements de haine ou de dédain, ce regret général et imprécis de la vie que notre époque sent plus profondément que les autres, mais ils sont voilés, retenus et contenus sous l'effort de la volonté qui se rebiffe et réagit ; ils font l'effet d'un chœur invisible dont les murmures seuls nous parviendraient.

On les voudrait plus sonores, plus distincts, mieux perceptibles ; on regrette que le cœur comprimé n'éclate point en cris et en plaintes comme en une confession franche et simple ; gardons-nous pourtant d'y avoir trop regret.

Cette franchise n'irait peut-être pas sans nuire à la beauté plastique ; or, c'est cette beauté que s'impose d'abord le poète parnassien. C'est par cette beauté qu'il désire nous toucher, beauté du vers sonore et fier, beauté des images, beauté de l'heure et du site, beauté des personnages aussi qui — même lorsqu'ils sont représentatifs d'un sentiment de réprobation — participent encore d'une sorte de grandeur ou de laideur divines.

La *Mort de Marsyas,* un des plus beaux poèmes de la *Guirlande des dieux,* est à cet égard un exemple typique ; c'est une déclaration symbolique des principes d'art du poète, une véritable profession de foi de ce qui enthousiasme ou révolte son âme.

La beauté classique, sereine et claire, y est opposée à l'inspiration, plus passionnée, plus humaine, mais aussi plus mystérieuse et plus barbare de la plupart de nos poètes d'aujourd'hui.

Il chante à plein gosier un poème en tumulte,
Et, mêlant aux vers faux les mots estropiés,
Crispe vers le palais dont le luxe l'insulte
De monstrueuses mains, plus viles que des pieds !
. . . . . .

« Alors, ayant enfin délivré la nature
De la fausse beauté qui voilait sa splendeur,
L'homme découvrira dans chaque créature
La farouche beauté de l'antique laideur. »

« Et les chanteurs futurs, le cœur gonflé d'audace,
Ayant chassé les dieux de leurs calmes sommets,
Pour célébrer mon jour danseront la cordace
Sur la lyre brisée et muette à jamais ! »

Mais Apollon, le dieu de la beauté heureuse et régulière, l'emporte sur Marsyas, le satyre à la voix rauque qu'acclame la plèbe et dont la force brutale succombe enfin sous la force harmonieuse du dieu.

Mais d'un geste il répand la flamme et le silence ;
La lyre au galbe fier a vibré sous ses doigts ;
Son ode de son aile emplit le ciel immense,
Et l'on entend chanter le soleil dans sa voix :

« Ton chant rauque a troublé la fête de la vie ;
Ton geste impur souillé la chasteté du jour ;
Ton verbe a fait lever la colère et l'envie
Dans les esprits ingrats privés du don d'amour !

» *O monstrueux semeur de haine et de rancune,*
Chantre de la démence et de l'absurdité !
Comme une chienne obscène aboyant à la lune,
Ta strophe épileptique aboie à la beauté ! »

On le voit, ce livre est fortement senti ; à maint endroit le sentiment mal contenu crève l'enveloppe de sérénité ; c'est même ce qui le différencie des autres œuvres parnassiennes dont la beauté plastique est souvent l'unique attrait. Albert Giraud était trop poète pour ne pas ressentir, peut-être malgré lui, les inquiétudes de l'homme d'aujourd'hui et sa poésie se nourrit quand même de la substance des passions. Et l'on se demande enfin s'il ne faut pas regretter que le poète ait mis tant de soins à nous dissimuler son cœur, quand on observe que c'est dans les pages les plus humaines, c'est-à-dire les plus endolories de colère, de haine ou simplement de vie, qu'il s'élève le plus haut et nous emporte le mieux, avec lui, vers la Beauté.

Grégoire le Roy.

PROPOS DE TABLE

Notre collaborateur Georges Marlow nous communique la lettre que voici :

MINISTÈRE DES BEAUX-ARTS
ET DES BELLES-LETTRES

Bruxelles, le 14 mars 1910.

Monsieur et Cher Confrère,

Vous allez publier une Revue, me dit-on ; laissez-moi être des vôtres et faites-moi le plaisir d'insérer le petit madrigal ci-joint, dont vous apprécierez, je pense, la discrétion et la réserve qui sont au reste les caractéristiques de mes éloges et de mes actes.

Si vous voulez bien accueillir mes vers, je vous promets de vous nommer conservateur du Musée Wiertz et vous saurez tout le prix d'une telle promesse, quand je vous aurai dit que je l'ai déjà faite à Camille Lemonnier, que je compte aussi la faire, comme compensation, à Dumont-Wilden, à d'autres encore, mais ils sont si nombreux qu'il me sera difficile de les caser tous ; j'espère m'en tirer en leur donnant un fauteuil dans mon Académie.

Croyez-moi, Monsieur et Cher Confrère,

Votre Ministre,
DAVID.

Nous nous empressons de donner à nos lecteurs la primeur de ce charmant poème :

Madrigal Africain

Sire, c'est moi le nègre et je le puis prouver :
Africa, mon enfant, quoique chétive et maigre,
Peut-elle être l'enfant d'un autre que d'un nègre ?
Sire, c'est moi, ce nègre et veux continuer.

Je vous ai dit, un jour, que le nom d'Isabelle
Et le nom de la reine étaient un même mot ;
Sans vouloir vous flatter, ce qui serait d'un sot,
J'en ai trouvé, je crois, sire ! une bien plus belle.

Si les nègres n'ont pas la même peau que nous,
Ce n'est pas comme on croit et comme on nous l'assure
Un effet du hasard, un jeu de la nature,
Mais simple courtoisie envers la reine et vous.

On les nomma des noirs. C'est un tort qu'on leur fit.
Ils sont bruns, d'un beau brun *tirant sur l'Isabelle,*
Couleur Elisabeth serait aussi bien dit.
C'est la seule raison pour que leur peau soit telle.

DAVID.

MM. Edouard Taymans et Valère Gille sont nommés fournisseurs de la Cour.

Nous apprenons que Paul André s'étant fait inscrire au cours de français de l'Ecole Berlitz, le baron de Lavaux Ste-Anne lui a envoyé ses témoins.

Il paraît qu'en souvenir des temps « où les poètes nimbaient la mémoire des princes » et pour « inspirer sourdement dans le ventre des mères la haine du nouveau règne aux enfants qui naîtront », Albert Giraud abandonne son prénom malsonnant désormais pour adopter celui, farouche et symbolique, du monarque défunt. Braqué devant le roi Albert nous aurons donc le poète Léopold Giraud.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que le charbonnier Edouard Taymans, désireux de propager le *Masque,* offre à chacun de nos abonnés une reproduction en massepain des *Passions humaines* de Jef Lambeaux.

Par décision de l'Empereur d'Allemagne, tous les portraits du peintre Albert Cels seront désormais attribués à Holbein.

Une commission de savants, d'historiens et d'experts, sous la présidence de M. Max Rooses, va être appelée à donner son jugement dans l'intéressante controverse suscitée par les belles fresques de l'Hôtel des Postes. — L'opinion de M. A.-J. Wauters, qui voit dans ces peintures la main même de Hubert Van Eyck, n'a cependant jusqu'ici que fort peu de partisans.

Dans sa dernière séance, le Conseil communal d'Ixelles a décidé de donner à la rue Van Eyck le nom de Boulevard Eugène-Bacha.

M. Frantz Fonson, toujours soucieux d'inculquer au public belge le goût de la littérature nationale, met à l'étude au Théâtre de l'Olympia trois actes nouveaux de MM. Albert Giraud et Sylvain Bonmariage. Titre : *L'Ecole des Pupilles.*

HAUSSE SUR LES HUILES. — Par voie d'annonces dans nos principaux quotidiens, le cercle *Pour l'Art* informe le public que, bien qu'on ait vendu énormément de tableaux à son exposition de 1910, il reste encore quelques articles qui n'ont pas trouvé preneur et qu'on solderait aux prix les plus avantageux. Les bourgeois éclairés et les personnes habitant la province feront donc bien de se hâter. — N. B. Les René Janssens sont complètement épuisés.

Monsieur Max, notre sympathique bourgmestre, ne veut pas que Bruxelles offre aux regards des nombreux étrangers qui la visiteront pendant l'Exposition le spectacle d'une humiliante infériorité vis-à-vis des grandes capitales européennes. Aussi a-t-il doté la police du « truncheon », le blanc bâton qui, brandi d'une main sûre, commande l'arrêt aux fiacres, autos, omnibus, fardiers, camions, cycles et pousse-culs impétueux. Voilà qui est bien. Mais M. Max veut mieux encore et prétend justifier cette mesure en donnant une sérieuse extension à l'encombrement des rues, trop négligé jusqu'ici. Il vient donc d'envoyer à Paris et à Londres une délégation chargée d'étudier sur place l'importante question de l'encombrement et de comparer les diverses méthodes employées dans ces deux villes pour donner aux rues de l'animation et du mouvement tout en réservant aux piétons des chances réelles de danger. Toutefois l'édilité ne se cache pas les difficultés énormes que soulèvera la réalisation d'un tel projet. En effet, comme de mémoire d'homme jamais plus de quatre voitures n'ont été vues à la fois dans les rues les plus grouillantes de notre jolie capitale, les dépenses nécessaires à l'étoffage de la voie publique seront des plus considérables. Mais la question des

véhicules une fois réglée, il faudra encore, par un sévère entraînement, obtenir qu'ils se trouvent en nombre suffisant et à des moments déterminés aux endroits désignés pour présenter de l'encombrement. Il faudra obtenir aussi des chauffeurs, cochers et conducteurs qu'ils accrochent à certains moments les roues des voitures pour simuler un obstacle dans la circulation. Peut-être conviendrait-il également semer dans les endroits rendus dangereux quelques vieillards des hospices afin de susciter de palpitants faits-divers. Ce sont là minimes questions de détail, mais dont il ne faut pas se dissimuler l'importance pour peu qu'on ait le souci d'une figuration parfaite.

Nous ne doutons pas que cette tentative, par laquelle notre jeune bourgmestre inaugure son mayorat, ne lui vaille d'unanimes félicitations et nous souhaitons même qu'elle soit bientôt imitée dans les principaux centres du pays.

M. le Baron Descamps-David, ministre des Sciences et des Arts, vient d'arrêter la composition définitive — et si impatiemment attendue — de l'Académie des Lettres de Belgique.

Voici les titulaires des quarante enviés fauteuils :

1. Baron Descamps-David.
2. Sander Pierron.
3. Mlle M. Van de Wiele.
4. Lucien Solvay.
5. Abbé Mœller.
6. Valère Gille.
7. Mme Marie Biermée.
8. Cte M. de Bousies.
9. Julius Hoste.
10. Cyr. Van Overbergh.
11. Mme Sylviane.
12. Auguste Rouvez.
13. Mgr Keesen.
14. Firmin Van den Bosch.
15. Sterckval.
16. Francisque Rency.
17. Paul André.
18. Jean Bardin.
19. Cte Alb. Du Bois.
20. Maurice Van der Meylen.
21. Célestin Demblon.
22. Henry Enthoven.
23. Chevalier Marchal.
24. Jules Lekeu.
25. Cte Louis Cavens.
26. Edmond Picard.
27. José Tinchant y Gonzalès.
28. Carton de Wiart.
29. Jean Delville.
30. Fierens-Gevaert.
31. G. Marquet.
32. Eddy Levis.
33. Dr Emile Valentin.
34. S. A. S^e Mgr le Duc d'Arenberg.
35. Emile Sigogne.
36. Maurice Wilmotte.
37. Albert Duchastin.
38. Louis Piérard.
39. Mme la Vicomtesse de Sousberghe.
40. Constant-le-Marin.

Tous ceux qui en Belgique défendent la Littérature Nationale, et au besoin la combattent, applaudiront certainement à ce choix judicieux.

Non content d'être le Prince des Poètes, Emile Verhaeren a voulu être aussi le Poète des Princes.

Nos plus chaleureuses félicitations à notre confrère *Carton de Wiart*, qui vient d'être créé *Baron*.

La rapidité avec laquelle il a escaladé tous les échelons de l'échelle sociale, est d'autant plus méritoire que, récemment encore, on pouvait compter, parmi ses aïeux, un vulgaire démocrate-chrétien.

Edmond Picard, assisté de M. Beulemans, travaille d'arrache-pied à la traduction en *Kaekebroeck* de ses deux célèbres romans : *Mon Oncle le Jurisconsulte* et *La Forge Roussel*.

Aussitôt cette traduction publiée, l'auteur se fera un devoir de retirer du commerce les exemplaires de l'édition originale écrite, on le sait, en *français officiel*.

Voilà du moins un adepte convaincu.

Dans leur dernière Assemblée générale, tous les A.-J. Wauters un peu notoires ont émis à l'unanimité le vœu que :

« Les tableaux anciens étant généralement identifiés grâce aux indications que » fournissent aux experts, les dimensions des châssis ou des panneaux, la nature de » leur bois ou la texture de leur toile, leur épaisseur, etc., etc., il était désirable » qu'ils fussent exposés, dans nos musées, face au mur et l'envers seul visible au » public. »

Ce vœu a été transmis au baron des Sciences et des Arts qui, après avoir consulté les trois Commissions compétentes d'Archéologie, de Mathématiques et d'Histoire, toutes trois composées de M. Buls, a décidé de faire droit à la demande de MM. les A.-J. Wauters.

Nous prions les personnes incompétentes en Art, en un mot tous ceux qui préfèrent voir les tableaux du côté *face*, de se joindre à nous pour demander le maintien du *statu quo*.

Notre collaborateur L. Dumont-Wilden vient d'être reçu solennellement membre de la « *Corporation des A.-J. Wauters belges* », assermentés près le Tribunal de 1re Instance de Bruxelles.

COMMUNIQUÉS :

Vient de paraître chez Van Oest & C° :

NOTRE PAYS. - La Race et le Milieu Belges. - Tome I.

C'est le plus beau monument que nous ayons élevé à notre propre gloire.

Nous y louons dignement les richesses de notre pays et nos innombrables qualités. Le Gouvernement a fait les choses noblement. Il a fait appel à nos plus illustres prosateurs : Descamps-David, A. Rouvez, Maurice Benoidt, Franz Mahutte, Firmin Van den Bosch, M. Vauthier, Edmond Cattier, etc., qui donnent, dans cette œuvre unique, des pages définitives. La poésie même y a trouvé sa part, moins large peut-être, mais glorieuse par les noms : Valère Gille et Emile Verhaeren. (Tout est compris entre ces deux noms).

Ce livre a sa place tout indiquée dans les salons des familles belges qui ont à cœur de s'honorer et d'inculquer à leurs enfants un sentiment d'orgueil patriotique.

Nous nous faisons également un devoir de le recommander aux médecins, dentistes, avocats et notaires achalandés, dont les antichambres sont souvent si lugubres.

PROCHAINEMENT :

PARALIPOPETTES et PARALIPOPOTTES,
par Edmond Picard et Emile Sigogne.

MÉMOIRES DE MADAME STEINHEIL,
par Paul André.

L'INONDATION

AU MAITRE !

Par à travers l'immensément des eaux occidentales,
Dites ! Quel à présent, ces villes capitales
Aux tentacules formidables et coruscants !
Dites ! Depuis quels siècles et depuis quels cents ans,
Avec leurs dômes d'or, avec leurs tours dardées
Dans l'exaltation claire de leurs idées,
De Tyr à Billancourt, d'Odéon à Clichy,
En passant par Sodome, Hasselt, Thèbe et Ivry,
O ces humanités aux flots myriadaires,
Avec leurs roulements de dos de dromadaires,
Brusquement arrêtées par la main du Destin
Et l'Océan là-même où passaient des chemins !
Dites ! Leur fondements de roc et de porphyre,
Leurs marbres de Porthor, leurs grès de Balsamire,
Leurs schistes qui défient l'âge et l'éternité,
Noyés comme en un bain de pieds d'immensité
Où, quand tombe la nuit, cent mille astres se mirent !!!
Les graves passeurs d'eau qui attendent, pas fiers,
Que s'arrête la crue, eux dont rien ne peut rendre
L'angoisse ment de-peur, s'écrient : Tout comme hier
La Seine est à monter et ne veut pas descendre !
Des jonques d'Abadoul, des voiles tarlatanes,

Des carènes de Fez, des sloops de Bactriane,
Suivent par à travers les mers de St-Germain
Le tracé mystérieux d'invisibles chemins
Où passait autrefois le Métropolitain !!!
Et devant la débâcle et la lutte acharnée
Contre le clair effort de quels siècles d'années !
Les étoiles, ce soir, qui palpitent là-haut,
Ont l'air de se dire l'une à l'autre, étonnées :
Dites ! Que d'eau ! Que d'eau !

DAVID.

Les Fouilles d'Héraclès

à ALBERT GIRAUD

Dans le jardin d'Akadémos,
Assis sur les marches du temple,
A l'ombre d'un figuier, Eros
Débande l'arc et le contemple...

« Ah ! se dit-il, il n'est chlamyde
Qui brave ses traits merveilleux,
Quand c'est l'œil d'Eros qui les guide
Au cœur des hommes ou des dieux.»

Il dit, et dans le bois voisin
Il voit une vigne qui ploie
Sous le poids doré du raisin ;
Il s'y porte et, ravi de joie,

Avise la plus belle grappe,
Se hausse des pieds et l'attrape...
La grappe pèse dans ses mains
Tant sont gonflés et gros les grains !

Il en offre trois à Cérès,
Puis s'enivre tout à son aise
Et, de sentir ce qu'un grain pèse,
Il songe aux... fouilles d'Héraklès.

JOSÉ-MARIA Y GONZALÈS TINCHANT.

Comme un jeune Sylvain voulait monter à l'arbre,
Phoïbos, de gloire et d'âge mûr,
Le fit tomber au pied d'un mur
D'où, pour ses vers altiers, il avait pris le marbre.

〰

En vers souvent boîteux, Paul Spaak s'époumona :
Ah comme je plains Kaatje et comprends Pomona !

〰

Sous quel air, Cyrano, dites-nous sous quel air
Vous êtes-vous enfui, poète au rire clair ?
Las, vous n'entendrez pas claironner Chantecler
Soekeleer !

José-Maria y Gonzalès Tinchant.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

Sommaire du N° 1 :

La Rédaction	Avant-Propos	p. 1
Ch. Van Lerberghe	Sonnet	p. 3
Blanche Rousseau	La méchante Grand' Mère	p. 4
H. de Régnier	In Memoriam	p. 9
L. Dumont-Wilden / Georges Marlow	L'Oiseau Bleu	p. 10
R. de Gourmont	Le Chêne	p. 17
G. Le Roy	La Guirlande des Dieux	p. 20
Le Masque	Propos de Table	p. 24
* * *	Petite Anthologie	p. 30

CE NUMÉRO EST ORNÉ D'UN DESSIN DE GEORGES LEMMEN.

N° 2

LE MASQVE

BRVXELLES

JUIN 1910

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

ABONNEMENT : Un an, 10 francs

Le numéro, 1 franc

BUREAUX :

59, AVENUE FONTAINE

BRUXELLES

« LE MASQUE » PUBLIERA PROCHAINEMENT UN CONTE INÉDIT DE CHARLES VAN LERBERGHE.

*AP22
.M35
Su. [illegible]
1910/11

POÈMES

I.

Je t'ai reconnu, veilleur du silence,
Amour ! et ta lèvre est muette encor !
Et tes paumes tièdes marquent la cadence
De l'heure qui tourne en tuniques d'or !

Maintenant, c'est toi, Fleur d'impatience,
Amour ! ô Désir du rythme sacré !
Tournesol ardent, droit dans le silence
Au seuil d'un pays désert et brûlé.

Maintenant, c'est toi ! et je t'aime encor
Amour ! et je cours avec un flambeau
Autour de la pierre où ton talon d'or
Sonne quand tu sautes immortel et beau !

Saute dans mon cœur, Amour ! et soulève
La poussière bleue des pâles chemins
Où glisse le soir étonné qui rêve
Tenant une lyre dans ses douces mains.

Je t'ai reconnu ! Au cœur du silence
Amour, c'est ton pas qui m'a fait mourir...
C'est ton talon d'or qui sonne et qui danse
Sur mon âme nue où vibre et s'élance
L'essaim flottant des bourdonnants désirs !

Novembre 1909.

II.

O Amour, mon Roi ! voici le soir clair !

Ruisselante est ta face parmi les larmes, ruisselante et divine, penchée d'en haut sur ma conscience qui dort.

O Poésie, ma douce Reine ! voici la nuit ! — Entends la pluie qui tombe parmi les étoiles du cœur, — la pluie qui court avec son bruit muet parmi l'herbe de la pensée, comme un pas sauvage et rapide, velouté, silencieux, broyant le sol et passant vite...

O Nuit légère ! je ne veux pas retenir dans ma main ton vêtement qui flotte et qui embaume ! je ne veux pas baiser le vide affreux qui reste là où tu viens de me frôler légère, ô Nuit amèrement connue, ô Nuit pareille à Diane qui fuit et qui embaume, de ses pas, la prairie !...

O lumière jaune du soir ! recueille-moi sous ton regard tranquille, lampe de cuivre, clarté d'or !

Voici la cigale d'été morte sur ma poitrine dans le mois des grands tournesols, voici le nom de ce que j'aime gravé, creusé comme un cri rauque qui s'enfonce à l'endroit blessé de mon cœur, profondément, à cette place, caché, étouffé, solitaire !... O lampe jaune qui te souviens, qui te souviens lucidement de chaque noble souvenir !

O Amour, mon Roi, je me lève ! — De mes deux mains j'essuie ta face ruisselante, ta divine face penchée sur qui ruisselle l'eau du cœur ! J'essuie tes lèvres et tes yeux, j'essuie avec mes deux mains tendres, avec une caresse amère, avec une pure douceur !

O Amour, mon Roi ; voici le matin !

Décembre 1909.

III.

O doux soleil ! tu es venu. C'est mars !

Dans les feuilles ternies de la pervenche, tu as posé le doigt sur un bouton de sombre azur — et maintenant la fleur petitement

respire, et vit, et s'accoude au bord du printemps, osant à peine !...

L'ombre des pigeons, sur le mur, tombe, remonte et tourne. Les pigeons eux-mêmes sont là mettant une couronne d'ailes autour de la tête hautaine des grands érables nus. Ils sont tout nus dans le soleil, ô Lumière adorable, comme des dieux adolescents qui souriraient appuyés de l'épaule chacun contre son frère !...

Le jardin fragile n'éclôt pas encore. La vieille dame y marche dans l'allée du soleil. C'est du côté de la pervenche. Elle courbe sa longue échine et tend la fleur fânée et si douce de son regard vers la fleur neuve de la terre immortelle. Au dessus d'elle, l'ombre mouvante des pigeons qui tournoient est comme un vaste parasol balancé par la main gracieuse du printemps.

Fragilité silencieuse ! — J'entends à peine, ô source d'air, couler ton flot sur la margelle usée des jours. J'ose à peine toucher des lèvres cette limpidité qui vient du ciel et que nous respirons ensemble en soupirant, la vieille dame, la pervenche et mon cœur.

Jusqu'au crépuscule, jusqu'au crépuscule, il y aura autour de nous cette lumière nue et jeune, cette ombrelle d'oiseaux soyeux qui tourne aux doigts invisibles d'un dieu suspendu dans l'immense azur, et souriant !

Et puis viendra ce crépuscule du printemps qui est pâle et cerné de bleu et de la couleur des étoiles... et mon cœur, soudain, s'éteindra.

Mars 1910. Jean DOMINIQUE.

IMAGERIE

Près du moulin, près du ruisseau,
Le fou blond que chassa la brune,
Bien conseillé par les roseaux,
Tend des filets de clair de lune.

Le vent a soufflé le flambeau
Qu'alluma la fille au cœur tendre ;
Amants, sur le flottant tombeau
Priez pour le nouveau Léandre !

Deux squelettes se jouent aux dés
Le meilleur coin du cimetière ;
Ils fuiront quand au sablier
Glissera leur propre poussière.

Un coq chante, un blessé gémit,
La chouette douloureuse hulule
Et la Nuit déroule un tapis
Sous les pieds bleus des somnambules.

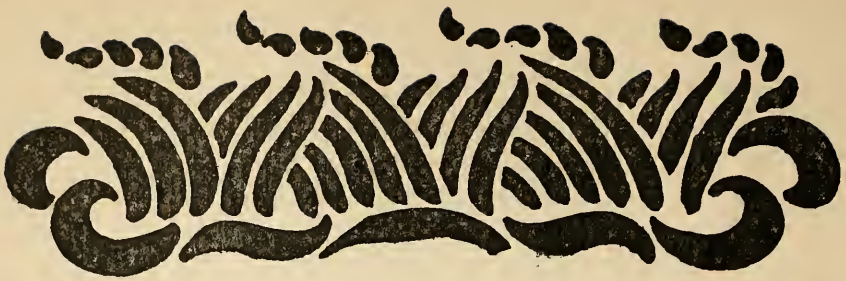
La servante accouche en secret
D'un monstre qui sera poète,
Nécroman ou coupe-jarret
Et qu'on pendra un jour de fête.

Or, le Malin, qui se cachait
Entre les pierres d'une tombe,
Surgit, s'éclipse et reparaît,
Muant les serpents en colombes,

Les tourterelles en crapauds
Et les vers-luisants en corneilles,
Prêtant, au prix de leur repos,
De la beauté aux pauvres vieilles.

Mais deux anges de froid transis
Que l'âme d'un maudit obsède
Réchauffent leurs doigts engourdis
A l'étoile qui les précède.

Mai 1910. André SALMON.



LA PETITE ANNA

Je rejoignais mon régiment cantonné dans un village non loin d'Arlon. Je me vois toujours sur la route. Il faisait beau, j'étais jeune et sous le ciel bleu le pays s'étendait, magnifique. Quand je passais devant les fermes, les femmes et les enfants sortaient pour me regarder, avec mon grand shako, mon sac paqueté et mon fusil reluisant. Ils riaient de me voir si fier et moi je chantais, en regardant le soleil comme un aigle.

Au bout de deux heures de marche, j'arrivai à l'étape. C'était un pauvre hameau dont les maisons misérables se groupaient autour d'un clocher jaune, couvert d'ardoises sombres. Au bureau de la compagnie je trouvai le fourrier qui me dit :

« Voici ton billet de logement. Tu iras jusqu'au bout de la rue, à l'avant-dernière maison à droite. Il y a un bouchon au-dessus de la porte... »

Je m'y rendis tout de suite et, comme c'était un cabaret, j'entrai directement sans frapper.

Aussitôt une petite fille vint à ma rencontre. Oh ! une drôle de petite fille. Je ne sais pas si je pourrais vous donner une idée de ce qu'elle était, ni vous dire comment elle était, mais je sentis immédiatement que plus jamais je n'aurais pu l'oublier.

Elle pouvait avoir douze, treize ans, était assez grande mais délicate. Des cheveux blonds bouclaient autour de son visage un peu maigre où luisaient deux yeux inquiétants. Des yeux gris, un peu durs, au regard hostile.

« Que viens-tu faire ici ? » me demanda-t-elle d'une voix décidée.

« Je viens loger, » répondis-je. « Où est ta maman, petite fille ? »

Elle me dévisagea durant quelques instants. Il me sembla que son regard s'adoucît, puis, brusquement, elle me tourna le dos et s'en alla en me laissant seul au milieu de la pièce.

Je me tenais là, assez indécis, lorsque l'arrivée d'une grosse femme vint me tirer d'embarras. C'était mon hôtesse elle-même qui m'accueillit avec plus de politesse que la gamine et en m'expliquant beaucoup de choses à la fois. « On l'avait avertie de mon arrivée, déjà mon gîte était préparé. » Et, tout en me conduisant, elle s'excusa des manières de la petite : « Anna, — dit-elle en se touchant le front — est un peu partie ; puis elle n'aime pas les militaires, elle en a peur. Elle m'apprit ensuite que ses deux autres filles, Rose et Jeanne, étaient plus âgées et plus raisonnables, de vraies demoiselles. Ainsi parlant, elle m'avait mené dans une mansarde assez malpropre où il y avait un sac à paille, des couvertures et tout ce qu'il faut pour dormir.

« Vous voilà chez vous, » dit la vieille et, désignant la lucarne, elle ajouta : « Vous aurez une belle vue ».

Les manœuvres étant terminées, nous menions dans nos cantonnements une vie facile et peu fatigante. Le matin nous allions un peu au-dehors du village, histoire de dégourdir les hommes et de ne pas oublier l'exercice, mais, après l'appel d'une heure, nous étions libres et nous en profitions pour fourbir nos armes, nettoyer nos effets ou pour jouer aux boules dans les jardins des cabarets. Le soir, les soldats organisaient des bals au son des accordéons et des trompettes.

L'estaminet où j'étais logé était un de ceux qu'ils fréquentaient de préférence. Il est vrai que la veuve et ses deux filles étaient aimables pour tout le monde. Toujours bien lavées au savon musqué, frisées à sentir le roussi, Rose et Jeanne s'empressaient autour des clients. Elles ne refusaient aucune invitation à la danse et souffraient avec un enjouement inaltérable

les coups de genoux et les caresses précises des troupiers. Aussi longtemps que l'accordéon soupirait ses valses plaintives, elles ne se reposaient guère et passaient de mains en mains, tournoyant en mesure, sans sueur et sans fatigue. Chaque consommateur avait droit à quelques instants de leur doux contact. Et ils attendaient leur tour patiemment, l'air buté, les poings dans les poches, pendant que, derrière son comptoir, la veuve versait à boire et rendait la monnaie.

A côté d'elle la petite Anna rinçait les verres en fixant sur le tumulte des yeux pensifs. Jamais on ne la voyait sourire, ni ne l'entendait parler. Mais lorsqu'il arrivait que quelque brute ivre lui adressait l'une ou l'autre plaisanterie équivoque, ses joues se creusaient davantage et son regard devenait plus noir.

Je remarquai bientôt qu'on la chargeait de la plupart des besognes malpropres et pénibles du ménage. Pendant que ses sœurs paressaient d'une chaise à l'autre, se tripotaient la peau devant le miroir ou tendaient une oreille gourmande aux propos des galants plus tenaces que les autres, Anna balayait les pièces, traînait des seaux trop lourds ou épluchait les légumes. Tous les matins elle menait paître la vache au pré.

C'est là que je la trouvai un jour que j'étais sorti du village à l'aube pour aller laver mon linge au ruisseau. Elle tricotait des bas, assise sur le gazon, la tête couverte d'un châle rouge. Je m'étais muni d'un battoir pour aller plus vite en besogne mais ne sachant comment m'en servir je m'adressai à la gamine :

« Eh là ! petite Anna, ne voudrais-tu pas me dire comment il faut laver avec ceci ? »

Elle parut hésiter un peu, puis elle se leva et me répondit en s'approchant :

« Cela ne sert pas à laver le linge, cela sert à le battre lorsqu'il est propre ».

« Bien, bien ! » Et je me mis à frotter comme les commères de chez nous, si vigoureusement, que bientôt l'eau fut remplie de flocons blancs que le courant entraînait.

Assise sur l'autre berge la fillette me regardait faire. Quand je voulus employer le battoir elle me donna quelques conseils d'un air entendu et, s'apercevant que j'étais incapable de bien m'en servir, elle me rejoignit en traversant le ruisseau par le gué que formaient les pierres plates qui émergeaient du fond.

« Tu n'en connais rien ! » s'écria-t-elle en m'arrachant la palette des mains. — « Tiens ! voilà comment il faut faire ! pan ! pan ! Et elle donna de grands coups sonores que l'écho caché dans les collines répétait.

Le linge lavé et tordu, je l'étendis sur l'herbe et, en attendant qu'il fût sec, je m'assis tout près, en bourrant ma pipe.

Anna s'était un peu éloignée. Il faisait très doux ce jour-là. Sous la lumière du ciel la prairie s'étendait verte, parsemée de fleurs mauves et bornée par les pentes douces des côteaux environnants. Des libellules et des mouches grésillaient dans le soleil. Au loin, la forêt s'étendait jusqu'à perte de vue et déjà toute dorée par les vents de l'automne. Prise par je ne sais quel caprice, la petite fille ôta ses souliers et se mit à marcher dans l'eau transparente où les poissons filaient comme des traits d'argent. Elle posait ses pieds nus prudemment sur les cailloux du fond et ses jupes fort troussées découvraient de jolies jambes rondes cerclées de rose par l'empreinte des jarretières juste au dessus des genoux.

Il me vint l'envie de la taquiner. « Prends garde ! » lui criai-je — « en te voyant si jolie, le loup pourrait bien sortir du bois et te manger, comme il mangea Chaperon-rouge ».

« Chaperon-rouge, qui est-ce ? » demanda-t-elle les sourcils froncés.

« Comment ! tu ne connais pas l'histoire de Chaperon-rouge ? Et ta mère ? Elle ne te raconte donc jamais d'histoires ? »

« Ma mère n'a pas le temps, » repliqua-t-elle avec une drôle de grimace. « Elle ne m'a jamais rien appris ».

« Alors » — fis-je « viens t'asseoir auprès de moi. Je te ferai ce récit pour te récompenser de m'avoir aidé ». Et comme elle m'obéit je lui racontai l'histoire telle que tout le monde la

connaît. Lorsque j'eus fini, Anna secoua la tête, réfléchit un moment, puis elle me parla ainsi : « La mère de Chaperon-rouge était une méchante mère. Pourquoi envoyai-t-elle sa fille au bois toute seule quand elle savait que le loup y rôdait... ?

Je voulus répondre mais elle se leva vivement en criant : « Il y a beaucoup de méchantes mères ! » Et elle rejoignit la vache qu'elle chassa de suite devant elle, vers le village, avec de grands gestes de menace.

Je me dis : « La voilà encore fâchée ! Quelle drôle de gamine..., que peut-elle avoir en tête ?

Le lendemain je n'y pensais déjà plus, lorsqu'elle vint me retrouver d'elle-même. J'étais assis sur un banc, appuyé contre le mur latéral de la maison sur lequel j'avais l'habitude de me reposer tous les soirs. De cet endroit je voyais la grand' route s'échapper du village en ondulant vers les espaces. J'ai toujours aimé m'asseoir aux bords des routes et sur les berges des fleuves ; on y est tranquille, on regarde et l'on voit passer la vie.

Anna me demanda : « Connais-tu encore d'autres histoires que celle du Chaperon-rouge ?

Cette question m'émut profondément en évoquant toute mon enfance encore si proche de moi et dont les souvenirs me hantaient toujours. Des histoires ! Si j'en connaissais ! Mais je les savais toutes. Toutes celles qu'on raconte en Flandre et en Campine. L'histoire de Fleur de Neige qui fut ensevelie dans un cercueil de cristal, du Roi Maeleghys, d'Ourson et de Valentin, de Tête d'Or qui berna le diable en personne !

Tout de suite je me mis à raconter celle qui me parut la plus jolie.

Assise à côté de moi, Anna m'écoutait attentive. Je faisais de mon mieux pour lui donner la vision des forêts enchantées, des montagnes aux sommets inexplorés, vers lesquelles on marche en vain car elles reculent toujours, des châteaux grands comme des villes où habitent des rois bornés et violents, des princesses curieuses et, dans les greniers depuis longtemps oubliés,

d'affreuses sorcières tissant d'immenses linceuls, sur des rouets grinçants.

Quelques jours après, la fillette revint m'écouter encore. Ainsi elle prit l'habitude de venir de temps en temps d'abord, puis celle de me tenir compagnie tous les soirs. Chaque fois je la voyais arriver timide avec des allures de petite bête méfiante et farouche. Mais comme je l'accueillais toujours en souriant, elle s'enhardit bientôt et devint plus familière. A la fin nous fûmes de grands amis.

Au début, je trouvais sans cesse de nouvelles histoires à lui raconter mais plus tard il m'arrivait de rester silencieux. Malgré cela, Anna demeurait quand même et, lorsque je la regardais à la dérobée, je m'étonnais de la voir toute transfigurée, son visage habituellement attristé par une expression douloureuse devenu soudain lumineux comme par le reflet d'une joie intérieure. Parfois elle me prenait la main et la gardait dans les siennes, de toutes petites mains chaudes et rudes. Je la laissais faire sans rien dire. J'étais jeune aussi. Je n'avais jamais eu d'amie et cela me rendait heureux de ne plus être seul dans ce village lointain, parmi les soldats, dont je n'avais ni l'âge, ni les mœurs. Et ainsi nous restions souvent assis l'un à côté de l'autre en écoutant les douces voix de l'ombre bercer la terre prête à s'endormir. Dans l'herbe odorante, les grillons invisibles jouaient des cymbales sur leurs élytres d'argent, on entendait murmurer la fontaine de l'antique abreuvoir, dans les étables les bêtes s'agitaient, pendant qu'au loin les clairons sonnaient la lente et mélancolique retraite. Les soldats rentraient par troupes. Lorsqu'ils nous apercevaient ils disaient : « Voilà le volontaire et sa bonne amie ! » Et ils continuaient leur chemin en riant.

La veuve et ses filles s'aperçurent aussi de notre amitié. Elles s'en étonnaient et durant toute la journée elles répétaient : « Voilà Anna apprivoisée ! Comment est-ce dieu possible ! Elle qui n'a jamais souri à personne ! Bien sûr qu'elle est amoureuse ! » Et pour la taquiner, elles ajoutaient : « Anna, Anna, à quand la noce ? »

Anna en devenait toute blanche et son nez se pinçait. Mais rien ne l'empêcha de rechercher ma compagnie.

Elle m'accompagnait dans mes promenades, m'aidait à faire mon paquetage et quelquefois même suivait mon régiment pour me voir marcher de loin.

Un dimanche je la rencontrai juste au moment où j'allais entrer dans la forêt. Elle avait ses vêtements de fête, des bottines bien lacées et un ruban dans les cheveux. Nous continuâmes la route ensemble.

Anna était joyeuse et tout autre que d'habitude. Elle riait et me racontait de menues choses en secouant sa tête court bouclée. A chaque instant elle me quittait pour cueillir des fleurs, arracher des fougères ou poursuivre les lézards sous les feuilles.

« Ah ! voilà des mûres ! » s'écria-t-elle soudain « des mûres ! Aimes-tu les mûres ? » Et, sans attendre ma réponse, elle entra dans les broussailles où elle se mit à fureter accroupie.

Lorsqu'elle revint, ses yeux brillaient davantage et elle m'offrit une poignée de groseilles bleues, posées sur une feuille verte, en disant : « Tu sais on attrape une langue toute noire, c'est très amusant ».

Aussitôt que j'eus mis quelques fruits en bouche, Anna se mit à rire et battre des mains. Elle répéta plusieurs fois : « A présent tu es enchanté. Enchanté et plus jamais tu ne sortiras du bois ».

Comme je la regardais surpris, elle se mit à rire plus fort — « Plus jamais tu ne t'en iras d'ici ! Je suis la fée des bois et tu es mon prisonnier ».

Légèrement fatigué et peut-être un peu triste je m'étais assis sur les racines d'un grand arbre. Me voyant songeur la petite vint s'asseoir à côté de moi. Elle resta un moment silencieuse, puis elle me demanda presque à voix basse :

« Que ferais-tu, ami, si c'était vrai que plus jamais nous ne pourrions nous en aller d'ici ? » Je haussais les épaules : « Je ne sais pas ». « Tu ne sais pas ! Tu construirais une petite cabane avec des branches et des feuilles et je serais ta femme ».

Je lui répondis doucement : « Tu es trop petite Anna pour être ma femme. Puis je suis un soldat : les soldats n'ont pas de femmes ».

« Trop petite ! Je ne suis pas trop petite ! Je sais faire tout ce qu'il faut, coudre, laver, préparer la nourriture et soigner le ménage. Pourquoi restes-tu parmi les soldats ? Prends moi plutôt avec toi et allons-nous-en bien loin d'ici ».

« Tu es trop petite, Anna » fis-je encore — « tu es trop petite... ».

Alors toutes les belles couleurs disparurent de ses joues, le noir de ses yeux s'assombrit davantage et son front devint mauvais. « Pourquoi dis-tu toujours que je suis trop petite ? Qu'en sais-tu ? Suis-je trop petite pour servir à boire et pour entendre ce que disent les hommes qui viennent danser chez nous ? Ne devrai-je pas bientôt me laisser embrasser et sauter et rire avec eux comme Rose et Jeanne ? Je sais ce qu'ils veulent ! Je le sais bien ! Mais toi seul tu es mon ami et tu peux jouer avec moi ».

Son visage avait une expression étrange et passionnée. J'aurais voulu la couvrir de baisers, mais comme je l'attirais à moi je la vis devenir toute blême. Ce petit masque blanc et immobile me fit songer soudain à une fillette de mon pays qu'on avait trouvée assassinée dans un terrain vague, parmi les ronces et les orties. Et ce souvenir mit l'angoisse dans mon âme. Je voulus sortir de suite de cette forêt que le soir enveloppait déjà de ses voiles tissés d'ombre et d'épouvante.

« Allons-nous-en, Anna, il est temps ! »

Le son rauque de ma voix me fit frissonner moi-même. Etonnée, ma petite amie me suivit sans plus rien dire.

Au village nous vîmes une troupe de soldats et de bourgeois stationnant devant la maison communale. Ils lisaient une affiche fraîchement collée.

Aussitôt que nous fûmes à hauteur des curieux, un homme s'écria : « Eh ! le volontaire ! Il y a du nouveau, nous pouvons plier nos paquetages et graisser nos jambes ! demain nous partons

avec armes et bagages !... Mais sans enfants » ajouta-t-il en soulignant l'intention. Celle-ci fit rire les autres si grossièrement que je continuai mon chemin sans rien répondre.

Toujours suivi d'Anna, j'allai m'asseoir sur le banc où nous avions passé tant d'heures ensemble. Encore une fois je contemplai la plaine paisible à cette heure sous l'éclat des étoiles, la route argentée et toutes les choses environnantes devenues familières à mon regard. Et je pensais : demain soir je serai loin d'ici, sans doute, et plus jamais je ne reverrai ces lieux ni ceux que j'y ai connus.

Mais à l'intérieur du cabaret on faisait grand bruit. Les bottes frappaient le sol en cadence. On entendait geindre l'accordéon et rire les filles chatouillées. De temps en temps un ivrogne sortait en frappant de la porte violemment et une fois dehors ils parlaient en braillant, la tunique déboutonnée, s'arrêtant tous les dix pas pour vomir de l'alcool ou des blasphèmes.

Anna avait pris ma main et la tenait serrée contre sa poitrine. Oh ! une petite poitrine de rien du tout, à peine soulevée par les battements inquiets de son cœur de petite fille. Voyant que je restais muet, elle me demanda : « Ami, qu'ont-ils voulu dire les soldats ? Est-ce vrai que tu t'en iras demain...? »

J'inclinai la tête affirmativement, en dérobant mon regard au sien qui suppliait.

Alors elle répéta encore une fois : « Ami, ami, emporte-moi ! Emporte-moi et allons-nous-en bien loin d'ici ».

« C'est impossible Anna » dis-je. « Les soldats ne peuvent pas s'en aller seuls ! Si je m'en allais avec toi j'irais en prison ».

Et la voyant prête à pleurer, je voulus la consoler « je reviendrai plus tard... peut-être ».

« Tu ne reviendras plus » s'écria-t-elle, en se redressant vivement et en s'éloignant de moi. « Tu ne reviendras plus jamais ! »

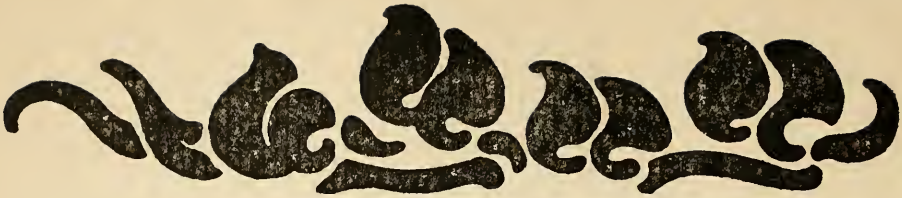
Comme il faisait déjà tard, je la rappelai mais elle ne voulut rien entendre. Pendant que je poussais la porte un peu

impatienté et très triste je la vis rester immobile et boudeuse sur le chemin.

. . . . . .

Le lendemain lorsque nous partîmes au son des tambours elle vint se mettre à côté de moi. Une fois hors du village, lorsque nous eûmes pris le pas de route, elle s'empara de ma main. Elle ne disait rien et ne pleurait plus ; elle s'accrochait fortement à moi, c'est tout. Et autour de nous les soldats riaient. Alors je voulus la faire retourner chez elle. Anna fit longtemps semblant de ne pas me comprendre mais, comme j'insistais, elle me lâcha soudain en me jetant un regard de reproche. J'avançai de quelques pas puis je tournai la tête et je la vis encore une fois. Mais déjà mes compagnons me bousculaient et tout le troupeau m'entraîna dans son remous. Il faisait très beau, les armes reluisaient, les gourdes et les bidons se heurtaient en un bruit de clochettes et la colonne soulevait de grands tourbillons de poussière. Bientôt nous fûmes en pleine campagne et quelques hommes se mirent à chanter. Il faisait très beau, je repris le refrain avec les autres, j'étais jeune, j'étais fier, j'étais gai en ce temps-là ! Je regardais le soleil comme un aigle et je ne savais pas que, plus jamais, je ne serais aimé ainsi.

Horace van Offel.



ÉLÉGIE

Ce beau soir de Printemps qui descend sur la ville,
D'un charme si léger qu'il paraît immobile,
Ce beau soir de Printemps sans feuilles et sans fleurs,
Mais plein de chants d'oiseaux et d'humides odeurs,
A baigné mes désirs et rafraîchi mon cœur.

L'azur du ciel était encor insaisissable,
Et le soleil tombait en poudre de clarté
Pareille à ce reflet de lumière impalpable
Qui secrètement fuse et court à fleur du sable,
Devant la mer limpide au déclin de l'été.

Mon regard enfermait la ville tout entière
Dont un ciel dépouillé précisait les contours,
Et les églises s'élançaient avec leurs tours
Où s'attardait le souvenir de la lumière.

J'ai vu ces trois pigeons s'éparpiller en blanc,
Tomber du haut du soir en effeuillant leurs ailes ;
J'ai vu des flèches d'or se dissoudre en tremblant
Dans l'azur, et mourir au bout des clochers frêles ;
J'ai vu pleuvoir enfin, sur un ciel qui s'en va,
Ces faisceaux de rayons attardés qui se posent
Obliquement sur les murs gris et les toits roses.

Une étoile nouvelle et haute se leva.
Le soleil aveuglait des vitres, face à face.
La terre n'était plus qu'une ombre et qu'une odeur...
Et sur les jardins nus, plus vides que mon cœur,
Légèrement, du plus haut de l'espace,
Légèrement descendit quelque chose
Comme un présage invisible de roses.

Ah ! cette fois encor se fondit mon ardeur
Dans ce soir de Printemps que je savais d'avance,
Et qui m'enveloppait, léger comme une danse !...
Ah ! cette fois encor s'est bien perdu mon cœur
Dans le péril de la douceur !...

Et nulle excuse, et ma gorge se serre,
Car j'ai tenu toute ma vie entre mes mains,
Je l'ai tenue, et je n'ai su qu'en faire,
Je n'ai su que pleurer, je n'ai su que me taire,
Et respirer l'odeur obscure des jardins !...

O soir insidieux, ma ferveur sans défense
Vient de plier encor et d'entraîner mon cœur
Sous cet écrasement de ta fraîcheur immense !...
Et me voici, n'ayant plus rien que ma douceur,
Et ce chagrin que m'offrit ma naissance.

O soir annonciateur des forces de l'été,
Que ne m'apportais-tu pour féconder ma vie,
Au lieu de tant de grâce où ma jeunesse oublie
Les nobles soins de l'âme et de la volonté,
Que ne m'apportais-tu l'audace originelle,
Et le pouvoir de vaincre ou celui de mourir,
Et la nécessité d'agir et d'en finir,
Et, pour fixer l'accord de mes désirs rebelles,
Une modération étroite, dure, et belle !...

Avril 1909. Jules Delacre.

Les Rythmes souverains

Essai de critique dialoguée et contradictoire

Georges Marlow. — Vous ne m'avez pas caché, mon cher Dumont-Wilden, votre admiration pour *Les Rythmes souverains* de Verhaeren. Je ne suis pas éloigné de la partager.

Dumont-Wilden. — C'est parfait. Voilà réalisée l'entente cordiale de deux tempéraments extrêmes. Mais comment poursuivre alors ces essais de critique dialoguée et contradictoire qui nous ont tant amusés le mois dernier ? Notre rôle ici n'est pas de chercher à nous entendre, mais à nous quereller en toute amitié afin d'accuser nos différences.

Georges Marlow. — Vous verrez que nous les vérifierons, même dans notre entente. Et, en effet, à peine ai-je souscrit à votre enthousiasme...

Dumont-Wilden. — Qui n'est pas sans mélange...

Georges Marlow. — Fort bien. Donc, à peine ai-je souscrit à votre enthousiasme qu'une inquiétude me vient : Comment mon ami Dumont peut-il aimer pareil livre ?

Vous m'affirmiez récemment votre instinctive horreur des barbares et votre constant souci de l'ordre et de l'harmonie... Convenez cependant que l'œuvre de Verhaeren bouscule votre idéal et que malgré le retour du poète aux rythmes traditionnels, rien dans son art ne s'apparie à votre conception de la Beauté.

Dumont-Wilden. — Il est vrai. Nul ne sent mieux que moi tout ce qu'il y a d'incomplet dans le génie de Verhaeren. Seulement, il y a en lui une force que l'on subit, un élan auquel on cède, et qui emporte l'admiration.

Georges Marlow. — Laissons là, si vous le voulez, ces jugements excessifs et puisque nous sommes arrivés, mon cher Dumont, à l'âge décevant de la réflexion, remettons au point les raisons de la gloire indiscutable d'Emile Verhaeren. Sans partager pour cela l'opinion d'une jeunesse « déboulonneuse de statues », qui reproche au poète l'emphase de sa rhétorique et sa philosophie ultra-simpliste, reconnaissons qu'il ne donne pas toujours la mesure de son génie dans ses œuvres les plus acclamées. Rappelez-vous les manifestations officielles qui saluèrent son épopée « *Toute la Flandre* » un de ses moins bons livres...

Dumont-Wilden. — Il n'y était pour rien. Tout au plus s'est-il laissé faire. Il faudrait un héroïsme surhumain pour résister à des gens qui veulent faire de vous le grand homme national. Et puis, de *Toute la Flandre*, — où je trouve du reste des strophes charmantes, notamment dans la *Guirlande des Dunes* — aux *Rythmes souverains*, il y a de la marge.

Georges Marlow. — Soit. Mais puisque les *Rythmes souverains*, par l'impétuosité du verbe et l'éclat des évocations, entreront forcément dans la série de ses poèmes à succès, examinons en quoi ils sont inférieurs à tels de ses autres livres comme les *Visages de la Vie*, les *Heures claires* et les *Heures d'après-midi* qui sont à mon sens d'admirables monuments du lyrisme contemporain.

Dumont-Wilden. — Avec plaisir. Je vous écoute.

Georges Marlow. — Vous avez certes remarqué la forme et l'esprit romantiques de ses poèmes récents. Déjà les *Forces tumultueuses* et la *Multiple splendeur* attestaient cette évolution.

Non pas certes qu'il faille voir en Verhaeren le dernier disciple de Victor Hugo : Ils sont séparés par trop d'éléments

contradictoires et la différence de race suffit à établir entre leurs génies une barrière que n'abolit point la communauté de leur inspiration.

Mais il existe entre eux des points de contact indiscutables.

Visionnaires, ils le sont tous deux : Mais si la vision de Hugo s'épure à travers sa pensée latine et ne manque jamais de trouver dans ses expressions les plus chaotiques le secours sans égal d'un verbe lucide, Verhaeren est un barbare projetant au hasard de l'inspiration des images et des mots tour-à-tour confus et magnifiques : Il manie les ors et les gemmes de son trésor avec les gestes maladroits d'un Siegfried et ses doigts gauches rudoient la délicatesse des joyaux qu'il a ciselés.

Son verbe a des tressauts brusques et admirables qui doivent effaroucher votre amour de l'harmonie, mon cher Dumont...

Comment pouvez vous approuver cette syntaxe violentée et cette insolite floraison de solécismes qui constituent aux yeux de certains la plus pure originalité de Verhaeren.

Dumont-Wilden. — Oh ! je suis loin d'admirer la syntaxe de Verhaeren, et je crois, du reste, que son œuvre contient énormément de déchets. Mais que de déchet aussi dans l'œuvre de Victor Hugo ! Au reste le côté hugolâtre de Verhaeren n'est pas ce que j'admire le plus en lui.

Georges Marlow. — Remarquez qu'il s'accentue. On dirait que parvenu à l'automne de la vie et touché par la sérénité de cette heure grave, le barbare qui rugit en lui a pris conscience de sa sauvagerie. Son impétuosité native l'étonne : Un désir impérieux lui est venu d'équilibrer son âme apaisée avec la frénésie de son lyrisme, et c'est en ces instants qu'il se jette, un peu à la façon de son héros du *Cloître*, aux pieds de celui dont il attend le salut.

Victor Hugo est le seul maître qui puisse le comprendre : celui qui surprit le verbe jusqu'en ses plus obscurs secrets vient au secours du farouche évocateur flamand.

A la vérité, malgré ses efforts, le barbare que Verhaeren cherche à sacrifier, ne parvient pas à dissimuler ses origines.

Sous le manteau somptueux se devine la toile grossière de son bourgeron et ses doigts que le sceptre ennoblit, se crispent sur des bagues de plomb et de fer qui sont les souvenirs tenaces d'un passé hallucinant et cher.

S'il donne l'essor aux grands alexandrins sonores, échos de la *Légende des Siècles* et de la *Fin de Satan*, de-ci de-là apparaît la discordance d'un cri farouche... La puérilité philosophique de Hugo le marque de son empreinte : Mais à l'encontre de Moréas qui, lui aussi, aux approches de son crépuscule renia ses vers d'autrefois pour adopter la plus pure des formes classiques, Verhaeren n'oublie pas dans les *Rythmes souverains* empanachés et piaffants qu'il écrivit les terribles *Flambeaux noirs* et les *Campagnes hallucinées*...

Moréas, de culture grecque devait forcément aboutir à une forme plus pure que ce rude Flamand, fils d'une contrée ardue dédaignée des abeilles et des roses. Et ce Flamand imprime ainsi au romantisme une forme bien personnelle.

Il est de la génération de ce Paul Adam à qui je le comparai un jour, de ce Paul Adam puissant, chaotique et rude qui synthétisa mieux que personne la fébrilité de la vie contemporaine : Et c'est l'exaltation de cette même vie qui plane sur son lyrisme.

Voilà ce me semble, mon cher ami, la vraie originalité de Verhaeren et l'une des raisons de sa gloire.

Dumont-Wilden. — On ne peut pas mieux dire : nous sommes de plus en plus d'accord.

Georges Marlow. — Et c'est ce qui me surprend. Vous qui vivez dans l'admiration du passé et que séduit le charme désuet des temps abolis, comment pouvez-vous comprendre un tel art.

Est-ce la conversion de Verhaeren à la métrique classique, le Canossa de ce grand révolté qui avec Vielé-Griffin illustra le plus puissamment le vers libre, qui vous font admirer ses derniers poèmes où cependant ne s'exprime pas toute l'émotion de sa grande âme ? — Je vous citais les *Heures claires* et les *Visages de la Vie*. Je pourrais vous citer encore les superbes stances qui

parurent récemment dans la *Nouvelle Revue Française* parmi les plus purs joyaux de son œuvre... Au moins, on l'y découvre tout entier, libre de formules et d'influences, dans toute la beauté de son génie ingénu.

Dumont-Wilden. — Evidemment. C'est là le meilleur Verhaeren. Mais je crois pourtant que *Les Rythmes souverains* sont très défendables. On y trouve des pièces de pure rhétorique. Certaines strophes sentent terriblement le procédé, à ce point qu'elles appellent nécessairement la parodie, d'accord. Mais quel est, je vous prie, le grand poète qui n'en est pas arrivé là quelquefois, quel est le grand poète qui a toujours su résister à la tentation de s'imiter lui-même ? Tous les écrivains originaux se laissent prendre à leurs propres trucs, et deviennent les prisonniers de leur école. Il arrive à Verhaeren d'être le prisonnier du « Verhaerenisme » si l'on peut risquer ce mot barbare ; notamment dans *Les Rythmes souverains*. Mais quand il s'échappe, quel coup d'aile ! Sa pensée n'est pas très profonde ; qu'importe il ne faut pas demander de pensée très profonde aux poètes, pas plus qu'il ne faut demander des vers aux penseurs : lisez plutôt ceux de Guyau ! Qu'importe s'il fait résonner en nous la poésie éternelle de quelques vénérables lieux communs ? C'est cela que j'admire dans son œuvre. A une époque où les hommes d'imagination sont infiniment rares, même parmi les poètes, surtout parmi les poètes, à une époque où la plupart des écrivains de talent se contentent de fignoler de délicats petits bijoux, de chanter de délicieuses petites chansons ingenieuses, charmantes et frêles, Verhaeren a le courage d'empoigner la grande lyre, celle qui, depuis Victor Hugo, s'était couverte de poussière au grenier de la poésie. Son chant s'essouffle souvent à vouloir s'accompagner d'un tel instrument. Mais il lui arrive quelquefois de retrouver des accents oubliés, et je crois bien qu'il est le seul à qui cela arrive. Voilà pourquoi je crois qu'il faut lui passer ses fautes de goût, sa barbarie, sa syntaxe heurtée et bizarre.

Georges Marlow. — Votre admiration pour Verhaeren est un hommage à l'imagination créatrice ? Vous avez raison.

Verhaeren est un grand poète : Et toutes les tendances disparaissent, je le crois, devant la révélation du génie. Voilà pourquoi, mon cher Dumont, nous nous trouvons à peu près d'accord aujourd'hui.

A quoi bon alors, me direz-vous, cette conversation fort peu contradictoire ? Nous avons beaucoup bavardé, mais au cours de ces bavardages, nous avons rendu hommage à un grand poête.

C'est là, ma foi, une louable façon de clore notre journée.

Je vous ai dit ma préférence pour ce que l'on pourrait appeler la partie *Contemplations* de l'œuvre de Verhaeren.

Si j'éprouve un profond respect pour les clameurs héroïques du poête bardé d'or et de fer, combien j'admire davantage l'hymne fervent à la beauté et à l'amour du guerrier dépouillé de ses armes vaines !...

Laissez-moi vous relire, mon cher ami, ces admirables *Stances* dont je vous parlais il y a quelques instants et notre entente sera plus parfaite encore.

L. Dumont-Wilden & Georges Marlow.

L'ANNÉE

JUIN

Je vois dans vos deux yeux passer le ciel changeant
et exquis entre tous de Juin, au jour mourant
où s'élève, avant que ne s'endorment les choses,
la clameur violente et diverse des roses
et la trouble fraîcheur des fleurs de seryngas.

Tout votre jeune corps s'accorde avec la joie
qui, aux derniers rayons de lumière, palpite ;
et vos mains aux mates pâleurs de clématites
s'agitent lentement vers la nuit, et vos bras
réveillent la sveltesse oubliée des lianes.

Je vois mourir longtemps, comme un rire de femme,
le jour qui flotte et rôde aux courbes du jardin.

J'ai vu dans vos deux yeux passer le ciel de Juin.
J'ai respiré dans vos cheveux l'ardeur des roses.
Votre rire a pour moi rajeuni toutes choses.
J'ai pressenti la joie laiteuse de vos mains.

Et je vois maintenant les fleurs qui vont mourir
du mal exquis
d'avoir été trop amoureuses...
Je sens se peupler comme un nid

mon âme heureuse...
J'ai compris que la terre vit...
Je vois venir sournoisement la blême Nuit
et sous son froid baiser le Jour tiède mourir...
Sous le corsage frêle et clair je vois mûrir
votre gorge arrondie et pleine, comme un fruit.

*
* *

Juin tout en fleurs enlace en ses bras parfumés
la villa défaillante sous le poids des glycines
et l'étreinte des roses. Juin chante. Il faut aimer.
La terre est sèche et chaude, et les corolles fines
reçoivent les abeilles ivres de leurs parfums.

Vous êtes là, toute pâle, dans le jardin,
et je vois palpiter votre sein qui s'éveille,
et le dessin des feuilles vertes sur vos mains,
et vos yeux pleins de ciel qui mirent le soleil.

Et je viens dans le trouble émoi de ma jeunesse,
énervé par l'odeur de ce jardin fiévreux ;
ce matin est plein de baisers et de caresses,
et je suis si grisé que je ferme les yeux.

Et parce que je suis à rêver depuis l'aube,
je chancelle et défaille en rêve dans vos bras
sous le moite parfum qui sort de votre robe
et se mêle à l'odeur moins forte des seryngas.

GASTON FURST.

Uccle, juin 1909.

PROPOS DE TABLE

Rencontré Emile Verhaeren à la recherche d'un introuvable exemplaire du *Masque*. Il avait lu *L'Inondation* dans l'*Éventail* et en riait encore de bon cœur.

— Quelques personnes mal intentionnées y ont cependant voulu voir une atteinte regrettable. Qu'en pensez-vous, cher maître ?

— Qu'ils sont grotesques ! C'est, au contraire, très amusant, et pour prouver combien j'en ai goûté le sel, j'enverrai des vers à cette revue.

〰

La « saison belge » du Théâtre du Parc affirma la noble tenue littéraire et la hauteur de pensée des « Etapes ». Cette œuvre, la plus parfaite de Gustave Van Zype et l'une des plus attachantes du théâtre français contemporain s'apparente à celles de François de Curel. Il n'est pas de plus bel éloge.

〰

Monsieur Didier de Roulx qui a lu Tolstoï et Paul Léautaud, narre dans l'*Humble Demeure* une histoire scabreuse et humanitaire. Depuis l'*Event des Varechs* M. Didier de Roulx est très en progrès.

〰

La Lumière des Buis de M. Prosper Roidot : Une sensibilité aiguë compromise par un laisser-aller souvent déplaisant. On songe à Francis Jammes, à Fernand Séverin, quelquefois aussi à Henri de Régnier. Mais si tels détails sont charmants, la ligne reste floue et la pensée inconsistante.

〰

Un livre original qui revèle un artiste d'exception.

Beale-Gryne de M. Jean de Bosschère. Des poèmes en prose d'un style attachant et d'une pensée un peu compliquée. Fontainas à qui le livre est dédié y reconnaîtra ses héros préférés, Mockel aussi. Claudel l'aimera pour sa noble ambition. Des dessins curieux, à la manière d'Aubrey Beardsley jalonnent la suite de ces proses auxquelles la revue « *L'Occident* » réserva la magnificence de ses éditions.

GREATER BELGIAN. — La Belgique sera bientôt le pays de Cocagne des hommes de lettres ; ils y feront fortune, rien qu'en subsides, sinécures et prix.

Jalouse du succès obtenu, dans les derniers concours, par la fanfare des *Amis de la Littérature*, la *Grande Harmonie* rêve à son tour du rôle de généreux mécène. Picard se trompait en parlant de règne de la *Grande Harmonie* à propos de notre nouveau Souverain ; comme nous disons aujourd'hui le *Siècle de Rubens*, plus tard on dira le *Siècle de la Grande Harmonie*, en constatant la soudaine et glorieuse éclosion d'auteurs dramatiques belges au XXe siècle. Car ceci ne peut manquer, grâce à la générosité carnégienne de notre grande société bruxelloise qui ouvre un concours dramatique bilingue, auquel pourront prendre part tous les écrivains belges, nés belges ou naturalisés belges, habitant la Belgique.

Il n'y aura qu'un prix, mais il sera de

300 Francs !!!

par langue.

Ce sera comme qui dirait le *Prix Nobel* de la grande bourgeoisie bruxelloise.

On ne demande à l'auteur que de renoncer à ses droits, au moins partiellement. Aussi, a-t-on bien fait de se limiter à la seule Belgique. Voyez-vous l'intrusion de Rostand, de Donnay, de Brieux, etc.... ? Ce serait une nouvelle *Curée*.

Pensez donc ! *300 francs*. Le vainqueur pourra se consacrer entièrement à son art, la vie matérielle lui étant assurée pour plusieurs années.

Maeterlinck, Verhaeren, Lemonnier, Eekhoud, Van Zype, Spaak préparent, chacun, un drame en cinq actes.

Allons ! les jeunes ! ne dites plus qu'on n'encourage pas les lettres ! La fortune vous ouvre ses portes.

N'y aura-t-il vraiment pas un poète reconnaissant pour chanter, sur le mode lyrique, l'extraordinaire générosité de la *Grande Harmonie* ?

〰

M. Auguste Rodin vient d'adresser la lettre suivante aux notabilités artistiques et littéraires de notre pays :

Illustre Maître,

La vie est mouvement. Le mouvement est vie. Tous les hommes sont mortels sauf moi bien entendu. Mon front est d'expression, ma barbe est d'expression, mes mains sont d'expression.

Or dans la paume d'une de ces mains, j'ai découvert ce matin même un poil d'expression.

D'où vient-il ? Le destin seul le sait.

Quoiqu'il en soit, j'ai résolu de commémorer l'apparition de ce poil et je me suis permis, Maître moins illustre que moi mais plus illustre que Dieu, de vous compter parmi ses admirateurs.

Plaise donc à votre géniale dévotion de l'offrir en hommage, moulé en fonte incassable, au plus glorieux de vos compatriotes, à celui qui selon la forte parole de Camille Lemonnier allie « la corruscante frénésie de Prométhée à la décristallisation systématique des âmes boréales ». Avec vous, je le baptise poil Taymans, au nom du Max, du René et de l'anthracite, ainsi soit Gille.

Je vous prie de me renvoyer la présente accompagnée de 30 centimes au profit de la Société pour la Protection des enfants mort-nés et d'agréer, mon cher Maître, l'assurance de ma considération distinguée.

A. Rodin.

Décidément les rédacteurs du « Pourquoi pas » manient l'ironie avec une dissimulation déconcertante...

Ils ont publié dans leur deuxième numéro une anecdote relatant un bon mot de M. Fernand Khnopff. Or cette anecdote a paru dans le « Petit Bleu » (entre autres) voici quelque cinq ans, croyons-nous. Ne trouvez-vous pas comme nous, qu'il est cruel de faire remarquer à M. Khnopff que tant d'années se sont écoulées déjà depuis le jour où il a eu de l'esprit ?...

La Société royale des Beaux Arts, toujours préoccupée de ne pas se faire oublier, vient d'ouvrir au Musée Moderne une exposition du Portrait belge au XIXe siècle. Le catalogue est un petit chef d'œuvre de documentation précise dû à l'érudition bien connue de M. Jean De Mot, qui nous apprend que De Braeckeleer naquit en 1840 et mourut en 1848, et que Corneille Van Camp, né en 1884, rendit l'âme en 1891.

Quelques personnes font remarquer que deux peintres notamment ont été oubliés à ce salon : Sacré et Verhas. On connait les admirables portraits de Sacré, notamment celui de la mère de M. Edmond Picard ; de Verhas on eût pu choisir sans difficulté quelques portraits d'enfants charmants de facture. Mais M. Jean De Mot a su nous donner une compensation en la personne de M. Van Holder. Nul ne saurait en effet méconnaître sans mauvaise foi que cet artiste qui exposa son premier portrait en 1901 était tout indiqué pour clôturer la série des portraitistes belges du XIXe siècle.

M. Jean De Mot nous révèle un sens insoupçonné de la chronologie.

Parmi les œuvres sensationnelles du salon international, nous signalons dès à présent un magistral portrait de M. Jean De Mot par M. Fr. Van Holder. Ce portrait est, paraît-il, destiné au Musée de Gand où il ferait le pendant d'une autre toile intéressante du même peintre : le portrait de M. Sander Pierron, l'éminent critique d'art bien connu.

La plus grande attraction de l'Exposition : *La Maison Passé-futur*, à proximité de Bruxelles Kermesse : Décapités non parlants, paons florifères, parsifalades organistiques : Le passé dévoilé. Le futur entrevu. Il n'y a que le présent qui cloche : Les vieillards ne sont pas admis.

Histoire d'un Satyre. — L'histoire d'Olivier de Malmesbury est assez connue. Il se jeta en bas d'un clocher et se cassa les deux jambes. Voulant sauvegarder son invention, il s'écria, une fois par terre : « Si on m'avait attaché la queue comme je l'avais dit, cela ne serait pas arrivé ».

« Chronique » du 23 mai. HORACE VAN OFFEL.

La Faculté est sur les dents.

Pour distraire les malades et les convalescents, Mlle Marguerite Van de Wiele avait été chargée d'une série de conférences à donner dans les hôpitaux de Bruxelles.

Or il se fait que, par un phénomène physiologique inattendu et encore inexplicable, les internes et les médecins de service ont observé qu'après chaque conférence, les malades étaient atteints d'une violente urticaire.

A l'exception du Dr Marlow, les médecins sont unanimes à affirmer que la conférencière ne peut être incriminée. Au reste l'urticaire n'est pas contagieuse et l'ortie seule peut, à son désagréable contact, provoquer une sensation analogue.

M. Sylvain Bonmariage, auteur dramatique, romancier et poète nous informe qu'il n'a rien de commun avec M. Anatole France, simple romancier.

N. D. de la Semaine

à Max ELSKAMP

Il fait dimanche dans mon cœur,
Mais il fait lundi dans mon âme.
Les Angelus des Notre-Dame
Sonnent comme au petit bonheur.

Le la *tombe en plein dans le* sol *;*
Le bécarre annule le dièze ;
Cela me met très mal à l'aise
Et j'ai le ventre en si *bémol.*

Il fait mardi soir dans mon âme.
J'ai vu se promener tantôt,
Dans une impasse, un grand bateau,
Avec les trois fils de sa femme !

Si cela continue ainsi
Il se fera de grands malheurs ;
La Vierge en bois est tout en pleurs
Et dans mon cœur c'est mercredi.

N. D. priez pour nous !
Le jeudi me met en colère ;
On a trouvé dans la gouttière
Le bossu du « Marché-aux-poux ».

N. D. de la Réclame !
Ayez pitié du « Pont-de-Meir ! »
Voici venir des gens de mer
Et le vendredi dans mon âme.

Chrétiens du Nord, Juifs du Midi,
Jésus en cire et gens de Bourse,
Les eaux retournent à leur source,
J'en ai le cœur tout samedi.

Dimanche enfin est revenu.
Voyons le fruit de ma semaine :
Des N. D. et des Jésus !!
N'en jetez plus, la cour est pleine !

J'en ai soupé, j'en ai trop pris,
Des vieux Angelus, des vieux cierges,
Des N. D. et Stes Vierges
Ayant beaucoup ou peu servi !

Aussi je ferme ma boutique
Et je vais céder la maison
A Braun, de Bruyn et compagnons,
Les Antiquaires Folkloriques.

DAVID.

DILEMME

à Louis Dumont-Wilden

Quelle que soit la direction de leur développement, qu'elles suivent Pascal ou Sigogne, Nietzche ou Vandenpeereboom, Picard ou Platon, les grandes âmes vivent dangereusement : Le drame nous entoure, et nous baigne de toutes parts : Après *Lazare le Pâtre* et *Les deux Orphelines*, n'avons-nous pas entendu *Trimouillat et Méliodon* et, pour peu que l'on y réfléchisse, n'est-ce pas du drame encore, ces incidents Kinon-Des Ombiaux dont le *Pourquoi-Pas* relata les péripéties ?

Mon jeune ami Rodrigue des Asturies que je rencontre dans les salons bourgeois ou s'aventure quelquefois ma lassitude, m'affirmait l'autre soir son dédain des querelles mais je sais que Rodrigue, né Hyacinthe Van Steenkiste, affecte depuis quinze jours l'attitude désenchantée des adolescents d'aujourd'hui.

Tant que mon ami, esclave aveugle des traditions latines, interdit à sa cuisinière la préparation des carbonades flamandes, je le vis s'émouvoir devant les portraits de La Tour et les annonces de *La Belle Jardinière*, mais depuis l'intrusion de Pirenne dans le domaine de la métaphysique belge, une réaction s'opéra dans sa pensée jusqu'alors si lucide et sous le masque du belliqueux Rodrigue s'avéra le visage veule de Van Steenkiste, Hyacinthe.

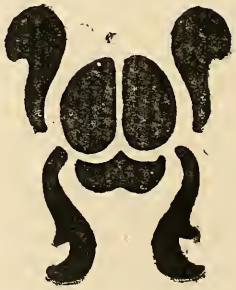
« Quæ vere sidua est et desolata, speret in Deum, et instet obsecrationibus et orationibus die ac nocte ».

Tandis que la fumée des cigares bénévolement offerts par notre ami commun Dewin s'évanouissait en volutes « modern style viennois », Rodrigue n'affirmait-il pas la supériorité de la morue germanique ? Suivant en cela l'exemple d'André Gide un des « hommes-drapeaux » de notre génération, moi qui m'obstine a commander tous les vendredis mon poisson aux grands magasins du Louvre, j'essayai en vain de convertir mon ami : S'il convint du spectacle attrayant des boulevards parisiens, il n'en persista pas moins à honnir mes goûts pervertis.

Douloureuses antinomies parmi lesquelles le contemporain se débat ! Isis et Sérapis, la grande mère et Mithra ont envahi les Gaules. Tous les Baals de Syrie et le Foot-ball anglo-saxon ont détrôné les bals-musette... Les grands penseurs sont exilés :

A la Rochefoucauld les barbares préfèrent La Roche f... l'camp ! Qu'importe ! Une grande vague sortira des profondeurs du peuple, emportera tout... Mais quoiqu'il advienne — et c'est notre unique espoir — Dewin offrira toujours des cigares.

MAURÈS BARRICE.



LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

Sommaire du N° 2 :

JEAN DOMINIQUE	*Poèmes*	p. 33
ANDRÉ SALMON	*Imagerie*	p. 36
HORACE VAN OFFEL	*La Petite Anna*	p. 38
JULES DELACRE	*Elégie*	p. 48
L. DUMONT-WILDEN GEORGES MARLOW	*Les Rythmes souverains*	p. 50
GASTON FURST	*L'Année*	p. 56
LE MASQUE	*Propos de Table*	p. 58
* * *	*Petite Anthologie*	p. 62

CE NUMÉRO EST ORNÉ D'UN DESSIN DE VICTOR ROUSSEAU.

N° 3

LE MASQVE

BRVXELLES

JUILLET 1910

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

ABONNEMENT : Un an, 10 francs

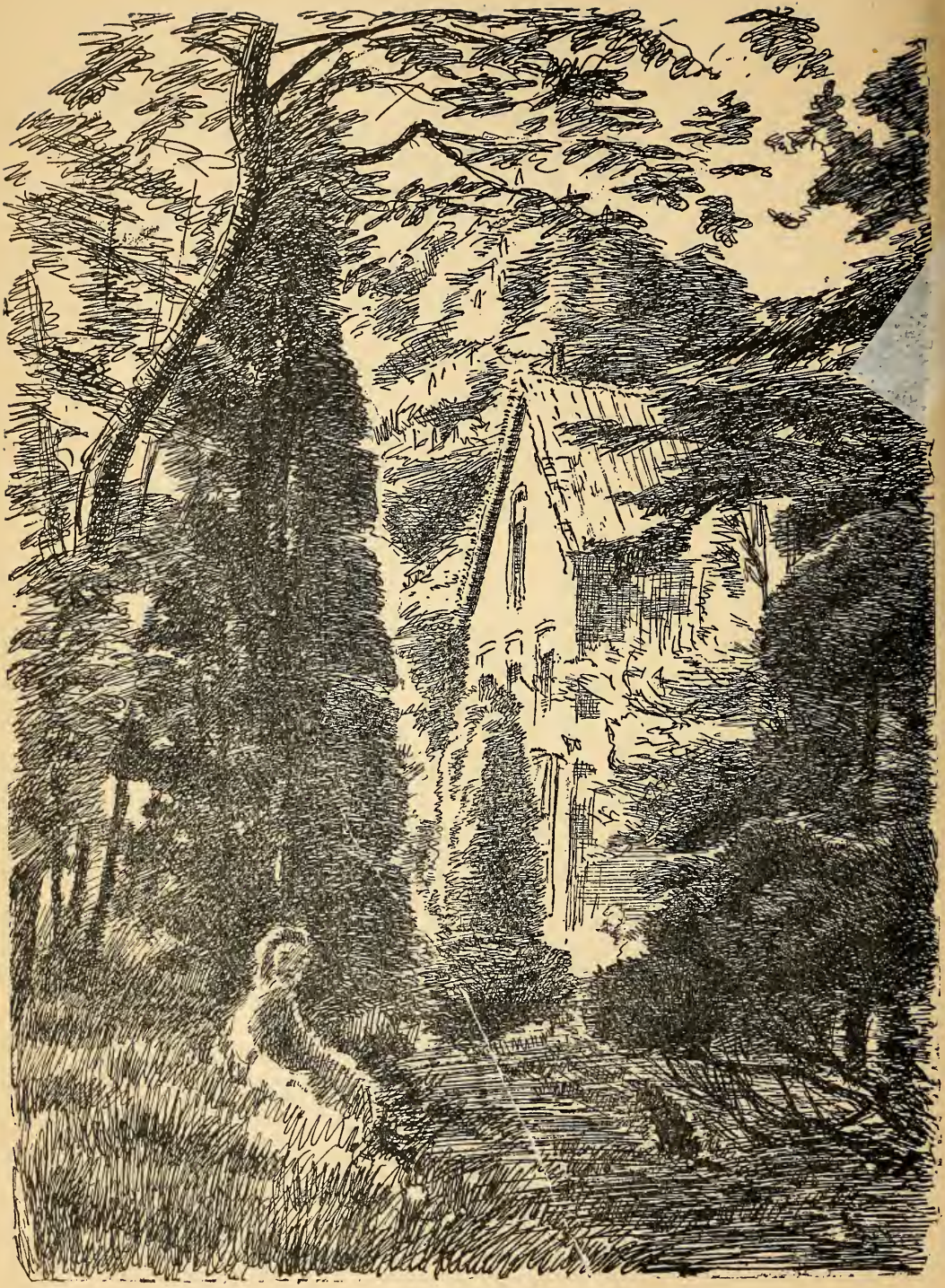
Le numéro, 1 franc

BUREAUX :

59, AVENUE FONTAINE

BRUXELLES

AP22
.M35
Ser. [1]
1910/11



SI J'ÉTAIS DIEU

ou

Comment je devins écrivain

J'ai été élevé dans une petite ville de la Hollande, non loin de la mer. (Moulins à vent. Canaux. Ponts. Tulipes. Jacinthes, etc.)

Nous étions calmes, d'une quiétude de ruminants ; mais autant nos corps étaient tranquilles, autant nos esprits s'agitaient intérieurement, comme si, là aussi, des moulins avaient tourné sous un ciel nuageux.

L'enseignement pratique qu'on nous donnait, suivant les sages traditions, subissait, dans nos têtes, les plus étranges métamorphoses. Rien de plus pondéré, de plus positif et quels résultats inattendus.

Il n'y avait pas au monde d'écoliers plus attentifs et plus tranquilles. D'ailleurs tout était si tranquille dans cette petite ville. A peine un hanneton en mai, une cariole, une sirène au large, un âne qui brait, le vent ou le bruit lointain de la mer.

Notre professeur était un vieux prêtre, fort savant et pratique. Il aimait les lettres, avait lu Jansenius, Descartes et savait réciter Boileau par cœur. Par contre il était d'une ignorance crasse, énorme, fabuleuse en mathématiques, et c'était un saint homme. Il prisait, avait de grandes lunettes et un air doux et rêveur à la Spinoza.

Un jour de composition il nous donna, suivant son habitude, un beau sujet. Nous restions le bec en l'air, mordant nos plumes d'oies, car on écrivait encore avec des plumes d'oies en ma jeunesse.

— Vous traiterez, dit-il, — et c'était pour le prix, on était en juin, — ce sujet-ci :

« Que feriez-vous si vous étiez Dieu ? »

Ce sujet me surprend un peu, aujourd'hui, quand j'y songe, mais en ce temps il ne me surprenait guère, ni moi, ni personne.

Dieu, dans notre éducation religieuse, était une personne aussi familière — quoique plus mystérieuse, — que le bourgmestre, le curé, le meunier ou le barbier du village et la question n'avait pas plus d'importance que si on nous avait demandé ce que nous ferions si nous étions ces personnes-là. Peut-être aurions-nous même été plus embarrassés ?

C'était d'ailleurs la manie de notre vénérable maître de nous proposer ce genre de questions si à la portée d'imaginations enfantines. C'est ainsi que nous avions déjà eu, cette même année, à répondre à la question : que feriez-vous si vous étiez un tigre ? que feriez-vous si vous étiez le vent ?

Invariablement certains d'entre nous, traitaient moralement la question, sans efforts d'imagination excessifs. Etaient-ils tigres, ils se faisaient doux comme des agneaux, ne dévoraient personne, enseignaient, par leur exemple, la douceur à toute leur espèce. Etaient-ils vent, ils faisaient tourner doucement les ailes ou les voiles des bons meuniers et des bons marins et s'obstinaient à ne pas souffler sur celles des méchants. Ils ne renversaient jamais une cheminée honnête et se promenaient au milieu des jupons avec une hollandaise modestie. Le professeur approuvait cette moralité dans l'art, mais ne l'encourageait pas littérairement. Ces vues, lui semblaient courtes ; il préférait les imaginatifs, les vents ou les tigres qui y allaient rondement de leur métier de tigre ou de vent et à qui arrivaient des aventures étranges que lui-même n'avait pas prévues. J'étais de ceux-là et — pourquoi y mettrais-je une fausse modestie ? — le premier de ceux-là.

Donc, ce beau jour-là, je commençai par écrire en grands caractères, sur ma feuille de papier :

Ce que je ferais si j'étais Dieu ! puis je mis ma plume en bouche et réfléchis en regardant le ciel bleu par la fenêtre.

Ce que je ferais ? Pas quelque chose de banal, bien sûr, sans quoi je ne décrocherais certes pas le premier prix d'amplification française.

Il faut faire, me dis-je, quelque chose de rare, de surhumain, d'absolument divin. Etant Dieu je dois agir en conséquence... et je me creusai la tête comme ou creuse un grand trou avant d'y jeter l'humble gland qui doit devenir un chêne.

Que diable ferais-je si j'étais Dieu, me dis-je ?... Du bien, beaucoup de bien ?... Ah ! Zut ! C'est ça qui serait peu drôle et peu nouveau ; ça se trouve déjà dans le catéchisme ; il ne fait que ça du matin au soir, quand il ne dort pas !...

Du mal, alors ? Non, j'avais trop bon cœur ; je n'aurais pas tiré la patte à une mouche. Mais que ferais-je donc ?... Je devenais nerveux. Sur l'horloge, au-dessus du maître, la grande aiguille avançait. Il me semblait que le maître me regardait d'un œil narquois qui voulait dire : Il ne trouve pas ; je l'ai attrapé ! Il ne sait pas ce qu'il ferait s'il était Dieu et mord son porteplume.

Et en effet je cherchais vainement. J'avais pensé : ne plus être Dieu, devenir homme ?... il l'a déjà fait... une bête ? Il l'a fait aussi... Que n'a-t-il fait déjà ? Devenir le diable ? J'avais peur de blasphémer...

Je regardai de nouveau le ciel ; puis mes regards tombèrent dans la rue et je fus distrait par des gamins qui y faisaient l'école buissonnière, presque sous nos fenêtres et y jouaient à la toupie.

J'ai toujours aimé jouer à la toupie. En Hollande et surtout dans notre ville le pavé de petites briques est lisse comme un tapis de billard. Puis, il faisait si beau ! Que je voudrais jouer à la toupie, pensais-je, au lieu de me creuser ainsi la tête ! Voilà qui serait divin !

Hein ? Quoi ? Si je mettais tout bonnement ça ? C'est déjà pas banal, pour sûr ! J'exultais et me frottais les mains ; le maître

pensa : il a trouvé ! Et pendant deux heures ma plume grinça sur le papier, dans son style naïf et fruste. D'ailleurs, je le savais, l'idée pour notre maître était tout, la forme peu de chose, pourvu qu'elle fût du genre sublime.

Donc, j'écrivis : Si j'étais Dieu, je voudrais jouer à la toupie ; c'est ce qu'il y a de plus amusant au monde !

Cette proposition émise, je réfléchis de nouveau.

Avec quelle toupie ? La toupie hollandaise ?...

Une idée sublime me traversa l'esprit. Je prendrais le monde dans une main et un long fil dans l'autre, puis frrrt !... tourne ! Elle serait lancée dans l'espace et bourdonnerait ! Je courrais derrière avec un fouet et taperais dessus. Tourne, vieille toupie, tourne ! Puis, je la lèverais entre deux doigts et la ferais tourner dans ma main ; puis, je la laisserais tomber de nouveau dans l'espace et fouette !... Tout-à-coup, je m'arrêtai d'écrire, bouleversé. Une idée me traversait la tête : Est-ce bien nouveau ? Que diable ! Dieu sait si ce n'est pas ça qu'il fait de toute éternité ?

Ce qu'en dit le curé y ressemble dans tous les cas beaucoup !

CHARLES VAN LERBERGHE.

BALLADES FRANÇAISES [1]

I

ODE A PISSEFONTAINE

Muses je chante et me proclame à voix hautaine, contre tous prétendants, roi de Pissefontaine. — Seigneur si vous voulez, mais roi ce n'est pas trop. — Je fonds la lance au poing sur les godelureaux qui viendraient tout armés, le fussent-ils de titres, à travers champs et vignes me disputer ce titre.

Qui mieux que moi se plaît à chanter ce village amant des clairs matins et le plus haut juché, dont vingt coqs sur les toits, à défaut de clocher, lui font dire le premier bonjour au passage ? Qui passe des journées heureuses dans l'air libre à le voir sur son roc tenir en équilibre, à compter ses maisons sautant les arbrisseaux, comme un troupeau léger de gais petits chevreaux ?

(1) Extraites du « *Repos de l'Ame au Bois de l'Hautil.* »

C'est moi. N'est-ce pas moi — vous faut-il d'autres preuves? allons boire, et souffrez qu'en buvant je les treuve — qui descends à l'aurore, et magnifique et digne, le mollet caressé par la vrille des vignes, les grains de la rosée roulant sur le mantel, vers l'Estaminet bleu dont j'ai fait mon castel, et, verre en main, dehors, sans craindre les coups de corne, chipe au mari dormant sa jolie maritorne (eh ! oui, pour un instant fleuri de baisers sages, car de l'œil seulement j'use du droit de jambage), puis dans un rocking-chair plongé royalement — ce trône qu'un anglais nous laissa pour paiement — regarde sur la place avec béatitude les tilleuls frissonner comme à leur habitude, et dans les chemins creux mes sujets les marmots rouler jusqu'à Triel des fûts de picolo, — appliquant mes esprits, bien que sages encore, à rythmer ma chanson sur leur galop sonore ?

II

LE DIEU DU BEAU TEMPS

L'âpre fougue du vent sur la lisière haute, d'un vent que rajeunit chaque obstacle qu'il saute, embaumé des moissons courbées sous son empire, m'avait mis en humeur soudaine de partir, au ciel, parmi ces feuilles que les lointains perdaient : je crucifiais déjà mes bras sur la futaie pour m'offrir largement aux prises du vent frais, à Borée dont les bras sont polis comme un marbre, et me laisser partir avec les petits arbres, — mais devant moi les feuilles tombaient avec le vent, à mes pieds se couchait l'herbe mystérieuse, tout doucement, sans perdre une fleur précieuse, et dans le bois tranquille je crus entendre Pan souffler : « *Voici Paul Fort, dieu Terme du beau temps.* » *Lors, mes bras long drapés, qui dépassaient la « borne », vinrent faire une gaine à mon corps : au même instant, je sentis qu'à mon front dressé pointaient deux cornes...*

III

LA PEUR DU SOIR

Solennel il m'approche entouré de ses anges, aux voiles vert mourant, bleu d'abîme et dorés, cortège de zéphyrs et de vapeurs étranges qui portent des linceuls aux cœurs désespérés.

Je ne le fuirai pas ni la houle avançante de ces mornes légions qui ne peut m'entraîner. Mon cœur est plein d'espoir, mais le soir s'impatiente, et de souffles vêtus d'une pourpre fanée

il m'enveloppe. Un souffle a déjà pris mon ombre. Je ne me donne pas. J'espère et je veux vivre ! — « Rouges démons du Soir, de vous je me délivre ; vous attendrez mon heure et que ma foi succombe.

« Vous, Soir, vous n'aurez rien. Passez devant la meule où je m'enfonce et ris, vous ayant dépisté. Cherchez ! Si mes yeux brillent, vers luisants sur l'éteule, mon âme fait cortège à la lune en été. »

IV

PRIÈRE

La grenouille en rigole d'aise. Il pleut sur la Seine et sur l'Oise. O disciples de saint Nicaise, nés à Triel « emprès Pontoise »,

saint Egobille et sainte Mille, intercédez auprès de Dieu, pour qu'il nous chasse un peu des cieux, ces nues couleurs de camomille.

On a l'onglée, cueillant la fraise, l'« engourdie », cueillant les framboises. — Si cela continue, ma chaise saura trop ce « que mon cul poise. »

Sainte Mille et saint Egobille, natifs de Triel tous les deux, je ne puis sortir ma famille, intercédez auprès de Dieu.

V

EXAUCEMENT

Une embellie ! — Soyons bons drilles. Allons courir cette embellie. De tous côtés l'escargot brille. Egobille et Mille — merci.

VI

L'EMBELLIE

O résurrection de la nature en fleurs ! Que le monde est nouveau ! comme il est rajeuni, bien lavé, souple et fort et frémissant d'ardeur ! Ainsi qu'un jeune athlète aux yeux bleus éblouis s'étire après le bain et dilate son cœur, se reconnaît lui-même et, tout humide encor, se lève et sur l'arène prend un temps de galop, le paysage altier vu de ces hauts coteaux, le monde entier pour nous, sanglé de ses deux fleuves, s'étire, enfin se lève, droit de la plaine aux monts, tout couvert de rosée, tout agité de fleurs, puis s'éloignant de nous gravit l'azur par bonds, atteint l'Astre suprême et, sans le dépasser, offre à ses frais rayons l'Univers irisé.

VII

VISITE A LA VIEILLE DAME DE « LA ROSERAIE »

La porte se referme, on n'est plus de ce monde. Quel étrange rayon me tombe sur le cœur ? Sous un berceau de roses il brille à travers l'ombre, et c'est en moi, en moi, que se perd sa lueur.

Pénétrante lueur de la mélancolie ! O le feu blanc et froid dont mon âme est remplie ? Erré-je ?... où suis-je encore ?... O fantôme, ombre pâle, vas-tu longtemps glisser dans ce jardin claustral ?

De cet obscur berceau soulevant le feuillage d'un haut front argenté que les roses encombrent, quelle fée me désigne au fond la maison sombre ? Une odeur de lavande et de menthe sauvage

se répand d'un bras noir où tremble comme un lierre, sous le poignet, le flot d'une jaune dentelle. Je regarde, je vois deux yeux verts. C'est la vieille qui me regarde aussi, l'auguste centenaire,

— et du bras me désigne au fond la maison sombre. — Ah ! mon cœur n'est pas fait pour l'ombre et le mystère ! et déjà ce perron, de roses abrité, m'a guéri du péché de curiosité,

car je viens d'en serrer la rampe glacial et crois tenir la main d'un mort qui me conduit. « Entrez, entrez ! » chevrote une fée dans sa nuit de fleurs et de feuillage... Un pas... J'entre en la salle.

ouverte et reste là ; — je ne vois qu'un portrait de général d'empire au plumet tricolore. « C'est mon pauvre défunt » me souffle une voix d'or. J'esquisse vers la fuite un autre pas discret.

« Madame, grand merci. » — « Non, regardez encore. Vous verrez ma Rosine qui tressa ce berceau. Mon Jules, ma Julie, ce sont mes beaux jumeaux. Et leurs enfants jolis, c'étaient mes doux trésors. »

« Adieu, madame... » — « Mon fils, non, regardez encore, tous mes enfants sont là, tous mes petits enfants, oui tous — jusqu'aux enfants de mes petits enfants... car la maison des roses est la maison des morts. »

Au dehors un berger siffle sur la colline. La Roseraie en fleurs lui fait un piédestal. Je le hèle. — « Adieu, mère. » — Le berceau de Rosine dans la torpeur du jour effeuille ses pétales.

VIII

VEILLE DE FÊTE

Tous les chevaux de bois dorment sur l'herbe tendre. Je vois leurs petits pieds qui dépassent la housse. Curieux, je la soulève et je sens — l'heure est douce — jusqu'au fond de mon âme une pitié descendre

à voir leur maigre échine et leur tête alanguie reposer sur un firmament de marguerites, et leurs pattes caracoler dans l'infini. Qu'en un songe étoilé ces Pégases vont vite !

Même on ne dirait pas qu'ils bougent, tant ils vont vite. Las ! en est-il ainsi de tous nog grands efforts vers l'Idéal, la Vérité, que sais-je encore? la Justice... Nos rêves ? — inertes — ils vont trop vite.

« *Curieux ! une tournée !* » *Je paye et l'on m'invite à garnir le manège,* à tous les accrocher. *Eh ! oui, sur ma figure, on m'a nommé, de suite, accrocheur de Pégases — ceci pour mes péchés.*

PAUL FORT.

DE LA SÈVE ET DU SANG

Les beaux hommes, les belles filles, comme les fleurs des champs, répandent l'abondance parmi les plus maigres blés. Leurs sangs rouges coulent par les mille canaux de la terre, le soleil les absorbe et les retourne en gaieté. On les entend crier en s'unissant, soupirer lorsque l'ombre les touche, et leurs torrents creusent des sillons, moins droits que ceux de la charrue, mais entre lesquels la vie gronde, sursaute, écume, se cabre, s'affaisse et renaît, comme le flot que fouette l'infatigable vent.

*
* *

Les fleurs naissent pour le corsage des belles; les belles s'épanouissent pour l'ornement de la terre. Mais l'amour et le vent, côte à côte, à coups de faulx, à coups de lèvres, moissonnent ce que la terre a produit. Les pétales s'effeuillent, les filles se fanent. Sous le même soleil éclosent de nouvelles fleurs. Les épis peuvent manquer, jamais à la terre les fleurs ne font défaut. Elles s'offrent grasses, entre les blés épars, nourries de lumière, ne demandant rien au sol et lui donnant tout, souriant aux belles qui se moquent bien du blé!

Pour une paire d'yeux bleus ou bruns maints regards brillent. Combien d'amants la fleur n'aperçoit-elle pas dans un rayon? Mais quand les étoiles, par myriades, s'allument au ciel, on ne sait pour qui clignent leurs yeux. Les fleurs disent : « Elles nous regardent ! » Les filles rêvent à des œillades sans fin. Toutes sont dans l'ombre, et les étoiles seules voient clair.

*
* *

Sur le pas de leurs portes, les vieux, qui ont connu des temps mauvais, des étés détrempés, des hivers crevés de glace, regardent les lourds chariots de blés rentrer au soleil couchant. L'horizon en est plein. Un à un, ils se suivent. Les silhouettes qui se meuvent ont comme une marche balancée. Les yeux usés à raboter la terre les comptent, les soupèsent du regard, comme des pièces d'or que l'on peut tenir au creux de la main, et serrer dans une bourse. Les chariots toujours défilent, ici passant un à un, là-bas s'amassant et s'empilant à mesure qu'ils s'amoindrissent.

Les vieux regardent les chariots qui s'accumulent; ils ne peuvent plus compter, car le blé gonfle, s'étend, déborde, couvre le soleil d'une marée d'or qui bout. Par leurs yeux pénètre une ivresse, tandis que leurs corps durcis semblent plantés dans un sol renouvelé. La terre, si vaste, est nue. Il n'y a plus d'arbres, il n'y a plus ni fleuves, ni mers, ni villes, ni montagnes. Tout est nivelé. La main tranchante de la faulx n'a fait qu'un tour; elle a tout récolté. Le monde est un grenier...

Et les petits vieillards, lorsque tombe le crépuscule, quittent le pas de leurs portes d'où ils ont regardé tout le jour le blé qui rentre. Les chariots se sont arrêtés. Leurs sabots plongent dans les gerbes et remuent des épis, dont le grain sonnant s'éparpille. Lorsqu'ils lèvent les yeux, les toits s'alignent comme des meules, les planchers craquent sous le poids des charges. Ils craignent d'allumer leurs pipes : si le feu allait dévorer tout cela ! Leurs mains tremblent, mais ce n'est plus de vieillesse, à peine d'inquiétude. Quelque chose se reprend à brûler dans leurs veines, leurs jambes se meuvent sans raideur parmi l'abondance, tandis que la brise du soir les picotte d'une haleine égrillarde et taquine. Ils vont voir la terre qui a si bien rendu. L'ombre transparente la fait vivre comme un visage. Quelques lueurs qui s'attardent découvrent des formes inattendues. Quelle jeunesse ! Quelle santé ! Et quels contours surprenants ce grand corps possède ! Il a des yeux qui brillent, des seins gonflés, des lèvres colorées, une chair à la fois molle et ferme, selon qu'on la caresse ou qu'on l'étreint. C'est Flora vêtue de blé. Elle fait monter le sang à tous les

visages. Le jour, elle travaille aux champs, ployant les reins, ouvrant les bras. Le soir, sait-on ce qu'elle fait, la sorcière? Voici Flora, haute comme une meule, blonde comme la paille. Elle est la plus belle, mais comme un épis gras parmi les épis, comme un champ fourni parmi les champs, comme une moisson superbe parmi les moissons successives.

Les petits vieillards, qui ont connu des temps mauvais, regardent l'abondance leur sourire avec des yeux de feu. Leurs pieds fendus sonnent dans les guérets ; la brise affole leurs barbes de boucs. Est-ce qu'ils rêvent, est-ce qu'ils veillent ? Longtemps, toute la nuit, on entend le bruit cabré de leur course jusqu'à l'étang où la lune, toute nue, baigne son corps de belle fille.

*
* *

Elles se balancent, parmi les herbes, comme des fleurs sur leurs tiges. Le vent est leur premier amant, le soleil vient de suite après lui. Mais le diable les pousse vers bien d'autres amours encore. Elles ne se fanent pas sans avoir conquis tous les regards; des cœurs elles ne se soucient guère. Les soupirs, autour d'elles, à peine les effleurent, juste assez pour aviver leur grâce d'un geste détaché. Les jeunes hommes les appellent coquelicots, dahlias, bluets, pivoines; les femmes, orties, chardons, ronces, ivraie...

*
* *

Sensibles au son de la cloche, elles quittent la huche sans air, ferment la porte, et s'en vont devant elles, en serrant leurs mantes. La terre est froide, mais le soleil la fait briller. Elles vont courbées, les yeux rentrés, les mains sèches. Vienne à passer sur le sol souriant une jeune beauté : Elles se souviennent d'une fleur suspendue autrefois à leur corsage, mais elles oublient la fleur qu'elles ont été...

Franz HELLENS.

PEAU-D'ANE

(FRAGMENT)

Triste et belle Peau-d'Âne, où allez-vous si tard ?
C'est maintenant la nuit qu'aimeront les enfants,
c'est maintenant cette ombre où naîtront ces histoires
où toujours vous fuyez l'astuce des tyrans,
où toujours on verra sur la robe dorée,
trophée ou dérision,
les oreilles velues du triste compagnon ;
où fuyant en pleurant une amour abhorrée
de vos malheurs traqués vous ferez une offrante
à la cabane basse et fraîche des légendes.
Peau-d'Âne, on ne sait pas le nom de votre roi,
ni le vôtre non plus; on sait que cette nuit,
on sait que votre cœur était limpide et froid
et que des perce-neige auraient moins peur que lui.
On ne sait rien de vous. Vous êtes la merveille
qui ressemble à l'amour, vous êtes des enfants
qui regardent passer votre ombre et qui s'éveillent
et quand vous triomphez leur cœur est triomphant.
Oh petite princesse au fond des temps passés,

petite bouche amère, sérieuse et sans baisers,
oh Peau-d'Âne, oh Peau-d'Âne donnez-moi votre main,
votre petite main où va luire l'anneau.
Je pense à votre fuite, à vos pas incertains ;
et que l'aigre matin était rempli d'oiseaux
et que votre chagrin enviait les alouettes.
Regardez cette image, appuyez votre tête
à vos mains pales,
écoutez dans le vent se mordre la rafale...
on l'entendait ainsi au soir de votre fuite.
Pauvre et douce Peau-d'Âne, on vous a vu pleurer,
d'être là sans amis, sans honneurs et sans suite,
pareille à quelque agneau dans le désert du pré.
Mais ici, c'est ma lampe et l'ombre des rideaux.
Tout le bois est dehors comme des animaux
qui ont l'air de parler,
et l'on entend crier les crapauds et les gnomes,
et des bêtes sont là qui deviendront des hommes
et l'on entend hurler les loups-garous furieux,
mais l'on verra voler
au-dessus du tonnerre éclatant et pluvieux
comme un aigle en hiver,
l'amour pensif et pale au milieu de mes vers.
Pourquoi frémir ainsi; avez-vous donc si froid,
avez-vous peur du vent, avez-vous peur du roi?
Il vous aimait, Peau-d'Âne, et son âme tremblait
à chacun de vos pas;
il se fuyait lui-même au fond de son palais,
il criait et pleurait en songeant à vos bras,
vos bras qui l'enivraient d'un vin doux et terrible.
Eglantine, Eglantine, il aimait vos pétales,
et l'on voyait du sang sauter à son front pale,
et soudain il tombait sous des coups invisibles...
N'y songez plus, n'y songez plus, oh que vous avez froid;
donnez-moi donc vos mains et venez près du feu,

dormez, votre sommeil ne verra pas le roi
entrer ici, misérable, égaré et boueux,
et tomber à vos pieds, pleurer lugubrement
et se rouler avec de longs gémissements,
et demander pourquoi vous cachiez le départ
et demander pardon avec un air hagard.
Mais dormez, mais dormez, oubliez le chagrin
demain on sera grand, il sera temps demain,
si l'on dort en pleurant, c'est la mort qui vous frôle.
Hier j'ai vu mourir les derniers jets du saule,
j'ai des branches de gui que l'hiver a données,
et le vin gris du pauvre et des roses fanées,
et des fruits dont le goût plein d'averse et de vent
de l'automne agité est le moindre présent,
et l'on voit sur le mur bouger l'ombre inconnue
que jette votre mante aux oreilles cornues.
C'est la soirée ainsi, c'est la douce soirée
qui vous sourit debout à côté de l'entrée.
Oh Peau-d'Âne, oh Peau-d'Âne,
ils ne voyaient donc pas que vos mains étaient pales
quand tous ils vous prenaient pour une paysanne.
Oh ma douce Peau-d'Âne, laissez donc vos cheveux
cacher dans un nid d'or le chagrin de vos yeux.
Je vous regarde. On entend l'air sauter dehors.
C'est l'automne aujourd'hui, on est triste sans vous,
il semble que la chambre écoute si l'on dort,
le monde est plein de loups.
On a cassé un arbre, hier, devant la porte,
On a cueilli pour vous la dernière des roses,
et maintenant le temps, le beau temps se repose.
Une année, une année, une année est donc morte
puisque la Rose meurt qui ne renaîtra plus.
Mais peut-être elle aussi était une princesse
et peut-être elle aussi dans un soir inconnu
tremblera doucement au milieu des averses.

Je ne sais pas son nom, je la nomme Peau-d'Âne.
La voici pleine d'eau et de triste tendresse;
avant qu'elle ne se fane,
un sueil de cette histoire,
oh Peau-d'Âne, c'est elle et non moi qu'il faut croire.

PROSPER ROIDOT.

A Rome, un dimanche...

à mon ami Hubert Krains.

Je vais prendre mes amis à leur hôtel. Nous entrons à l'église du Gesù, où un office se célèbre. Que de monde ! et quelle profusion de richesses dorées dont le faste étalé cependant ne choque point. Le goût en est outré, maniéré, tout de somptuosité et d'apparat, mais il ne fait pas défaut. Il est d'accord avec la religion qui s'y exalte, polie, mondaine, accommodante, douce et flatteuse aux puissants, aux riches, sévère par son éclat aux misérables, ou plutôt inaccessible : ils se soumettent, mais ne peuvent s'adapter. Il règne parmi ce luxe une atmosphère de bonne compagnie, il faut en être, ou la subir. Ici pas d'élan, des expédients ; pas de mysticisme, de la pondération ; pas de joie excessive, pas de douleur trop aiguë, trop profonde, trop insondable, inconsolable ; une mélancolie tempérée, beaucoup de bien-être, une tenue digne, pas trop sévère, ni trop lâchée ; — un rappel discret du mystère, on y croit à demi, pourquoi non ? on y fait l'allusion utile. On y est de bon ton, ni tout à fait crédule, ni avec l'allure d'être dégagé des liens sociaux, politiques ou religieux : des accommodements dans le respect et dans la tradition !...

Au demeurant, ce qu'il y a de plus abject au monde, paré d'éblouissants dehors. Ce n'est plus même de la superstition, ni la foi sainte, mais une acceptation aimable et souriante, en vue de maintenir à son profit, avec les faveurs et privilèges, tout l'appareil encore solide des dominations réelles et de la toute puissance.

Montons au Capitole ! Ils étaient rudes, les guerriers et les légistes de l'ancienne Rome, mais ils étaient loin de ces subtilités énervantes, de toute exploitation des cas de conscience. Brutaux, impérieux, injustes souvent et le sachant, adorateurs de la force, de la guerre, ou de la légalité stricte et littérale, mais orgueilleux de leur grandeur, nets dans leur manque de scrupule, dans leur égoïsme surhumain, dans leur volonté rigide : du moins, francs, dépourvus d'hypocrisie, ils sont restés très grands.

Les édifices, dont nous retrouvons, en descendant au Forum, les vestiges en ruines, étaient comme eux, et leur beauté sans mollesse, toute fruste même et labile, impose l'admiration.

L'espace admirable du Forum est, comme je l'ai vu il y a trois ans, empli de la pierre de ses ruines, d'herbe, de buissons et de fleurs ; les iris sont déjà flétris, mais les roses vivent et mille fleurettes sauvages ont poussé de toutes parts. Derrière nous avons laissé, en descendant, le Capitole grave et altier, le Tabularium et sa haute muraille percée de petites fenêtres, avec une baie plus grande, large et grillée, que surmonte la tour du Palais du Sénateur. Au pied, les colonnes du portique Deorum Consentium et du temple de Vespasien. Voici le haut pavement vaste et quelques débris des colonnes de la Basilique Julia. L'effet produit par la dimension, la disposition de ces vestiges est extraordinaire. Rien ne reste que le soubassement à présent exhaussé sur lequel on marche, le dessin général de l'architecture. Il est si net que l'édifice se reconstitue sans qu'on y songe ; on s'y voit en un lieu grandiose et familier ; le présent s'efface, on est au lieu et au temps dont il vous parle. Quel besoin aurait-on de s'embarrasser d'efforts d'archéologie ?

Telle est la grandeur romaine. En admirant la colonnade du Temple de Castor, la Colonne de Phocas si svelte élancée dans le ciel bleu, les Rostres, les Anaglyphes de Trajan, les Suovetaurilia, en rêvant tout autour, on n'a pas à insister, on ne s'étonne pas comme dans un musée ; on est trop imprégné d'atmosphère antique pour que rien de l'antiquité surprenne. Même si, en s'interrogeant, on s'est trouvé en défaut de science précise,

qu'importe ? On sent, on est ému, ce qui est d'une bien autre efficacité !

Par endroits — peut-on le blâmer ? il faut s'assurer la conservation des choses, — sur le Lapis Niger, sur le petit Sacellum qu'on a dégagé à côté, une toiture de bois déroute un instant l'illusion. Malgré des sculptures effritées, presque illisibles, l'Arc de Septime Sévère reste impressionnant ; puis, l'Umbilicus, d'où partait le mesurage de toutes les routes de l'Empire, le Temple de Saturne avec ses colonnes debout, et le Temple de Cesar enfin, tout simplement l'emplacement que marque juste un vestige des piliers d'un côté et, de l'autre, un fragment de colonne.

On foule aux pieds le dur dallage de la Via Sacra, au devant du Temple de Faustine (Divo Antonino et Divae Faustinae ex S. C.) avec ses colonnes de marbre de couleur ; les formidables voûtes en berceau de la Basilique de Constantin ; l'Arc de Titus.

Retour entre les constructions qui s'adossent au Palatin, chemin tortueux, entre les pierres croulantes et les buissons de ronces. Parfois au flanc d'un mur une écharpe de roses et l'on monte, l'on descend par les chambres sans nombre du Palais des Vestales : ici le pavement d'un marbre exquis, ailleurs une salle de bains, des poteries entassées dans un recoin, des restes de sculpture, des bustes. Les roses blanches abondent et sourient aux angles ; ce sont les visages des vierges consacrées. Merveille du Forum, cette cour au centre du prodigieux édifice, entre une colonnade double et ce rang des statues de Vestales illustres, dans cet encadrement de roses d'un rouge si particulier, vif, foncé et éclatant ; vasque de la citerne si proportionnée, — le tout harmonieux !

Nous grimpons au Palatin. Après les fondations et les soubassements grandioses qui soutenaient le Palais de Tibère, la Maison d'Auguste somptueuse apparaît dans sa distribution précise, la Maison de Livie charme par son intimité discrète. Mais c'est le paysage sévère et radieux, les chênes verts, les bouquets d'ifs et de cyprès, les fleurs en profusion qui retiennent, et l'incomparable vue, d'une part, sur le Colisée, la Basilique de

Constantin, l'Arc de Titus ; plus loin, sur des tours médiévales, et sur le Forum entier, et sur le Capitole, et, par delà encore, sur des coupoles d'églises, — et, d'autre part, sur le Cirque Maxime, la désolation de l'Aventin avec ses églises isolées, la Via Appia, les aqueducs, l'immensité déserte de la Campagne, pleine de rêve et de lumière mélancolique et vibrante, puis sur les ifs de la Villa Mattei, les ruines colossales des Thermes, les églises du Celius, le toit à statues de St-Jean de Latran, — tout Rome !

L'après-midi, d'une lourde chaleur claire, m'appelle tout d'abord dans les quartiers populeux. On y est oisif et endimanché ; on va par groupes vers les promenades, on s'arrête à causer sur le seuil des demeures. Les églises transtévérines sont emplies de vieilles dévotes en haillons lumineux ; plusieurs, bossues, s'empressent à donner le renseignement superflu et qu'on ne recherche pas, pour provoquer l'aumône. J'entre à San Crisogono, basilique vieille à amples colonnes, à Santa Cecilia in Trastevere, à Santa Maria in Trastevere avec des mosaïques sombres sur l'entrée et, à l'intérieur, dans l'abside. Toutes églises pauvres d'aspect dans leur parure de vieilles choses.

Par des sentiers à peine tracés au bout d'un quartier à rues bourgeoises et neuves, je gagne sous les arbres San Pietro in Montorio, célèbre par son point de vue unique. Acqua Paola (Paul V, Borghèse, 1612) ; la Passeggiata Margherita, aimable et agréable ; la statue de Garibaldi, héroïque mais point déplaisante et bellement située sans déparer rien, ni mesquine, ni encombrante (chose rare !) ; Sant'Onofrio, et le chêne du Tasse ; descente sur le Borgo : Saint Pierre.

C'est la béatification de Julia Billiaert, fondatrice de l'ordre des Filles de Jésus, à Namur. Elle se dévoua en secourant les blessés « in pugna waterloonia ». Tout Saint Pierre, l'admirable salle de bal, est tendu de rouge. Eclaboussement trop somptueux, rangées superposées de lustres énormes dans le chœur. Musiques puissantes, indifférentes. On devine au loin, par delà la curiosité empressée et froide de nuées d'anglaises, d'allemandes et de russes

entassées, l'office qui se perpètre. Remue-ménage, mouvement d'exitation : quelque chose, là-bas, par-dessus la foulle des têtes, le pape, tout blanc, sans tiare, sur sa sedia gestatoria passe, bénissant. Curiosité d'étrangers en toilette, et qui ont payé pour voir ; pas de recueillement, ou à peine. Une pauvresse insinuée devant K., en extase ; il lui demande, à la sortie, si elle L'a bien vu ; avec un accent de regret inexprimable : « oh, pochissimo ! », lui répond-elle.

... Quelle foule ! Les trams, difficilement abordables, sont envahis d'assaut. Eperdus, les conducteurs clament des défenses ; tout est complet, inutile d'essayer ; ils ne peuvent laisser entrer. Néanmoins on pénètre. Malgré l'opposition d'un occupant, quand la voiture s'est ébranlée, un homme encore se hisse sur la plate-forme. Il reproche à l'autre, avec véhémence et force gestes, d'avoir voulu lui faire obstacle, il lui détaille sa sottise, son insolence ; après quoi, ils causent, soudain, en amis, cependant que l'intrus de tout à l'heure veut — et toujours en vain, — s'opposer, par la force même, à l'envahissement qui continue.

13 mai 1906. André Fontainas.

PROPOS DE TABLE

ACADÉMIE DES LETTRES BELGES.

La première séance, sous la présidence du micuistre, le baron des Arts, a été d'un bout à l'autre consacrée à l'élaboration d'un *Programme-Manifeste*. L'assemblée désirait fixer, une fois pour toutes, l'esprit qui guiderait ses travaux et sa conduite.

Quelques discussions assez confuses ont surgi, mais l'éloquence et le tact du baron ont su dominer le tumulte et c'est à l'unanimité que l'Académie s'est trouvée d'accord pour faire sien et le rendre ainsi immortel, le mémorable programme que nous devions à Monsieur Valère Gille.

Voici ces définitives paroles que, pour les incrédules — il y en a toujours ! — nous garantissons scrupuleusement exactes et authentiques :

« Par ceci que l'Académie *représenterait le public*, elle rappellerait sans cesse » à nos poètes, à nos romanciers, à nos auteurs dramatiques, à nos critiques, » *qu'ils ont des devoirs à observer vis-à-vis de leur prochain*. Elle serait un salon » *où les convenances sociales devraient être observées*, et, parmi elles, les convenances » littéraires ; elle enseignerait qu'*il est séant de s'exprimer avec modestie et avec* » *élégance*, et que *parler une langue aimable et claire est la politesse de l'écrivain*. » Il n'est point douteux que, sous son influence, *nos lettres ne perdent de leur égoïsme*, » *de leur âpreté et*, pour tout dire, *de leur sauvagerie*. » (*)

Un aussi noble langage, une aussi crâne indépendance, ne peuvent qu'être loués, et c'est des pieds et des mains que nous y souscrivons.

〰

Les visiteurs du *Salon de la Littérature* ne manqueront pas de se donner rendez-vous à la succursale de cette intéressante exhibition que Monsieur le Ministre Descamps vient d'inaugurer solennellement.

Le *Pavillon des Couveuses* abrite en effet, depuis quelques jours, trois illustrations poétiques encore au maillot mais déjà géniales, dont M. Maurice Gauchez s'est chargé d'écrire la biographie.

(*) La Belgique Artistique et Littéraire, n° 11, p. 180. Voir aussi l'*Académie de Cocagne* par Henry Maubel.

Ces nourrissons des Muses dont le destin confirme l'exactitude des théories défendues par M. Maurice Maeterlinck dans sa féerie l'*Oiseau bleu*, n'ont jusqu'à présent manifesté leur talent que par des vagissements plus futuristes que littéraires, mais s'il faut en croire les oracles ministériels, leur gloire s'annonce splendide et inégalée.

Nos renseignements nous permettent d'annoncer que le premier, qui n'a pas subi l'épreuve de la circoncision, est destiné à succéder à Monsieur Francis de Croisset ; le deuxième dont le patriotisme s'affirme par une prédilection pour les biberons tricolores, hériterait de la succession de M. Georges Rency.

Quant au troisième, outrageusement hermaphrodite, il cumulerait les génies respectifs du Dr Emile Valentin et de Madame Maria Biermé.

Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs que M. Auguste Rouvez, qui les a mis au monde, se porte bien.

L'EXPANSION MONDIALE.

Le Conseil municipal de Paris, désireux de rendre hommage à deux de nos plus illustres écrivains, dont l'amitié proverbiale a fait pâlir l'astre d'Oreste et de Pylade, vient de débaptiser l'*Avenue de La Motte-Picquet*, qui portera désormais le nom d'*Avenue de Wilmotte-Picard*.

LITTÉRATURE BELGE.

De M. Désiré-Joseph Deboeck (Thyrse : Juin 1910).

Et voici que j'ai tout-à-fait oublié au fond de ma poche, le crayon d'humoristique caricaturiste qui me les eut fait voir dans les verres déformants de l'ironie.

Monsieur Paul André, officier d'artillerie et d'Académie, dirige *La Belgique Artistique et Littéraire* avec toute la vaillance d'un officier de la garde civique. En ces temps de service personnel, voilà un exemple de militarisme intensif dont le pays a le devoir de se féliciter.

On nous en voudrait de passer sous silence la *Grande Kermesse littéraire* organisée par M. Rouvez, mais nous ne pouvons mieux faire que de reproduire le compte-rendu qu'en publie *Pourquoi pas ;* le voici :

LA GRANDE SÉANCE DE LA LITTÉRATURE BELGE OFFICIELLE.

Ce serait le moment de réentendre les chants d'allégresse par lesquels MM. Paul André et l'abbé Moeller accueillirent l'entrée au ministère de M. le baron Descamps, ministre des sciences et des arts.

« Il y a quelque chose de changé en Belgique, disaient ces poètes ; la littérature cesse d'être la Cendrillon nationale ; nous avons un ministre, nous aurons une Académie ». *Paulo majora canamus*. Ils pourront dire aujourd'hui : « Nous avons un Roi, nous avons une Reine ! » Un Roi et une Reine des littérateurs.

Le Roi et la Reine, en effet ont très gentiment voulu « honorer de leur présence » la grande séance littéraire que la direction des Lettres avait organisée et qui a eu lieu mardi à l'Exposition, au milieu des portraits de tous nos littérateurs illustres, de Camille Lemonnier à Maurice Gauchez. Ils y ont mis cette bonne grâce simple qui leur vaut partout la popularité la plus légitime. Ils ont entendu, de l'air le plus pénétré, non seulement l'aimable harangue de bienvenue que leur a faite Verhaeren, qui commence décidément à connaître très bien son métier de poète-lauréat, mais encore un discours d'Edmond Picard, réclamant avec une inlassable générosité la fondation d'un théâtre belge, où le public se déshabituerait de l'art corrompu que nous envoie la funeste Erotopolis ; une homélie — pittoresque et gentiment dite d'ailleurs — de l'abbé Hugo Verriest, célébrant en flamand les gloires de la littérature flamande, et une note érudite de M. Victor Chauvin sur la littérature Wallonne.

Mais on n'était pas venu là pour entendre des morceaux d'éloquence, mais pour présenter la littérature belge au Roi et le Roi à la littérature belge.

Cela s'est fort bien passé : aussitôt le dernier discours prononcé, on a vu nos gens de lettres s'acheminer des quatre coins de la salle en jouant discrètement des coudes, vers l'estrade où le Roi et la Reine saluaient et complimentaient infatigablement.

M. Un-Tel, disait Verhaeren :

« J'ai lu tous vos livres, Monsieur !

— Ah ! Sire !...

— Votre dernier roman m'a infinement intéressée...

— Ah ! Madame !... Votre Majesté !...

Et le littérateur se dandine, modeste, souriant et ravi.

Puis la conversation languit un peu et on passe à un autre :

« J'ai lu tous vos livres, Monsieur !

— Ah ! Sire !... »

Et cela continue.

Tous y passent, l'artilleur et le professeur, et le journaliste, et l'ex-anarchiste et tous ont le même sourire ; c'est déjà le sourire de Cour.

Tout cela est parfait : il est bon que des liens sacrés s'établissent entre la littérature nationale et la dynastie. Seulement, que la littérature nationale ne se relise pas ; qu'elle n'aille pas trop chercher ses origines dans les revues d'il y a quinze ans, où

se trouvaient tant de belles déclamations contre les officiels. Et surtout, qu'elle ne s'avise plus de sourire des officiers de garde civique ou des présidents d'orphéon.

« Tout cela prouve, dit en sortant un grincheux, que les artistes ne sont que des bourgeois dégénérés !

— N'ayez crainte, ils se régénèrent ».

〰

— Affaire de goût peut-être, mais j'aimais mieux Eekhoud et Lemonnier en Cour d'Assises qu'aux pieds de leurs Majestés. Ils m'y semblaient plus grands et plus fiers.

— Alors, vous les trouvez changés ?

— Peut-être ? Il est vrai que tant d'années ont passé depuis...

— Possible ! Mais il ne me déplaisait par de voir fraterniser leurs Majestés avec les auteurs d'*Escal-Vigor* et de l'*Enfant du Crapaud*.

— Oui, un scandale qui finit en fait-divers. N'est-ce pas ce que disait d'Annunzio en parlant de Lemonnier ?

— Autre chose ! Que pensez-vous de Johnson et de Sam Mac Vea ?

— Que la force des boxeurs nègres consiste surtout à « encaisser ». Qu'importe un coup-de-poing, cela s'oublie et fatigue l'adversaire.

〰

« Le Soir » est dur pour nos écrivains ; voici ce qu'il imprime :

« ILS SONT TRÈS FIERS

« Remarqué depuis deux jours chez nos hommes de lettres un petit air de fatuité qui tranche fort sur l'habituelle modestie de leur allure.

Que se passe-t-il ?

Oh ! ce n'est pas très compliqué. Depuis six mois ne courent-ils pas de surprise en surprise ?

Le discours du Roi au premier jour du règne les invitait à embellir l'âme du pays. Ce n'était pas mal déjà. Ils existaient donc, ils avaient droit de cité, ils avaient sans doute du talent... Puis ce fut l'Exposition, la séance solennelle consacrée à la littérature, le Roi et la Reine chez les poètes et prosateurs. C'était mieux, c'était mieux. Et maintenant ils servent de trait d'union entre la Belgique et la France, ils sont entrés dans le toast du Roi, autant dire dans la gloire.

Alors, mais ça va bien, ça va très bien. La littérature belge en est un peu suffoquée. Tant d'honneurs, après tant d'obscurité ! Cela tourne un peu la tête. Rien de grave, heureusement. Cela passera. Continuez, messieurs ! Vous devenez quelque chose, à côté du Commerce, de l'Industrie, et même, l'ombre de notre Grand Roi me pardonne, des Travaux publics. »

Qui se serait douté que c'était là la gloire ambitionnée par nos écrivains ? Mais qu'ils ont donc eu tort de ne pas se faire boutiquiers, industriels ou entrepreneurs;

la gloire était la même, avec cette différence que, pour ces derniers, elle est au moins lucrative !

Ce n'est pas que Fernand Khnopff ne soit pas généreux, mais il pratique la charité avec intelligence. Ceci encore en est une preuve.

Il s'est trouvé, lors des travaux du jury de peinture à l'exposition, qu'une grande toile de Broerman, difficile à placer, traînaît à terre ; ce que voyant, un membre du jury dit :

— Redressons cette toile, car il est dangereux de la laisser là ; on finira par marcher dedans.

Fernand Khnopff à qui s'adressait le propos, prit son air pensivement penché et répondit mystérieusement :

— On prétend que cela porte bonheur ?

Nous lisons dans *Paris-Journal* :

« M. Edmond Picard, le célèbre avocat et écrivain qu'en Belgique on appelle « notre oncle », est, on peut bien le dire, un enfant terrible.

Voici sa dernière. Il s'est fait graver des cartes de visite qu'il réserve sans doute à quelques-uns de ses confrères en littérature, car elles sont ainsi libellées :

EDMOND PICARD
Etrippeur de Cuistres, Ecorniffleur de Muffles,
Escarboteur de Pignoufs. »

Des renseignements de source très sérieuse nous permettent de confirmer et même de compléter cette information. L'entourage du verveux journaliste, qui exprima si éloquemment la *fatigue de vivre,* craignant de le voir recourir au barbare harakiri des Japonais, se montre très inquiet et excerce autour du Maître une active surveillance.

Nous ne pouvons croire cependant que le grand patriote qu'est Picard abandonnerait l'arme si sûre bien que moins expéditive — et si conforme en cela à notre amour de la moyenne mesure (middelmate) nationale : le ridicule.

DROIT DE RÉPONSE

Monsieur le Rédacteur en Chef,

Je n'ai évidemment pas la prétention d'avoir encore grand chose de commun avec Monsieur *Anatole France,* poète, auteur dramatique et romancier, le plus grand, peut-être, des écrivains de notre époque... Une seule chose doit cependant nous être commune à l'un et à l'autre : l'horreur les fautes de français. Et comme dans votre muffle de Pays on prend tout au sérieux, je vous serais très reconnaissant de constater

dans votre prochain numéro du *Masque* — en insérant cette lettre, par exemple — que ce n'est pas moi qui vous ai « *informé que* » (1) —

J'espère que cette simple rectification que je vous demande vous semblera toute naturelle et que vous ne perdrez pas l'occasion de parler encore de moi dans votre jolie revue.

J'aime tant qu'on parle de moi — c'est une manière certaine d'arriver à la gloire littéraire sans se fatiguer — .

Merci d'avance, Monsieur le rédacteur en chef, et une main bien amicale, volontiers. S. Bonmariage.

Nous enregistrons bien volontiers la déclaration de M. Sylvain Bonmariage et nous sommes fort heureux d'apprendre qu'il n'a de commun avec M. Anatole France que l'horreur des fautes de français. Sans doute, M. Anatole France, s'il avait lu le *Masque* et voulu préciser un point aussi important d'histoire littéraire, n'aurait-il pas hésité à nous *informer qu'il* n'a rien de commun avec M. Sylvain Bonmariage. Il se serait montré ainsi moins puriste que M. Bonmariage et se serait accordé une licence autorisée par l'usage ainsi que par Amyot (Flamin, 4) par Buffon (Oiseaux, t. IX, p. 407) et même par Racine (Bajazet, acte II). Il est vrai qu'il n'aurait peut-être jamais écrit comme M. Bonmariage : « Vous me demandez Odette à prêter » (Attitudes, p. 22), licence qui, à notre connaissance, n'est autorisée que par M. Beulemans.

La *Revue des Poètes* publie les admirables vers suivants :

LES ORIGINES, par Henri Maassen

Plongés dans quel lointain médiéval et morne,
plongés dans quel chaos dont on ne sait les bornes,
les sansonnets mystiques ont-ils gravi les cîmes
et dans les pourpres hauts des branchées infimes,
choisi entre milliers, les carmines
gramines
des bois torturés
par une exaltante Divinité ?

Plongés dans quelle offrante et infinie phrase.
plongés dans quel destin azuré et austral
les sansonnets mystiques aux frémissantes grâces
ont-ils choisi nos bois dans leur vol augural ?

(1) Monsieur S. Bonmariage, auteur dramatique, romancier et poète, nous *informe qu'il* n'a rien de commun... etc.

Plongés dans quel osseux et lapidaire granit
et dans quel songe emmi,
leurs brâmanies missions ont-elles englutiné
Le Glacial Omnisombre des cabrants embryons ?

Bondis de quel poême incolore et mystique.
de quel poême errant, génial,
sidéral,
les sansonnets des bois austères et déifiques
ont-ils élu nos bois dans les bois maléfiques ?

Hormis les passereaux et les sillons brumeux,
hormis l'estampillaire
et noire sorcière,
les bois ont salué les sansonnets divins
comme les envoyés d'Apocalypses nains.

(de : « *Les Sansonnets Mystiques* »).

Et voilà !

La Bénédiction du Jour des Cendres

Aux Anciens irréductibles

Soyez béni, mon Dieu ! qui donnez le gatisme
Comme un divin remède aux désillusions
Et comme le meilleur, le plus sûr catéchisme
Où se puise le goût des décorations.

Je sais que vous gardez une place à l'artiste
Dans les rangs des fauteuils académiciens :
J'espère que David m'aura mis sur la liste,
Moi, poète orthodoxe et l'un des anciens.

Je sais que les honneurs sont la noblesse unique
Où ne mordront jamais que les vieux écrivains
Et qu'il faut oublier qu'à la Jeune-Belgique,
Nous les avons honnis comme piteux et vains.

Mais les bijoux perdus de nos cœurs de naguère,
La haine et le mépris pour les petits rubans,
Par l'âge dispersés, ne sauraient satisfaire
Notre soif de hochets ; nous sommes des enfants.

Et nous voulons du rouge à notre boutonnière,
Du maroquin au C.., un frac vert épinard ;
Nous voulons un complet pour que les douairières
Nous prennent pour des gens de la maison de l'art.

S. V. P. GRAND CORDON

Essai de Critique dialoguée

PAR

LES CÉLÈBRES DUETTISTES MM. CASSEROLE ET COUVERCLE

à L. Dumont-Wilden et G. Marlow

Casserole. — Je suis gavé de livres, j'en suis dégoûté. Il n'en est pas un, ceux de Barrès exceptés, qui vaille la chandelle dont je les éclaire. J'ai beau les lire avec la ferme volonté de n'y rien découvrir qui mérite d'être pensé ; j'ai beau les passer au crible de ma plus méchante humeur, même avec l'arrière-pensée de les trouver mauvais malgré tout, — je ne leur trouve aucune saveur, aucun talent. Quant au génie, cela n'existe pas ; il n'y a que l'ordre, la méthode et... Barrès.

Couvercle. — Mon cher Casserole, vous voilà encore une fois dans la balançoire, qui va de l'injustice à l'aigreur. Permettez-moi de vous dire que vous exagérez. Il vous manque la foi, cette foi-criterium qui fait qu'on trouve beau ce qui est écrit par certains écrivains, laid ce qui est écrit par les autres ; en un mot, le secret de la saine appréciation.

Casserole. — Non ! je n'en veux pas ! Je n'ai confiance qu'en mon compte-gouttes ; encore faut-il qu'il soit plein d'acide. Alors du moins j'ai le plaisir de m'imaginer, — lorsque je presse la poire qui en est comme le cerveau-générateur, — qu'il pisse du vinaigre. Or, je me délecte dans les astringences ethniques, les constipations départementales, les resserrements locaux et les rétrécissements particularistes de Barrès.

Couvercle. — Je comprendrais à la rigueur votre amour de l'esprit latin, mais n'y a-t-il pas quelque monotonie à rester toute sa vie assis sur le banc de pierre du hameau-frontière, en face de l'église paroissiale ?

Casserole. — Vous ne ressentirez jamais l'attirance douairière du spectacle qu'on y contemple, le charme qu'on éprouve, — alors qu'on ne croit pas en Dieu, — à saluer le vieux curé alsacien qui passe entre les tombes du cimetière. Le prêtre n'est rien, ne représente rien, puisqu'on ne croit pas ; mais c'est une soutane et un tricorne bourrés de vide et rien n'est attrayant comme le vide de l'ancien temps qu'on salue au passage !

Couvercle. — Mais encore ! Vous ne pouvez vous soustraire entièrement aux empiètements du présent ?

Casserole. — Il est vrai. Mais j'ai fait deux parts de la vie : l'une pour les vieux curés de la tradition, l'autre pour la vie contemporaine ; à celle-ci je n'accorde

que les heures du matin, de 9 à 11. Vous la connaissez l'heure exquise ; les portes des grandes maisons bourgeoises et des hôtels aristocratiques s'ouvrent ; les servantes des premières, les femmes de chambre et les valets de ceux-ci empoignent les cuivres de la porte ou le bouton de sonnette et, tout en polissant, établissent entre les demeures urbaines une chaîne ininterrompue d'analyses intimes, de critiques ancillaires et d'essais commentateurs, où les maîtres sont revus et repassés comme au microscope, c'est-à-dire en tout petit.

Or, j'observe depuis quelque temps, que mes cuivres reluisent plus que ceux des autres. Eh ! bien, j'en sais le pourquoi et vous confie que je ne le dois qu'à l'excellente pommade française dont je suis l'apôtre et le concessionnaire.

Couvercle. — Je saisis maintenant, mon cher Casserole, l'attrait spécial de vos entretiens qui...

Casserole. — A quoi pensez-vous, Couvercle ?

Couvercle. — A rien ! J'observais seulement que votre griffon brabançon, — il est de race — vient de dénicher une petite brèche au socle de cette statue et d'y faire un petit pipi.

Imp. Jos. Van Langenacker.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

Sommaire du N° 3 :

CHARLES VAN LERBERGHE	*Si j'étais Dieu ou comment je devins écrivain*	p. 65
PAUL FORT	*Ballades Françaises*	p. 69
FRANZ HELLENS	*De la Sève et du Sang*	p. 75
PROSPER ROIDOT	*Peau-d'Âne*	p. 78
ANDRÉ FONTAINAS	*A Rome, un dimanche*	p. 82
LE MASQUE	*Propos de Table*	p. 87
* * *	*Petite Anthologie*	p. 94

CE NUMÉRO EST ORNÉ D'UN DESSIN DE ALFRED HAZLEDINE.

N° 4

LE MASQVE

BRVXELLES

AOUT 1910

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

ABONNEMENT : Un an, 10 francs

Le numéro, 1 franc

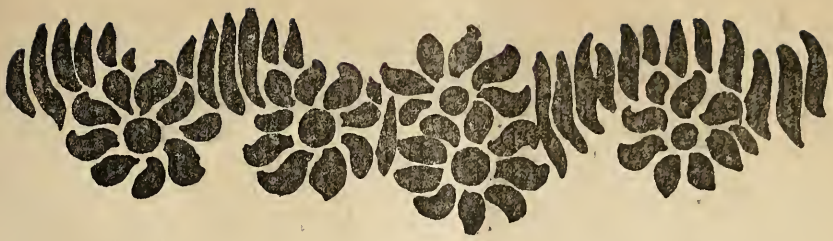
BUREAUX :

59, AVENUE FONTAINE

BRUXELLES

AP22
.M35
Sup. E17
1910/11

l'INDIFFÉRENT



SONNET

à B. S.

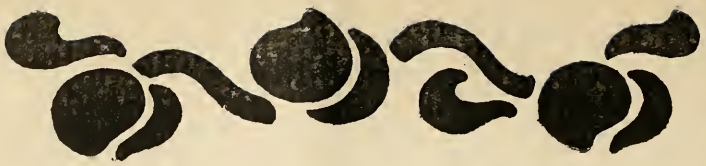
O Béatrice, n'est-ce en un monde enchanté,
Au fond de ce manoir dont le donjon domine
Les pampres de Toscane et la fleur florentine,
Que nous vécûmes, là, ce merveilleux été ?

Rappelle-toi : La plaine autour de la colline,
Le beau ciel radieux, l'air de sérénité,
Toute la terre en fête offrant à ta beauté
Sa couronne de gloire et de grâce divine.

Ceux qui se sont aimés en ces jardins troublants
Où des esprits, le soir, se mêlent aux vivants,
Jusque dans la mort même y retournent, fidèles.

Et c'est pourquoi mon âme, en songe, chaque jour
S'en revient errer sous ces roses éternelles
Et t'y redire encor son grand et triste amour.

CHARLES VAN LERBERGHE.



COLCHIQUES D'AUTOMNE

A Willy Victor

— Quelle joie souveraine et quel réconfort de vous rencontrer, Mademoiselle.

— Votre amabilité s'exagère ; elle semble avoir gardé la violence de vos fièvres... Sont-elles absolument dissipées ?... On m'a dit que vous aviez beaucoup souffert.

— Surtout la dernière semaine, où reclus dans ma chambre et autorisé cependant à y vaguer, je ne me sentais plus aucun lien me rattachant aux objets qui la meublaient. Il me semblait que mon âme était absente et je cherchais, avec angoisse, des pensées sous mon crâne vide. La fièvre avait emporté le mécanisme de mes habitudes ; je traînais d'un siège à l'autre, le simulacre de ma personnalité.

— Mais le remède à cet ennui était facile. Vous pouviez revoir vos amis, reprendre contact avec la vie, votre vie... si animée, Monsieur Claude.

— Il y a presque un peu de cruauté dans votre supposition. Voici le premier jour que je quitte la maison. Encore ne puis-je m'en éloigner trop.... « De courtes promenades dans les champs, aux alentours », a dit le médecin, « Rentré à quatre heures ».. Voulez vous me permettre de vous accompagner un bout de chemin, Mademoiselle Adrienne ?.. C'est presque une charité que je vous demande...

Elle acquiesça d'un petit mouvement de tête, sans éteindre la clarté caressante de ses beaux yeux. Elle était sans artifices.

Ils marchèrent lentement dans les fanes tapageuses d'une après-midi de novembre.

Le chemin faisait une courbe ample et gracieuse au bord d'une haie verte, dont le dos rond se couvrait d'une rouille d'or.

Ils suivaient des souvenirs dans leur cœur attendri, regardant sans parler, l'éloquente magie du décor.

Ils se connaissaient de longue date. Habitant aux confins d'Uccle et de Forest, là où les deux communes se mèlent en de somptueuses avenues de marronniers et de routes sablonneuses menant soit à la gare, soit aux grandes voies vicinales vers la ville, ils s'étaient maintes fois rencontrés. Ainsi devaient s'établir entre eux, ces rapports de bon voisinage qui sont à la campagne des titres d'amitié. Le départ de Claude pour le Congo empêcha qu'ils se transformassent en un sentiment plus tendre.

Quand il revint au pays, ses compagnons du régiment, les anciens africains accaparèrent ses loisirs. Après les heures actives qu'il passait dans les bureaux du Département Colonial, il leur sacrifia son talent d'amuseur. Sa vie ainsi s'adapta tout de suite à l'atmosphère amollissante des bars, dont ses années de large liberté dans la brousse lui avait fait perdre le goût. L'énergie virilement déployée devant les forces primitives, farouches, souvent mortelles d'une nature et d'une humanité entière qui se défendent, reprenait plaisir à l'alliciante camaraderie des femmes. Toutes se faisaient plus tendres au madrigal autour duquel son parler avisé menait la conversation la plus terne. Claude en tirait le profit désirable, aimant selon le caprice d'une heure. Il croyait ainsi, sagement, avoir résolu le problème sentimental et ne s'en préoccupait guère autrement...

Cette fièvre en l'épuisant avait aiguisé chez lui le désir de ces triomphes faciles.

Les feuilles des platanes se frottaient l'une à l'autre avec un petit bruit sec qui devint à l'entrée du Bois, un long mumure confus.

Adrienne écoutait cette lente rumeur. Ses pensées y gagnaient un cours mystérieux et profond. Elle songeait : « Claude l'écoute ainsi, peut-être ». Elle leva son regard vers Claude. Il

saisit la portée de ce moment, l'éclair qui indique tout à coup le chemin dans la nuit :

— Quelle saison frivole, Mademoiselle. La nature nous découvre tous ses secrets. Elle nous offre ses charmes dans les parures les plus diverses, les plus riantes, les plus majestueuses. Et quand elle s'en est dépouillée pour garder à la terre sa chaleur, toutes les richesses de l'avenir, l'homme la délaisse pour courtiser la Ville..... Votre prénom, d'une harmonie si vibrante, m'incite à découvrir à cette beauté qui trop s'abandonne, une analogie avec le sort de la tragédienne célèbre...

— Adrienne Lecouvreur ?

— Oui.... Conaissez-vous l'aventure poignante de son amour ?

— Non, Monsieur Claude, mais je serais heureuse de l'entendre conter, d'autant qu'elle m'instruira, peut-être, sur le signe prémonitoire d'un prénom.

— O ! elle se résume à peu de chose, — le drame en est plus atroce.

Claude concentra le récit, de sa voix savante.

— .... Elle vendit ses plus beaux atours, ses robes qu'on disait tissées d'or par des orfèvres et gemmées par des lapidaires, la moindre épingle de ses cheveux où brillait encore un éclat précieux..... Elle se mit aux plus basses besognes... Elle apporta au prince imbécile et hâbleur, qui croyait par les millions dépensés à Paris reconquérir son royaume de Courlande, ce qu'elle y gagna. Elle lui fit le sacrifice de son talent, de sa beauté. Elle le voyait entouré d'une véritable cour. Il lui disait : « Tu es la femme la plus énergique qu'il soit possible d'admirer »... Adrienne était heureuse. Un matin, n'ayant plus même une houppe poudrée pour sécher la rougeur de ses larmes, épuisée par tant d'efforts inutiles, elle voulut se jeter dans les bras de son amant. Elle croyait, simple femme, simple mère, dirai-je, retrouver transformées en amour, en reconnaissance, toutes les richesses de sa gloire captivante livrées aux usuriers. Impassible demeura le visage préoccupé du prince. Quand il vit Adrienne, devant lui, les bras tendus, il eut un geste d'effroi en remarquant sous les paupières

de celle-ci deux petits triangles où les larmes avaient irrité la peau. « Ma chère, lui dit-il, la coquette princesse de Broglie possède une poudre de riz, dont je vous recommande le velouté charmant ».

Claude se tut.

Adrienne attendit, espérant qu'il ajouterait une phrase précise et apaisante. Mais le jeune homme semblait requis par d'autres rêveries, par les paroles du vent malin, subtil, inconcevable.

— Et la moralité de cette histoire, cria sa compagne brusquement.

— Ecoutez, comme les feuilles de l'automne parlent les unes aux autres ; nous ne saurons jamais autant qu'à cette heure ce qu'elles nous révèlent. Ne le pensez-vous pas, Mademoiselle Adrienne... Lecouvreur ?

Ils recommencèrent à sourire, puis se dirent « Au revoir ». La bise turbulente empêchait encore les ombres du soir de s'étendre. Des masses obscures se poursuivaient sous les arbres, mais la route penchée, tournait toute blanche au coude de la haie.

C'est là que le lendemain et les jours suivants ils se retrouvèrent. Les grâces de la saison convenaient aux émois atténués de leur idylle. Leur double douceur hâtait la guérison de Claude. La sécheresse de ses lèvres disparaissait. Au coin de la pupille, on ne lui voyait plus de filets jaunâtres et son teint s'animait.

« Je me retrempe, pensait-il, puisque je prends plaisir à la petite. Un simple essai pour me remettre en train ».

Chaque jour, avec l'habileté de sa phrase insidieuse il polissait l'âme cédante de son amie. C'était, il se l'affirmait bien une fine joie d'artiste en vacances, où le cœur n'avait nulle part. L'art était d'y enivrer celui d'Adrienne, et de ce côté, il se félicitait.

En effet, son amie, maintes fois, l'arrêtait devant l'aspect tourmenté d'une feuille, lui parlait des gens sur le chemin, avec ses mots à lui. A coup sûr, elle s'imprégnait rapidement de son originalité. Dans cette constatation, Claude s'assurait du succès de ses fantaisies. « On ne réflète le tour d'esprit et les manies que

de ceux que l'on aime ». Il croyait donc avoir mené Adrienne au bord d'un aveu. Il essaya d'en provoquer le flux passionné aux lèvres de la jeune fille. A vrai dire c'eut été une idylle gracieusement ornée et complète.

A mesure qu'il devenait plus pressant, Adrienne détournait sa pensée vers des choses banales. Claude ne comprenait pas ces ruses. Pourquoi son amie évitait-elle une confession si habilement réclamée ? « J'ai été idiot de lui raconter cette histoire de comédienne » se disait-il quand il supposait aux moralités, une influence maligne... « Qu'importe, après tout »... Puis, il songea à l'époque où il serait de nouveau là-bas, bien loin, aux heures de solitude, de défaillance. Autrefois, il n'avait jamais cru à la douceur de ces lettres d'amour, à la consolation qu'y puisaient ses compagnons... Elles étaient toutes les mêmes... On devait s'en lasser... Claude cependant, appréhendait de repartir sans être sûr que quelqu'un penserait à lui d'un grand amour. Enfin il se reprenait à souhaiter ce départ : « Si elle savait que je m'embarque bientôt, ne souffrirait-elle pas, ne me dirait-elle pas ce que j'attendais par bravade et de quoi je me désole maintenant » ?

Le destin le favorisa. Claude fut brusquement désigné pour reprendre le commandement des postes du Kwango, menacés par des peuplades turbulentes. La hâte du départ, le coup du fouet qui bouscule le train régulier des idées, le rendaient joyeux. « C'est l'aiguillon rêvé ; les femmes honnêtes ne se confient pas sans que le motif ne les ennoblisse. »

Lorsque Claude apprit à son amie la nouvelle, elle pâlit légèrement. Mais se ressaisissant et comme héroïque dans son adieu, elle lui serra la main :

— A plus tard, Monsieur Claude. C'est bien sûr que vous repartez pour l'Afrique ?

— Oui, je retourne et avec joie, lança-t-il.

Il espérait que cette fanfaronnade amollirait l'âme d'Adrienne. Mais elle ménageait ses charmes pour un autre et puisqu'il n'était pas triste, elle lui dit avoua. avec une petite mine victorieuse :

— Nous serons deux pour penser à vous, je me marie bientôt... Au revoir, mon fiancé m'attend dans notre jardin... Adieu, Monsieur Claude.

Elle s'enfuit comme le bruit d'une grille grinçait derrière les arbres.

Claude tituba, ses jambes fléchirent. Il s'agenouilla dans les feuilles silencieuses. Elles étaient toutes mortes, noires, informes, sans plus rien de leur froufrou et de leur parure automnale.

Dans la petite gare d'Uccle-Stalle, on entendait un train haleter et qui ne partait pas et qui ne partirait peut-être jamais...

GASTON-DENYS PÉRIER.

Les Saisons (*)

Je dirai la douceur diverse des saisons
et le charme ondoyant et cruel de l'amour.

J'évoquerai le sage au seuil de sa maison
qui voit paisiblement dans son cœur les saisons
passer en chantonnant parmi la joie des jours.

Je dirai la douceur diverse de l'amour.

Et je dirai le fou qui se vautre et qui rue
parmi les flammes d'Août et la torpeur de Mai.

Et celui qui répand une prière émue
au somptueux Septembre et au sec Février.

Je dirai le désert glacé des Janviers ternes,
et les Juillets où les femmes sentent les fleurs.

Je chanterai Octobre éclairé de lanternes,
et le jeune dieu Mars s'éveillant dans les pleurs.

J'évoquerai aussi l'adolescent Avril,
quand le sommeil prend fin et que le ciel bleuit.

Et en Juin la mer enamourée, où mille
lueurs flottent et dansent sous un soleil pâli.

Et je dirai Novembre et Décembre cruels
où l'amour s'exaspère dans la chaleur des chambres,
où les baisers brûlants battent à grands coups d'ailes
des saveurs de safran, d'alcool brûlé, et d'ambre.

Je veux chanter les mois : — Janvier frigide et raide,
père des douze mois, roi des bois dépouillés ;
Février, mois des eaux ; Mars, où la pluie est tiède ;
Avril, léger comme un soupir dans un baiser.

Je veux chanter en Mai le frisson de la terre ;
je veux dire l'ardeur de Juin, l'or de Juillet ;
et l'embrasement d'Août dans les plaines premières ;
et Septembre, et ses crépuscules violets.

Je veux chanter l'hiver venu avec Octobre,
mois humide et glacé, comme un héros neigeux ;
Novembre décharné sous sa parure sobre ;
Décembre, mois désert et cruel, mois des feux. —

Mais je dirai moins bien la douceur des saisons
que la douceur de vous aimer, ô vous que j'aime,
d'un amour qui ondoie au rythme des saisons
et reste semblable à lui-même.

GASTON FURST.

(*) *L'Année,* à paraître prochainement.

EGLOGUE

Quelques jeunes villageois avaient accoutumé de se réunir, après les travaux champêtres du jour, à l'ombre fraîche des marronniers géants, tout près de la masure du passeur d'eau.

Ils vivaient ainsi, soit en silence, soit en devisant, les heures d'attente qui séparent le jour de la nuit comme les fiançailles séparent du mariage.

Jamais le passeur d'eau ne se mêlait à leurs entretiens ni ne les écoutait. Il avait vu tant de monde et en verrait encore; il avait entendu tant de paroles et en entendrait encore, que les hommes et les paroles lui étaient devenus indifférents et inutiles. Il était comme le silence où tombent et meurent les entretiens.

Les paroles ne sont possibles que dans le silence, mais elles meurent dès qu'elles y sont tombées; le silence les absorbe, mais n'en est nullement altéré.

Seulement, le silence fait penser et le voisinage de l'homme qui se tait est plein de pensées et de paroles.

Et le passeur d'eau allait et venait sans troubler les jeunes hommes non plus que ceux-ci ne le troublaient.

Et l'un d'eux dit :

— Quelques-uns sont partis pour la ville parce que la vie y est plus ardente, plus compacte, plus agissante. La vie y est plus *la vie* que dans les champs. Toutes les forces de l'homme y sont absorbées par les nerfs et l'esprit n'intervient que pour sentir avec plus d'acuité la part que nous dérobons à la vie universelle.

Ici la méditation court autour de nous et nous suit partout ; elle danse dans le silence qui nous précède et se traîne, comme une vieille femme, souvent sous la forme vague d'un souvenir, dans le silence qui nous suit. L'horloge même sonne pour l'âme plus que pour les heures.

Là-bas, à la ville, vivre c'est brûler comme le bois brûle dans l'âtre; vivre ici, c'est vivre lentement comme le tronc du marronnier qui vit, mais qui ne porte ni feuilles ni fleurs; le tronc vit, mais si doucement qu'il semble mort.

Et il n'est pas lui-même quelque chose de vivant; il n'est que le porteur de la vie; il la va puiser dans la terre pour la porter fidèlement aux branches et aux feuillages qui sont au-dessus de lui.

Et l'homme de la campagne, lui aussi, vit ainsi anonymement. Toute sa vie n'est pas *sa* vie; il n'est que l'homme qui perpétue la famille et le village; il a des racines dans la fosse de ses pères et n'y puise la vie que pour la transmettre à ses enfants. Son travail est plus long que sa vie; il ne le commence ni ne le finit jamais. Ce sont ses aïeux qui défrichèrent son champ et le fertilisèrent et c'est leur besogne qu'il continue sans pouvoir la parachever et ses enfants mêmes ne la finiront point.

Dans la ville, l'œuvre est mesurée à la durée de l'homme; elle mourra avec lui. Sa maison même ne sera point habitée par ses fils et d'autres y entreprendront une œuvre personnelle et rapide.

Je veux cette vie qui brûle; je veux que toute ma vie soit donnée à mon corps et je me désintéresse de ce qui fut, de ce qui sera plus tard, pourvu que je me sente vivre ardemment. Il faut ravir la sensation d'être comme on prend une bête à la chasse; il faut voler la vie comme un voleur prend de la volaille; il faut saisir l'amour, quand il passe, pour jouir et non pour aimer; il faut plonger la main dans un tas d'or et en prendre à proportion de sa griffe; il faut braconner et non pas cultiver.

La mort alors vient d'un coup, brutalement, et n'a pas le temps de vider nos mains de ce qu'elles ont dérobé, comme elle le fait,

au village, par l'entremise de la vieillesse. Il faut mourir avec la sensation d'emporter dans la mort le fruit de nos rapines.

Comme le vautour, il faut viser sa proie — qui est la vie — et tomber dessus, sans souci du soir qui descend, de l'horizon qui flambe, de l'espace qu'on parcourt, ni du matin d'un autre jour qui déjà se lève à l'orient. Il faut vivre si intensément dans le présent qu'on ne se sente plus vivre dans l'espace et dans le temps, car ceux-ci sont les deux grandes sources de la tristesse; l'espace engendre les désirs, les curiosités, l'amour de l'inconnu, le rêve des îles et des océans; le temps engendre le passé: les souvenirs; le temps engendre l'avenir : les soucis et la peur de la mort.

Non! Je veux brûler dans la vie comme le bois dans l'âtre; je veux que ma vie ne soit qu'une grande flamme dans le vent!...

Le passeur d'eau était revenu, ramenant de l'autre rive trois villageoises chargées de paquets; et ces êtres qui étaient en mouvement étaient moins turbulents que les paroles dites ; ils semblaient silencieux et durables, alors qu'ils passaient dans l'espace et les mots tourbillonnaient dans les âmes comme des feuilles.

Les villageoises passèrent non loin du groupe des jeunes gens.

On voyait qu'elles revenaient de la ville; elles étaient endimanchées et portaient des choses invisibles dans des serviettes rayées de rouge ou de bleu. Elles-mêmes semblaient imprégnées d'une atmosphère inconnue et elles retournaient au village tandis que le soleil descendait à l'horizon, car c'est toujours vers le soir qu'on retourne au hameau, comme c'est le matin qu'on le quitte et c'est pourquoi partir semble toujours heureux et pourquoi toujours le retour est empreint de quelque tristesse.

Un autre parla tandis qu'il regardait les trois filles qui s'en allaient vers la ferme où elles trouveraient la famille en attente d'elles et aussi le sommeil pour leur corps fatigué.

— Moi, dit-il, je crains tout ce qui est au delà de l'horizon qui enferme le village. J'ai confiance que jamais, ici, le pain ne manquera; il viendra tous les matins à la ferme, exact et fidèle comme le chant du coq.

Ma vie me paraîtra allongée de la vie de mes parents d'un côté, de l'autre de toute la vie de mes enfants. Elle sera uniforme et nivelée comme la route, mais lente et d'autant plus longue.

J'éparpillerai mon âme et mon être autour de moi, dans mon champ, dans mes épis, dans ma vigne, dans les chambres de ma maison, jusque dans les pierres de celle-ci comme mes pères y ont mis les leurs. Et ces choses me parleront, — car les pierres mêmes parlent au village, — et, en me parlant, elles me rendront un peu de la vie que je leur aurai communiquée. Il y aura un échange continuel entre les choses et moi et ma vie en sera plus large, plus spacieuse, plus répandue.

Quand je me mettrai, le soir, à ma porte et que je regarderai au loin, c'est un peu de moi-même que je regarderai, comme si je regardais en moi, mais mieux que si je regardais en moi, car je n'entendrai pas ce triste écho qui répond toujours à nos pensées et qui est notre conscience, car cette conscience je l'aurai éparpillée avec mon âme.

Je ne veux pas sentir que je vis pour ne pas sentir que la vie passe ; ce qui passe est perdu.

J'en ai tant vu qui sont partis! Presque tous sont revenus, mais quand ils sont revenus, ils ont senti qu'ils avaient laissé au loin le meilleur de leur vie et les choses d'ici n'ont pu leur rendre ce qu'elles n'avaient point reçu. L'échange de vie n'a pu se faire entre les choses et eux-mêmes et c'est pourquoi ils ont senti un vide très grand ; c'est pourquoi ils ont été malheureux. Une part de leur vie était ailleurs, l'autre ici ; la jeunesse perdue, là-bas ; ici, la vieillesse venue !

En ce moment on entendait les rames du passeur qui frappaient les eaux et le bruit s'éloignait.

Un troisième dit :

— L'un ne veut vivre que dans le présent ; il craint le passé et l'avenir, il craint le temps; l'autre ne veut vivre que dans le temps, dans les souvenirs et l'attente, il craint l'inconnu. Pour vivre toute la vie, il faut vivre dans les deux. Qu'importe que les souvenirs pèsent dans l'âme comme du temps mal digéré ! Qu'importe

de perdre un coin de la terre quand l'âme peut contenir l'univers ! Je nais, je vis et je meurs comme un qui vient au spectacle. Je veux voir toute la pièce. Je ne veux pas mourir sans avoir vu le monde où je ne passerai qu'une fois. Il faut remplir son âme de spectacles, de souvenirs, de voyages, de connaissances, d'expériences. Il l'en faut gonfler comme une outre ; il faut les y entasser avec âpreté, comme l'avare entasse les richesses de son trésor, car ce sont les richesses de la vie. Il faut voyager et voir l'univers pour amasser le bien de l'âme. Je veux parcourir le monde et multiplier ma conscience de vivre par la conscience de la vie universelle et si, comme d'autres, je dois, dans ma vieillesse, revenir échouer au village patrial, il n'importe. Je serai comme le bœuf étendu, le soir, dans la prairie ; je ruminerai lentement les images de ma vie ; je serai comme l'avare devant son trésor ; une à une je compterai les monnaies d'or de mon existence et l'outre que j'aurai gouflée de vin en été, me servira à étancher ma soif de vie quand les nuits d'hiver seront venues !

Il y avait, au village, un étranger qui finissait ses jours dans la solitude et le silence. Sa silhouette apparut sur la berge du fleuve; il venait vers le groupe des jeunes hommes et ceux-ci se tûrent à son approche. Mais il était bon et il aimait ceux qui s'assoient à l'écart, sous l'ombre des arbres et près des fleuves ; il était attentif à ce qui se passe dans le cœur des hommes et il voulut connaître l'objet de leurs préoccupations.

— Vous avez senti, leur dit-il, que pour mieux se comprendre, il faut s'éloigner des hommes, car ceux qu'on trouve assis dans la solitude reçoivent la visite des idées. De quoi parliez-vous ?

— Celui-ci veut aller à la ville pour y vivre intensément ; celui-là veut voir le monde pour vivre de la vie de toute la terre ; moi, je veux confondre ma vie avec celle du hameau où je suis né. Quel est le meilleur ?

— Nul ne détermine lui-même la direction de sa vie, dit l'étranger. Le hasard nous saisit à l'improviste, comme nous saisirait l'aile d'un moulin, et nous jette au loin. Celui qui a cru

choisir sa route est souvent celui qui a le moins réfléchi. Il est des moments où votre destin agit comme le vent déplace l'aile du moulin. Nous croyons délibérer sur notre sort alors que nous le subissons déjà ; il n'est plus temps de reculer, nous sommes sa victime étourdie.

Vous irez à la ville, vous êtes en route déjà ; car le jour où la pensée vous en est venue, le sort avait opéré. Votre pensée n'était que la conscience d'un fait virtuellement accompli.

Vous, vous irez vers l'inconnu des îles parce qu'un jour l'ombre d'un émigrant s'est mêlée à votre ombre ; le germe de la contagion était en vous et ce que vous appelez : délibérer, c'est rassembler vos hardes pour un voyage inéluctable.

Vous, vous resterez enfermé dans un triangle mystérieux dont le moulin, l'église et votre chaumière sont les angles. Vous avez épousé la fée de votre village comme d'autres épousent Dieu. Rien ne saurait plus vous faire transgresser les lignes invisibles du triangle.

Mais, seul aussi, vous irez, dans votre vieillesse, vous asseoir sur le banc du Carrefour, au soleil et parmi les enfants qui vous connaîtront comme ils connaîtront la mairie, le moulin et l'église. Ils vous souriront comme vous leur sourirez, car ils seront sûrs de vous comme vous serez sûr d'eux.

Par une loi mystérieuse d'équité et de restitution, jusqu'au dernier jour le pain vous visitera quotidiennement ; votre travail accumulé en aura fait la farine.

Votre vie que vous aurez donnée au village, le village vous la rendra; ne mendient leur pain au village que ceux qui viennent de loin ; et c'est justice.

Et vous qui aurez été à la ville, et vous qui aurez vu le monde, vous ne pourrez vous asseoir sur le banc du village de la même manière, avec la même sécurité et la même paix de l'âme que celui qui est resté.

Si, de vos deniers, vous y acquérez une maison, cette maison sera assise sur le sol, sans racines dans la terre et vous y vivrez comme un hôte et quand vous serez mort, nul, dans cette maison,

ne pensera : Voici la place du père ; voici le coin de l'âtre où s'asseyait l'aïeul ; voici la fenêtre d'où il me souriait quand je revenais de l'école. Mais vous revivrez, au village, la vie de la ville et la vie des Iles. Les heures qui tomberont de l'horloge seront des heures du passé ; ce sera l'égrènement de votre vie antérieure. Vous serez morts au présent.

L'homme qui n'a pas quitté sa maison, seul continue sa vie ; l'homme qui y est revenu y recommence sans cesse sa vie ancienne et dès que le dernier souvenir de celle-ci atteint l'heure réelle du temps, une déchirure se fait et il retombe de nouveau aux premiers jours.

Vous ne sauriez même pas mourir, dans cette maison où vous reviendrez ! Quand l'heure sera venue, il n'y aura aucun déchirement ; nulle œuvre ne sera arrêtée ; nul ne devra continuer ce que vous aurez commencé. Vous disparaîtrez comme disparaît le vent dans la forêt ; aucune trace ne restera de votre passage.

La pierre même qui couvrira votre tombe sera moins durable que les herbes qui l'envahiront, car les herbes mortes sont renouvelées par les herbes naissantes et aucune main d'enfant ne viendra les écarter pour que votre nom paraisse une fois encore à la lumière terrestre et brille une fois encore au souvenir des hommes.

Vous ne serez pas mort ; car ce n'est pas ainsi que nous entendons ce mot. Je vous le répète, vous aurez seulement disparu comme le vent, sans laisser de trace. Or le vent ne meurt pas ; il disparaît et l'ouragan le plus violent se divise sur les arbres ; les troncs le hâchent ; personne, de l'autre côté de la forêt, ne sait même s'il y a eu du vent et l'air y est moins remué que si l'on se passait la main devant le visage.

Voilà le berger qui rentre avec son troupeau. Qu'importe son nom, il est le berger du village et, comme tel, il aura sa part d'immortalité. Ce qu'il est subsistera ; les mêmes pensées paisibles et longues comme les jours d'été, passeront au front de celui qui sera, après lui, le berger du village.

Mais l'homme de la ville, l'homme des voyages, que restera-t-il de lui ? Ses enfants mêmes ne seront pas à lui ; car, avant de mourir, il les aura vu entrer dans les chemins divergents du sien ; Ils n'attendront pas qu'il ait quitté sa place pour s'asseoir.

Je n'ai plus rien à vous dire, mais demandez-vous si l'homme qui a le plus pensé n'est pas celui qui a le plus vécu ?

Déjà l'étranger s'éloignait ; le soir était total et l'on ne distinguait plus le passeur d'eau dont la rame clapotait encore sur le fleuve.

Les trois villageois se levèrent et rentrèrent au village. Au carrefour, devant l'église, ils se séparèrent en des chemins différents de même que le Destin allait bientôt séparer leurs existences.

JEAN-PAUL GERMAIN.

La Veillée des Morts

Pour André BAILLON

En Campine, dans les bruyères,
Quand meurent les petits enfants,
Les femmes vont, pieds lourds, pieds lents,
Leur porter l'encens des prières.

En égrenant leur chapelet
— De buis, de corne, d'os ou d'ambre —
Elles vont, vers l'antique chambre
Où dort, tout blanc, l'Enfantelet...

Avec l'Enfer sur leurs épaules
Et l'espoir du Ciel dans leurs mains.
Elles s'en vont, par les chemins
Bordés de rouvres et de saules.

Elles vont sur la route... Au bout
Le soleil termine sa courbe
Et semble, sur un feu de tourbe,
Un chaudron d'or rouge qui bout.

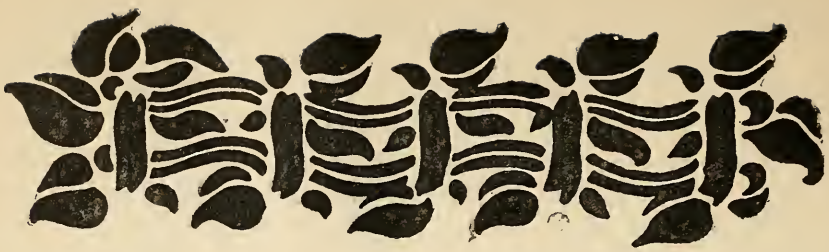
Les femmes s'en vont... Autour d'elles,
Sur l'ombre et l'horizon tout droits,
Les vieux moulins dressent en croix
Leurs bras — hérissés d'hirondelles.

En longs remous de manteaux noirs,
Les femmes vont vers la chaumine,
Dont la vitre, au loin, s'illumine
D'un feu de cierge, au fond du soir...

— Comme des pèlerins sans nombre
Les nuits de chagrins et de deuils,
Au pied des croix de nos Orgueils,
Telles, en nous, passent des Ombres.

Anciens Péchés, anciens Remords,
Lents pénitents chargés de peines,
Ils marchent, à travers des plaines,
Vers nos cœurs — emplis d'Enfants morts...

CHARLES VIANE.



NOTES

Pourquoi donc le démon familier du souvenir me visite-t-il, ce soir, avec tant d'insistance ? Me voici dans le petit lit de fer où je dormais enfant. Il est bien étroit et pourtant j'y tenais si à l'aise autrefois. Il fait toujours le même grincement lorsque je m'y retourne et ce seul bruit suffit à ressusciter en ma mémoire mille détails que j'y croyais évanouis à jamais. Quels étranges et frêles liens unissent donc nos souvenirs !

Rien n'est changé autour de moi. Ce sont les mêmes meubles : la même chaise un peu boiteuse, les mêmes armoires encastrées dans le mur. J'y ai fouillé, cet après midi. J'ai retrouvé de vieux livres de prix aux dorures défraîchies et dont la rouge des reliures a pâli. Je les ai feuilletés, — la cendre des années défuntes s'envolait de leurs pages jaunies — et j'ai revu les gravures illustrant les drames naïfs qui m'ont fait tant pleurer.

Le papier de la tenture a souffert aussi. La lumière a effacé les vifs dessins qui égayaient la chambre et par endroits des moisissures humides l'on rongé. Je me rappelle qu'on l'a placé. Je vois encore la chambre en désordre, les copeaux encombrant le plancher la grande échelle double et la seau à la colle où le tapissier plongeait la grose brosse empâtée pour la promener ensuite avec

un flic-flac sur la papier déroulé. J'aimais ce désarroi qu'apportaient les gens de métier dans la maison au train-train monotone. Maintenant je voudrais gratter ce papier pour retrouver l'autre, en dessous, celui dont je comptais les fleurs et les pois pendant mes insomnies d'enfant.

Tout cela s'est fané. Mes souvenirs pourtant sont vivaces comme s'ils étaient d'hier. La petite lampe brûle timidement évaporant une odeur de pétrole et voici que mes yeux s'amusent à retrouver les ombres où mon imagination autrefois dessinait des figures et des fantômes.

Des pas vont et viennent dans la cuisine. J'entends un cliquetis de vaisselle, des portes qui s'ouvrent et se ferment, le cri de la pompe, des clapotements d'eau. C'est ma mère qui dessert la table et j'écoute ces bruits familiers comme jadis lorsque, dans la demi-obscurité de la chambre, j'attendais pour m'endormir d'avoir entendu la grosse clef grincer dans la serrure rouillée de la porte de la rue.

Tout est calme. La fenêtre entr' ouverte laisse entrer la paix parfumée de ce soir ardent de juillet. De loin en loin la marche alourdie d'un passant heurte le silence.

Un frôlement de robe : ma mère à son tour vient se coucher dans la chambre d'à côté. La voici au palier, une marche craque. Elle vient me border et elle m'embrasse avec plus d'ardeur que de coutume, car elle aussi a subi le rappel du passé, elle aussi a cru un instant que tant de choses abolies renaissaient. Elle me prend la tête entre les mains et me regarde avec une ferveur passionnée.

Se peut-il vraiment que tant d'années aient fui déjà, que tout cela ne soit que des souvenirs ?

C'est donc pour cela que j'étais si étrangement ému tantôt en revoyant ces quatre chromos, l'allégorie banale des quatre saisons. Ils ornent toujours les murs de la vieille salle à manger humide et sombre qui ne s'ouvrait jadis qu'aux jours de fête et qui ne s'ouvre plus guère aujourd'hui. Ils ne sont pas beaux, ces chromos et pourtant ils m'ont si profondément remué : le printemps fleuri me regardait d'un sourir mélancolique et je voyais bien que c'était les

coquelicots et les épis de ma jeunesse qu'apportait l'été dans ses bras nus et dorés. L'hiver ne m'effraie pas encore, mais bientôt je verrai venir à moi, au détour d'une avenue, l'opulente automme chargée de branches et de fruits.

Je me rappelle que naguère j'avais trouvé, aux figures symbolisant les saisons, des ressemblances avec des personnes du village. J'en ai revu une tantôt et je la reconnaissais à peine. Ah ! vous aviez bien vieilli, joli et frais printemps de mon enfance !

Les choses, elles, n'ont pas changé, ou si peu. Pourtant je ne les vois plus de même. Elles ont pris pour moi une autre signification. L'antique horloge dans sa haute caisse de chêne n'est plus la mécanique mystérieuse qui m'intriguait, mais son lourd et monotone tic-tac me blesse. Que d'heures déjà elle a sonnées : de joie ou de douleur, d'allégresse ou d'ennui. Elle les a toutes mesurées de son balancier impitoyable : les heures lentes de la détresse et celles fugitives du bonheur ; celles des naissances et celles de la mort.

La vieille et solennelle commode, il me semble que ce n'est plus celle dont je fouillais les tiroirs, par les longs jours de pluie d'automne, pour tâcher d'y retrouver quelque jouet oublié. C'est le reliquaire maintenant où dorment les défroques et les souvenirs.

Bien loin, une locomotive siffle, un train gronde. C'est donc vrai qu'il y a des gens qui se dépêchent et s'évertuent. Tout cela me semble si étrange, ce soir, parce que j'ai rouvert de vieux meubles, écouté vibrer le timbre d'une horloge et secoué la poussière de livres défraîchis.

Pourtant demain, moi aussi je prendrai le train que je trouverai bien lent, je me replongerai dans le vain bruit de la ville, je m'exalterai et m'indignerai à nouveau pour d'inutiles querelles.

Tout ceci deviendra des souvenirs qu'un jour je retrouverai dans un coin de ma mémoire pour avoir entendu quelques notes d'une banale chanson ou respiré l'odeur d'un soir alourdi de juillet.

Juillet 1910. MAURICE DRAPIER.

La Hollande, ce soir, a mis sa robe verte,
Son corsage d'eau claire et son chapeau de fleurs,
Et la voici debout près de l'écluse ouverte
Par où l'esquif léger nous amène en douceur
Vers ce sourire ému, vers ces deux mains offertes.

Vierge du bon accueil, aimable et fraternel,
Elle a naïvement fleuri pour l'entrevue
D'un ruban d'or cuivré le voile habituel
Qui vêt de chasteté sa gorge ronde et nue.

Ses yeux bleus sont couleur d'un ruisseau sous l'azur.
Ses mains ont la fraîcheur de la brise marine
Et son corps de flamande est d'un rythme si pur
Qu'on évoque la plaine et la dune en collines.

Ecoute ; sa voix chante et le soir qui venait,
Dans un peu de mystère agenouille son ombre ;
La chanson rêve et puis se meurt et puis renaît
Et c'est doux et très lent et pourtant jamais sombre.

Le rythme des moulins penchés au bord de l'eau,
Les murmures du vent qui traversent la plaine,
Le bégaîment têtu des fidèles canaux
Et les frissons de l'herbe endormeuse et lointaine,
Mêlent à la chanson leurs lieds et cantilènes...

Quittons l'esquif léger ; allons vers ces douceurs...
La Hollande, ce soir, a mis sa robe verte,
Son corsage d'eau claire et son chapeau de fleurs,
Et la voici debout près de l'écluse ouverte.

MAURICE GAUCHEZ.

Le Pauvre Obélisque

C'était un tout jeune obélisque, qui provenait en ligne droite des carrières du Trou-d'Agasse, de Soignies, en Hainaut. Par raison d'économie, on l'avait fait faire en trois pièces, petit, modeste et un peu court. Mais on en masqua les jointures avec du « ciment-romain » et cela suffit à lui donner un air antique.

Tel, un beau jour, il se dressa, au carrefour de deux drêves de vieux ormes qui menaient du parc au château.

Et c'est là qu'il connut la gloire.

A ses pieds, un jardinier entretint jalousement un parterre dont les corbeilles, symétriques, dessinaient une rose des vents. Par les allées soigneusement ratissées, de belles dames et de jeunes seigneurs vinrent parler d'amour auprès de lui. Des messieurs graves, chauves et décorés, discutèrent d'Egypte en le montrant du doigt. Un soir, il servit de support à la pièce principale d'un grand feu d'artifice. Une autre fois, on grava sur l'une de ses faces quelques dates fameuses dans les annales de la famille du châtelain.

Il en conçut un légitime orgueil.

Ni la Diane de Gabies, sur son socle à l'autre carrefour, ni la boule argentée, obèse au milieu du boulingrin, ni la grotte en Blaton-Auber, avec son jet-d'eau monotone, n'auraient pu se prévaloir d'aussi flatteuses attentions...

Mais hélas ! La fortune des monuments, semblable à celle des Dieux, est changeante et fugace. Si leur immortalité leur apprend à connaître toutes les gloires, elle les oblige aussi à subir tous les opprobres.

Un matin, tandis que le brouillard s'étirait à ras de terre, le glorieux « monolithe » constata soudain que sa voisine la Chasseresse avait fui de son

piédestal. Escapade probable, en somme. Mais voici que la grosse boule ne brillait plus au milieu de la pelouse et que, dans la grotte, le jet d'eau s'était tu.

Il se ressouvint aussitôt de ce qu'un insolite remous de breaks et de camions avait défilé par le parc. Une angoisse indigne d'un cœur de pierre l'étreignit et allongea interminablement les heures... puis les jours. L'ivraie envahit la corbeille, étouffant la rose des vents, et le silence plana, si grand, qu'il entendit croître les herbes folles jusqu'au bout des allées verdies.

Nul doute que ce calme ne fut l'avant-courreur d'un cataclysme épouvantable.

« Calypso se désespérait d'être immortelle » répétait-il en songeant à ce qu'un précepteur âgé expliquait, jadis, à un jeune élève, devant lui.

Des hommes sinistres apparurent, piétinant sans respect plates-bandes et massifs, criant haut, et traînant, tels des fantômes, de longues chaînes derrière eux.

Autour du pauvre « monolithe » des jalons rouges et blancs jonchèrent le sol comme des flèches aux pieds d'un Saint-Sébastien.

Il vit au bout des avenues arracher les grilles en fer forgé qui protégaient la quiétude de l'enclos. Et puis, sous la cognée de misérables, les grands ormes, un à un, s'abattirent, en écrasant les petits œufs des oiseaux qui nichaient dans leurs branches.

Le désastre étendait la vue au loin. Vide et nu, le parc séculaire réalisait l'exploitation idéale d'un parvenu.

Traînant sa rame de wagonnets, l'odieuse petite locomotive, entremetteuse et pourvoyeuse des emplacements de rapport, sillonne les environs en tous sens. Son sifflet de gavroche insolent, dévastateur et sans pitié, nargue le rêve d'autrefois.

Comblé l'étang, nivelé le vallon, aplanie la montagne avec son Belvédère. Le sol est prêt pour les paveurs, pour les maçons, pour l'armée entière des tireurs de rues au cordeau.

Alors, le pauvre obélisque, devant les cadavres des ormes couchés en tas à ses pieds, pleura comme pleurent les pierres tristes et la mousse le verdit de honte. Le « ciment romain » décela ses trois blocs ; sous lui, le terrain, trop remué, s'affaisa et il prit l'attitude penchée qu'on voit, dans les cimetières, aux croix des pauvres morts privés de concessions à perpétuité.

Bientôt, une double haie de bâtisses à bon marché s'aligna à front des anciennes avenues. La horde des gens à casquettes prit possession de la rue et, bêtement, regardait en passant cet encombrant témoin d'un autre âge, égaré au carrefour d'un coron ouvrier. Des hommes, à l'heure de midi, venaient manger et dormir sur sa base. Il connut d'eux tous les outrages. Enfin, un jour, un charretier ne put, malgré ses blasphèmes, détourner à temps son cheval et son fardier et le pauvre monument reçut, en plein corps, un tel choc, qu'il vit le monde s'écrouler...

. . . . . .

Cependant que la lèpre du quartier neuf envahit toute la vallée. Après le parc, les vieilles fermes ont disparu. Les petits sentiers chers aux amoureux ont sombré

sous l'avalanche des décombres. Les champs de blé, dont les courbes harmonieuses soulignaient les ondulations du coteau, s'effacent sous les remblais du nivellement général.

A l'horizon, des routes nouvelles s'ébauchent. Avenues en « terres apportées » qui se croisent sans raison, désertes, devançant le constructeur et l'habitant.

C'est là, à un carrefour à peine tracé, que le pauvre obélisque reprit ses sens, dressé, dans la solitude du sable jaune, comme les pyramides de Giseh aux confins du monde habité.

C'est là qu'il se sentit représenter le passé, à l'aurore d'une vie nouvelle, parmi les marmites éculées, les vieux seaux, les boîtes à conserves eventrées, et tout le menu peuple de débris, dont la présence atteste, de nos jours, les débuts évidents d'un « quartier d'avenir ». C'est là aussi, que le soir, aux quatre vents, on put l'entendre monologuer, stoïque, son antienne, faite des choses apprises en sa première jeunesse.

Nous sommes, disait-il, pierres erratiques de la gloire, les hérauts prédestinés qui portons aux siècles futurs la poussière d'orgueil dont nos flancs sont couverts. Nous survivons aux Dieux et notre route est celle du soleil lui-même.

Enfants des Ramsès, mes illustres aïeux vécurent tous les fastes pharaoniques. Aux dynasties éteintes, les dynasties nouvelles ajoutaient des fastes plus beaux. Ils entendirent tour à tour, adorer et maudire Isis, Baal, Zoroastre, Jéhovah... Puis quand pâlit l'étoile d'Egypte, les obélisques à peine endormis sous le sable de Libye, s'éveillèrent à la victoire des nouveaux maîtres du monde. Conduits à Rome, derrière le char des triomphateurs, traînés par des bœufs aux cornes dorées et fleuries, portés par des centaines d'esclaves, ils furent le soleil même des Césars. Auguste, Néron, Galba, Calligula les voulurent premiers témoins de leur magnificence, devant leurs plus beaux palais, au milieu de leurs théâtres, au centre de leurs cirques.

Mais la poussière du Temps engloutit les Césars. Les obélisques, aux flancs couverts de victoires païennes se dressèrent pour célébrer les fastes chrétiens. A leur sommet brilla la croix latine. Au milieu de processions mirifiques, le Pape Sixte-Quint porta celui du cirque de Néron devant la Basilique de St-Pierre, celui de l'Empereur Constance devant St-Jean de Latran, celui d'Auguste sur la place du peuple...

Un tel destin nous rassemble, ajouta l'orgueilleux obélisque. Hier, j'ai vu briller la fortune là-bas, aujourd'hui me voici à l'aube d'une autre vie sous un nom nouveau : Où serai-je demain ?

A cet instant précis, le vent secoua d'un gros rire les bidons éclopés qui formaient autour de lui une cour de miracles.

Oh ! l'éternel raseur, clama un pot à cirage, outré de tant de fatuité. Le temps n'est plus aux obélisques. Demain on fera de tes trois pièces le seuil d'un cabinet, avec les empreintes des semelles...

— Et les deux dalles d'une citerne, ajouta un seau défoncé, qui paraissait n'écouter que d'une oreille.

Mais l'orgueilleux solitaire le prit de très haut et continua sans s'interrompre :

— L'Odyssée de mes deux frères de Louqsor, et la mienne, suffisent à prouver en quelle faveur nous tiennent encore les hommes d'aujourd'hui.

Celui que l'on a surnommé l'aiguille de Cléopatre, s'abandonna, je le sais, à des crises sentimentales déplorables. (Tout l'Olympe en eut bien). Quittant le ciel d'Egypte, il crut sa fin prochaine. Il malmena le navire qui le portait et finalement se jeta par dessus bord, dans le golfe de Gascogne. C'est là que les Anglais l'y allèrent repêcher en dépensant pour le sauver, des sommes fabuleuses. A l'heure présente, il est le plus bel ornement des bords de la Tamise, et tout ce qui entre à Londres, de la moindre barque au plus lourd cuirassé le salue au passage.

L'autre frère fit la réputation de la plus belle place de Paris, la plus belle ville du monde. Et la plus éclatante victoire que les français trouvèrent à graver sur ses flancs, fut celle de l'avoir rapporté et élevé parmi eux...

— Ce ne sont là que de rares exceptions, ricana le pot à cirage. Moi, je te dis que les obélisques d'ajourd'hui, on les veut cylindriques et creux. Au lieu de croix latine, à leur faîte, on y place un paratonnerre et ils combinent avec grâce les effets d'un Vésuve et ceux d'un monument utile. Mais, à leur tour, les cheminées d'usine seront les vieux obélisques de demain. Au diable tes pareils cylindriques ou quadrangulaires !...

— Je crois que, par habitude, vous êtes porté à voir tout en noir, dit au pot à cirage, une boîte à sardines de la marque « Métropole ». Il ne faut rien exagérer. Pour ma part, je viens de Bretagne où les monolithes sont légion et s'appellent Menhirs. A voir l'indifférence de mes compatriotes à leur égard, je croyais, comme vous, à la faillite du goût monumental chez les races contemporaines. Mais j'ignorais alors complètement l'*âme belge*, source de tant d'inspirations heureuses. Et j'avais tort. L'avenir est à vous, pierres erratiques de la gloire, un horizon immense vous est ouvert :

A Bruxelles, c'est un obélisque qui sert d'enseigne à l'urinoir monumental élevé à la mémoire d'un ancien Bourgmestre. Il rappelle ainsi de façon permanente et pratique, que ce grand citoyen employa sa vie à soulager les besoins des classes laborieuses...

Ce qu'entendant, le monolithe du Trou-d'Agasse, sentencia sans perdre contenance :

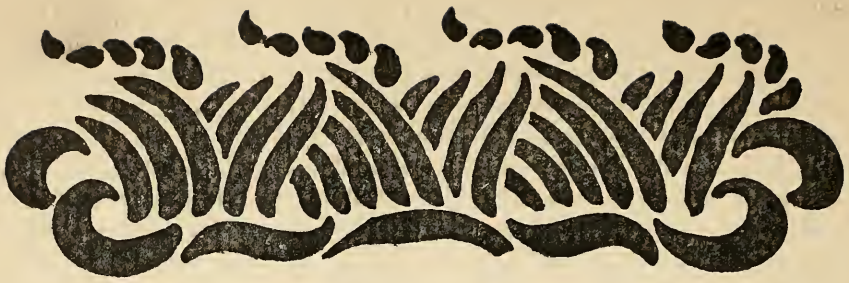
Enseigne d'urinoir, l'obélisque, emblème phallique, était tout désigné pour cela.

Et se rappelant les vers d'un nommé Hermès Trismégiste, il murmura encore, stoïque, au vent du soir :

« *Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas,*
Ce qui est petit, comme ce qui est grand... »

... Mais il est vrai que notre gloire est multiforme.

Pol STIÉVENART.



PAGES D'ALBUM (*)

Un Album, c'est un parc aux huîtres qui, toutes, se croyent des Ostendes.

J. Barbey d'Aurevilly.

La Mort de Vénus

(FRAGMENT)

... Les longs vols lents de vos si molles frêles ailes,
Vos fragrances, langueur du crépuscule clair,
Vos lisses calices dressés, surnaturelles
Fleurs ! Ah ! c'est l'heure de vivre aroment ce soir l'air !

Les rires fous, doux semés, des tant belles bouches !
Les jeux joyeux des jeunes filles aux bleus yeux,
Fières du dédain coquet des biches farouches,
M'ont trop laissé du même désir ennuyeux !

J'ai fui les Villes, vides du bruit de leurs fêtes,
Les carrefours ou l'on danse parmi les cris,
Dans le mol tourbillon des robes, mi défaites
Ceintures, tintins d'or, hochets dont tu te ris,

(*) Dans un album d'autographes feuilleté récemment chez un charmant et trop modeste lettré, nous avons découvert ces pensums d'écrivains notoires.

Mon Ame ! et vers la Mer amère et ses mirages,
Dans le sillon des vents désespérés qu'emplit,
Ivre d'essor libre, un vol fou d'ailes sauvages,
J'ai marché ! car je veux ses flots glauques pour Lit !

25 avril 1892. GEORGES BONNAMOUR.

Passion malheureuse

J'ai mal placé mon cœur, j'aime l'enfant d'un autre,
Et c'est pour m'exploiter qu'il fait le bon apôtre,
Ce petit traître, je le sais ;
Sa mère, quand je viens, me devine et l'appelle,
Sentant que je suis là pour lui plus que pour elle,
Mais elle ne m'en veut jamais.

Le marmot prend alors sa voix flûtée et tendre
(Les enfants ont deux voix), et dit, sans la comprendre,
Sa fable avec expression ;
Puis il me fait ranger des soldats sur la table,
Et m'obsède, et je trouve un plaisir ineffable
A sa gentille obsession.

Je m'y laisse duper toutes les fois : j'espère
Qu'à force de bonté je serai presque un père ;
Ne dit-il pas qu'il m'aime bien ?
Mais voici tout à coup le vrai père, ô disgrâce !
L'enfant court, bat des mains, lui saute au cou, l'embrasse,
Et le pauvre oncle n'est plus rien.

SULLY-PRUDHOMME.

PROPOS DE TABLE

Correspondance :

Monsieur le Directeur du Masque,

Dans votre numéro 3 vous avez l'air de blaguer ceux des écrivains qui accordent quelque importance aux décorations.

Sachez que de très grands savants, qui sont en même temps de très grands écrivains, les tiennent en haute estime et, pour le prouver, je cite ce passage des souvenirs de J.-H. Fabre :

« J'inscris encore à l'actif du dit ruban rouge d'autres petits services du même » genre dans mes expéditions entomologiques ou botaniques. Il m'a semblé, était-ce » une illusion, il m'a semblé que dans mes herborisations au mont Ventoux, le guide » était plus traitable et l'âne moins récalcitrant ».

Agrèez...

Notre correspondant a raison ; nous nous inclinons et nous convenons que le ruban a rendu nos écrivains plus traitables et que, comme l'âne, il ne s'y sont pas montrés récalcitrants. Dont acte.

〰

On lit dans une Histoire des lettres belges qui vient de paraître à Charleroi :

Sur *M. Paul André :*

« *Le Prestige* et *Delphine Fousseret* montrent à la fois ses qualités et ses défauts. » Balzac, auquel par moment le jeune auteur semble avoir demandé sa voie eut de » tels éeart s et ses livres n'en demeurent pas moins formidables et éternels ».

Sur *M. Sander Pierron :*

« Sander Pierron, critique d'art très apprécié, attaché à l'*Indépendance Belge*, » est un auteur fort intéressant. Il sème son talent en livres d'une écriture aisée, » sans heurt, sans fioritures et sans grande recherche ».

Sur *M. André Fontainas :*

« D'un symbolisme touffu le *Sang des roses*, les « *Verges illusoires* », les *Estuaires* » *d'ombre*, le *Jardin des Iles claires* pêchent par leur technique ».

Cette encyclopédie est du reste une œuvre de poids. Edmond Picard constatera avec joie qu'elle pèse, brochée, *2 kilog^s 120 grammes* alors que, malgré sa reliure, l'*Histoire de la littérature française* par Lanson atteint péniblement 950 malheureux grammes..

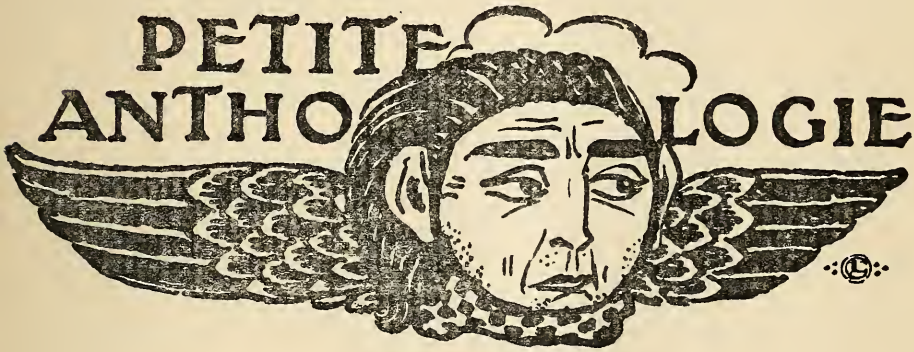
Dans sa *Préface*, M. Paul Adam n'a pas manqué, à propos de nos écrivains, d'invoquer les trusts, cartels, syndicats et compagnies internationales. Il cite l'Afrique et l'Asie qui dans sa pensée ne peuvent être que des faubourgs de Schaerbeek et de Saint-Josse-ten-Noode.

Genghis-Khan, Krishna, la Triple Hécate et Nostradamus sont réservés à la prochaine édition.

Une aimable ironie a présidé au classement des portraits de nos plus célèbres auteurs :

La précieuse effigie de M. Valère Gille agrémente l'éloge de M. Louis Hymans. Celle de Louis Hymans orne l'étude consacrée à Lemonnier. Le sourire de Max Waller égaie la gloire d'Edmond Picard. J.-B. Coomans protège l'analyse de l'œuvre de G. Eekhoud et Ch. Potvin médite sur des textes en l'honneur de Garnir. Quant à Iwan Gilkin et E. Greyson, ils sont les paladins l'un d'Emile Verhaeren, l'autre d'Albert Mockel.

Jeune Belgique, Jeune Belgique, qu'en dis-tu, *Jeune Belgique ?...*



ODE

à Pierre Broodcoorens

L'ouverture des magasins Leonhard Tietz !
Bergers et fox, bassets et spits
Devant les flots myriadaires
De la lumière
Aux lampadaires
Tumultuaires,
Se confrontent le nez, la queue et le derrière.
Le petit épicier du coin
Bougonne en se rongeant les poings :
Passementières et modistes

Echangent des paroles tristes
Et se lamentent
Sur ce capharnaüm de luxe et d'épouvante !
Par à travers les boulevards,
Depuis le Nord jusques au Grand Bazar
Depuis la Bourse où les débits de bière
Déversent force bocks aux gosiers prolétaires,
Jusqu'à la Gare du Midi
Où la foire s'aligne en échopes diverses,
La foule en houle roule et s'abat en averse
Sur la rue Neuve où le Magasin resplendit !
L'ouverture de la Maison Leonhard Tietz !
Les tirs sont désertés, le carousel Opitz
Tourne en vain dans le soir : seule une morne gouge
Darde vers un sergot sa prunelle qui bouge...
L'affluence est ailleurs : Tietz triomphe aujourd'hui,
L'exposition se meurt : Tietz ! Il n'est plus que lui...
Ses multiples rayons offrent à qui les tente
Des rubans et des clous, des plumes et des tentes,
Des souliers de tennis, de montagne et de chasse
Des meubles, des tableaux, des assiettes, des tasses
Et même, appas divins pour l'aède essoufflé
Des sonnets, des rondels, des lieds en vers soufflés,
Une épopée en toc, des drames en ficelle
Du Verhaeren S. G. D. G.
Et de l'Edmond Picard revu et corrigé
A l'usage des vieux abonnés débonnaires
De la Belgique
Artistique
Et littéraire.
Et poussé par le flot, je m'achemine alors
Tanguant de tribord à babord,
Vers l'échoppe où métrant les vers à sa mesure
Un Calicot esthète au dur regard d'acier.
Cousin de Paul André et de Fernand Larcier,
M'offre pour douze sous quelques bonnes césures,
Mais quand je m'aperçois que ses alexandrins
N'ont que dix pauvres pieds qui grelottent de honte,
« Ça ne fait rien », dit-il. En y joignant les miens
O poète inspiré, tu trouveras le compte

DE LISLE.

DES PRESSES DE · · · ·
JOS VAN LANGENACKER
· · IMPRIMEUR A HASSELT
POUR H. LAMERTIN, · ·
· · ÉDITEUR A BRUXELLES.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

Sommaire du N° 4 :

Charles Van Lerberghe	*Sonnet*	p. 97
Gaston-Denys Périer	*Colchiques d'Automne*	p. 99
Gaston Furst	*Les Saisons*	p. 104
Jean-Paul Germain	*Eglogue*	p. 106
Charles Viane	*La Veillée des Morts*	p. 114
Maurice Drapier	*Notes*	p. 116
Maurice Gauchez	* * *	p. 119
Pol Stiévenart	*Le pauvre Obélisque*	p. 120
J. Barbey d'Aurevilly	*Pages d'album*	p. 124
Georges Bonnamour	*La Mort de Vénus*	p. 124
Sully-Prudhomme	*Passion malheureuse*	p. 125
Le Masque	*Propos de Table*	p. 126
de Lisle	*Petite Anthologie*	p. 127

CE NUMÉRO EST ORNÉ D'UN DESSIN DE

JEAN DE BOSSCHÈRE.

N° 5

LE MASQVE

BRVXELLES

SEPTEMBRE 1910

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

ABONNEMENT : Un an, 10 francs

Le numéro, 1 franc

BUREAUX :

59, AVENUE FONTAINE

BRUXELLES

---

*AP22
.M35
Ser. E1
1910/11

Charles Doudelet

Le Secret du Sphinx

Près de Thèbes, la nuit, sous un ciel de tempête
Et de crise, où de noirs nuages orageux
Luttent avec la lune en leurs sinistres jeux,
Baille lugubrement la grotte de la Bête.

Sur le sol abreuvé par le sang des héros
Gisent épars, derniers vestiges de leur rêve,
Des débris de cuirasse et des tronçons de glaive,
Et polis par des dents monstrueuses, des os.

Tout à coup, réveillé par la faim de son ventre,
Ses crins roux de lion sous des ailes d'oiseau,
L'œil aigu plein de flammes vertes, le museau
Vers la lune, le Sphinx se dresse au seuil de l'antre.

Miaulant d'épouvante il a senti courir
Le frisson de la mort le long de ses vertèbres ;
Un pas guerrier résonne au loin dans les ténèbres,
Et le monstre inquiet flaire Œdipe venir.

Mais avant que le fils de Laïus ne débouche
Dans le défilé morne où la Bête l'attend,
Mercure en un éclair fond du ciel éclatant,
Une fleur à l'oreille et le rire à la bouche.

Il danse autour du Sphinx sa danse de clarté,
Lui caresse les flancs de son doux caducée :
« Ah ! Ah ! ton heure avance et ta gloire est passée !
» Tâche au moins, par les Dieux ! de mourir en beauté !

» Quand tu verras surgir le héros qui devine,
» Rends par ton attitude hommage à Jupiter :
» Au suprême moment souviens-toi que ta chair
» Naquit du songe obscur de la sieste divine !

» Meurs stoïque ! Et que nul ne se doute ici-bas
» Qu'en demandant le mot de ton énigme vaine
» A tous ceux qui tombaient sous ta griffe soudaine
» Toi-même, ô tourmenteur ! ne le connaissais pas ! »

— Alors, comme emporté par son éclat de rire,
Mercure fend la nuit de son talon ailé,
Et le Sphinx au tournant du sombre défilé
D'Œdipe apparaissant voit les armes reluire.

ALBERT GIRAUD.

Petits Poèmes d'Amour

I.

Sept fois les quatre Saisons avaient passé dans les bois et les jardins, y semant tour à tour la violette qui inspire le désir, la rose qui couronne la passion, le chrysanthème qui annonce le déclin et la rose de Noël qui consacre la mort.

Et selon les fleurs qui tombaient de leurs quatre corbeilles, je t'ai désirée avec les violettes, je t'ai couronnée avec les roses, je t'ai regrettée avec les chrysanthèmes et je t'ai pleurée avec les roses de Noël. Et les lunes blanches suivaient les soleils rouges.

Je n'avais pas encore cueilli la fleur des fleurs, celle qui trouble comme la violette, qui enflamme comme la rose, qui attriste comme le chrysanthème et qui désespère comme la rose de Noël, la fleur idéale et charnelle de ton baiser.

Mais voici que je connais le parfum et le feu et la mélancolie et la douleur de l'amour. Que les Saisons répandent de leurs corbeilles les violettes sur nos émois, les roses sur nos ardeurs, les chrysanthèmes sur nos regrets et les roses de Noël sur notre agonie !

II.

Aujourd'hui tu m'as donné ton corps. Et les portes des tombeaux se sont ouvertes, et les rois des anciens temps sont remontés sur leurs trônes, et les reines aux noms oubliés ont couvert de roses leur nudité ressuscitée.

Aujourd'hui tu m'as donné ton corps. Et le soleil c'est arrêté dans le ciel, et l'hiver a éclaté en fleurs, et les fleuves ont rebroussé leur cours, et plus rien n'est réel au monde en dehors de l'étreinte de tes bras nus.

III.

Il est là-bas, paraît-il, au bout du monde, des armées qui cherchent, de toutes les gueules de leurs canons et de toutes les pointes de leurs armes, à s'entretuer. Le ciel de ce pays est noir de fumée et son sol est rouge de sang. Des étendards et des aigles passent, inclinés, dans la foudre et les fanfares. Hommes et chevaux y confondent la chaude écume de leurs blessures et le souffle froid de leur agonie. Et sur la vaste terre pleurent des milliers de femmes, mères, sœurs ou amantes.

Mais qu'importe la douleur des nations à l'invincible égoïsme de notre amour ? Ici les fenêtres sont closes, la porte est verrouillée, la lampe est éteinte. Baisers sur tes paupières, baisers sur ta bouche, baisers sur tes seins ! O ton corps dans les ténèbres ! O ta chevelure sur mes yeux ! O ta main sur mon cœur ! Que les femmes se lamentent et que les hommes se massacrent au bout du monde ! Je n'entends plus que tes soupirs sous le linceul parfumé des draps.

IV.

Il me semble que je viens de tomber de la plus lointaine étoile des cieux inconnus.

Et je vais demandant à tous : « Quel est donc le nom de la planète où je suis ? ».

V.

Jadis mes pas traînaient lourdement dans la boue, et butaient aux ornières du chemin.

Maintenant, ô bien-aimée, je foule aux pieds le soleil, la lune et toutes les étoiles !

VI.

Quand tu me disais : « Je ne t'aime pas », tous les glas du Jour des Morts tintaient dans mon cœur.

Quand tu m'as dit : « Je t'aime », toutes les cloches de Pâques fleuries ont sonné vers les anges.

VII.

Le grand roi Salomon avait sept cents reines et trois cents concubines, toutes parées de pourpre et portant des diadèmes d'or. Moi, je n'ai que toi, si simple sous ton chapeau à fleurs et dans ta robe noire à collerette de dentelle. Mais je suis plus riche que le roi Salomon.

Le grand roi Salomon reçut en offrande de la reine de Saba de l'or et de l'argent, des éléphants et des paons, de l'ivoire et des épices. Moi, je n'ai reçu de toi que le sourire de tes yeux, le baiser de ta bouche et le don de ton corps. Mais je suis plus riche que le roi Salomon.

VIII.

Tu m'as dit : « Vois au printemps renaître toutes les fleurs. La violette se trahit au plus profond des bois, le lilas éclate en fauves floraisons tout au long des sentiers des jardins, la primevère constelle les clairières dont l'herbe est fraîche et molle ».

Je t'ai répondu : « Le printemps n'est pas sur la terre, mais en moi. C'est moi seul qui porte le doux fardeau de toutes les fleurs. Ce n'est pas dans les clairières, ni au long des sentiers, ni au fond des bois que fleurissent les violettes, les lilas et les primevères, c'est dans mon cœur, ô bien-aimée ! »

Tu m'as dit : « Ecoute dans le crépuscule, quand s'assourdit le frémissement des feuilles, le criaillement tournoyant des hirondelles, l'appel craintif des loriots au nid, et soudain, au faîte des arbres, sur la lisière de la forêt, la plainte éperdue des rossignols. »

Je t'ai répondu : « Il n'est plus sur terre de chants ni de gazouillis. Tous les oiseaux sont blottis, l'aile battante et la gorge

gonflée, dans mon cœur. Et c'est en moi que se confondent magiquement la plainte passionnée des rossignols, et l'appel amoureux des loriots, et le cri affolé des hirondelles, ô bien-aimée. »

IX.

Je te dirai de belles histoires des temps passés. Mais il faut que je regarde dans tes yeux pour revoir les rois et les reines qui s'en allaient vêtus de pourpre, au trot des palefrois et à l'amble des haquenées, vers les villes aux remparts hérissés de trompettes d'argent et aux maisons tendues de tapisseries où étaient figurés, épars dans des vergers d'or, les colombes blanches, les paons bleus et les phénix rouges de la fable.

Je te dirai de belles histoires des temps passés. Mais il faut que je respire le parfum de tes lèvres pour revivre les printemps de jadis, alors que les pages aux bouffantes chevelures jouaient de la viole, à l'ombre des pommiers en fleur, pour assoupir la mélancolie des princesses qui, plus blanches que leurs blancs hennins, rêvaient au bien-aimé parti, parmi les lances levées et les bannières déployées, pour mener croisade contre les mécréants.

Je te dirai de belles histoires des temps passés. Mais il faut que j'appuie la tête contre ton cœur pour entendre les chants de guerre des croisés, et le grondement des litanies latines, et la marche des armées de fer dans les déserts de feu, et le soudain battement des tambours des barbares, et le tonnerre des chevauchées avant la mêlée où, dans les flammes du crépuscule, étincelaient, symboles de deux sublimes folies, la croix et le croissant.

Je te dirai de belles histoires...

X.

Non, je ne te les dirai pas. Notre bonheur n'est digne que du silence. Qu'on étouffe les vaines paroles qui volent sur les lèvres des hommes, qu'on jette au bûcher les livres où les poètes ont

imprimé leur pensée. Quand j'ai fermé la porte de la chambre sur notre secret, j'oublie les hymnes qui ont lancé les peuples à la bataille, et les vociférations des prophètes dressés dans la foudre des monts, et l'appel des grandes tribuns rouges aux esclaves qui redressent l'échine dans les ergastules. Un seul mot suffit désormais à ma folie balbutiante, et ce mot, tu le connais, ô bien-aimée !

STUART MERRILL.

SEPTEMBRE

Avec ton ciel de nacre et d'ambre,
Tu rehausses les champs, les prés et les villages,
O mois des beaux nuages,
Septembre.

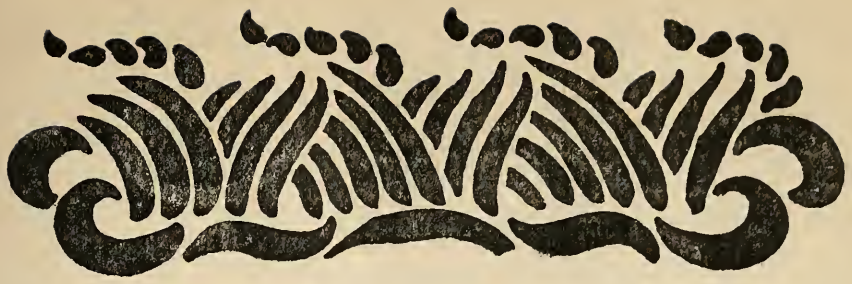
Tu dessines là-haut, dans la belle lumière,
Des monts flottants et clairs que transportent les vents
Et renverses, dans l'abreuvoir, près des chaumières,
Leur image fragile et leurs contours mouvants.

L'air vibre ; et l'on entend la cadence des ailes
Passer, en vols nombreux, sur les blanches maisons ;
Et dans les bois dorés les cueilleuses d'airelles,
Sur leur rouge récolte, inclinent leurs chansons.

Entre l'azur et la terre, la paix est faite :
Un bonheur se précise égal et contenu ;
L'été s'attarde au loin en de calmes retraites
Et les enfants des bourgs courent encor pieds-nus.

Avec ton ciel de nacre et d'ambre,
Tu rehausses les champs, les prés et les villages,
O mois des beaux nuages,
Septembre.

EMILE VERHAEREN.



POÈMES

I.

ANGÉLUS

De tes pas éloignés l'écho discret n'est plus,
De tes pas trop légers pour que j'en voie les traces.
J'écoute... devant moi s'évanouit l'espace,
Le monde va mourir puisque je t'ai perdu.
Rêver ? non. Sur le ciel notre jardin s'efface
Et c'est tout, et c'est tout. Le soir tombe. J'ai peur.
Derrière le clocher dont l'ombre est sur les fleurs
Monte la lune jaune... on dirait que c'est elle
Qui secoue en l'air vide une cloche éternelle.
Rêver ? non... tout s'est tu, la lune et le clocher.
La nuit tombe. J'ai peur... Saurai-je me cacher
Dans ce vide, dans ce silence ?
Ah ! la nuit pour mon cœur a trop de transparence ;
Partout je vois briller l'astre de ma souffrance
Et partout je crois voir ton spectre m'approcher.

II.

CRÉPUSCULE

Tu partis ce matin, je n'en étais pas triste.
L'aurore s'égayait. Tu voulais revenir.
Mais voici que le soir jette ses lueurs tristes
Sur les prairies en fleurs sans te voir revenir.
Hélas, après le jour la clarté qui persiste
De plus douce façon n'a jamais su pâlir,
Et c'est peu de savoir que tu es là quand même,
Que toujours je te garde en moi puisque je t'aime
Et tu m'aimes aussi !... Je m'ennuie à mourir :
Je regarde sans toi les coteaux s'endormir
Et songe que toi seul pouvais de ce beau soir
Chanter la fin harmonieuse...
Pourquoi suis-je restée, en vain, seule à le voir
Ouvrir son arche d'or aux ombres silencieuses ?

MARGUERITE GILLOT.

à GEORGES LEMMEN

Grande Mademoiselle Fanny

Le troisième coup des vêpres mourait dans la prairie quand Angèle vint à la fontaine. Elle tenait d'une main son parasol rouge, et de l'autre la poêle à frire d'un ménage de poupée, qu'elle voulait remplir d'eau. « Les cloches ! songea-t-elle, c'est pour un mariage. » Et elle s'assit sur la pierre plate en étalant sa robe. Comme un prêtre passait sous les saules : « Le curé a l'anneau, songea-t-elle. Un anneau d'or au doigt, c'est riche ! » Et elle but un peu d'eau dans la poêle à frire. Phlip, avec sa chèvre, venait par la route. Angèle fronça les lèvres dédaigneusement : « Les pauvres gens, ça doit garder les vaches. Moi je me marierai avec un prince ». Cependant quand Phlip fut tout près elle sourit gentiment ; et elle lui tendit sa petite main mouillée.

— Angelette, demanda Phlip, est-ce qu'on se mariera bientôt?

— Si grande Mademoiselle Fanny le permet, je veux bien, dit Angèle. Et elle se leva en essuyant sa bouche.

— Elle est là-haut, dans le grenier à foin, depuis hier. Elle a volé le dé d'argent. Alors maman a dit qu'on allait la battre, et elle s'est sauvée. On a cherché le dé partout, et il est dans sa poche. Et hier elle a bu le lait parce qu'elle avait soif. Alors elle s'est sauvée dans le grenier à foin. Et moi avec elle. Viens la voir.

— Elle est méchante, dit Phlip.

Mais Angèle se fâcha.

— Non, elle n'est pas méchante ; elle est très gentille. C'est maman la méchante. Maman m'a poursuivie avec le balai et hier elle m'a enfermée. Mais ça ne fait rien. Si grande Mademoiselle Fanny veut, on se mariera. Et alors j'aurai l'anneau d'or, et on fera une grande noce.

Elle prit la main de Phlip et elle l'entraîna vers la ferme. Ils entrèrent par la palissade et ils montèrent sans bruit l'escalier sec dans une odeur de poussière et de graines. Les chevaux piaffaient dans l'écurie. Devant la porte du grenier, Angèle mit un doigt sur les lèvres...

Grande Mademoiselle Fanny était assise dans son fauteuil de jonc. Sa grosse tête de biscuit s'enfonçait entre les épaules et ses yeux de verre, immobiles, regardaient quelque chose au plafond. Sa bouche déteinte montrait trois dents. Ses cheveux d'étoupe jaune pâle faisaient trois paquets inégaux dont l'un, décollé, pendait sur l'épaule droite. Elle était juste grande comme Angèle, et elle portait son ancienne robe de procession, en broderie anglaise, avec une ceinture rose. Angèle la saisit par la taille, tandis que les deux bras de bois cognaient le dossier du fauteuil, et elle lui cria dans l'oreille :

— Grande Mademoiselle Fanny, c'est Phlip.

Elle attendit un peu, et puis :

— Elle te dit bonjour ; réponds-lui.

— Bonjour, consentit Phlip.

La bouche collée à l'oreille de biscuit, Angèle cria encore :

— Grande Mademoiselle Fanny, Phlip veut qu'on se marie, lui et moi. Est-ce qu'on peut ?

Elle écouta d'un air anxieux, et puis :

— Elle dit qu'on peut si tu as trois sous d'or. Est-ce que tu les as ?

— Non, ma foi, dit Phlip.

La petite figure d'Angèle se contracta douloureusement et elle prit un air affligé.

— Elle dit que, puisque c'est comme ça, tu ne peux plus m'embrasser... et puis qu'il faut attendre... et puis qu'on pourra se marier quand tu m'apporteras une tirelire avec trois sous d'or. Pas avant.

— Oh ! dit le pauvre Phlip.

Angèle se leva et secoua sa jupe pour ôter un brin de paille; elle se regarda au miroir cassé. Et elle poussait Phlip vers la porte, tout doucement.

— Il ne faut pas la contrarier. Elle est très vive. Et quand elle est fâchée, elle pince... Va, mon Phlip. Et reviens avec la tirelire. Tu comprends ? Pas avant. Adieu Philip. Au revoir, mon mari !

Et la petite porte du grenier claqua, dans l'odeur de poussière et de graines.

Pour gagner les trois sous d'or Phlip se loua chez un fermier. Par la lucarne du grenier, Angèle le voyait passer sur la route, poussant ses moutons devant lui. Quand la chaleur montait il essuyait son front ruisselant avec sa manche, et quelquefois il s'arrêtait pour boire à la gourde en fer blanc.

— Voilà Phlip qui passe, se disait Angèle. Ce vieux Phlip! Et elle l'appelait par la lucarne :

— Bonjour Phlip. As-tu mes sous d'or ?

— Je les gagnerai bien à la fin, disait Phlip sérieusement. Et il s'éloignait avec ses moutons.

On le voyait tout en bas du coteau, grand comme une allumette, avec les moutons gros comme des pucerons... Et puis on le voyait vers la forêt... Et puis encore sous la lucarne, à l'heure du crépuscule.

Et puis, un jour, quelqu'un monta l'escalier du grenier et vint frapper deux coups contre la porte.

— Toc, toc.

— Qui est là ? dit Angèle. Et elle ouvrit la porte.

Phlip était là derrière la porte. Et il avait une tirelire dans la main. Il entra droit, sans dire bonjour, et il déposa sur la

table la tirelire en forme de sabot. Angèle la brisa sur le coin d'un meuble, et les trois sous brillèrent. Alors elle jeta les morceaux, et elle mit les trois sous dans la poche de grande Mademoiselle Fanny.

Phlip la regardait faire.

— A quand la noce ? dit-il.

Mais Angèle faisait une figure effrayée :

— Mon pauvre vieux Phlip, tu ne sais pas ? Elle veut un jupon rouge !... Voilà trois jours qu'elle me tracasse. Chut !... N'aie pas l'air... Elle veut le jupon rouge qui est chez la mercière Denis. Va vite le lui acheter !

— Comment, dit Phlip, puisque je n'ai plus mes sous d'or ?

Angèle secoua la tête désespérement :

— Elle dit qu'elle veut le jupon rouge, qu'on ne se mariera pas avant... Mon petit Phlip, cours vite, je t'en prie !

— Mais je n'ai pas d'argent, dit Phlip.

Angèle baissa les yeux en tordant, sur un doigt, le coin de son tablier :

— Elle dit que tu dois le voler, oh ! c'est vilain, n'est-ce pas ? mais moi, c'est pas ma faute, c'est elle !... Elle dit que c'est facile, qu'il faut seulement demander des aiguilles et prendre le jupon pendant que la mercière compte les aiguilles, ou bien, quand elle dort, tu comprends ? Elle dit que si tu vas, ce soir, tu le prendras pendant qu'on soupe... Elle dit qu'on pourra se marier ce jour-là... que tu viendras ici avec le jupon rouge.

— C'est bon ! dit Phlip.

Et la petite porte du grenier claqua, dans l'odeur de poussière et de graines.

La nuit suivante, Angèle dormait quand un bruit l'éveilla en sursaut. Quelqu'un avait jeté du sable sur le volet. Elle se leva vivement et ouvrit la lucarne. Elle tendit les yeux dans l'obscurité, et elle appela tout bas :

— Phlip !... C'est toi, Phlip ?

— Chut !

— Tu as le jupon rouge ?

— Je l'ai, dit Phlip d'un voix haletante.

— Attends un instant, dit Angèle. Et elle trottina dans la chambre. Elle revint au bout d'un instant.

— Frotte une allumette.

Phlip frotta l'allumette. Et il vit d'abord la tignasse d'Angèle sur sa petite figure ébouriffée, et puis un panier à salade qui descendait, en tournant, au bout d'une ficelle.

On entendait dans la campagne un bruit de cavalerie, des piétinements et des voix qui se rapprochaient. Quelqu'un cria : « On a bougé par là !... » On entendit un sabre cliqueter. Et le petit panier remonta prestement au bout de la ficelle.

Le jour commençait à s'ouvrir ; Angèle vit le jupon roulé en boule ; il était un peu chiffonné et elle fit la moue. Grande Mademoiselle Fanny dressée contre le mur, elle lui attacha le jupon sous la robe en broderie anglaise. La lucarne retomba ; d'un bond Angèle fut dans son lit. Et elle s'endormit vite, toute pelotonnée.

La prison où l'on enferma Phlip était dans une grande ville, dans un quartier très pauvre et constamment brumeux. Par la fenêtre étroite et haute, en se hissant difficilement, il pouvait voir la rue avec des boutiques sales, des gens en haillons, une vermine d'enfants misérables, à la voix aiguë. Le dimanche des soldats se battaient, et des chansons d'ivrognes rôdaient dans une odeur d'alcool et de friture. Pourtant Phlip ne se plaignait pas. Il pensait une seule chose : « Maintenant que j'ai pris le jupon Angèle m'attend, et on va pouvoir se marier. » Aussi quand on lui annonça qu'il était libre, il mit son pauvre petit paquet au bout d'un bâton, et il s'en alla droit du côté des champs.

Il marcha le jour et la nuit, et puis encore un jour. Et il arriva au village. C'était un soir de mai. Les gens le regardaient venir et se criaient de loin : « Voici Phlip le voleur ! » Mais lui marchait tout droit, sans se retourner. Il se cacha dans le petit

bois près du moulin jusqu'à la nuit lunaire. Alors il vint dans la cour de la ferme, et il lança du sable sur la lucarne.

Le petit volet se rabattit précautionneusement, et la tête d'Angèle apparut.

— Oh ! Phlip ! dit-elle, je ne t'attendais plus. Te voilà donc sorti de prison ?

— J'en suis sorti, dit-il.

— Mon pauvre Phlip ! Comme tu es pâle et maigre. Est-ce qu'on t'a donné du pain sec ?... Oui, je vois, du pain sec !... Moi j'ai mangé de l'oie rôtie avec des marrons, et de la confiture de figues... mon pauvre Phlip !

— Ecoute, dit Phlip, je viens parce que...

Mais Angèle mit un doigt sur sa bouche, d'un air épouvanté :

— Je vois ce que tu vas dire, mais, tu ne sais pas ? Elle a encore une autre idée... Mon pauvre Phlip, tu ne peux pas te figurer quelle idée elle a eue !

— Quelle idée ? demanda Phlip, inquiet.

Angèle croisa ses cheveux sur ses yeux :

— Eh bien ! voilà : Il lui faut l'oiseau bleu. Elle dit qu'on se mariera quand tu apporteras l'oiseau bleu. Elle dit que ça ne fait rien que tu es fatigué, mais qu'il faut t'en aller tout de suite. Tu comprends ?... Et revenir dans... quand on l'a trouvé... Tu comprends ?...

Phlip remua la tête.

— Tu sais... ce n'est pas très difficile. On prend le grand navire et on traverse la mer ; et puis une autre mer... Et on va chez les nègres et chez les chinois... Il faut seulement faire attention qu'on ne vous coupe pas en petits morceaux, mais c'est très facile... Alors on monte sept fois la montagne de glace et trois fois la montagne de feu. Alors, voilà ! on prend l'oiseau avec le lacet d'or.

— C'est bon, dit Phlip.

Et il s'éloigna dans la nuit, tandis qu'Angèle criait encore :

— La montagne de glace et trois fois la montagne de feu. N'oublie pas, petit Phlip !... Et sept fois la montagne de glace....

Angèle occupa les années à coudre sa robe blanche, assise devant la petite lucarne. Grande Mademoiselle Fanny, dans son fauteuil de jonc, continuait à fixer le plafond avec ses gros yeux immobiles. Et elle avait toujours la robe de procession et les trois touffes d'étoupe, dont l'une pendait sur l'épaule droite, et les trois dents au milieu de la bouche déteinte. Angèle chantait tout en cousant :

« Malbrough s'en va-t-en guerre... ne sait quand reviendra.
Madame monte à sa tour, si haut qu'elle peut monter. »

De temps en temps elle se penchait, et elle faisait un signe à quelqu'un qui passait dans l'ombre. Alors on entendait un pas dans l'escalier et un soldat poussait la porte. Il apportait des gâteaux dans un sac tout taché de graisse et on buvait du vin autour de la table.

Un soir, cependant, quelqu'un s'en vint par l'escalier sans qu'elle eût appelé. Il frappa deux coups forts : Toc, toc. Angèle ouvrit. Et elle restait là, sur le seuil, toute ébahie, car elle ne reconnaissait pas Phlip.

Il avait grandi et bruni. Il était habillé en matelot, son grand col carré découvrait son cou, et il tenait un oiseau sur le poing. Il n'attendit pas qu'on lui dît d'entrer, mais il s'assit lourdement à la table.

— Voilà, dit-il, c'est moi.

— O Phlip ! dit Angèle en joignant les mains, comme tu es changé !

Et elle le regardait avec étonnement.

Phlip posa sur la table le poing avec l'oiseau, et il l'avança vers Angèle.

— Le voilà, dit-il, c'est l'oiseau.

Et Angèle vit que c'était l'oiseau bleu. Car il était tout bleu, du bec à la queue, et il portait autour du cou un lacet d'or.

Angèle s'assit en face de Phlip, sans oser faire de bruit. Elle regardait l'oiseau de toutes ses forces. Et Phlip racontait :

— On a traversé toute la mer, et une autre encore. Il y a eu la tempête. Au pays des nègres on buvait du lait dans des noix. Chez les Chinois, j'ai vu des fleurs grandes comme des parasols et les femmes ont des yeux fendus comme de petites amandes calcinées... J'ai failli mourir de la fièvre jaune. On m'a frappé trois fois avec une flèche empoisonnée, mais les nègres ont guéri la plaie avec des feuilles...

Il ouvrit son jersey pour montrer sur son sein velu la cicatrice. Il penchait la tête tristement, comme un homme très las. Et il disait encore :

— J'ai appris ton nom à l'oiseau ; soigne-le bien, car il est mon enfant. Là-bas je n'avais que lui. Et il disait ton nom toute la journée. Il aime l'eau pure et la noix fraîche, mais en hiver on lui donne aussi de la pomme et de la verdure. Il chantait quand je l'ai attrapé. Je ne lui ai pas fait de mal...

Et il caressait la tête de l'oiseau avec ses gros doigts très légers. Il le fit glisser tout doucement sur le doigt d'Angèle, et lui se laissait faire comme une colombe. Quand l'oiseau bleu fut sur le doigt d'Angèle, Phlip se leva et gagna la porte.

Angèle le regardait en boudant.

— Alors, dit-elle, c'est tout ?

Phlip la considéra vaguement.

— Je crois... Tu as bien un peu d'eau... un brin d'herbe...

Elle haussa les épaules.

— Grande Mademoiselle Fanny lui donnera cela, dit-elle, c'est elle qui l'a demandé. Vieux Phlip ! Crois-tu que je ne sais pas comme on fait avec les oiseaux ? Et toi tu pars, comme ça !

— Je reviendrai demain pour nous marier, dit Phlip. Tu auras ta robe blanche, et moi j'apporterai les anneaux. Adieu mon Angelette. Rêve à moi.

Mais elle lui tourna le dos sans lui répondre.

Quand on n'entendit plus les pas de Phlip dans l'escalier Angèle ouvrit l'armoire, et elle prit la robe de mariée qui pendait à un clou. Le temps et la poussière l'avaient un peu flétrie, mais

en posant quelques rubans par ci par là... des nœuds de satin sur la traîne... Angèle fit les nœuds de satin. De temps en temps elle regardait grande Mademoiselle Fanny, et elle songeait : « Il faudrait habiller aussi grande Mademoiselle Fanny. » Quand elle eut achevé sa robe elle tira de l'armoire un vieux chapeau de paille, et elle le posa sur la tête de biscuit. Ça va, dit-elle, mais il faudrait une garniture. Et elle fouillait dans les cartons, mais il n'y avait que de vieilles perles, du taffetas déchiré, et tout était violet. Soudain, elle pointa l'index sur son front : Oh ! dit-elle, une idée. Et elle mit le verrou à la porte. Toute la nuit elle cousit, rogna, tailla et bâilla. Mais, au matin, quand Phlip frappa deux coups, elle était prête et elle cria ! Entrez ! d'une voix resplendissante.

Phlip entra. Il jeta un regard dans la chambre, et il recula jusqu'au mur en ouvrant la bouche démesurément...

Angèle était debout au milieu de la chambre, dans sa robe de mariée. A côté d'elle grande Mademoiselle Fanny, dressée dans le fauteuil de jonc, regardait Phlip avec ses gros yeux immobiles. Et elle avait sur la tête un grand chapeau de paille. Et, sur le chapeau de paille, quelque chose de rouge, quelque chose de bleu qui bougeait. Et c'était l'oiseau bleu qu'on avait cousu tout vivant sur le chapeau de paille. Son aile battait encore un peu, et du sang lui tombait du bec goutte à goutte, coulant sur la figure, jusque dans la bouche entr'ouverte.

Angèle, radieuse, se balançait :

— Grande Mademoiselle Fanny te fait dire bien merci... Eh bien ! vieux Phlip, est-ce que je ne te l'avais pas dit que je sais comme on fait avec les oiseaux ?

BLANCHE ROUSSEAU.

LES SILENCES

Il est un âge, âge triste, heure obscure,
Où l'homme, fatigué des rêves d'aventures,
Détourne les yeux de là-haut
Vers l'auberge du bon repos.

Les simples et douces pensées,
Humbles servantes empressées,
De leurs soins menus et discrets,
Vont tâcher d'endormir les infinis regrets,
Rallumer dans le cœur le feu des souvenances
Et chasser du foyer les espoirs importuns
Pour que, furtivement, ils entrent un à un,
Les grands Silences.

Silence de nos souvenirs
Sur qui tombe déjà la neige des années ;
Silence de l'amour dont nul ne vient fleurir
La tombe abandonnée ;
Silence de tous nos espoirs
Qui sont tombés comme des pauvres, sur les routes ;

Silence de la foi, dont la Vie et le Doute
Ont éteint le flambeau vacillant dans le soir !

Ils entrent doucement, ces silences, nos frères,
Comme des moines blancs, rigides et sévères,
Et, tout en se taisant, s'assoient à nos côtés...
Et la maison alors s'emplit de vérité.
Avant qu'ils fussent là, nous ne voyions du monde
Que le jeu, dans nos yeux, de ses fleurs et ses fruits,
Mais, aussitôt entrés, nos âmes plus profondes
Avec notre pensée, ont exploré la nuit.

Chacun d'eux nous révèle un secret de la vie
Et leur face illumine une ombre du destin
Et nous savons, par eux, si la route suivie
Etait celle que Dieu nous montrait de la main.

Nos amis, nos enfants, tous ceux dont l'existence
Semblait intimement liée à notre sort,
Nous les voyons au loin, seuls dans la lutte immense
Livrés à l'infini, la Souffrance et la Mort.
Nous pensions que leurs mains que nos mains ont serrées,
Que les mille regards de nos yeux dans les leurs,
Que nos voix qu'unissait une même pensée,
Que tant d'espoirs communs, tant de mêmes douleurs,
Que tant de soirs vécus sous une lampe unique,
Tant d'heures que marquait sur un même cadran,
La même horloge fatidique,
Scellaient à tout jamais nos destins convergents !

Nous voilà seuls soudain et si loin de la vie
Qu'enfin nous mesurons la distance infinie
Qui nous divise et nous sépare tous.
Ces purs regards d'enfant, ces belles mains pressées,
Ces voix qui s'enlaçaient comme des fleurs tressées,
Se sont touchés peut-être et se sont reconnus
Mais comme des amis, presque des inconnus,
Qui reprendront demain leur propre destinée.

Et maintenant que le silence écarte au loin
Les mensonges d'amour dont nos sens avaient soin,
Voyez, dans l'univers, votre âme abandonnée !
L'enfant de votre sang qui, d'un geste pieux,
Un dernier soir, viendra pour vous fermer les yeux,
Voyez comme il est un, comme son sort est autre
Et combien son destin est éloigné du vôtre !
Il entre dans la vie ! Il n'est donc plus à vous !

Tous ainsi s'en iront vers ce qui les appelle
Jusqu'à ce que tout seul et dépouillé de tout
Vous soyez pauvre et nu devant l'heure éternelle !
Et, voyant votre cœur comme un temple sans dieu,
Et votre âme fermée à toute joie nouvelle ;
Voyant vides vos mains et vos yeux sans clarté,
Vous vous demanderez quel lien véritable
Peut unir cette chose infime et lamentable
Que vous êtes, à l'Immortalité !

Grégoire LE ROY.

Tristan Bernard

ESSAI DE CRITIQUE DIALOGUÉE

Louis Dumont-Wilden. — Cette collection de romans à 95 centimes en son format de cahiers, avec son horrible papier glacé, et ses vilaines illustrations photographiques, nous choque dans notre amour des livres, mais il faut convenir qu'elle a eu le grand mérite de faire connaître au public certains chefs d'œuvre demeurés un peu ésotériques, et de nous faire relire opportunément, à nous, lettrés professionnels, quelques-unes de ces œuvres précieuses que le temps, seul, peut classer avec justesse dans notre opinion.

Avez-vous relu, par exemple, ce recueil de nouvelles de Tristan Bernard, *Amants et Voleurs ?*

Georges Marlow. — Je n'en connaissais que le titre. Aussi ai-je rendu grâce à l'éditeur, qui m'a fait connaître cette curieuse fantaisie. L'ai-je assez maudit cependant lorsqu'il s'avisa d'orner les *Diaboliques* et les *Contes Cruels* de ces odieuses illustrations qui heureusement n'avilissent que le non moins odieux papier. Dans leur Paradis, où sous l'égide des Anges, toutes les passions s'apaisent cependant, Barbey et Villiers doivent en avoir rugi de colère.

Dumont-Wilden. — Il est vrai, mais ne trouvez-vous pas que cet *Amants et Voleurs* éclaire singulièrement l'œuvre de cet

écrivain, que sa fécondité théâtrale pousse à nous donner souvent des choses indignes de lui, mais qui, parmi tant de faiseurs de comédies, n'en garde pas moins toujours son rang littéraire.

Georges Marlow. — Tristan Bernard est un de ces hommes qui bénéficient de toutes les indulgences.

Dumont-Wilden. — Vous savez ce qu'il répondit un jour à un homme de lettres qui lui disait après la représentation de *Monsieur Codomat,* véritable chef-d'œuvre : « Vous nous donnez enfin une pièce digne de vous », faisant allusion à plusieurs vaudevilles très secondaires qu'il avait fabriqués à l'usage de je ne sais quel acteur à la mode.

— Mais ! dit Tristan Bernard, savez-vous pourquoi j'ai fait *Monsieur Codomat ?* C'est pour que vous me f... la paix, vous autres gens de lettres, et me laissiez gagner ma vie comme je l'entends ! Avouez que ce cynisme nous révolterait chez un autre ; on le pardonne à Tristan Bernard.

Georges Marlow. — On le lui pardonne parce qu'il a du talent.

Dumont-Wilden. — Oui, on le lui pardonne parce qu'il a du talent, et parce que ce talent est précisément fait de cynisme : c'est un talent sans noblesse, et c'est précisément parce que dans *Amants et Voleurs* on trouve dans toute sa crudité le cynisme de Tristan Bernard, que ce livre, à mon sens, est si prodigieusement intéressant.

D'abord, si l'on se place au point de vue de ce qu'on pourrait appeler le technique littéraire, au point de vue du métier, il est vraiment extraordinaire. Je ne crois pas que, depuis Molière, un écrivain français soit arrivé à donner une pareille sensation de naturel. A côté de la langue de Tristan Bernard, la langue de Courteline paraît presque apprêtée, littéraire.

Georges Marlow. — Comme les dessins d'un Abel Faivre, ce Courteline du crayon, semblent exaspérés, à côté de ceux d'un Hermann Paul qui réalise graphiquement la pensée énorme, narquoise et toujours correcte de Tristan Bernard.

Dumont-Wilden. — Il y a un art prodigieux à si bien cacher l'art. L'argot de ces voleurs, de ces jockeys n'a rien de romantique, presque rien de pittoresque. Jamais Tristan Bernard ne rechercha l'expression forte, inattendue. Il cherche l'expression juste, et il la trouve. Pas un de ces personnages ne pourrait parler autrement qu'il ne parle. Il semble parfois que tout son talent ne soit fait que d'une prodigieuse mémoire. Ses dialogues, ses monologues, ses conversations, ont l'air d'avoir été notés par un sténographe, et transcrits tels quels. Essayez donc de transcrire une conversation, et vous verrez la différence.

Georges Marlow. — Nous n'y réussirions ni l'un ni l'autre, parce que le souci de la « belle écriture » nous obsèdera toujours.

Dumont-Wilden. — Mais cet art du style et du dialogue n'est pas le principal mérite de Tristan Bernard à mon sens. Ce qui fixera le rang très éminent qu'il occupera dans l'histoire littéraire, c'est qu'il est peu — peut-être n'est-il pas d'écrivain qui ait déterminé avec autant d'art et de précision l'attitude morale de son temps.

Cela n'est pas fait pour nous enorgueillir, car le fond de cette attitude morale, c'est la lâcheté et la paresse, la peur des ennuis, des histoires, des aventures, le besoin de jouir de l'heure, parce qu'on ne sait pas ce qu'apportera l'heure suivante, une résignation à s'abandonner à la vie telle qu'elle vient, parce qu'on manque d'énergie pour lui commander, peut-être une certaine bonté, mais uniquement faite de l'impuissance que l'on a à être méchant, un scepticisme presque absolu à l'égard de toutes les grandes vertus, ou si vous voulez de tous les grands mots qui exaltent l'homme et le portent au-delà de lui-même. C'est parce qu'il exprime tous ces sentiments un peu bas, qu'il nous paraît si vrai. Il est vrai, parce qu'il nous dévoile de nous-mêmes ce que nous n'osons pas nous avouer à nous-mêmes ; il est vrai, parce qu'il décrit la moyenne, l'ignoble moyenne humaine. Mais enfin Gide, le Gide de *La porte étroite* est vrai aussi ; la vérité qu'il nous décrit est exceptionnelle. Mais enfin la nature humaine comporte l'exception, l'exception noble.

Georges Marlow. — Que voulez-vous? Les temps héroïques sont abolis. Nous sommes las de panaches et d'épopées ; ne serait-ce pas un nouveau méfait du pacifisme ?

Les *Mémoires d'un jeune homme rangé* ont fait oublier ceux du *Chevalier de Grammont* et pour captivante qu'elle soit, l'œuvre de Tristan Bernard n'en reste pas moins l'expression d'une veulerie assez affligeante. En pourrait-il être autrement ? Notre parlementarisme est le triomphe de toutes les médiocrités. Où que nous allions, quoi que nous fassions, la médiocrité nous enserre. Elle rythme nos efforts et se reflète dans nos âmes. Un observateur comme l'auteur d'*Amants et Voleurs* a la partie belle. Dédaigneux des psychologies d'exception, il lui a suffi de regarder autour de soi. Les modèles ne lui manquent pas, hélas ! A défaut du héros si « coco » et si « globe de pendule », il analyse avec amour et minutie les moindres tribulations de ces innombrables pieds-plats qui grouillent dans toutes les classes de la société contemporaine.

Et il est maître dans ce domaine : Daniel Voraud, Triple-patte, Monsieur Codomat et le petit soldat de *En casque et sabre* sont si extraordinairement campés qu'il nous est arrivé à tous — et ceci est un criterium assez peu flatteur pour nous — de découvrir à certains jours, au fond de notre âme, d'inconscients échos de leur laideur et de leurs travers.

J'imagine que nos pères, à l'exemple des héros de leurs livres préférés, s'efforçaient de cultiver en eux les vertus exaltantes. L'idéal a évolué et nous sommes enclins à toutes les indulgences pour un Tristan Bernard qui a élevé la pleutrerie au rang des plus sublimes vertus.

Croyez bien qu'en vous parlant ainsi je ne cherche aucunement à amoindrir par une critique puritaine, l'admiration que vous avez pour cet écrivain et que je partage. Car il est un magicien du style et un observateur d'une déconcertante subtilité. Mais comme vous je déplore les tendances qu'il représente.

On a dit : C'est un charmant sceptique et le scepticisme est de tous les temps. Deux des maîtres de la pensée contemporaine,

deux grands sceptiques, de qui Tristan Bernard procède, Ernest Renan et Anatole France, sont de délicieux joueurs de pipeaux devant les âmes en détresse.

Ils s'imposèrent par la virtuosité avec laquelle ils suscitèrent l'anarchie dans les esprits en quête d'absolu.

Tristan Bernard, qui est le petit neveu de l'abbé Jérôme Coignard, ne se préoccupa qu'accessoirement des problèmes métaphysiques. Il transporta son champ d'observation dans un domaine moins abstrait où il fit la rencontre des humoristes américains, qui lui inculquèrent la notion de la fantaisie raisonnée et mathématique, quoique ahurissante.

Jamais il ne s'étonne, ne s'émerveille ni ne se révolte. Il sourit aux mille et une lâchetés qu'implique sa résignation. Qui plus est, il les analyse, les scrute et les dissèque avec amour. Il se refuse à l'action qui tout en l'ennoblissant, entraverait le rythme quotidien de sa misérable euphorie.

De là la médiocrité de ses préoccupations : ses héros sont des irrésolus, des faibles, des indécis, à qui tout finit par réussir.

Voilà son côté purement sceptique, l'aspect Jérôme Coignard.

Dumont-Wilden. — Je le reconnais. Mais le disciple de Mark Twain ?

Georges Marlow. — Attendez. Le voici.

Bien qu'il les dédaigne chez la majorité des hommes, il n'est pas sans reconnaître l'existence de l'honneur, du courage, de la vaillance et de toutes les hautes vertus d'une race. Comment l'avoue-t-il ? En en blasonnant la crapule et en la découvrant chez le bandit. Ses voleurs sont des héros, ses amants des goujats. Vous conviendrez que malgré le talent qu'il prodigue à nous raconter ses vraisemblables histoires, il n'échappe pas au paradoxe brutal cher aux fantaisistes d'outre-mer.

Vous opposiez ses tendances à celles de Gide, qui, lui, défend la littérature d'exception.

Eh oui, combien Gide qui reproche à Gourmont son dilettantisme narquois et son anarchie philosophique, doit réprouver

cette littérature molle, attrayante et bonne fille qui s'apparente à celle des *Epilogues*...

Gide a embouché la trompette héroïque. Il sonne le rappel des volontés et des énergies. Saurons-nous le suivre ?

Après avoir joui du scepticisme facile et reposant qui triompha jusqu'en ces derniers temps, la jeunesse impatiente s'inquiète de son impéritie. Elle réclame enfin des certitudes. Foin des démolisseurs ! Il faut restaurer le temple.

Les jeunes revues tressaillent d'un émoi sacré. L'impérialisme recrute ses plus fervents adeptes parmi les anciens libertaires. La faillite du régime parlementaire semble proche...

Mais cela suffit, mon cher ami. Vous allez railler avec raison ces considérations presque graves à propos de ce charmant Tristan Bernard, qui rit dans sa barbe fluviale.

Pensez donc ! Voilà l'auteur d'*Amants et Voleurs* promu au rang de phénomène social...

Du reste il se fait tard et je crois que ce kummel m'a troublé l'esprit.

Reprenez un cigare. Sans être de la Havane, son arome vous plaira...

Et maintenant parlez-moi de votre voyage.

Louis Dumont-Wilden et Georges Marlow.

PROPOS DE TABLE

Le 15 septembre à 4 heures du matin, nous pénétrions silencieusement dans le somptueux poulailler de la rue des Sept Béguines où, guidé par un sublime souci d'art et de charité, Grégoire Le Roy nous conviait à la première représentation d'une adaptation belge de *Chantecler* au profit du *Cercle Noble* et de M. Myrtil Schleisinger.

Malgré le prix relativement élevé des places — 320 francs y compris le vestiaire et le déjeuner — une assistance nombreuse et de choix avait répondu à l'appel du maître : au hasard de la lorgnette nous reconnûmes : M. Nestor de Tière, le sympathique dramaturge, M. Taymans, don Pizaro y Mazturbe da Ninha, M. Fritz Rottiers, M. et Mme Edmond About, Madame Sylvaine, M. S. Bonmariage, M. Francis de Croisset, l'Infante Léocadie, M. Nestor Roqueplan, M. Valère Gille, MM. Crabbe père, fils, petit-fils et arrière-petit-fils, M. Auguste Rouvez, MM. Helleputte, Sam Mac Vea, le Baron Chatterton, M. et Mme Isaac Abraham, Sir John Bottom, M. Marinetti et d'autres qui, ayant refusé de s'abonner au *Masque*, ne trouveront point place dans cette nomenclature.

L'adaptation de *Chantecler*, due à deux de nos plus remarquables écrivains, diffère considérablement de l'œuvre de M. Edmond Rostand, jugée immorale et trop latine par nos critiques les plus éminents. En hommage à l'âme belge, caractérisée comme chacun le sait, par un lyrisme bon enfant. les adaptateurs, guidés par M. Picard, ont introduit dans le royaume du coq des animaux inattendus tels que le veau, le bouc, le cochon, la scholle et le stokvis, interprètes parfaits de notre placidité goguenarde et les tirades de chacun de ces personnages — citons les imprécations marolliennes de la scholle — soulevèrent des tempêtes d'applaudissements.

Dirons-nous le charme pénétrant de ce poulailler idéal auquel le grand poète s'efforça de conserver son caractère vivant, caquetant et nauséabond ; la magie de l'interprétation en tête de laquelle il faut citer Edmond Joly, Chantecler éblouissant de verve et d'emphase, Madame Sarah Bernhardt plus que divine, en coucou de Malines, le rossignol Ambreville, le rat Delville et le rat Descamps, les poussins : M. A.-J. Wauters, abbé Moeller et Melle Bénard, etc., etc.?

Après le 2e acte, M. Louis Piérard qui avait patriotiquement payé sa place, lut une adresse en vers au nom des populations prosternées de Frameries et de Bruxelles-ouest.

Au déjeuner composé de délicieuses tartines et de café au lait, M. Rouvez, délégué du Gouvernement, leva sa tasse au succès de cette représentation et à la fraternité universelle de l'art et de l'aviculture et l'on se donna rendez-vous l'an

prochain à pareille date, à la forge Roussel où M. Edmond Picard se propose de faire représenter une adaptation belge du Maître de Forges due à la plume autorisée de M. Georges Rency.

Quelques phrases d'un article de M. Edmond Picard, intitulé « *La Question Maeterlinck :* » (*La Chronique*, 9 octobre 1910).

Sur le dilemme cornélien :

« Grandiose (je parle de la question, non de l'institution), par le Drame intime qu'elle suscite — peut-être — dans l'âme de notre illustre compatriote, âme humaine comme les nôtres et par conséquent non absolument inaccessible aux appels de la gloriole ; par l'Enigme aussi du conflit entre sa beauté attestée par des œuvres magnifiques et la vanité enjôleuse. »

. . . . . .

« Est-il convenant d'examiner, avant qu'il se confesse, le problème ?

Ne vaudrait-il pas mieux attendre en silence sa résolution et les « considérants » par lesquels son rare esprit la justifiera.

La curiosité est incompressible. Le besoin de faire des suppositions aussi, quoique l'expérience enseigne qu'une des plus ordinaires façons de se tromper, c'est de faire des suppositions.

On en bavarde comme d'un événement considérable, ce qu'expliquent les proportions du surhomme qui en est l'occasion.

Déjà des conversations elle déborde dans les journaux.

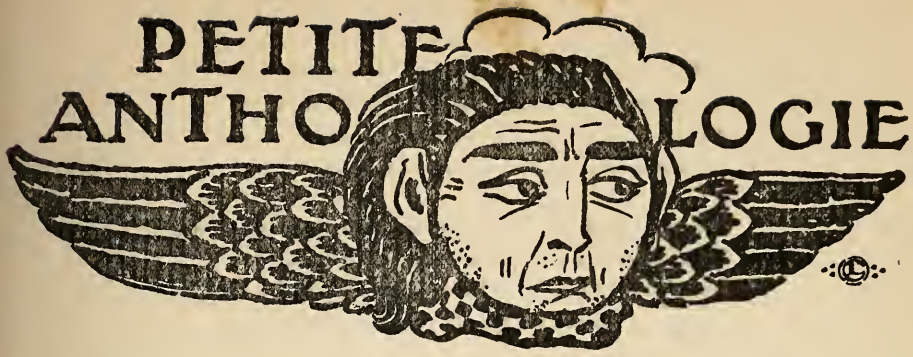
Je me risque donc à m'en occuper. Ce sera une diversion à l'inondation, qui nous submerge, des festivités vulgaires dont la durée devient obsédante quoiqu'elles aient pris l'aspect flétri des étendards par lesquels on les a symbolisées. Je m'y risque avant que l'arrivée du Kaiser, du César allemand, absorbe toutes les attentions et toutes les activités de nos foules. »

Sur le Cosmopolitisme d'Erotopolis :

« Les étrangers y abondent, notamment dans la Littérature et plus spécialement dans celle des théâtres. La moitié, au moins, des dramaturges en vue est d'origine exotique.

Est-il étonnant qu'ils ne soient pas choqués par l'intrusion, dans un cénacle éminemment national, d'un artiste qu'on revêtirait tout exprès, par une naturalisation bâclée, de la toge civique obligatoire pour lui en permettre l'accès ? »

Décidément M. Sander Pierron fait école.



BÉNÉDICTION

à THOMAS BRAUN

O Seigneur, bénissez les humbles pieds des hommes,
Ceux des bêtes et ceux des enfants, bénissez
A Bruxelles les pieds d'Albert Premier, à Rome
Ceux que notre ferveur honore de baisers.

Bénissez les orteils des pauvres et des riches,
Ceux du coureur agile, ornés d'œils de perdrix
Ceux du fier colonel, ceux du colleur d'affiches
Ceux du banquier et du marchand de canaris.

Faites que la sueur dont le front adamique
Méconnut la fraîcheur, ne les épargne pas
Et donnez-leur, mon Dieu, l'âcreté balsamique
Qui baigne les souliers en transperçant les bas.

Si de mon jardinier, j'enfile les chaussures
Pour affronter la boue éparse en la cité,
Imprégnez du parfum de l'humble créature
Mes poétiques pieds épris d'humilité.

Bénissez, ô Seigneur, les pieds de ma servante,
Qui foulent tour à tour ma chambre et mon jardin,
Les pieds de mon curé, ceux de ma vieille tante
Et surtout ceux de Francis Jammes, mon parrain.

Si les uns sont couleur de cendre et de tristesse
Comme mon âme, il est parmi ces pieds qui vont
Allègrement par les chemins de la sagesse,
Des doux habitués du linge et du savon.

Mais qu'ils soient blancs ou noirs, de satin ou de corne,
Tous, depuis le plus fruste et le plus indolent
Jusqu'au plus fier, mon Dieu, pour votre gloire s'ornent
D'oignons comme les lys, de cors comme Roland !

Pâles et décharnés, voici les pieds des Carmes,
Rouges, ceux des Chartreux, noirs, ceux des Capucins
Puis, voici les grands pieds tragiques des gendarmes,
Raillant l'onde attardée aux vasques des bassins.

Voici vos pieds charmants, porteurs de télégrammes,
Les tiens, ô chef de gare, et les tiens, ô facteur,
Véhicules discrets des lettres que ma femme
Confie à votre zèle, ô nobles serviteurs !

Hélas, que j'en ai vu courir en espadrilles,
En sabots cliquetants, en souliers éculés,
Pieds d'hommes, pieds d'enfants et pieds de jeunes filles,
Esclaves de mes vœux à peine formulés :

Ils allaient, quelquefois vaincus par la tempête,
Un brusque arrêt troublant leur inlassable ardeur,
Mais vainqueurs du Destin, leurs orteils en trompette
Bientôt sonnaient la charge et repartaient en chœur.

Il est bien d'autres pieds que j'oublie ou j'évite :
Pieds d'alouette en fleur, pieds de nez folichons,
Pieds de marmite et vous, coups de pied d'Aphrodite
Que j'assimile à vos horreurs, pieds de cochons !

Sur tous ces pieds aussi, déversez votre grâce
O Seigneur, que j'implore en cette nuit d'hiver,
Et faites que les miens que la poussière encrasse
Soient pour Jammes un jour l'objet de tendres vers !

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE DE BOUHÉLIER LE MAGNIFIQUE.

Médité et écrit le jour de St-Eusèbe en l'an 1909.

DES PRESSES DE · · · ·
JOS VAN LANGENACKER
· · IMPRIMEUR A HASSELT
POUR H. LAMERTIN, · ·
· · ÉDITEUR A BRUXELLES.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

Sommaire du N° 5 :

Albert Giraud	*Le Secret du Sphinx*	p. 129
Stuart Merrill	*Petits Poèmes d'Amour*	p. 131
Emile Verhaeren	*Septembre*	p. 136
Marguerite Gillot	*Poèmes*	p. 137
Blanche Rousseau	*Grande Mademoiselle Fanny*	p. 139
Grégoire Le Roy	*Les Silences*	p. 148
L. Dumont-Wilden / Georges Marlow	*Tristan Bernard*	p. 151
Le Masque	*Propos de Table*	p. 157
Petite Anthologie	*Bénédiction*	p. 159

CE NUMÉRO EST ORNÉ D'UN DESSIN DE

CHARLES DOUDELET.

Nos 6 et 7

LE MASQVE

BRVXELLES

OCTOBRE-NOVEMBRE 1910

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

ABONNEMENT : Un an, 10 francs

Le numéro, 1 franc

BUREAUX :

59, AVENUE FONTAINE

BRUXELLES

---

*AP22
.M35
Ser [1]
1910/11

L'ADORATION DU BERGER

(Hommage a Paul VERLAINE)

L'espoir luit comme un brin de paille dans l'étable.
Paul VERLAINE.

« L'espoir luit comme un brin de paille dans l'étable.
J'ai marché, homme doux et naïf, en priant,
vers le dieu, vers le tendre enfant redoutable,
moi, le pauvre berger Lélian.

» Qui m'appelait ? le sais-je ! et qui croira la folle fable ?
Une étoile brillait. Je laissai le troupeau, confiant,
car la nuit éveillait une voix ineffable....
Et je suis allé vers Jésus l'enfant,
moi, le pauvre berger Lélian.

» Les dieux, je les servis toujours. — Toi, la Lumière,
quand tu parais au seuil du matin radieux
avec ton grand cortège de nuages dans les cieux,
nue en tes boucles d'or, et fière
parmi cent dames à falbalas ;

et vous, la Femme, vous la déesse très digne,
et vous, la Grâce, et vous qu'un dieu mâle désigne,
jardins tout parfumés de touffes de lilas...
Et j'ai servi le dieu sans bornes, le dieu insigne :
Pan, mon maître !

» Mais oh ! dites-moi, vous la neige, dites-moi,
et les étoiles de la nuit d'hiver, ah pourquoi
suis-je allé vers Celui que vous aviez vu naître ?
Ah comment suis-je allé vers Lui, sans le connaître ?

» Il était là, sans force, là couché,
nu comme la lumière et plus tendre que l'aube.
Et moi, sans le savoir qui l'avais tant cherché,
le col fléchi, courbant soudain ma dure épaule,
je fus tremblant, je fus comme aux brises le saule...

» Alors je suis parti, riche d'un chant nouveau,
car je sentais mon cœur étouffer de silence.
Et tandis que j'allais marchant vers le troupeau,
j'aurais voulu sauter et rire, comme en démence,
et je criais : « Il est simple, il est beau,
il est nu, c'est l'Amour ! » Et ma voix vibrait,
simple et nue aussi, et profonde ;
et ma voix comme une aile immense planait,
sous les vastes cieux, vers le vaste monde !... »

Ainsi, Verlaine, t'ai-je entendu,
à ton souffle errant suspendu.

Dans l'air léger, chanteur tu laissais, négligent,
en rival du satyre, en émule des cygnes,
sur les justes roseaux que noue un fil d'argent
flotter la mélodie aux onduleuses lignes.

Et tu fus faible et grand, et tu fus simple et nu,
(le rival du satyre et l'émule des cygnes,)
Verlaine, toi qui vins, grave mais ingénu,
cruellement conter une éternelle enfance, —
et ce cœur sans secrets, cette chair sans défense...

ALBERT MOCKEL.

LE RETOUR

Je quittai Amsterdam sans regret. Quelque chose m'appelait plus bas, vers le sud, vers l'imprévu d'un pays d'obstacles, où les nuées, comme les foules, surgiraient d'un horizon moins découvert. Depuis quelques semaines, j'étais devenu l'homme balourd qui frappe le trottoir d'un pas habitué. J'avais pris dans la démarche, dans l'humeur, dans la pensée, une rectitude d'allure absolue. Je semblais vivre sur le rail, ou poussé entre les berges d'un canal sans courbes. Jamais je ne m'étais entièrement perdu de vue, comme dans ce pays où tous les êtres paraissent s'égaler. En Hollande, les hommes animent la terre, réguliers et ductiles comme les eaux du Moerdyck, dont les milliers de petites vagues se suivent, sans se heurter, sur un espace imposant. Une puissance colossale, pourtant, se recueille sous ces dehors paisibles.

Je cherchai vainement l'inquiétude du passé. Le ciel ne souffrit pas un nuage. A peine le bruissement d'ailes des moulins indiquait la présence du vent dans les plaines...

Tout-à-coup, après ces jours d'un soleil obstiné, au départ, j'eus la surprise d'une tempête. Le train filait. Il faisait déjà nuit ; les vitres des portières étaient noires. Du reste, le vent abattait contre elles une pluie si serrée que, même en plein jour, je n'aurais pu voir les campagnes à travers ces torrents lâchés sur le wagon. Cette eau qui battait les vitres, tandis que nous roulions à toute vitesse vers la frontière, faisait un bruit irritant et faux. Je ne pensais plus aux prairies diaprées de bétail, aux quais qui semblent se resserrer le soir pour dormir, aux ports plus encombrés de barges et de chalands que de steamers et de voiliers.

Autour du train, la nuit se ramassait, hostile, conspuante, âme noire d'un pays apparemment calme, qui nous jetait au visage des crachats arrachés au fond boueux de ses eaux.

Le train fuyait, la peur aux flancs.

Tassé dans un angle, résolu à chercher le sommeil, je ne pus cependant fermer l'œil un seul instant. Le wagon avait été envahi par une caravane d'émigrants à destination d'Anvers. Ils étaient une trentaine, hommes et femmes, serrés, tous vêtus de gris, sortes de forçats hébétés de se sentir emportés sans brutale contrainte. La plupart se taisaient. Dans leurs regards on devinait l'inquiétude que soulève l'attente des horizons reculés, même lorsqu'au fond de leur brouillard brille une lueur de vie.

L'un d'eux, plus éveillé que les autres, me dévisageait d'un œil étrange.

Il y avait beaucoup d'enfants. Ceux-ci riaient, dans la joie du voyage, et l'étonnement heureux du nouveau.

Je ne peux oublier le visage blafard d'un garçon, assis à côté de moi, et dont les yeux mélancoliques restaient noyés dans le vague. Il ne cessait pas de jouer de l'accordéon. Cette musique inattendue, dans ce train emportant à une vitesse vertigineuse une poignée d'exilés, répandait autour de nous une obsédante atmosphère d'angoisse. Elle faisait pressentir le mystère de ces âmes terreuses, en qui se disputaient l'aspiration vers des contrées d'abondance et le regret d'un sol connu, mais cruel et affamant. Ils écoutaient les sons comme on regarde un rêve au loin. Leur silence n'était que l'écho intérieur de ces accords rappelant, à la fois, par leurs accents aigres et par leur vapoureuse mélancolie, les durs brouillards du passé et l'indécis des horizons futurs.

Blessant contraste, à quelques pas de moi, un groupe de banquiers, s'en revenant de la bourse d'Amsterdam, agitait le programme des opérations du jour. Parfois leurs voix s'élevaient, arrogantes ; cela sonnait faussement, sur le rythme ininterrompu de l'accordéon, comme un bruit de vil cuivre. Et, tandis qu'ils échangeaient des calculs fourbis en traitreux coutelas, j'apercevais

leurs mains grasses qui semblaient fouiller, dans la demie lumière, comme des dépouilles pantelantes, leurs propres corps.

Devant moi, l'homme éveillé ne cessait de me dévisager de ses petits yeux rentrés. Je me sentais pris d'un vague effarement sous ce regard obstiné, dans lequel je lisais de l'effronterie, et une sorte de fièvre agitée que la fixité des prunelles paraissait pourtant démentir. Il me semblait que cet homme me défiait. Ses yeux jetaient de coupantes et rapides flammes, qui m'entraient en pleine chair avec une férocité aigüe.

Que me voulait-il ? Il ne prononçait pas une parole. Un fou, sans doute, se livrant à quelque massacre mental, dont j'étais la cible plus ahurie que sanguinolente ?

Je ne saurai jamais si l'effroi que j'éprouvai pendant quelques heures fut provoqué vraiment par ces yeux étranges, ou si mon imagination, hallucinée par la nuit hostile, ne créa point ces regards qui brillaient de l'éclat fauve de la pluie sur les vitres.

Autour de moi, ses compagnons d'exil n'avaient pas bougé. Ils conservaient tous leur attitude lasse et inquiète ; leurs yeux demeuraient vagues, comme au départ. Le joueur d'accordéon continuait de broyer ses accords d'ennui.

Toujours fixé sur moi, l'inexplicable regard du muet semblait s'acharner, comme pour s'emparer de ma volonté, l'étourdir et la rouler dans le vide. En lui se ramassait ma dernière impression du pays que je quittais, où la tourmente d'un départ précipité me châtiait d'un trop long séjour passé dans l'insouciance.

La tempête hurlait. Tout-à-coup il se fit un bruit profond, sourd, prolongé, comme si, sous les rails, des roulements de canon souterrains venaient de s'ébranler. Les sifflets du vent mêlaient leurs sarcasmes à ce mugissement mystérieux, et la pluie envoyait aux vitres une salive froide. L'accordéon, lointain, semblait déjà sur une autre rive, tandis que nous roulions, petites poussières humaines, sur le pont du Moerdyck, suspendus entre le ciel et l'abîme.

Franz HELLENS.

Ceux que je connais

Vous qui êtes mes compagnons,
Les figures que j'aperçois parmi la foule,
Sachez qu'en vous je me salue,
En vous qui me portez toujours.

Depuis le jour qui nous mit en présence,
J'ai pris place dans votre esprit ou votre cœur,
Et chacun de vous a reçu
Le même homme, différemment.

Je sais ce qu'à chacun de vous
J'ai pu donner, son tour venu,
Et je sens avec certitude
Quel étranger je suis assis
Dans le sein de chaque conseil.

Tel de vous ne sait pas l'image
Qu'un autre conserve chez soi.
Vous êtes peu pour partager mon même espoir,
Aussi peu pour choyer mon même souvenir ;
Mais à vous tous, vous occupez
Tout l'avenir et toute la mémoire,
Et tous — soleils ailleurs, soleils chez vous —
Je vous chéris ainsi que mes propres planètes,
O vous mon équilibre, ô vous mon contrepoids.

Je gouverne un royaume ici,
Mais là, n'ai qu'une terre inculte.
Je parle un langage à chacun
Que les autres n'entendent pas.
Si je me promène avec l'un
Et qu'un autre me sollicite
Il me faut tourner bien des pages
Pour dire à ce dernier justement ce qu'il veut,
Sinon je dois les attirer tous deux de force
Et les mettre au même festin.

*
* *

O vous tous que je sens si bien,
Vous, figures d'entre la foule !
Sachez qu'en vous j'honore ici tout mon empire,
En vous, cent pour me mieux porter,
Pour me porter complètement
Comme un guerrier dans un triomphe.

Repos

Emmaillottées de lassitude,
Mes jambes dorment sous la table ;
Je suis trop bon pour les troubler.

Au-delà de la table étroite,
Je vois mes bottes sur le sol ;
Je vois des bottes immobiles,
Croirai-je un instant
Que mon propre esprit domine là-bas ?

Sous la table où mon regard coule
Comme de l'eau en liberté,

Il y a des bêtes de somme
Que je connais moins que mon chien.

*
* *

Chair ingrate qui n'es mienne
Que pour être douloureuse,
Tu chéris par devers toi seule
D'obscurs plaisirs que j'ignore.

Tu te raidis dans ton labeur
Ainsi qu'un paysan têtu,
A peine, parfois, permets-tu
A mon âme d'aller comprendre, à traver toi,
Un sol cher et que tu marquas de ton emprise.

*
* *

Mais aujourd'hui, brutes lassées,
Mes jambes dorment sous la table,
Parmi des objets sans amour,
Dans un horizon sans mémoire ;
Et le flot qui les abandonne,
Comme une plage desséchée,
Se retire et vient jusque sous mon front
Miroiter d'un reflet de flamme
Qui ne connaît plus que le ciel.

Évangile

Bonheurs qui venez du dehors,
Vous m'avez pénétré si profondément l'âme
Que vous donnez l'illusion
De cette joie intérieure
Qui a sa propre source en soi.

Bonheurs venus de l'étranger
Vous avez si bien perdu la mémoire
Que je suis simplement joyeux
Sans en soupeser les raisons.

Bonheurs dont je me suis servi
Reprenez votre course,
Portez ailleurs votre salut
Comme un flambeau qui doit durer encore un peu.
Allez mettre ailleurs l'incendie,
Mon souffle est puissant, je ferai le reste.
Allez brûler ailleurs, j'attends cela comme un signal !

*
* *

O joie ! es-tu si jeune et naturelle
Que ton souvenir ou ton seul espoir
Ou ton spectacle chez les autres cache
Les raisons les plus hautes de souffrir !

O joie ! es-tu si tenace et vivace
Que même coupée et privée d'un sol
Tu saches encore fleurir, dédaigneuse,
Et subsister, exilée loin de tout.
— O rire vert d'une île sur la mer.

O joie ! pareille à la douleur majeure
Tu remplis le corps et chasse le sommeil.
Tu m'a semblé comme une possession divine
Et je ne serai pas toujours digne de toi.

Je demande, en lâche, un peu de souffrance,
Une peine à traîner, comme un pied malade,
Une peine à subir, comme un temps de regret,
Je demande une plaie au flanc
Par où saigner, comme une santé débordante
Tout l'excès de bonheur que je ne contiens plus.

GEORGES DUHAMEL.

à GRÉGOIRE LE ROY

LE BLANC PENNAT

— Voici un legs, infiniment précieux pour moi, ridicule aux yeux d'un autre, le seul héritage que la Fortune me réserve sans doute !

— Mais, comment, cher ami, vous vous plaignez du sort ! N'êtes-vous pas le plus heureux des hommes ? Et...

— Assez, auriez-vous cru à une récrimination ? L'homme heureux est celui qui a un moulin dans son horizon et je suis cet homme-là...

Ainsi, parlions-nous, Ambroise Piédagnel, le poète des « Eaux lustrales » et moi, un soir d'automne que nous nous attardions au milieu des choses formant ce que j'appelle le Musée du cœur.

— Encore une vieille relique... c'est drôle cette ferraille... Je suis curieux d'en connaître l'histoire.

Voulez-vous ?...

— Volontiers, si vous consentez à vous dépouiller de l'air sceptique que vous prenez chaque fois que je touche à mon reliquaire.

— J'écoute, cher ami..., sérieux et bienveillant, ajouta le poète.

— Ceci est l'enseigne d'une très ancienne auberge du pays de Lauvau ; sur la ferraille se lisent à peine ces trois mots :

« Au Blanc Pennat » sans doute pour désigner les ailes du caducée peint sur l'écusson.

Que de souvenirs, que d'émotions !

Au Blanc Pennat !

Représentez-vous un bambin à tête bouclée, en culottes de velours brun, chaussé de souliers cloutés, aimant, sensible et curieux, c'est moi.

J'entre à l'auberge du Blanc Pennat, étalée ample et massive le long de notre chaussée.

— Bonjour ! Madame Riette !

— Ah ! vo vla co là p'tit losse !

C'était le mot de passe quand je franchissais le seuil de Riette du Ticquet, la propriétaire du Blanc Pennat.

J'arrivais, je frappais à la lourde porte coupée lançant mon bonjour par le battant ouvert. J'étais trop petit pour atteindre de l'extérieur la lourde (cliche) et je répétais :

— Bonjour, madame Riette, sur un ton de plus en plus pressant jusqu'à ce que j'entendisse les pas menus de ma vieille amie.

Elle tirait la porte de son côté, je la poussais du mien et souriante, douce, avec un air de reproche qu'atténuait un ton de gâterie, Riette me disait de sa voix de grelot fêlé :

— Ah ! vo vla co là p'tit losse ! et j'entrais. C'est pour avoir attendu tant de fois à son seuil que je connaissais si bien la vieille porte de l'auberge.

Lourde comme un portail d'église, elle avait été d'un gris-bleu, mais pâlie par la pluie et le soleil, elle était devenue luisante et brune, jaspée d'ambre aux endroits où la main portait.

L'entrée de la serrure faisait mon admiration : large comme une main d'homme, découpée en courbes savantes et semée d'arabesques merveilleuses. Quel trou ! assez grand pour livrer passage aux clés du paradis, celles que tient en ses mains vermoulues le vieux Saint-Pierre de notre église.

Quelle porte, saint bon Dieu ! quelle porte ! Un cavalier à cheval y passait sans baisser la tête ni rentrer les étriers !

Dès lors, quoi d'étonnant si elle a joué un rôle dans mes imaginations d'enfance. Je ne sais par quel jeu de l'esprit mais quand j'écoutais, aux veillées, les vieux fumant leur pipe et rougissant aux flammes leur masque glabre en contant des histoires de guerre ou des coups de force de ceux du païs, je pensais irrésistiblement à la porte de Riette du Ticquet et c'est à son ampleur que je mesurais la taille des héros de chez nous.

Une chose pourtant n'était pas claire à mes yeux. Comment une si petite femme habitait-elle une maison si grande ?

Je me posais la question sans chercher à la résoudre.

— L'enfance s'étonne et admire ; c'est le beau rôle dans la vie, interrompit mon poète.

— C'était si amusant de la voir trottinant sans cesse dans cette grande salle d'auberge presque toujours déserte, alors déjà.

Toute sa personne était glissante et silencieuse ; comme en dépit de son âge, elle restait coquette et bien atournée, moi je la prenais pour une dame riche qui faisait le métier d'aubergiste par passe-temps, car personne dans le village ne portait d'aussi beaux bonnets que Riette, brodés à-jour, tuyautés, avec des bavolets étincelants de blancheur et un rien de velours violet sur la tempe ; ils encadraient si bien son visage maigre, ridé, aux yeux noirs et mélancoliques. Et soit qu'avec l'âge les orbites se fussent agrandies ou vidées, elles paraissaient trop grandes ou les yeux trop petits et tout cela donnait à sa physionomie une expression d'étonnement douloureux.

Vraiment, mon cher Ambroise, vous auriez cru que tout ce qu'on voyait dans la maison s'y trouvait pour le plaisir des yeux. Tout reluisait de propreté, depuis les pots d'étain ventrus et les cannettes bleues à couvercle, appendues au dressoir, jusqu'aux pierres du dallage, si nettes et si polies, que les chaises y miraient leurs pieds !

Je me souviens surtout des après-midis d'été. Le soleil versait sa lumière par les fenêtres ; des pans de ciel bleu, des nuages blancs s'encadraient aux croisées ; les géraniums, les fuchsias, les cinéraires, les héliotropes se dressaient derrière les

rideaux pour se montrer aux passants de la route et leurs ombres dormaient sur les dalles lumineuses parmi des arabesques de guipure.

Quelques mouches bourdonnantes s'entêtaient à troubler la léthargie des heures et le rêve de ceux qui vivaient là.

Laissez-moi fermer les yeux, mon ami.

Je revois Riette sommeillant dans son fauteuil adossé aux briquettes de la cheminée; les héliotropes parfument l'atmosphère fraîche et douce ; la lumière glisse sur les dalles bleues ; je suis un enfant ; je vis dans ce grand calme, aimant Riette, l'auberge avec ses fenêtres pleines de soleil, ses fleurs et ses mouches bourdonnantes...

O candeur d'âme de l'enfance qui jouit de tout sans se soucier de la possession, je m'imaginais alors que l'auberge du Blanc Pennat, telle que je la voyais, existait pour ma joie, pour mon repos, comme un asile plein de félicité !

Dites, n'est-ce pas là le bonheur, mon ami ?

. . . . . .

La vieille auberge avec son corps de logis aux vingt-deux fenêtres, ses lucarnes à potence, ses pignons chevronnés, ses écuries, ses remises, sa grange haute et massive, avait gardé un air imposant. Son âge se comptait par siècles ; elle avait survécu à tant de générations, triomphé de tant de vicissitudes aux périodes tourmentées de notre histoire qu'elle apparaissait à ceux du païs de Lauvau comme un symbole de survivance et d'énergie obstinée. Rien qu'à entendre les paysans parler de l'auberge du Blanc Pennat on devinait le culte de vénération qu'ils lui portaient : c'était l'aïeule de la contrée.

Et quand à mon tour, j'exprimais à Riette mon admiration pour son auberge, elle me disait avec des larmes dans la voix :

« Ah ! mon enfant, si vous l'aviez vue au bon temps, quand elle était prospère ! qu'auriez-vous pensé d'elle ? »

Elle baissait alors les yeux, inclinait la tête sur l'épaule droite, la secouant avec un geste de résignation et d'impuissance,

sans doute, devant le destin qui avait marqué la décadence de l'auberge et l'extinction de la vieille famille des Ticquet.

Que de fois elle me prit la main dans les siennes, la caressant du poignet au bout des doigts, par ce besoin qu'ont les vieux de se réchauffer au sang des jeunes, de souder par la tendresse et l'amour, le chaînon de la vieillesse à celui de l'enfance ! Et de l'entendre parler de son auberge avec une telle effusion de cœur, je me suis mis à aimer aussi le Blanc Pennat, de toute mon âme comme si j'étais devenu par le baptême des larmes de Riette, quelqu'un des siens, l'unique rejeton d'une race à qui l'aïeule s'empresse au seuil de la tombe, de confier un dépôt sacré.

— Ne trouvez-vous pas, mon ami, me dit le poète, que la puissance des larmes varie avec l'âge ?

— Certes, les plus émouvantes pour moi ont toujours été celles des tout jeunes et des tout vieux : celles de l'innocence et de la faiblesse.

— A quelle époque faites-vous remonter la construction du Blanc Pennat ?

— Le Blanc Pennat a été bâti à la fin du XVIIme siècle en pierres de Soignies par Jehan du Ticquet, en son vivant bailli du Plat Païs.

Tout un monde de rouliers, de pionniers, d'ouvriers qui émigraient aux saisons, de guides à cheval, d'estafettes, de postillons et de voyageurs connurent l'hospitalité de la fameuse auberge, les bombances, les buvailles autour des tables éclairées aux chandelles ou par les flambées grésillantes des bourrées d'épines dans la grande salle du cabaret.

Je vis, aux crochets de cuivre des (archelles) surmontées de plats d'étain, pendre des cordes, des affilets, des chaînes à fausses mailles, des (quéwettes), des (entre-deux), des manches de fouet en perpignan, des mors, des gourmettes, des lanternes, tout l'étalage disparate et pittoresque des menues choses du roulage.

Les descendants de Jehan du Ticquet gardèrent intacte, de génération en génération, la chambre du Bailli comme ils la

désignaient, avec son bureau à tiroirs et l'étagère où se dressaient les dossiers à dos de basane et de parchemin.

C'était là que se réunissaient les gens de loi, les collecteurs de Rentes, les Massards, les Receveurs ou Mambours chargés de percevoir les taxes et impôts dans le pays ou de contrôler l'application des édits, décrets, ordonnances et règlements à l'usage des communautés du pays de Haynaut, sous le règne de Marie-Thérèse, par la grâce de Dieu, Impératrice des Romains, Reine d'Allemagne, de Hongrie, de Bohême, de Dalmatie, de Croatie, d'Eslavonie, Archiduchesse d'Autriche, Duchesse de Bourgogne, de Lothier, de Brabant, Comtesse de Haynaut, etc..., etc... Tout ce que je vous raconte ici est la pure vérité, mon cher Ambroise, car j'ai vu sur le grenier de l'auberge, dans des tiroirs vermoulus, des papiers poussièreux et vénérables, paraphés, signés de l'Impératrice et Reine en son Conseil et auxquels (était appendu le grand scel, imprimé en cire rouge, à double queuë de parchemin).

Une merveille d'héraldique, ce grand scel !

Vous le verrez tout à l'heure.

Riette connaissait aussi les personnages de marque qui avaient couché à l'auberge du Blanc Pennat ; il y avait dans cette ribambelle d'hôtes, des gouverneurs, des ducs, des princes, des prélats, Voltaire et une reine.

On y donnait des rendez-vous de chasse ; elle marquait les étapes des corps d'armées au temps des grandes guerres. Ah ! quelle histoire ! si les dalles de son cabaret pouvaient parler...

Je me souviens, Riette avait une jolie façon d'évoquer ce passé de splendeur et de vie intense :

« Songez donc, mon garçon, me répétait-elle souvent, si tous les chevaux, tous les chariots, voitures, diligences, guimbardes, si tous les postillons, voyageurs et rouliers qui ont été hébergés au Pennat depuis l'heure où l'on pendit l'enseigne jusqu'à il y a quinze ans, pouvaient revenir en vie et s'aligner sur la route, il y en aurait plus long que de Bruxelles à Paris, ce serait comme le déménagement de tout un pays ! »

Il aurait fallu voir la fierté qui passait dans son regard. Mais tout aussitôt, la flamme s'éteignait et le visage reprenait son air d'étonnement douloureux.

Le regret du passé lui faisait grande peine et souvent elle devait y penser car ses yeux se mouillaient comme si la pauvre Riette avait eu le cœur gros. J'ignorais alors que ces larmes qui retombent au fond du cœur fussent les plus brûlantes ! Chère vieille, j'aurais dû les essuyer de ma main d'enfant !

— Et les Ticquet ? interrompit Ambroise Piédagnel.

— Les Ticquet, tout comme leur auberge, avaient leur histoire. Ils s'y succédaient de père en fils avec le noble orgueil de maintenir intacte la belle réputation de leur maison. Pour la plupart, c'étaient des gens audacieux, de cette race hennuyère entreprenante et hardie, qui avaient emprunté à leurs hôtes, le goût des aventures et des conquêtes.

Les héritiers du nom n'avaient jamais manqué jusqu'à Anthoine du Ticquet, le frère de Riette. Celui-là ne se maria point. Il mourut du typhus, l'année de la guerre franco-allemande. « Année de malheur, année d'estoile à queue, année de guerre ! » répétait souvent la brave femme.

— Cette époque est connue pour la prospérité qu'elle apporta à notre pays ?

— En effet et l'auberge eut aussi son regain de vitalité. Mais ce fut la dernière flambée. En soixante et onze, on construisit le chemin de fer qui raya le pays d'une ligne noire parallèle à la belle chaussée bordée d'ormes. Ce fut la fin des petites industries du roulage et le coup de mort pour l'auberge du Blanc Pennat.

Elle ne devait plus s'en relever.

Et pourtant, durant trois ans encore, la diligence y relaya. On dételait, on réattelait les trois percherons sonnant sonnailles. Mais hélas, plus personne n'en descendait.

Ça roulait creux. Deux fois par jour à son heure, Riette l'attendait sur le large seuil, la main en visière, une fois du côté d'Ath, une fois du côté d'Enghien. Autrefois, du plus loin qu'on

l'apercevait, le conducteur faisait entendre des coups de fouet craquant comme des *campes*.

A la fin, le fouet pendait morne, les rênes flottaient sur les croupes, et l'homme, haut juché, criait en voyant Riette.

« Cré bon Dieu ! putain de métier, rouler le caisson à cette heure ! »

« Ça ira mieux, Corbin ! » soupirait l'aubergiste.

« Plus jamais que je vous dis. Il me fera aller à l'aumône ce bougre-là » et il montrait le chemin de fer.

« Est-ce qu'on n'aurait pas pu attendre que j'avale ma louche ! »

Corbin grommelait, dételait, attelait, sacrait, grommelait encore, avalait sa grande goutte toujours prête depuis vingt-cinq ans et « Hue les carcans ! les chevals de misère ! Putain de métier ! »

La guimbarde s'ébranlait, roulait, roulait vers le lointain.

Riette la regardait s'en aller, s'atténuer, disparaître comme un point à l'horizon de la route, nourrissant invinciblement l'espoir qu'un jour elle lui reviendrait pleine de voyageurs, avec un cortège de cavaliers cavalcadant autour, entraînant d'autres équipages, d'autres encore pour remplir sa grange, ses remises, ses écuries, ses chambres et lui donner, une dernière fois, la consolation du spectacle de son auberge bourrée de monde à soulever les toits !

Hélas, un jour, elle ne revit plus, ni Corbin, ni ses carcans, ni personne !

Tu comprends, cher ami, quel chagrin ce dut être pour la pauvre femme !

— Oui, la diligence, c'était le passé, l'illusion de quelque chose qui survivait, qui s'obstinait à durer.

— Elle disparue, l'auberge devenait un grand cabaret, un simple point d'arrêt pour les piétons et les attelages paysans.

« Comme c'était dur pour moi de me faire à l'idée d'une semblable dégradation ! » me confia souvent la pauvre femme.

« A ce moment, j'aurais voulu vendre la maison, céder le marché à n'importe qui, à n'importe quel prix ! Mais personne n'en voulut, vous devinez bien ! » Le pis c'est que pendant des années et des années elle eut l'espoir secret qu'une catastrophe viendrait semer l'épouvante dans le public et ruiner le chemin de fer. Elle voulut donc que son auberge fût prête pour cette éventualité.

Le personnel fut conservé, les fourneaux astiqués, les garde-manger garnis, les caves pleines, les fenils bondés de foin et de paille tout comme autrefois.

Soins inutiles ! Riette y dépensa le meilleur de ses ressources. Il fallut céder ; c'était irrémédiable. L'auberge se vida peu à peu de ses provisions ; les domestiques furent renvoyés, les servantes congédiées. La désolation commençait. Le vide lamentable des écuries, des remises, des greniers s'emplit d'un peuple de rats ; les cours furent envahies par les herbes et les orties. Les coups de vent raflaient les tuiles et les ardoises qu'on ne remplaçait pas. Ruine hideuse s'étalant partout, sur les toits, aux pignons, dans les murs ! Spectacle douloureux qui meurtrissait le cœur de Riette, depuis l'heure où elle ouvrait les yeux jusqu'à l'heure où elle les fermait.

Elle dut vendre son auberge morceau par morceau ; la grange d'abord, puis l'aile des écuries, puis celle des remises. On démolissait, on transformait, on bâtissait des bicoques avec les débris du Pennat. L'auberge vit par ses vingt-deux fenêtres, s'étaler le long de la route les oripeaux de son ancienne splendeur.

Ce fut bientôt le tour du corps de logis. A chacun des bouts, on aménagea des habitations ouvrières et rien n'était plus lamentable que de voir ces miséreux abriter leur vie dans les murs aux belles pierres de la vieille auberge.

Riette ne s'y retrouvait plus. Le voisinage tapageur de ménages, étrangers pour la plupart, l'accablait de malaise.

Les vieux clients se firent de plus en plus rares, ceux-là qui venaient de loin, qui apportaient dans leurs gestes et dans

leur langage quelque chose de fier comme un parfum d'espace et de liberté.

Ils étaient remplacés par ces pauvres loques humaines que le chemin de fer ramène le soir des lointaines usines, malheureux abêtis de travail et abrutis par l'alcool.

Pauvre Riette, qu'étaient devenus les hommes au fouet sonore et aux guêtres poudreuses? Ceux-là chantaient et buvaient gaîment. Ceux-ci boivent et se taisent.

L'héritière des Ticquet vécut de plus en plus en recluse désolée.

— Elle se mourait d'autrefois, dit mon poëte.

— Oui, sans doute ; car il faut aux vieillards pour qu'ils attendent la mort avec sérénité, qu'ils sentent leur vie se prolonger dans ce qu'ils abandonnent, qu'ils aient la certitude que tout ne sombre pas avec eux et qu'une parcelle d'eux-mêmes survit au sein des choses familières.

C'est parce que Riette assistait à la ruine de ce qui fut l'orgueil de sa vie et de son nom que son cœur s'emplissait de tant d'amertume. Elle souhaitait la mort.

Aux trop rares visites que je pus lui faire à la fin de sa vie, elle ne cessait de me répéter :

« Si le bon Dieu voulait me prendre et me mettre en son Saint Paradis. J'ai tout vu, j'ai vu mourir l'auberge du Blanc Pennat... »

La dernière fois que je visitai ma vieille amie, le Destin s'était montré compatissant : elle était devenue aveugle.

« Dieu n'a pas voulu de moi, mais il m'a repris la vue ; c'est une consolation. Au moins, je ne vois point toute la misère qui m'entoure. Je sais qu'on a démoli mon auberge, qu'il ne reste plus rien de ce que nous avons connu.

Mais l'enseigne est encore là, hein ? au-dessus de la porte ? » Et elle faisait du doigt un geste hésitant.

« Dites comment est-elle encore ?

A-t-elle vieilli aussi, est-elle ruinée comme tout le reste ? »

Appuyée à mon bras, elle m'entraînait vers la porte. Je compris.

Je la rassurai : Je lui dis que le Blanc Pennat se balançait fièrement à sa potence, que les ailes se tendaient fortes et droites pour s'élancer dans la lumière.

— Elle est encore là, vrai ?

— Oui, elle est toujours aussi belle.

— Ah ! que je suis contente. Je ne peux plus la voir, mais tous les jours, à toute heure du jour, je me traîne le long des murs, je vais sur le pas de ma porte. Je lève mes pauvres yeux éteints... et j'écoute.

Je ne la vois pas, mais je l'entends.

Je l'entends... sa main pressait la mienne et toute transfigurée dans sa cécité douloureuse...

Je l'entends ; c'est comme si je la voyais... »

A la fin de mon histoire, je regardai mon ami, le poète Ambroise Piédagnel.

Il n'avait plus son air sceptique.

FERDINAND BOUCHÉ.

Pour la première fois nous allons voir ensemble
Eclore le printemps et verdir la forêt.
L'allégresse pourtant du renouveau me semble
Se voiler je ne sais de quel obscur regret.

Déjà le soleil sourit et les matins s'éveillent
Dans la fraîche rumeur des oiseaux et du vent ;
Et dans la chambre tiède et douce où tu sommeilles
Pénètrent les rayons du soleil enivrant.

Lève-toi, ouvre toute grande la fenêtre,
Respire la fraîcheur de ce matin d'avril.
Alors tu sentiras dans ton âme, peut-être,
Monter des souvenirs attendris et subtils.

Car ces arbres vêtus de verdure ingénue,
Nous avons vu l'ardent automne les dorer ;
Puis novembre a soufflé parmi les avenues
Et trempé les chemins où nous allions errer.

Et maintenant, après l'hiver et ses rafales,
Dans l'éparse douceur de cet air apaisé,
Tandis qu'un fin brouillard de la terre s'exhale
Sous l'humide soleil, tiède comme un baiser,

En songe je revis d'autres heures divines
Où nous sommes restés longuement enlacés,
Dont notre clair amour encore s'illumine
Et qui parfumeront à jamais le passé.

Surtout il en est une, oh ! bénie entre toutes...
Te souvient-il toujours de ce soir radieux,
Où penchés au balcon nous regardions la route,
Qui conduisait pour nous au pays merveilleux,

Au féerique pays du rêve et des chimères,
Que cet après-midi nous avions visité,
Et dont nous rapportions la volupté plénière
D'avoir touché les bords d'un royaume enchanté.

Elle était si sereine et si bonne, cette heure,
Que nous aurions voulu la tenir en nos mains...
Pourtant nous savions bien que le temps nous effleure
Pour n'être plus bientôt qu'un fantôme lointain.

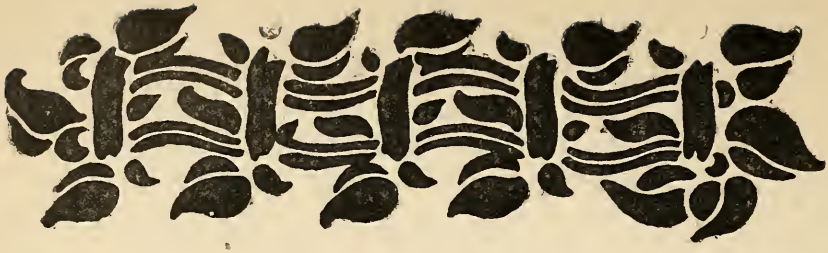
Mais la suprême paix du soir et du silence
Nous étreignait le cœur d'un si fervent amour
Que nous n'entendions plus l'éternelle cadence
De l'horloge qui bat les instants sans retour.

C'est tout cela, vois-tu, que mon cœur se rappelle
Aux mille bruits joyeux dont est fait ce matin,
Et c'est parce que vont fleurir les fleurs nouvelles
Que je sens naître en moi ce regret incertain.

Car ce sera l'été, bientôt, et puis l'automne,
La vigne va cacher le mur de la maison,
Et le temps poursuivra sa course monotone
Au rythme impérieux des jours et des saisons.

Mais puisque nous pouvons ressusciter l'ivresse
Qui faisait battre alors nos cœurs si largement,
Ne possédons-nous pas l'éternelle jeunesse
Dévolue à quiconque a su vivre ardemment ?

MAURICE DRAPIER.



L'ANNÉE

A ALBERT MOCKEL.

Il faut d'abord dire l'Hiver, la première strophe de l'Année, les trois apôtres chauves à la vieille barbe blanche.

Et le mystère humain où dort tout ce qui vécut déjà; où tout ce qui naîtra encore se prépare.

L'index aigu du temps parcourt implacablement le cadran de l'Année.

Et les douze Heures sonnent tour à tour.

Et les douze Mois s'enlacent et se confondent dans leur ronde, en strophes de trois pleines d'un sens commun.

La première strophe est le long Hiver, dur et glacé.

Et la première heure qui sonne, claire et mince comme une ligne nue dans un air sec et sonore, c'est le svelte Janvier frigide!

Il faudrait d'abord dire l'Hiver, où tout ce qui fut se repose; où tout ce qui sera se prépare.

Et comment, tandis que ses lèvres attiédies baisent déjà les ongles roses du Printemps, ses orteils polaires foulent encore le tapis mélancolique de l'Automne.

Mais le Poète qui voudrait réveiller ce qui repose et déranger ce qui se prépare, lorsque c'est le sec Janvier qui sonne au cadran de l'Année, ce poète-là serait comme un chanteur qui briserait

lui-même son gosier plein du retentissement possible des choses futures.

Pour moi, je suis dans ma chambre, et je regarde simplement la neige, en sentant à chaque aspiration mille aiguilles se briser dans ma poitrine.

*
* *

Voici le Printemps qui rend plus âcre l'urine des animaux et colore les haies.

Avril, le souple adolescent, pâlit encore les joues des jeunes hommes et durcit la gorge des filles.

Il y a dans l'air et dans toutes les choses un poison étrangement doux qui procure un sommeil voluptueux et sans paix.

La Terre ouvre les bras à l'arrivée puissante du jeune Soleil :

Et c'est l'odeur abondante de sa chair qui empoisonne ainsi subtilement l'air, et toutes les choses.

A son appel, le Dieu qui habite la forêt s'étire longuement — et frissonne.

Les seins lourds des femmes s'élèvent et s'abaissent selon la respiration même du Monde.

Leurs lèvres élastiques et leurs yeux fervents sous les lourdes paupières promettent des extases indéfinies et brûlantes.

Et les jeunes hommes les regardent passer, rieurs et pleins de malaise, et rêvent longtemps au mystère tiède de leur ventre.

Mais les plus décidés leur ont souri, et les suivent ; ils ont cru soudain entrevoir le sens même de l'Univers, qui est : Amour.

Maintenant les bras se plient à la courbe des tailles, et ils ne s'inquiètent presque plus de la dangereuse langueur de la Terre pubère ; — de la dangereuse langueur du Printemps, qui fait qu'on se frotte les yeux et que l'on bat des cils, comme un dormeur qui voudrait s'éveiller entre deux rêves.

C'est déjà l'Eté voisin, comme un voleur sauvage et rouge, qui a forcé leurs entrailles et fait bouillir la semence.

Cependant elles disent : — Vois ; mes petites mains de femme dans tes rudes mains d'homme, je les voudrais toujours ainsi.

Mais ils ne répondent rien, car la sève leur monte à la gorge.

Et ils s'abattent sur le sol. Et le Dieu qui habite la forêt se réjouit.

Et ils se relèvent. Et graves de la semence humaine, et assurées, elles disent : — Vois ; maintenant mes bras sont autour de ton cou comme des serpents de pierre, et tu ne saurais plus t'en aller.

Mais ils ne répondent rien, car les larmes leur montent à la gorge.

Et ils s'en retournent lentement, l'Homme et la Femme, chacun pensant à des choses différentes.

Mais le Poète qui sourirait aux femmes et qui les prendrait dans ses bras parce que c'est le souple Avril qui sonne au cadran de l'Année, ce poète-là serait comme un baladin qui offrirait gratuitement son spectacle aux badauds.

Pour moi, je suis dans ma chambre, et je ne sais si je regrette les fêtes faciles dont je n'aurais pas su jouir.

*
* *

Comme un voleur sauvage et rouge, le Soleil cabré a bondi au sein même de la Terre.

Il fouille fougeusement ses entrailles.

Et Cybèle halète pesamment sous sa terrible étreinte.

D'une main elle se soulève sur les colonnes du Monde, et s'offre davantage ; et son autre main crispée aux cheveux de son amant divin indique son ardente joie.

L'heure affolée d'Août sonne en bourrasques furieuses et bouillantes et en rafales puissantes qui submergent les choses et en rumeurs énormes où l'acte immense s'acharne.

La Terre cambrée et tendue de toute part se craquèle à l'impétueuse caresse du Dieu.

Et ses profonds gémissements exhalent sa souffrance et sa joie formidables.

Elle jouit tout le long des rivières bouillonnantes, et au milieu de l'ivresse des foins.

Elle jouit dans les forêts embrasées qui se tordent et crépitent, et dans les rocs qui éclatent en poussant des cris stridents.

Et les petits hommes qui tiennent dans leurs mains les outils des travaux épient ses derniers spasmes, prêts à recueillir les fruits augustes des embrassements du Dieu.

Mais le Poète qui descendrait sur la Terre pour se chauffer à la brûlante tyrannie de son rut, lorsque c'est Août qui sonne au cadran de l'Année, ce poète-là serait comme un enfant qui fredonnerait une romance au cœur d'un incendie.

Pour moi, je suis dans ma chambre, et j'attends que l'étreinte se dénoue et que l'amante s'apaise, car nul ne saurait chanter au milieu de la folie fabuleuse des flammes.

*
* *

Indécis et gracieux, Octobre sonne l'heure violette et charmante...

La Terre prépare sa couche pour la Nuit.

Il sonne indolement, avec timidité, comme une eau qui fuit lente et meurt dans le lointain en musique ténue, ou comme un cristal pur qui chante encore longtemps après qu'on l'a touché...

Le Soleil, lassé de tant d'amour, s'éloigne...

Et la Terre, tendrement-gémissante, ne peut qu'élever vers lui ses bras appesantis...

Adieu, Hélios ! Tu laisses des souvenirs certains de tes embrassements.

Les corbeilles sont remplies de tes fruits augustes.

Et quoique apaisée, Cybèle encore parfois, songeant à tes baisers, tressaille...

Tu l'as gorgée d'amour comme une belle gouge d'Eté.

Et puis tu l'as laissée, étendue sur le dos, spécieuse et meurtrie, avec dans sa chair heureuse son âme qui se souvient.

Les hommes et même les femmes n'osent la troubler.

Ils se regardent simplement dans les yeux sans se rien dire.

Et ils vont dans les vignes voir pleurer les larmes voluptueuses et douces des raisins mûrs.

Et la belle Terre, lorsqu'elle a donné aux hommes recueillis et simples tous les fruits de son corps, songe longuement et chante de douces choses en attendant l'Hiver.

Elle ne bougera plus avant le grand repos, ne se lèvera plus de sa couche rouilleuse.

Elle songe qu'il est doux d'avoir été aimée pendant une saison.

Et elle ne désire rien, sinon une lente paix agréable et sereine comme le lait et le miel.

Mais le Poète qui n'écouterait pas le chant grave de l'Automne lorsque c'est Octobre qui sonne au cadran de l'Année, ce poète-là serait comme un affamé qui ne voudrait pas d'une nourriture délicieuse.

Pour moi, je quitte ma chambre et vais respirer de près son charme ambigu et profond ; je suis heureux et je comprends, car j'aime.

GASTON FURST.

Un Paysage de Goethe

Und doch ! missverstanden zu werden
ist das Schicksal von unser Einem.
(Werther a son ami).

Julien Dannevoye s'essuya les yeux. Il ne pouvait entendre la cloche du vieux château d'Isembourg qui servait de maison communale à la petite ville de Bürgel-sur-le-Main, éparpiller ses notes claires, sans éprouver de la mélancolie... L'airain d'Allemagne est-il plus pur ou l'air y vibre-t-il plus dramatiquement ? Les hautes tours, un simple clocher de village, le clocheton d'une auberge, le donjon d'un manoir féodal, où se balance l'enseigne d'un établissement d'éducation, s'ils se mettent à résonner, prennent une voix si harmonieuse, d'une si surprenante limpidité, qu'il ne nous est plus possible d'en oublier le charme particulier. La plainte précise de l'exil parle dans les cloches allemandes comme nulle part ailleurs. Est-ce, peut-être, que le contraste baroque de cette musique cristalline et du décor sourcilleux d'où elle s'éveille, vous éloigne davantage de vos familiales habitudes ?

D'un regard voilé Julien embrassa la tannerie de Mayer und Sohn, qui dressait ses vastes bâtiments devant la maison où il avait le logement et la table. C'était un dimanche silencieux de septembre. Le plaisir de ne pas aller à l'usine compensait mal l'ennui d'être seul dans une chambre morne. Comme ses pensées vaguaient vers là-bas, chez ses parents, dans la demeure de son

enfance, au bord de l'avenue qui mène de Bruxelles à Forest, il entendit siffloter une marche. Celle que chantent les apprentis en voyage sur des paroles du poète Scheffel : « En avant ! l'air s'agite frais et pur. Qui trop longtemps se repose, finit par se rouiller ! »

Il descendit, léger comme qui court vers d'heureuses nouvelles. Son ami Mann l'attendait dans la rue.

— En avant ! Julien, nous irons manger de la tarte aux prunes au Gravenbruch.

Bientôt Bürgel a disparu au coude du Main et quand les deux amis s'arrêtent à l'orée du bois, à peine aperçoivent-ils encore la plus haute tourelle du château d'Isembourg.

Le soleil se repose sur les feuilles qui roussissent. Il y en a de grandes nappes d'or dans les clairières. A mesure qu'ils avancent, la futaie s'assombrit.

A peine ont-ils quitté l'ombre brune d'une sapinière que tout-à-coup, au bout d'un pâturage, apparaît la ferme du Gravenbruch. Quelques tables frustes, couvertes de napperons à carreaux rouges et blancs, emplissent la cour. Ils s'installent à l'une d'elles, sous le feuillage d'un bouquet de hêtres. Malgré la belle journée, les clients n'encombrent pas. Cependant, Mann doit appeler par trois fois à la porte de l'office pour qu'on se décide à les servir. Mais l'attente couve le bonheur ou la malchance. Que l'un ou l'autre se découvre, on ne songe plus à la première.

Un visage rose, un peu tavelé par le hâle près des ailes du nez, de grands cils blonds qui en s'ouvrant allument une flamme bleue, se montrent au-dessus d'une tarte tiède.

A cette vue, le cœur de Julien s'éteint. Toute la joie de vivre qui animait sa pensée, sa conscience, ses rêves, s'épanouit devant lui comme une fleur merveilleuse.

— Eh ! bien, Kuni, plaisanta Mann, pour quelle date les fiançailles ? On m'a dit que Hans Kessler en avait encore long à apprendre chez les hussards de Bockenheim !

— Non, non, Monsieur Mann, répondit la jeune fille, il a passé avec succès son examen d'« engagé pour un an » et peut-être nous fiancerons-nous sous le prochain arbre de Noël.

— Mais, fiançailles, fiançailles ne sont pas mariage. Avant qu'il décroche un poste de « forestier » comme son père, les filles de Darmstadt....

— Oh ! Monsieur Mann ! Il y a trop longtemps que ça dure... Ce sont nos parents qui ont arrangé « cela »... Voyez-vous, je ne devrai pas quitter le Gravenbruch. Nous aurons la maison du vieux garde, à côté de la ferme... Mais toutes ces histoires n'intéressent pas monsieur votre ami, abrégea-t-elle en souriant à Dannevoye.

Julien s'embarrassa. Il cherchait un compliment. Tout ce qu'il aurait pu dire d'aimable en français, devenait ridicule, maladroit en allemand. A mesure qu'il s'empêtrait, Kunikunda, c'est-à-dire Cunégonde, dont Kuni est le gracieux diminutif, le dévisageait avec plus d'insistance. A peine, le jeune homme prononça-t-il deux phrases. Quand il s'arrêta, il lui parut avoir parlé de choses émouvantes.

Pourquoi ne parlait-il plus ? se demanda-t-elle, toute surprise.

— Pardon, j'oubliai de vous prévenir : mon ami est français ou plutôt belge... C'est la même farine, plaisanta Mann.

— Oh ! il parle déjà bien notre langue... Puis-je vous demander votre nom, Monsieur le français ?

— Julien Dannevoye.

— Monsieur Tannewa ?... Y a-t-il longtemps que vous avez quitté votre pays ?

La conversation devenait active. Julien expliquait la tristesse des premiers jours, loin de sa famille ; comment il avait pu la surmonter, grâce à la rencontre d'un compatriote de passage à Francfort ; comment au départ de celui-ci, il fit la connaissance de Mann et comment leurs deux caractères si différents en tous autres points, s'adaptèrent si bien par le goût qu'ils avaient

commun des promenades à la campagne. Il s'enthousiasmait pour ce coin de la Hesse où Mann le conduisait pour la première fois. Il lui en voulait de ne point l'y avoir mené plus tôt. Mann s'excusait : « On ne vient ici qu'au moment des tartes et du cidre doux ». « Et puis je voulais vous faire connaître tous les bonheurs en même temps », ajouta-t-il en appuyant d'un clin d'œil l'allusion à celui qu'offrait la fraîche gentillesse de Kuni.

L'arrivée du vieux garde forestier permit à la modestie de la jeune fille de ne pas s'effaroucher. Elle s'enfuit en criant :

« A bientôt, n'est-ce pas ? »

— Elle a fui avec le soleil, dit Mann doucement. La journée en effet s'avançait vers le soir. Des branchages glissait un crépuscule humide et lent. Il se tassait, tout noir, au bord de la forêt. Un ruisseau larmoyait sous les fougerolles. Les deux promeneurs attardés quittèrent la ferme quand la lampe déjà annonçait la nuit. L'un reprit sa chanson favorite : « En avant ! l'air s'agite frais et pur ; qui trop se repose, se rouille ! » A ses côtés, l'autre marchait, muet. Un tumulte intérieur l'occupait tout entier. Dans le cœur de Julien un petit mot faisait ce grand tapage : Fiancée ! fiancée ! malgré les efforts qu'il tentait pour ne point se le répéter...

Les semaines passèrent. Après la bousculade des semaines d'installation, où chaque nouveauté heurte les idées du pays, les semaines d'acclimatement prenaient leur tour. C'étaient les meilleures, les plus réfléchies. A côté des souvenirs, des manières d'agir, elles glissaient les événements, les manières de comprendre. Les uns et les autres s'accordaient peu à peu, se fondaient l'un dans l'autre. Julien prenait part au décor d'une race...

Qu'elle fût fiancée, la blonde et rose Kuni, ne lui paraissait plus un obstacle à l'affection où son âme d'exilé inclinait. Else, la fille du pasteur, n'avait-elle pas noué des liens indissolubles avec un étudiant de Bonn, qui ne pouvait l'épouser avant le terme de ses études, c'est-à-dire dans six ans ? Cependant Mann lui portait une amitié qu'elle ne repoussait pas. On les voyait ensemble,

le dimanche, à la « parade », qui est une sorte de concert militaire où, au sortir des offices, jeunes hommes et jeunes filles se rencontrent. Parmi ces couples gracieux, timides, animés, combien ne renouvelaient pas l'échange d'amabilités, dont ils apprenaient le charme auprès d'autres compagnons? En Allemagne, apprendre est le ressort du cœur autant que de l'esprit. Julien le comprenait tout à coup. Il se rappelait l'exclamation de ce commis qui justifiait ainsi sa rupture avec tel de ses collègues : « Je ne pouvais rien apprendre de lui ! » et le sens n'en était plus obscur maintenant à l'esprit de l'étranger. « Ici, les sentiments s'étayent d'études, de recherches, de science !... » Julien éclata d'un fou rire à cette réflexion baroque... Le cristal du carillon s'émietta au-dessus de lui. Il se retrouva dans le paysage légendaire de chaque jour et le rire qui insultait à sa vérité simple était un réflexe douloureux. Non ! Julien ne doutait pas que les aventures raisonnées par quoi s'augmente l'expérience de l'amour fussent aussi exquises que celles où l'esprit n'a point de part ! Celles-ci sont une glissade dans l'inconnu ; une petite lampe précise le chemin des autres et il en survit au moins, une leçon...

Dans la glace d'un magasin, il salua ce jeune homme pâle, d'allure germanique, qui lui ressemblait. Quelqu'un lui répondit. Il reconnut la flamme du regard et se retourna brusquement :

— Pardon, Mademoiselle Kuni, balbutia-t-il, cherchant à excuser, il ne savait quelle faute.

— Vraiment, de bons yeux, Monsieur Julien ! En disant ces mots, d'un mouvement gracieux, la jeune fille ne manqua point de faire valoir la vive lumière des siens. Ces Messieurs permettent-ils que je les présente l'un à l'autre ? Sans attendre aucune réponse, elle se recula devant un gars solide. Une balafre lui mettait un sillon plus rouge dans sa mine de blond sanguin.

— Monsieur Hans Kessler... Monsieur Julien...

— ... Dannevoye, ajouta le belge, et les deux inconnus se serrèrent la main comme s'ils allaient entreprendre de concert une mission qui requerrait l'union intime de leurs deux intelligences.

Ils se convenaient. Qui sait s'ils ne pensaient pas en eux-mêmes : « J'ai quelque chose à apprendre de lui. » Mais une autre reflexion s'emparait aussi de Julien. « Elle ménage ses clients, » se disait-il, « Une fine commerçante, Kuni !... Fine commerçante ! » Cette remarque s'implantait en lui, avec force. Elle remplaçait complètement l'autre refrain : Fiancée ! Fiancée !

— Voulez-vous nous accompagner, Monsieur Tannewa ? demanda l'allemande.

Julien acquiesca volontiers.

Au fait, Kuni était une singulière promise...

Devant une énorme bâtisse, dont les longs contrevents à croisillons étaient fermés, ils s'arrêtèrent. Trois hêtres rouges mettaient une ombre pensive sur ses murs rajeunis d'un badigeon de chaux.

— Voici le moulin de Goethe, dit Hans.

Julien remarqua un petit bief où dévalait l'herbe de la pelouse qui entourait la maison. Des tables et des bancs rustiques indiquaient une auberge. On y était bien. Le Main très large en cet endroit apportait la fraîcheur de ses eaux hâtives. Hans, Julien et Kuni s'assirent près des hauts arbres et on leur apporta une cruche de cidre.

Ce coin de campagne respirait un calme que le murmure de l'eau rendait moins grave. Des voix du passé emplissaient la brise. Quand la jeune fille parla, Julien leur trouva une signification poétique et précise.

— ... « Ils » venaient souvent ici, disait-elle... Le moulin appartenait à M. Bernard, l'oncle de Lili Schönemann... Connaissez-vous, Monsieur Tannewa, cette dernière idylle de Goethe ?

— On m'a montré à Bürgel une maison construite pour Bernhard von Turkheim, qui devint l'époux de cette charmante coquette de seize ans...

— Oui, elle était trop coquette !... Sa mère était française d'ailleurs. C'est à cause de cette coquetterie, dont tous craignaient l'influence sur le moral du poète, que les parents, les amis de

Goethe unirent leurs efforts pour le détourner d'une union vers laquelle il aspirait follement.

— On raconte à ce sujet, intervint Hans Kessler, cette anecdote : Après bien des ruses et des représentations, on était parvenu à amener une rupture entre les deux jeunes gens. Gœthe semblait en avoir pris le parti le plus raisonnable. Il avait repris ses travaux favoris : la poésie et le drame. C'est à cette époque qu'il commença « Egmont ». Mais pareil ouvrage réclamait plus de quiétude d'esprit qu'il n'en pouvait trouver dans l'état actuel de son cerveau requis par des désirs turbulents. Sa pensée ne pouvait se détacher de Lili, plus parce qu'il était dans son caractère d'éprouver un besoin d'affection que parce que Lili représentait pour lui la femme adéquate à son idéal. La nuit, engoncé dans son manteau, il se glissait près du moulin où ils vécurent d'inoubliables moments, heureux lorsqu'il apercevait sur le rideau, l'ombre de l'aimée, qui allait et venait. Un soir il l'entendit, s'accompagnant sur l'épinette, chanter. Son pouls s'accèlera lorsqu'il reconnut dans ce chant, un lied de sa composition :

« Pourquoi ne puis-je résister,
Hélas ! à l'attrait de ses charmes ? »

Ces vers rappelaient l'aube exquise de leurs amours. Puis la voix s'alanguit, se perdit comme si elle ne devait plus renaître. Lili se leva, se promena dans la chambre, insouciante, ne se doutant point que son ami pouvait se tenir là, près d'elle, sous sa fenêtre !

— Moi, j'aurais frappé à la vitre, s'exclama Julien ; j'aurais voulu la revoir, la remercier du souvenir qu'elle me gardait... Je l'aurais, peut-être, cette nuit même enlevée en chaise de poste !

— Voilà comme vous êtes, répondit Hans. Vous manquez de sagesse et d'expérience. Vous gâchez votre vie à suivre la première impulsion. Nous autres, Allemands, nous savons attendre. L'avenir nous donne toujours raison. Que serait devenu Goethe s'il s'était embarqué avec Lili pour l'Amérique, comme ils en eurent un instant l'intention ?

— Oui, je vous approuve. Il s'est épargné pour vous, pour nous autres, mais, lui, que ne s'est-il sacrifié ? D'un coup, il a effacé un admirable tableau dans son âme, où, jusqu'à la fin de ses jours demeurait un vaste endroit tout noir... Il n'a pas vu la réalisation d'un rêve affectionné et la mort l'atteignit qu'il réclamait encore toute cette lumière perdue à jamais !

Kuni palpitait d'entendre parler de la sorte. Julien éveillait en elle une fièvre hallucinante comme un vertige. Elle venait de côtoyer l'imprévu. La promesse d'un voyage enchanteur l'eut moins éblouie. Hans accoutumait de dire que l'imprévu n'existe pas. Il ne sentait donc pas à côté du pays habituel de la vie, l'enchantement du pays de l'amour ?

— Il faut savoir attendre, conclut Hans Kessler. A la fin tout s'arrange quand même.

Le clocher d'une église voisine vibra parmi les songes arrêtés autour du vieux moulin. La jeune fille tressaillit. C'était en elle que des cloches mystérieuses tintaient à coups redoublés.

— Voilà le serein qui fume au-dessus des roseaux, remarqua son fiancé. Il est temps de partir.

Julien préféra demeurer encore quelques instants. Il craignait d'empêcher les amoureux dans leurs tendresses. Ses amis le quittèrent. Kuni portait une robe claire et le crépuscule s'arrêtait autour de sa silhouette. Ainsi se prolongeait dans les yeux de Julien, la douceur exquise d'une vision romantique. Elle semblait s'éloigner à regret du lieu qui l'évoquait.

Le petit belge souhaita d'autres journées semblables. Elles lui avaient appris des manières nouvelles de concevoir les événements et ce qu'elles ajoutent aux traditions. Outre la jeunesse de Kuni, sa simplicité délicate, il lui trouvait une correspondance émue avec l'originalité du paysage. « Nos femmes, pensait-il, ne communient point avec le décor de la patrie. Elles ignorent ce qui forma notre race. Notre histoire n'a laissé nulle trace sur leur intelligence. Chez aucune d'elles, je n'ai retrouvé l'amour que je porte à Bruxelles, à ses monuments, à ses peintres, à sa splendeur

héritée du passé. Elles sont comme exilées dans leur propre patrie. » D'autant s'augmentait le plaisir qu'il prenait à la présence de l'allemande. Ses visites au Gravenbruch devinrent plus fréquentes. Quand Hans était là, les trois jeunes gens se promenaient en forêt. Kuni et son fiancé ne manquaient pas alors, au retour, de reconduire Julien jusqu'à la grand'route. Parfois, comme tous trois se donnaient le bras, l'étranger sentait se presser contre lui l'héroïne du moulin de Goethe. Il en éprouvait une gêne, comme d'une mauvaise action. Depuis le soir du moulin il était conquis par une force enveloppante, dont il craignait de se libérer. Toute explication eut mis fin à la griserie de cette amitié défendue. Kuni de son côté ressassait dans sa mémoire les mots qu'il avait dits. Ils n'avaient cependant pour elle plus leur sens exact, c'était leur ardeur qui la poursuivait, — quelque chose comme le mirage d'une maisonnette au bord d'un lac où il ferait toujours bleu, toujours beau, toujours chaud... quelque chose d'inutile comme un amour sans fin !... Elle avoua à Hans Kessler qu'elle désirait une chose impossible. Mais lui ne la questionna pas, affirmant qu'il fallait se défier des chimères comme de la maladie.

La saison s'avança vers l'hiver et la Noël fut proche. On fit de grands préparatifs à la ferme du Gravenbruch. Un haut sapin enrubanné décora bientôt la meilleure chambre et chaque jour il s'arrondit de cadeaux. Ses branches décorées étendraient leur bénédiction abondante sur les fiançailles longuement attendues par les hôtes de l'auberge.

Cependant, à mesure que l'heureux événement approchait, une inexplicable tristesse envahissait les traits de la jeune fille. C'était, croyait-on, la gravité d'une décision importante qui lui mettait au front ces nuages. Mais en réalité, d'autres soucis l'inquiétaient. L'étranger avait éveillé au profond de son cœur des sentiments mouvementés, plus passionnés que ceux qui la portaient vers Hans. Ceux-ci étaient mesurés, raisonnables comme les lui avaient plutôt révélés ses parents, et elle sentait qu'il n'y avait plus place sous son sein que pour les premiers. Alors elle eut peur que Julien ne revint à la ferme. La neige qui couvrait

depuis quelques jours les chemins, rendait l'accès du bois difficile. Kuni souhaita que le ciel se changeât en avalanches, que l'ouragan se déchaînât.

— Ne plus le revoir ! ne plus le revoir !... et elle chassait l'illusion délicieuse d'une vie chimérique qui lui rendait atrocément méprisable celle qui l'attendait. Non ! elle ne voulait pas rompre ses promesses... Ce serait le scandale, la mort de ces braves gens qui l'adoraient.

Les flocons bleus épaissirent le soir de Noël. Dans la ferme toutes les fenêtres brillèrent illuminées aux épines du sapin. Cependant la famille s'inquiéta. Le vent s'élevait et par paquets roulait la neige. Sa fureur augmentait sans cesse et la nuit n'était pas tombée que toute la forêt se démenait comme une furie.

Hans tardait, disait-on pour ne pas laisser paraître l'angoisse que causait son absence. On essaya d'allumer les lanternes et de surveiller la route. Mais le souffle violent de la tempête éteignait les lumières dans leur cage. Les hommes avaient peine à avancer dans l'ouate cédante. Leurs yeux s'aveuglaient. Ils durent rentrer. Pour rassurer leur enfant, dont l'anxiété était moins profonde qu'apparente, les vieux lui répétaient : « Par ce temps, pour sûr, « il » ne se sera pas mis en route. » La nuit se passa dans une demi-somnolence, devant une table chargée de mets colorés. Personne n'osait se retirer. Il n'était pas possible que Hans Kessler n'eût pas essayé d'arriver à la ferme. Il s'était égaré; tout à coup il allait apparaître pour donner le signal du festin.

A l'aube, on attendait encore le fiancé. Comme la tempête s'était apaisée, on parcourut la chaussée et les chemins de traverse. On n'avait rencontré aucune trace de pas, quand brusquement le chien de la ferme, qui flairait le sol, se mit en arrêt près d'un fossé. Des mains aussitôt fouillèrent la neige et retirèrent un corps raidi par la gelée... Non, Hans ne s'était pas mis en route... C'était le cadavre de Julien Dannevoye.

Et le clocher du château d'Isembourg, enveloppé des brumes de l'hiver, quand l'heure sonnait, avait une voix vieillote, monotone, brisée...

GASTON-DENYS PÉRIER.

La Vengeance de Papillons

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.
BAUDELAIRE.

Jadis, au temps des yeux naïfs et des Avrils,
Au temps de la candeur en églantine
Dans les cœurs puérils,
Elle avait nom Clairemondine.

Ses petits cheveux blonds luisaient comme un grésil
Sous son bonnet de mousseline,
Et ses yeux s'étonnaient comme deux étrangers ;
Elle semblait neiger.

Tant sa chair était neuve et sereine
Derrière le vitrail couleur du temps
Où le soleil entrait à peine
Au printemps.

Elle admirait les beaux seigneurs avec des dagues
Qui bataillaient sur les tapis historiés ;
Et chaque jour, devant Jésus crucifié,
Clairemondine oubliait de prier
En regardant mourir les pierres de ses bagues.

Or, il était un grand jardin
Par delà les perrons de marbre, et l'étagère
Des vasques et des bassins
Et le cortège des torchères ;
Or, il était un grand jardin
Avec des carrefours et des venelles
Et des chemins
Qui voyageaient entre les bosquets grêles.

Et les buissons ardents
Flambaient dans le papillotage
Des feuillages
D'argent ;
Et de beaux arbres mouillaient d'ombre les allées ;
Et des fruits lourds tombaient des branches balancées.

Clairemondine y descendit un soir.
Les fleurs vivaient dans la paix des lumières
Crépusculaires,
Et les parfums criaient d'inguérissable espoir.

Clairemondine y descendit un soir,
Ses mains lourdes de nonchaloir,
Sous les pierres dont les vertus restaient fidèles,
Clairemondine, avec sa traine derrière elle...

Elle passa sous des ramures en tonnelle
Où s'allumait et s'éteignait dans le soleil
Le vol, en tourbillon, des insectes vermeils
Comme des bouquets d'étincelles !
Elle vit des halliers taciturnes et bas
Et des pelouses,
Et des vieux arbres qui mouraient entre les bras
Des vignes-vierges jalouses.

Enfin, après des collines et des vallons
Et des bois toujours frais qu'embaumaient la résine
Ou d'anciennes effeuillaisons,
Clairemondine
Se trouva seule avec le ciel
Dans une roseraie
Où s'enivrait tout le printemps charnel.

Les corolles s'ouvraient sur les vivantes haies.
Des parfums, comme un sang suave et comme un vin,
D'autres, plus doux que des prières,
Coulaient du cœur divin
Du grand jardin
Dans l'ivresse du vent et l'amour des lumières.

C'était, après des collines et des vallons
Et des bois toujours frais qu'embaumait la résine,
Le fleuve en chair des roses corallines.
Clairemondine
Suivait nonchalamment les sentiers sablés d'or
Où le jour fécondait encor
Des moissons de clartés mûres.
Clairemondine s'en allait à l'aventure...
Déjà le soir nouait ses gerbes de sommeil,
Et les ombres lent-inclinées
Comme des faux et des faucilles de fumée
Couchaient les épis roux dans les champs du soleil.

C'était un jardin bienheureux
Depuis que nul
Ne venait plus, dans le déclin des crépuscules,
Epouvanter les nids au fond des chemins creux.

Et des désirs soudains et des bontés nouvelles,
Et des amours plus profonds que la mer
Faisaient vivre et jaillir les sèves éternelles
Jusqu'au ciel clair !
Enfin, à l'heure où les lumières

Voyaient dans l'aube-soir trembler des souvenirs,
A l'heure où tout le ciel se contemplait mourir
Dans les étangs inconsolables :
Des papillons épanouis,
Avec des flots en feu sur leurs ailes de sable,
Voyageaient vers l'appel des jardins éblouis.

Et la virginité des corolles ouvertes
Exhalait tous ses parfums
Comme une chair offerte !
Et les insectes clairs descendaient un à un...
Les rosiers se peuplaient d'étreinte souveraine !
Et le bonheur des fleurs était si merveilleux
Que la terre vivait jusqu'aux forêts lointaines.

Clairemondine allait, et son pied paresseux
Ecrasait l'herbe où perlait la rosée.
Elle vit tressaillir sous une aile irisée
La Reine aux cent feuilles du beau jardin
Divinement blessée ;
Alors ? alors, Clairemondine ouvrit sa main,
Sa main lente où des bagues d'or blème
Emprisonnaient la mort des gemmes
Et l'agonie éternelle des cristaux bleus,
Et, sans désir ! elle arracha la fleur suprême
Pour la glisser dans ses cheveux !

Tout aussitôt un souffle d'épouvante
Etreignit le feuillage où le soir incarnat
Venait cristalliser une pluie odorante ;
La senteur des rosiers nocturnes s'exila !
Ce fut, dans l'heure tiède où les jardins respirent,
Comme du sang
Qui se retire
Et comme une mer qui descend !

Et les racines retorses
Se dénouaient enfin dans les sables mortels
Pareilles à des mains sans force ;
Les arbres vieux cherchaient un appui fraternel.
Chaque rameau laissait crouler ses grappes mûres
Contre les hauts espaliers ;
Et les limons carnassiers
Buvaient la sève avec une soif en morsures !

Pour la première fois, Clairemondine
Regarda les buissons prochains :
Ils étaient vieux et défleuris sans espérance !
Et pourtant ! des senteurs de menthe et de sureau
Portaient toujours plus loin, portaient toujours plus haut
Leur tranquille persévérance !

Ses pas creusaient un sol sans haine et sans amour,
Les branches n'étaient plus que des bras sans étreinte,
Et pourtant, des senteurs d'iris et de jacinthe
Faisaient flotter dans l'air ensemble et tour à tour
De la tendresse et de la crainte.

En vain Clairemondine espérait l'herbe en fleurs,
En vain ses yeux cherchaient dans des vergers en fête
Les lourds pommiers d'avril piqués de milles aigrettes :
La mort illimitait la stérile torpeur !

Elle était seule ! Elle était blème ! Elle avait peur
De ces parfums naissant où mouraient les corolles,
Et sa vie en tremblant s'assembla dans son cœur !

Mais, doucement, une candeur inviolée
Descendit des sommets par toutes les allées.
Les prés, les champs, les monts se réveillaient d'accord;
L'autre ciel plein de lune approchait en marée.
Il pleuvait tiède, il neigeait d'or
Des noels d'astres clairs sur les pins droits encor
Et la nuit tout entière inondait la vallée.
L'air se fit pur comme un cristal,
Une douceur persuasive
Enveloppait de rêve égal
Les taillis où semblaient chanter des sources vives.

La brise propageait des éveils de ruisseaux,
Les bois se pénétraient d'une vie aquatile,
Et du double rang des bouleaux
Ouvert comme une écluse aux carrefours tranquilles
Coulaient tous les chemins pareils à des canaux.

C'était l'heure musicale ;
Il pleuvait de la lune entre tous les rameaux.
Et des étoiles ! des étoiles ! des étoiles
Dans l'eau
Des étangs pales
Vivaient, avec des coups de nageoires d'argent.
Les arbres balançaient au vent
Des grappes de clarté sonore
Et les sommets du soir glissaient à l'occident
Parmi des enfances d'aurore.

Et puis, des parfums rajeunis
S'insinuaient comme une eau rare
Dans le fouillis
Des gazons morts et des halliers barbares.
Ils revenaient, pareils à des regrets profonds
Du pays blond
Où voyage, parmi les campagnes mouillées,

La bonne odeur des tulipes entre-baillées.
Ils revenaient, pareils à des regrets profonds,
Des jeunes Amériques,
Et de la Chine où s'éternisent les Dragons,
Et de Bengale, et des Japons,
Prodigieux et chimériques.
Pour la première fois
Clairemondine
Sentit des souffles frais glisser entre ses doigts.
Une splendeur presque divine
Pénétrait dans sa chair jusqu'à son cœur lointain.
La nuit, la nuit fervente ouvrait ses mille mains
Comme un feuillage qui s'incline
Et la brise semblait effeuiller des jardins.
Clairemondine allait sans entendre et sans voir,
Son calme sans image était son diadème
Et sa tranquillité stérile, son pouvoir.
Elle s'abolissait en elle-même
Comme un miroir dans un miroir.
Et cependant, les fleurs entières
Roulaient de feuille en feuille et de pente en ornière
Tels des caillots de sang noir.
Et les arbres pareils à de grands caducées
S'écroulaient un à un dans des torrents de bruit
Chacun ayant, autour de lui
Tous les serpents tordus des branches convulsées.
Clairemondine allait, sans entendre et sans voir
Et sa vie apparut toujours plus reculée,
Et cependant, le vent du soir
Chassait — petite escadre mutilée ! —
Sous un ciel ivre-fou de défaite et d'orgueil
Le vol multiplié des papillons en deuil.
Et cependant c'était la lumière immolée !
Et cependant c'était jusqu'aux derniers abords
Le jardin mort !

Et, tout à coup, elle bondit vers des clairières,
Tout droit, comme un appel strident !
Avec ses mains devant elle dans la lumière
Et la terreur mordant sa nuque jusqu'au sang !
Elle fuyait à toute haleine
Elle fuyait éperdûment !
Et serrait sans espoir sa vie ample et soudaine
Comme une proie, entre ses dents !
Elle fuyait ! Elle fuyait ! — Et les arômes
De tous les jardins profanés
Faisaient pleurer la nuit jusqu'au fond des royaumes.
D'autres parfums montaient des roseaux inclinés,
D'autres des forêts défeuillées,
Et d'autres des étangs, pleins de lunes noyées.
Des perles d'argent bleu tremblaient sur les gazons,
Le ciel baignait le front des bouleaux et des frênes
Et l'air suait le vin des fleurs comme un poison.

Elle fuyait sans connaître vers quelle peine
Ou quel pardon,
Lorsque roula parmi les ramures sauvages
Un nuage
De papillons.

Ils étaient dix ! Ils étaient cent ! Ils étaient mille
Dont les ailes ouvraient de grands yeux de couleurs,
Et chacun apportait comme un regret de fleur
Une senteur dangereuse et subtile.

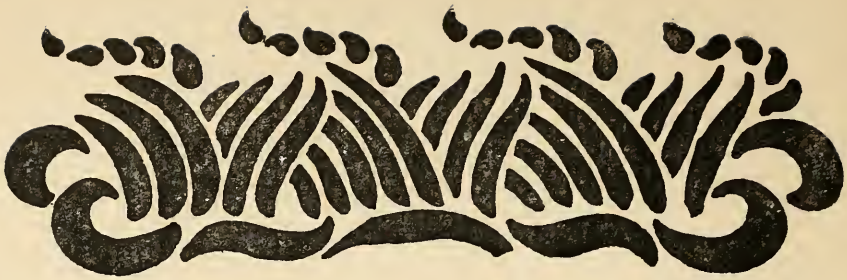
Ils étaient dix ! Ils étaient cent ! Ils étaient mille !
Il pleuvait tiède, il neigeait d'or !
On ne voyait plus les étoiles
Ni la splendeur des lumières lustrales !
Il pleuvait tiède, il neigeait d'or
Des papillons, des papillons encor !

Le ciel se débattait dans les étangs livides
Et doucement, et peu à peu
Il refermait sur les eaux vides
Ses grandes ailes d'oiseau bleu.
Plus rien ne survivait de la clarté candide,
Plus rien !
Ce fut la mort du ciel sur la mort du jardin.
Le silence imposait sa perfide amertume ;
Et, seul, le grand nuage éparpillait dans l'air
Toute sa chair
Comme des plumes.

Clairemondine allait mourir;
Ses yeux s'ouvraient sur des matins inoubliables
Où le peuple des souvenirs
Passait, le front lauré, vers des soleils de fable.

Tous les parfums mêlés tarissaient l'air ingrat ;
Clairemondine allait mourir. Elle fleura...

FERNAND CROMMELYNCK.



Les Enfants et les Livres

CONFÉRENCE

En choisissant ce sujet pour la causerie à laquelle vous m'invitiez, j'eus l'impression qu'une foule de choses neuves, d'idées importantes, de débats toujours sensibles allaient impatiemment jaillir de mes paroles comme si depuis très longtemps ils se pressaient en moi et cherchaient à se formuler. Aujourd'hui cependant, je m'aperçois qu'il y a peut-être quelque présomption à m'imaginer que tout n'a pas été dit, redit, contredit de ce qui remplit à la fois d'un sens exquis et indéterminé ces mots liés ensemble : « Les enfants et les livres ».

Toutefois je veux en parler encore, et je le ferai par amour, ce qui m'excusera du moins de ne vous apprendre sans doute rien que vous ne sachiez.

Je vis, depuis bien des années déjà, dans l'amitié constante des enfants et des livres. Il n'en est pas qui soit, à de certains égards, meilleure ni plus confidente.

On peut, si l'on est un cœur droit, si l'on est une âme attentive, on peut *tout* apprendre des livres et je ne veux pas dire qu'on s'y instruira seulement, mais que l'on s'y cultivera, j'entends qu'on y prendra, et mieux que dans la vie, une conscience élevée de la vie elle-même, de ce qui l'ennoblit et la prolonge, en-deça, au-delà de ce que nous voyons qui est si fuyant et si court. Il y a là, surtout à notre époque inquiète et passionnée,

où un Charles-Louis-Philippe meurt à l'âge de 34 ans, après avoir écrit les chefs-d'œuvre de la douleur, de la vraie charité d'amour, de la bonté fervente et forte, il y a là tous les éléments d'énergie, toutes les leçons d'humilité, d'indulgence, d'intelligence, dont notre faiblesse a besoin, pour, en se raidissant soi-même, soutenir, éclairer les autres.

Voilà sans doute ce qui fait qu'un enfant accoudé, la tête dans les mains et lisant un livre qu'il aime, forme à mes yeux un spectacle émouvant.

Certes, pour la généralité des enfants, le jour où, demeuré seuls dans la chambre, tandis qu'on les croit occupés d'un jouet ou d'une poupée, le garçon de 9 ans ou la petite fille au tablier de toile, s'immobilise plus d'une heure dans l'attitude de quelqu'un qui écoute une voix que lui seul entend, et quand il a goûté pour la première fois le nectar merveilleux qui le multiplie et le change, qui met d'autres cœurs dans son cœur, d'autres pensées dans son cerveau, certes, alors et dès ce jour, il coule dans ses veines un sang vraiment humain, alors et mieux que par le rire ou la parole, il manifeste aux yeux de ceux qui l'observent et l'aiment, l'attribut le plus important de son intelligence, le signe de son élévation prochaine.

On peut vivre sans lire, j'en suis d'accord. Mais pour bien vivre, dans ce cas, et ne pas borner l'existence à remplir strictement le moule de ses jours avec une matière mêlée et médiocre, il faut avoir, nativement, l'âme éclairée d'une générosité singulière, ou bien, qu'un destin rare applique immédiatement à des nécessités urgentes et bienfaisantes chacune de nos facultés.

Le cas général n'est point celui-là. Le cas général est le nôtre : Celui de gens de bonne volonté, sollicités de se mouvoir au milieu d'une foule obscure, d'un bruit continuel, de beaucoup de douleurs, de mesquineries et de lourds calculs.

Une femme apprenant à lire à un enfant : il n'y a pas de plus admirable attitude pour symboliser la victoire paisible de l'esprit souverain sur la matière. Rien n'est plus sacré que ce geste, ce sourire silencieux et grave, encourageant et indulgent par

lequel à tant de faiblesse, à de si chancelants commencements de vie, la mère offre au bout de ses lèvres, comme un baiser miraculeux, le secret ravissant de l'alphabet. C'est par là qu'elle attache avec des fibres invisibles à toutes les racines indestructibles du passé, ce frêle bourgeon d'avenir, et que, d'avance, elle nourrit d'une sève abondante et pure, l'élan de la Psyché divine.

Oui, il faut que les enfants lisent : Je ne suis pas de ceux qui disent que de 12 à 17 ans, toute joie devrait consister pour un garçon dans l'exercice de la natation ou du foot-ball ; pour une fille dans celui de la couture et du tennis, et point surtout à se pencher vers les pages d'un livre. Je crois, plutôt, que j'aimerais voir les uns et les autres abandonner de temps en temps même les meilleurs jeux pour l'amour d'une admirable lecture, et je voudrais qu'un besoin impérieux de méditation et de poésie vint à les replier parfois vers ce qu'il y a en eux de plus sensible et de plus noble.

L'éducation actuelle qui par une terreur salutaire et louable des maladies du corps a mis, au moins en principe, le développement physique à la base du développement intellectuel, prétend établir sur des données positives des probabilités nombreuses de bonheur. Mais n'oublie-t-on pas aussi que, s'il en est parmi les conditions du bonheur de toutes concrètes et qui, placées à l'extérieur, demandent à être conquises à force de savoir faire, d'activité et de santé, il en est d'autres, d'un ordre purement abstrait, moral, immatériel qui sont plus importantes encore. Je dis qu'elles sont absolument nécessaires parce qu'en réalité, comme l'affirme Renan avec tant d'éloquence, « il ne s'agit pas d'être heureux » et nous savons tous pour avoir vécu simplement la vie, qu'il faut, contre la maladie qui est plus forte que l'hygiène et que la gymnastique, contre la male-chance qui est plus forte que notre activité, et contre le hasard qui est plus fort que notre savoir faire, posséder en outre, toujours, une sorte de talisman refugié à l'ombre de notre conscience : et c'est la mémoire et l'exemple émanés d'œuvres immortelles, c'est la candeur émerveillée et qui revient, du premier doux ébranlement de l'imagination ; c'est enfin le pouvoir de comparer et de peser avec les

poids d'un métal pur ce que les données positives ne nous avaient appris à considérer seulement qu'au poids d'un métal vil.

En un mot, il se peut qu'à force d'éclairer par des notions exactes l'intelligence des enfants, nous tendions à détruire en eux ou tout au moins à dessécher cette fleur de nature, cette poésie de l'instinct dont les peuples-enfants aussi nous ont montré qu'elle est le plus puissant et le meilleur levier de l'invention humaine.

Mais, comment faire ?... On racontait devant moi, l'autre soir, qu'une jeune femme que je connais, quand elle était petite fille, jouait un jeu charmant. Elle s'emparait d'un vieux carré de velours qu'elle avait découvert dans le grenier, et, appelant son frère plus jeune qu'elle, tous deux s'asseyaient aussitôt sur le tapis déployé ; il leur représentait délicieusement celui dont parlent les Contes des Mille et une Nuits. Que ce fût au milieu du salon où causaient ensemble les grandes personnes, que ce fût dans un coin du vestibule, ou bien dans le jardin, sur l'herbe chaude, à l'ombre des grands tulipiers, dès que les deux enfants avaient touché le tapis enchanté, ils abandonnaient le réel ; ils se parlaient alors dans une langue qui n'existe pas et à voix basse ; ils voyageaient avec des yeux agrandis par le rêve dans des pays et dans des astres inconnus ; ils entendaient des chants, ils flattaient de leurs mains les cygnes envolés qui les portaient à travers les espaces en tenant dans leur bec les coins du carré merveilleux.

Ils n'avaient plus ni faim, ni soif, ni peur d'être grondés pour une désobéissance : tout le quotidien de la vie était tombé de leur mémoire comme la plume morte tombe d'une aile qui frémit et qui monte.

J'écoutais cette douce histoire et je ne pouvais m'empêcher de songer avec regret, que les enfants de la jeune femme ne joueront pas, sans doute, au « tapis enchanté ». La sensation *imaginée* de s'élever dans l'air, de participer au mystère de l'immensité libre, sera remplacée pour eux, par la sensation réelle de l'aéroplane, par la notion exacte de ses rouages, par son bruit assourdissant, la complication curieuse et visible de son mécanisme. Certainement, pour l'esprit d'un poète et pour la méditation

d'un savant, ce spectacle nouveau du monde, au lieu de le rapetisser, peut l'agrandir — je ne conteste pas la majesté et l'héroïsme d'un effort si plein de péril et d'un élan si plein d'inquiétude : mais, je sais bien qu'à la même heure, quelque chose d'aussi vrai que la science et d'aussi vivant qu'elle, le *conte,* l'admirable conte, ne doit pas, ne peut pas perdre son doux empire sur les imaginations enfantines.

Il y aura toujours des petites filles qui souhaiteront des ailes et qui auront vu les fées, bien que (ainsi l'explique adorablement Barrie) elles fassent, dès qu'on les regarde, comme si elles étaient des fleurs. Je le crois et je veux le croire; je ne puis pas m'empêcher de penser qu'il y a dans la partie la plus pure, la plus compréhensive de nous-mêmes, des éléments de qualité exquise dont les germes ont été placés en nous avec l'amour de l'irréel, que les contes de notre enfance ont nourri du miel poétique.

Oui, l'amour de l'irréel : il ne faut point s'effrayer de ces mots, mais au contraire en savourer le précieux contenu comme on presserait sur ses lèvres, dans la soif et l'angoisse, une grappe mûrie et fraîche. L'irréel, c'est ce qui survient pour nous aider, quand le réel s'est vidé tout à coup de son sens et de sa valeur ; ce qui est complètement désintéressé, ce qui ne touche pas la vie, mais bien se lève et marche devant elle comme pour la guider : c'est l'idée de justice, de pitié et d'admiration, c'est ce qui, avant la science, traversera la voûte obscure de notre univers limité, et montrera roulé en un coin de l'espace, porté sur l'épaule d'un dieu et secoué de sa colère, ce petit monde où nous nous voudrions si grands !

Vous le voyez, je ne fais pas autre chose aujourd'hui que la louange — encore! — de l'imagination, et je ne vous parle pas même du charme souverain de sa présence, mais bien de sa nécessité.

On l'a montré, combien de fois ! Aucune des œuvres remarquables, des grandes découvertes humaines, n'eût pu, sans elle, ou naître ou s'accomplir. Mais ce qu'on ne dit pas assez, ce qu'on

ne ressent pas profondément, c'est que dans l'œuvre quotidienne de vivre et de souffrir, elle est un élément puissant, un incomparable ferment d'énergie et d'amour, le sel enfin du pain de l'âme et l'âme enfin de notre intelligence.

Les poètes et les enfants semblent surtout exister d'elle. C'est dans son admirable étreinte, dans la source mouvante de son regard qu'ils puisent l'héroïsme obscur de leurs méditations et de leurs rêves. On dirait qu'elle garde, pour l'innocence et la faiblesse de ceux qui ne s'expriment pas encore, pour la douleur et l'illusion de ceux qui chantent l'éternelle beauté, l'armure merveilleuse qui les rend invincibles, non pas à la souffrance, mais à l'ignominie.

Quand on prend, de cela, une conscience élevée, on entrevoit immédiatement qu'il ne peut y avoir meilleure compagnie pour l'esprit d'un enfant que celui d'un poète : songez que dans l'antiquité les Athéniens consacraient à la Poésie tous les enfants qui naissaient dans leurs murs. Songez que pour former leurs cœurs et leurs cerveaux aux devoirs les plus graves, aux responsabilités politiques, aux travaux de la guerre, à l'administration des biens, aux périlleux voyages, aux industries aventureuses, ils les nourrissaient tout d'abord du miel sacré des ruches d'Apollon, et rythmaient sur des vers d'Homère le souffle adolescent de leurs poitrines.

Chez ce peuple qui fut le plus intelligent des peuples, et le plus habile, d'ailleurs, on pensait que celui qui peut, à force de patience, d'activité, d'adresse, devenir un citoyen riche, considéré, heureux, est un honneur et un bienfait pour la nation entière. Mais on le vénérait comme un héros, et l'on gravait son nom sur la pierre des temples quand il donnait à tous l'occasion d'entendre au théâtre d'Athènes sonner comme un airain la majesté des vers d'Eschyle. Ecolier, ce citoyen riche avait, dans le recueillement, écouté la leçon des grands poètes ; cela n'avait rien étouffé en lui des aptitudes positives nécessaires à sa fortune, et, sans doute, il se souvenait d'avoir compris jusqu'au frémissement l'ode d'Anacréon à la Cigale, qu'un maître lui avait dictée sur ses tablettes :

« Tu es heureuse, Cigale, quand sur la cime des arbustes,
» après avoir bu un peu de rosée, telle qu'un roi, tu chantes :
» A toi sont toutes choses, et ce que tu vois dans les champs et ce
» que portent les forêts. Tu es l'amie des villageois, ne gâtant
» rien de rien. Tu es en honneur près des hommes, religieuse
» voix de l'été. Tu es des muses aimée, aimée de Phoebos lui-
» même : il t'a donné le chant clair. La vieillesse ne t'use pas ;
» savante fille de cette terre, des hymnes amie, impassible, sans
» chair ni sang, tu es presque semblable aux dieux. »

Que ce soit, maintenant comme autrefois, que ce soit la voix des poètes qui parle à l'âme des enfants. Que, par eux, par leurs livres, ils apprennent encore avec les plus beaux contes, la légende immortelle de la nature et de la connaissance ; rien ne s'est enfui, rien n'est mort des inventions délicieuses qui figuraient, au temps des dieux, l'inspiration lyrique : Pégase aux deux ailes de neige, parcourant les cieux étoilés, est toujours attendu dans l'extase et l'effroi par l'enfance immobile qui depuis bien des jours épie, au bord de la fontaine, son mirage dans l'eau profonde... Abreuvons-la de cette eau délicieuse ; qu'elle s'émerveille et s'enivre aux récits adorables et glorieux des hommes, qui transcrivirent la parole ineffable des nymphes, d'Orphée et des muses ; qu'à la légende grecque, purement lumineuse et comme dessinée sur la nacre de l'air par le trait idéal d'Homère ou de Phidias, ils joignent dans leur doux cerveau la fable plus ancienne de l'Egypte et de l'Inde, et du lotus et de la rose, et de l'oiseau Bulbul qui fait son nid soyeux parmi les myrtes de la Perse.

Je le crois fermement, la Poésie et la légende sont des formes d'idées parfaitement assimilables aux cerveaux neufs. Il ne viendrait à l'esprit de personne qu'il soit peut-être bon d'ôter d'entre les mains des bébés et des écoliers les images qui les ravissent ; et cependant j'entends parfois que l'on discute s'il faut laisser lire aux enfants des poèmes, des contes qui sont des images intellectuelles. Pour moi, je ne vois rien mieux propre à les former et

tout mon soin sera de choisir ces images de façon qu'elles soient poétiques et belles. Entre deux versions d'une légende dont l'une prendra le ton familier, un peu plat, un peu vulgaire qu'il faut — croit-on ! — pour retenir l'attention d'un enfant, et l'autre écrite sur le mode héroïque, je n'hésiterai pas et préfèrerai la seconde. Je signale ce fait parce que je me souviens trop, combien lorsque j'étais petite, me choquaient certains livres et certaines leçons dans lesquelles on s'efforçait de me faire toucher du doigt, corporellement si je puis dire, et d'expliquer, ce qui pour être beau et grand doit rester inexpliqué, inaccessible et lointain.

Cela me fait songer à l'exagération que l'on apporte à suivre les principes appelés intuitifs dans la pédagogie actuelle.

Par réaction contre l'horrible et misérable enseignement verbal, on s'ingénie à ne plus employer un substantif sans mettre aussitôt aux mains des enfants l'objet désigné par ce substantif. N'est-il pas pitoyable de voir ainsi des personnes sérieuses nier contre toute évidence l'existence des facultés imaginatives, et de penser que si, dans le mois de janvier, elles s'avisent de parler aux enfants des fleurs et des oiseaux de l'été, il leur semblera nécessaire, pour se faire entendre, de montrer, écrasée et sèche entre deux feuillets rigides, une rose qui est le contraire d'une rose, et, empaillé au bout d'un bâton poussiéreux, l'objet si lamentable qui est le contraire d'un oiseau !

Ah ! plutôt, que nous leur lisions les vers du Poète :

« Dieu vous gard' messagers fidèles
Du printemps, gentes hirondelles,
Huppes, coucous, rossignolets,
Tourterelles, oiseaux sauvages
Qui de cent sortes de ramages
Animez les bois verdelets.

Ou bien, qu'avec Banville, afin qu'ils sentent à la fois sur leurs petits visages passer la brise et le soleil de mai, nous leur disions et leur fassions redire, sans d'inutiles commentaires, cette adorable strophe :

Viens ! sur tes cheveux noirs, jette un chapeau de paille,
Avant l'heure du bruit, l'heure où chacun travaille,
Allons voir le matin se lever sur les monts
Et cueillir par les prés les fleurs que nous aimons.
Sur les bords de la source aux moires assouplies,
Les nénufars dorés penchent des fleurs pâlies,
Il reste dans les bois et dans les grands vergers
Comme un écho lointain des chansons des bergers,
Et secouant pour nous leurs ailes odorantes
Les brises du matin comme des sœurs errantes
Jettent déjà vers toi, tandis que tu souris
L'odeur du pêcher rose et des pommiers fleuris !

Je dirai, pour me résumer jusqu'ici, qu'il est souhaitable que les enfants lisent et qu'ils sachent aussi relire, que, dès leurs premiers livres ils pénètrent par la légende et par la poésie dans une région où la beauté et l'héroïsme illuminent de haut la vie humaine. Qu'on leur mette en l'esprit de la prose et des vers parfaits et non point, prétextant leur ignorance, des diminutifs grossiers et niais d'œuvres simples, grandes et fortes.

Vous le savez, Mesdames, Messieurs, il existe dans toutes les littératures, des histoires, des contes, créés par les poètes pour les enfants. Bien malheureusement pour nous, ils sont moins nombreux en France, je le crois, que dans les autres pays.

Il semble que le génie français, par la netteté de ses conceptions, le trait précis et un peu sec dont il délimite même sa fantaisie, ne soit point fait pour évoquer au milieu d'une atmosphère irréelle, des gestes ou des paroles d'une portée indéfinie. Les plus célèbres, qui sont les jolis contes de Perrault, ne plongent que par leurs racines (peut-être orientales) dans ce vague ténébreux du songe illimité.

Leur forme les habille d'un vêtement juste et charmant, et, malgré tout, si bien adapté à la vie qu'une morale de grand sens s'y voit comme brodée en perles, sous forme de quatrain :

« La beauté pour le sexe est un rare trésor,
De l'admirer jamais on ne se lasse,
Mais ce qu'on nomme bonne grâce
Est sans prix et vaut un trésor. »

Ainsi se clôt comme par un fermoir délicatement dessiné, l'histoire de Cendrillon, qui perdit dans le bal sa pantoufle de verre.

Cela est délicieux ; et aussi le Petit Pousset, et le Chaperon Rouge, et la Belle-au-Bois-Dormant. L'idée en est pleine d'inattendu et cependant parfumée d'une odeur ancienne, si bien que je doute, à présent, que les enfants puissent venir au monde sans les porter déjà dans leur cerveau naissant. Quant au texte du vieux poète, je ne puis le relire sans un plaisir joyeux ; il coule et va d'une langue assurée et fraîche, coupée aux bons endroits, fleurie et simple comme un bouquet bien ordonné.

Et cependant ces contes me paraissent plus beaux encore, (pour nous du moins, et pour tous ceux qui ne sont pas français), non dans leur perfection native mais dans l'accent plus chantant et plus vague qu'ils ont pris sur les lèvres des nourrices et des grand'-mères. Nous les avons usés inconsciemment, nous en avons brisé à petits coups les arêtes trop vives. Ils restent dans nos cœurs et dans notre mémoire, mutilés et plus chers, avec des endroits mieux polis et brillant davantage à cause des caresses, — et d'autres envahis de rouille, discernables à peine... Tout d'abord, leurs moralités sont tombées comme des perles décousues ; — la fin de quelques-uns s'oublie : c'est, par exemple toute la dernière partie de la Belle-au-Bois-Dormant, c'est-à-dire l'histoire de la reine Ogresse qui veut manger le petit Jour et la petite Aurore.

(A suivre).

JEAN DOMINIQUE.
(MARIE CLOSSET)

PROPOS DE TABLE

On lit dans « Le Soir » :

L'ŒUVRE DES CONFÉRENCES DANS LES HOPITAUX

«Charmante matinée littéraire et musicale hier à l'hôpital St-Pierre. Mlle Marguerite Van de Wiele, dans une improvisation originale et joyeuse, y parlait de « l'esprit des bêtes et la bêtise des hommes ». Tour à tour ont défilé devant les malades les figures curieuses de divers chiens, chats, oiseaux d'une remarquable intelligence, faisant opposition à des figures d'hommes et de femmes d'une stupidité manifeste. Une des idées suggérées par notre collaboratrice à propos des relations de l'homme avec les animaux a particulièrement intéressé l'auditoire ; la voici : Mlle Marguerite Van de Wiele voudrait qu'au lieu de tuer les baleines, on utilisât la force motrice des cétacés en les dressant à remorquer les navires, comme les chevaux trainent les voitures.

Une baleine franche, un cachalot font le tour du monde en quinze jours ; ils filent 75 nœuds, soit 25 lieues, à l'heure. Voilà une vitesse qui dégote celle de la vapeur !

L'étrange perspective de ces géants de la mer attelés à nos steamers a paru fort plaisante aux convalescents, qui l'ont applaudie avec fracas. »

Avec non moins de fracas nous acclamerons notre protéiforme consœur.

Après avoir goûté de Torquemada (t'en souviens-tu, Camille Lemonnier ?) elle fait risette à l'ombre d'Alphonse Allais et après l'élevage intensif des rossignols de librairie, la voilà qui se lance froidement, sans avoir passé par le lapin et l'ours, ces intermédiaires, dans le dressage des cachalots et des baleines. Décidément, nos féministes ont toutes les audaces.

~~~

De M. Georges Buisseret vient de paraître au *Mercure de France* une remarquable étude sur l'*Evolution idéologique d'Emile Verhaeren*.

Déjà dans un précédent opuscule sur le *Déterminisme esthétique de Taine* l'ancien directeur du *Florilège* s'était affirmé critique subtil et parfait écrivain.

~~~

Notre compatriote M. Albert du Bois vient de faire représenter sur la scène du Théâtre Sarah Bernhardt, une pièce en vers *La Conquête d'Athènes*.

Nous extrayons des articles que le *Journal* et *Paris-Journal* consacrent à la première, quelques lignes éloquentes.

Voici comment s'exprime le critique du *Journal* :

« La pièce de M. Albert du Bois a remporté hier le triomphe le plus éclatant et le plus complet. On l'a dit souvent, il est périlleux de porter au théâtre de grands génies littéraires. L'image réalisée par le dramaturge sera toujours bien inférieure à l'image qui existe dans notre imagination. L'audace qu'il y a à s'attaquer à de pareils sujets est déconcertante. Il faut, pour tenter de ressusciter Rabelais, lord Byron, Démosthènes, Cervantès, Ezekhiel, pour entreprendre une tâche aussi démesurée, ou avoir du génie, ou être un crétin. Les amis de M. Albert du Bois affirmaient le soir de *Nonotte et Patouillet*, de triste mémoire, qu'il avait réussi ce tour de force incroyable en des pièces publiées, mais peu représentées. On les écoutait avec une sympathique incrédulité. Hier il a bien fallu se rendre à l'évidence. Colossal, splendide, fulgurant surhumain — et cependant vivant et merveilleusement vivant — l'apôtre Paul, le principal fondateur du christianisme, s'est dressé devant nous, et il serait difficile de rêver plus fière et plus noble figure d'homme de génie que celle que le poète de la *Conquête d'Athènes* a fait passer sous nos yeux dans le cadre voluptueux et charmant de la ville de Beauté. »

Plus loin, nous lisons :

« L'accueil enthousiaste fait à son deuxième et à son troisième acte ne se retrouva peut-être pas aussi complet à la chute du rideau. Ces parisiens sceptiques furent-ils désappointés de l'explication toute naturelle donnée au prodige que l'apôtre s'imagine avoir accompli ? Peut-être !

Quoi qu'il en soit, l'œuvre n'en reste pas moins d'une beauté accomplie. Elle s'adresse surtout à un public de choix, bien que le tableau extraordinairement coloré de la *Maison de plaisir* soit de nature à assurer son succès auprès du grand public.

La pièce est à la fois si l'on veut une œuvre d'une impiété inouie, et si l'on préfère, l'un des plus nobles drames religieux qu'un poète ait imaginés. Elle eût satisfait Voltaire et enthousiasmé Bossuet ; elle peut plaire à la fois aux croyants et aux incroyants, tant il se dégage de ce drame une impression de réalisme, dans le sublime et la beauté.

M. Albert du Bois n'a pas que des amis. On ne publie pas impunément *Belges ou Français*, *Paris la Prostituée*, *Le Candide Tribu des Adorateurs de Cuistres*, sans parler de *Nonotte et Patouillet* déjà nommé. Peut-être s'entendront-ils ultérieurement pour savoir s'il convient de stigmatiser l'impie ou de flétrir le clérical. Hier ils étaient déconcertés. Les grands vers s'envolaient et mettaient tout le monde d'accord... »

Enfin :

« La *Conquête d'Athènes* constitue un spectacle délicieux, exquis de lumière, d'harmonie, de couleurs et d'attitudes. Jamais la terre classique de la beauté ne fut

mise à la scène avec une érudition plus sûre ; jamais elle ne fut évoquée avec une telle somptuosité. D'un bout à l'autre, on a l'impression d'une suite de tableaux détachés du flanc d'un vase précieux.

Et durant de longs soirs, tandis que la prestigieuse artiste dont le génie anima ces splendeurs ira faire acclamer nos poètes dans le Nouveau-Monde, un peu de l'âme de la grande Sarah va rester à Paris en ce noble rêve de beauté et d'esprit qui confronte la passion israélite et la grâce athénienne dans un des spectacles les plus merveilleux que la scène ait réalisés — *Montville.* »

Voici l'avis de M. Gignoux de *Paris-Journal* :

« Il reste, en province, quelques vieux célibataires, quelques veufs et quelques maris désillusionnés qui *mettent en vers* l'histoire de France ou le Code civil. Riche amateur de France et de Belgique, M. Albert du Bois rime la vie de l'humanité. L'an dernier, à l'occasion des représentations de *Nonette et Patouillet*, nous rappelions le programme de son projet ambitieux. Pour célébrer Voltaire, M. Albert du Bois avait conçu un de ces vaudevilles hongres que l'on jouait aux distributions de prix des frères des écoles chrétiennes. Honorant hier saint Paul, l'auteur de la *Conquête d'Athènes* nous a présenté, au Théâtre Sarah-Bernhardt, quatre puzzles de 1820 assez péniblement reconstitués de scènes en scènes, sur une ligne pointillée d'alexandrins de la plus discrète pauvreté. »

. . . . . .

« Plaignons M. Albert du Bois de n'avoir pas su conserver à saint Paul l'éloquence de ses épîtres ou de ses lettres. M. de Max a interprété trop fidèlement la barbarie de l'apôtre qui ne venait pas du lac de Tibériade. Mme Marie-Louise Derval, plus que belle, fut une Damaris d'une noblesse harmonieuse ; Mlle Andrée Pascal, si gaie, une petite courtisane simple et vivante. MM. Duard, Damorès, Mmes Méa, Mayllanes, Maryalise se distinguèrent parmi une interprétation, une mise en scène et des décors modestes. »

LA REVANCHE DE POTVIN, FRÉDÉRIX ET TARDIEU

La Maladie de la Reine

A MA FEMME

Jeanne, ce matin tout le monde
Est inquiet ; on tremble, on craint,
Sur tout visage une profonde
  Angoisse, hélas ! se peint.

Jeanne, Jeanne, c'est notre Reine
Que sur son lit un mal affreux
Étend pâle et pourtant sereine,
  La mort devant les yeux.

Le spectre hideux vers sa couche,
Semble allonger ses doigts falots,
Et le Roi, la main sur la bouche,
  Comprime ses sanglots.

Ils s'aiment d'un amour extrême,
Jeanne, ainsi que nous nous aimons
Et cette douleur est la même
  Qu'un jour nous subirons

Quand remplissant nos cœurs d'alarmes
La mort viendra vers l'un de nous
Et que l'autre, baigné de larmes,
  Fléchira les genoux.

Ni les larmes ni les couronnes,
Ni même l'amour le plus fort,
Rien n'éloigne de nos personnes
  La souffrance et la mort.

Seule la Puissance éternelle
Qui meut l'univers incertain
Peut ranimer dans la prunelle
  La flamme qui s'éteint.

Viens, Jeanne, entrons dans cette église,
Inclinons-nous devant l'autel
Où, tête blonde et tête grise,
  Tous d'un cœur fraternel,

Mêlent leur ardente prière
Pour que le Ciel en sa bonté
Rende à celle qui nous est chère
  La force et la santé.

Encens que le prêtre balance,
Orgue et chants, hymne solennel,
Montez jusqu'à la voûte immense
  Où siège l'Éternel.

Être unique au fond de tout être,
Ame du monde, Dieu caché
Dans l'atome et dans l'astre, ô Maître,
  Sur nos douleurs penché,

Toi, Toi qui germes dans les graines
Et qui durcis le roc puissant,
Toi qui circules dans nos veines
Avec le flux du sang,

Toi l'onde écumante des lames,
Le velours parfumé des fleurs
Et le cœur trois fois saint des femmes,
Exauce un peuple en pleurs.

IVAN GILKIN.

(Extrait du « *Courrier du Soir* » 1er décembre 1910).

ACADÉMIE

Avec l'onyx et le Carrare,
Avec du marbre encor plus rare,
Quelques colonnes, deux ou trois,
Des chapiteaux à trois francs soix.;

Avec du strass, des perles fines
Qui rimeront avec ondines ;
Avec le faux et le clinquant
Dont ne veut plus monsieur Rostand ;

Avec les restes du Parnasse,
De la jolie et mièvre grâce,
En Louis XV et rococo,
Mais en phrases très comme il faut,

Je veux construire, pour ma mie,
Une mignonne Académie,
Et, dans ce tout petit palais,
J'aurai de tout petits valets.

Pour imposer à la Belgique
Ma poésie académique,
J'envoie aux vieux messieurs Faguet
Le livre que j'ai presque fait.

Je reçois des prix à la place,
Tant que le premier de la classe
Les Belges disent que c'est moi,
Et madam' la Comtesse y croit.

Je suis très content de moi-même,
Je ressemble à tous ceux que j'aime ;
Je suis au mieux avec Fonson
Et de St-Gille avec Pierron.

Peut-être pas très à la mode,
Mais les vieux effets, c'est commode !
Et mes grands frères m'ont laissé
Leurs défroques du temps passé.

J'accommode fort bien ces restes,
Je reprise leurs vieilles vestes,
C'est invisible, presque beau ;
Allez l' demander à... Giraud.

VALÈRE DE BANGILLE.

Le Refrain du Terme

A MAURICE MAETERLINCK

Et s'il revenait demain,
Que faut-il lui dire ?
— Dis-lui que l'on est sorti,
Qu'on va lui écrire...

Et s'il ajoutait alors
Que la chose presse ?
— Dis-lui que l'on est parti
Sans laisser d'adresse...

Et s'il insistait beaucoup
Pour toucher le terme ?
— Pouss' le doucement dehors
Et la porte ferme...

Et s'il trouve une autre fois
Cette porte ouverte ?
— Zut ! Tu nous embêt' enfin !
Dis-lui qu'on... l'enderme...

FRA ANGELICO.

DES PRESSES DE . . . .
JOS VAN LANGENACKER
. . IMPRIMEUR A HASSELT
POUR H. LAMERTIN, . .
. . ÉDITEUR A BRUXELLES.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

H. LAMERTIN

ÉDITEUR

BRUXELLES

Sommaire des N°s 6 et 7 :

Albert Mockel	*L'Adoration du Berger*	p. 161
Franz Hellens	*Le Retour*	p. 163
Georges Duhamel	*Ceux que je connais*	p. 167
Ferdinand Bouché	*Le Blanc Pennat*	p. 171
Maurice Drapier	*Poème*	p. 182
Gaston Furst	*L'Année*	p. 184
Gaston-Denys Périer	*Un Paysage de Goethe*	p. 189
Fernand Crommelynck	*La Vengeance de Papillons*	p. 199
Jean Dominique	*Les Enfants et les Livres*	p. 208
Le Masque	*Propos de Table*	p. 218
Petite Anthologie		p. 223

CE NUMÉRO EST ORNÉ D'UN DESSIN DE DRÉSO

Nos 8 et 9

LE MASQVE

BRVXELLES

1910-1911

LE MASQUE

REVUE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

ABONNEMENT : 12 numéros, 10 francs

1 numéro, 1 franc

BUREAUX :

59, AVENUE FONTAINE, 59

BRUXELLES-FOREST

Le Masque a publié des pages inédites de

Ferdinand Bouché, Remy de Gourmont, Louis Delattre, Henri de Réguier, Jean Dominique, Paul Drouot, Georges Duhamel, Louis Dumont-Wilden, Georges Eekhoud, André Fontainas, Paul Fort, Marguerite Gillot, Albert Giraud, Franz Hellens, Georges Marlow, Stuart Merril, Prosper Roidot, Blanche Rousseau, André Salmon, Charles Van Lerberghe, Horace Van Offel, Emile Verhaeren.

---

*AP22
.M35
Ser. E-I
1910/11

MELISANDE
G.M.STEVENS

Essai d'Exégèse populaire (*)

Les documents sur Loïet le Couvreur et ses loïstes sont rares. En revanche les traditions se rapportant à ces Libertins abondent à Anvers, surtout dans ce populeux quartier Saint-André aujourd'hui considérablement assaini et modernisé, parfois au grand dommage de la couleur locale. C'est là où le petit couvreur était né et où il passa la majeure partie de sa vie. Ces traditions courent dans le peuple. On vous raconte « Looei de Schaliedekker » comme le « Lange Wapper », le « Carrosse de Sang », « Druon et Brabon ». Loïet inspira même à des écrivains du terroir, des œuvres d'une fantaisie échevelée, entr'autres une pièce de théâtre devenue rarissime et due à un membre de cette populaire famille Van Ryswyck, qui donna à Anvers des bourgmestres et des poètes.

Plutôt que de compulser les écrits des gens de lettres, mieux vaut s'aboucher avec les petites gens, les faire causer, se mettre à leur niveau, s'entraîner à leurs raisonnements et à leur langage. Ces traditions se sont transmises de génération en génération, elles complètent et raccordent les données véridiques que l'érudition a puisées dans les archives sur cette mystérieuse et troublante figure d'hérésiarque. Le folkloriste supplée l'archéologue.

Ces contes, ces fables et même ces dictons en font deviner plus long qu'ils n'expriment. On découvre la réalité sous des

(*) Fragment de *La Légende et l'Histoire des Loïstes ou Libertins d'Anvers*, un ouvrage à paraître prochainement.

allusions, on procède par induction, puis par déduction et l'on finit par rétablir les faits dans leur logique. Il suffisait à Cuvier d'un minuscule ossement fossile pour reconstituer quelque monstre antédiluvien. Les devins de la poésie et les voyants de l'exégèse accomplissent chaque jour bien d'autres miracles en ressuscitant maint personnage par l'interprétation lumineuse d'un texte infime et obscur. Peut-être est-il présomptueux de ma part de tenter semblables thaumaturgies en faveur d'un illuminé méprisé sinon houspillé par les historiens graves ? Mais que l'on me pardonne cette expérience en raison du plaisir qu'elle me procura et de la jouissance que je goûte à évoquer dans son milieu et sous des traits plausibles un personnage désigné comme Tanchelin tout particulièrement à la haine des puritains de toute secte.

Henri Conscience s'arrêtait souvent à portée de voix d'une flopée d'apprentis polissant leur fond de culotte au seuil d'une porte et qui fatigués de jouer aux osselets, se racontaient ces aventures merveilleuses auxquelles l'imagerie et les guignols assurent une sorte d'authenticité. Vautrés ou accroupis sur une marche de pierre, avec leurs yeux curieux et sages, ils entr'ouvrent leur petit cœur attentif comme cette chambre rose à laquelle le compare Charles-Louis-Philippe, afin que les jolies histoires puissent y entrer. Qu'importe la venelle étroite, la crasse des murailles, les flaques d'eau ménagère ou les humidités plus suspectes encore, les tas de détritus fermentant aux avares visites du soleil ?

Quoiqu'en disent hygiénistes et statisticiens, ce fumier est favorable à la flore humaine. J'ai butiné çà et là, au passage devant ces parterres de gueusillons plus d'un détail avec les aromes duquel je tentai de composer à mon tour sinon le miel des poètes du moins la cire des historiens.

Mes petits narrateurs très imaginatifs et d'une exubérance pittoresque, documentés par leurs aïeules, enchérissent à l'excès sur les données véridiques qu'ils leur doivent. Il m'était parfois difficile aussi de recueillir leurs paroles car à mon approche, s'ils ne se dispersaient avec les moineaux picorant le crottin,

ils se taisaient subitement et me scrutaient aussi farouches que si je les avais surpris dans un passe-temps prohibé, par exemple quand ils risquent aux dés le produit de leur travail ou de leurs larcins. Assis en cercle sur les talons, le nez presque collé sur leur mise, dans le débraillé de leurs croupes arrondies sous les haillons fauves, avec leur bourrelet de linge ou de chair, leur masse à la fois élastique, fongueuse et turgescente, nous évoque plutôt une champignonnière qu'une roseraie. Ce fut pourtant un de ces vauriens germés dans les ruelles du Glaive, des Cygnes ou du Paradis qui m'adressa à sa mère un jour que l'entendant faire allusion à Loïet le Couvreur, j'avais tenté d'en apprendre plus long sur l'hérésiarque : « Ah, monsieur, en voilà une qui ne tarira point sur ce chapitre ! Elle vous en conterait jusqu'à demain ! » A ma profonde surprise je tombai sur la femme d'un violoniste de talent, dont une modestie excessive et une trop nombreuse famille avaient fait un déclassé et que seul le culte de l'art distinguait avec les aînés de ses enfants, des gagne-petit, fripiers et chiffonniers du voisinage. Quant à sa femme et à leur cadet, le polisson qui m'avait renseigné, ils demeuraient réfractaires à la musique, elle trop absorbée par les soins du ménage, lui trop attiré par les plaisirs de la rue. Je me liai avec toute cette smala ; mais l'avouerai-je, malgré ma dévotion pour Beethoven, quand le père, deux de ses fils et trois de ses filles exécutaient des duos, des quatuors ou d'autre musique de chambre du maître, le plus souvent je leur faussais compagnie pour aller relancer la brave maman au fond de sa cuisine, où elle trônait au milieu d'une tribu de chats, sa seconde famille, encore plus choyée que ses enfants. Le gamin n'avait pas exagéré la science maternelle. Il n'aurait pu me recommander plus précieuse collaboratrice. Documentée comme un musée de folklore et douée d'une de ces extraordinaires mémoires de pauvresses qui pour n'avoir rien lu, n'en entendent, n'en pensent et n'en retiennent que davantage, sachant à fond et s'assimilant à l'égal d'une seconde nature, tout ce qu'elles ont appris.

Quoique bonne catholique, Madame Williams, c'est ainsi qu'elle s'appelait, me parlait du Couvreur avec une sympathie manifeste comme d'un original, un peu paillard mais bon garçon tout de même. Avec ce qu'elle m'en a dit, je suis parvenu à rétablir la partie romanesque de la vie d'Eloi Pruystinck, je sais ses amours et ses passades ; le rôle qu'une femme aimante, tel disciple préféré et aussi un traître jouèrent dans son existence car, comme tous les messies et fondateurs de religions, Eloi devait rencontrer sa Marie-Madeleine, son Jean et son Judas. Grâce à Madame Williams, je sais les péripéties du drame qui ensanglanta le beau rêve de Loïet : la réconciliation de la chair et de l'esprit, du paganisme et de l'évangile. Véritable répertoire des anecdotes locales, elle était parvenue à recomposer fleurette par fleurette la guirlande des traditions se rapportant au couvreur, son « gentil petit voisin », car c'est ainsi qu'elle en parlait, se faisant presque sa contemporaine. A certains moments on l'aurait crue capable de double vue. Elle s'exaltait comme une pythonisse. Il n'y avait pas jusqu'aux âcres pissats des matous qui ne me suggérassent des vapeurs d'antre sibyllin. On songeait à Mme Cagliostro ou à quelque comtesse de Saint-Germain. Oui, la bonne dame en était arrivée à voir, à sentir, à frôler, je dirai presque à ressusciter Loïet le couvreur ou du moins à me l'évoquer, à me le suggestionner intensément. Et l'expression si banale : « Tenez je le vois, comme je vous vois ! » représentait dans sa bouche mieux qu'une précaution oratoire. « Le voilà ! c'est bien lui ! » s'écriait-elle un jour en me désignant un savoureux petit marchand de moules patiné et déguenillé à souhait, aussi parfumé que sa marchandise et qui poussant sa charrette en même temps que la tirait un chien famélique, modulait son cri guttural et plaintif. « C'est tout à fait l'âge, la touche, la dégaine et le galoubet du couvreur ! » Une autre fois elle avise un garçon boucher robuste, d'assez avenante tournure, joli garçon en dépit d'un teint un peu bilieux et d'un léger strabisme qui accentue encore l'expression inquiétante de ses grands yeux, mais aussi cynique du geste que du langage,

sanglé dans son tablier blanc et sa veste de rapatelle, le fusil battant la cuisse, le panier rejeté sur le dos. Et comme ce polisson moleste et brime un écolier plus jeune et plus faible que lui, la bonne femme qui me parlait de Pierre De Breeder interrompt son récit pour l'invectiver. « Vas-tu finir, grand lâche ! Ou tu auras affaire à moi ! Si ce n'est pas dégoûtant d'abuser ainsi de sa force ! » Puis, s'adressant de nouveau à moi : « N'est-ce pas qu'on dirait le mauvais compagnon de Loïet, celui qui le vendit ? »

Ma foi, j'en devenais aussi persuadé qu'elle-même, surtout qu'en s'empressant de lâcher sa victime et de décaniller, tant Mme Williams, taillée en virago, lui imposait, il nous avait lancé un regard sournois et presque maléfique.

A quelques jours de là, une petite blanchisseuse, droite, réservée, fière, proprette, un peu rêveuse, les yeux clairs, passait sans se préoccuper des hommages sincères mais scabreux que lui rendait un attroupement de vauriens :

« La noble et fidèle Dillette ! me disait Mme Williams en me la désignant. C'est bien son parfum d'honnêteté ! Sa démarche ! Son profil !... Mais vous ne savez pas... Elle me rappelle la maîtresse de Loïet... Ah quelle femme ! Presque meilleure que lui ! Mais je vous apprendrai à la connaître...»

Cependant la musique de Beethoven nous arrivant en sourdine contribuait à l'illusion. Combien de récits de la narratrice ne furent-ils pas accompagnés par un très intense adagio du musicien passionné par excellence, à tel point que certaines évocations du Libertin et de ses disciples me seront désormais inséparables des accords de mes sonates et de mes quatuors préférés. Beethoven ne se doutait pas en les écrivant que ces mélodies représenteraient autant de motifs conducteurs de ces figures plutôt décriées.

La rue de la Nacelle est d'ailleurs toute proche de celle où Loïet passa ses années d'apprentissage et même d'apostolat. Les traditions se rapportant à son aventure s'étaient perpétuées dans cette populeuse paroisse. On se les transmettait de génération en génération comme les bonnes femmes de l'époque du

Couvreur se les étaient racontées, de porte en porte, parfois scandalisées ou rechignées, en caressant la panse de leur jatte de café chaud, en épluchant des noix ou en faisant courir l'aiguille dans les nippes rapetassées de leur homme ou de leurs garçons ; l'une comptant les points de son tricot, une autre se grattant derrière l'oreille avec une aiguille, histoire de se tisonner les souvenirs. D'aucunes dévidant l'écheveau de laine avaient des gestes fatidiques de Parque. Plus d'une fois tandis que je faisais causer Mme Williams, prenant le frais, elle interpella quelque voisine pour lui faire confirmer un détail ou l'appeler à la rescousse, quand, par extraordinaire, les souvenirs venaient à lui faire défaut. Ainsi renseigné la seule difficulté pour moi fut de mettre un peu d'ordre et de logique dans ces histoires et de choisir entre plusieurs variantes se rapportant au même trait.

Georges EEKHOUD.

VERS

O mon petit, mon tout petit, ma douce chose,
Mon jardin dans la mort, mon lac évanoui,
Ma chère illusion, merci, toute déclose
Toute effeuillée, toute perdue que vous voici !

Je n'ai tiré de vous qu'une molle fatigue,
Comme du crépuscule et comme du printemps,
Quand je me suis couché dans vos mèches prodigues
De flambeaux et de fleurs, avec des cris d'enfant.

J'erre, ce soir, pareil au dieu mélancolique
Dont un pâle regard a troublé le repos
Et qui se laisse aimer par la triste musique
Que le vent de la nuit fait avec les roseaux.

1910 PAUL DROUOT.

CAPRICE

De l'esprit au cœur et du cœur aux lèvres !

Vers ou prose ? Morale, histoire, ou bien roman ?
Quel livre peut vous plaire en ma bibliothèque,
Ma douce ? Dites-moi votre humeur du moment.

Vagabonde ?

Voguons alors vers la mer grecque
Et l'Archipel tout parfumé d'îles en fleurs
Qui font une guirlande au berceau d'Aphrodite.
Homère nous dira les Dieux, et les fureurs
Des Héros que la côte asiatique invite
A ravir aux Troyens l'éternelle beauté
D'Hélène, et les travaux des jours, et la charmante
Nausicaa qui joue en un lieu écarté,
Avec une compagne, au bord du flot qui chante...
S'il te plaît mieux, avec Sindbad le vieux marin
Pour pilote à la proue, et notre fantaisie
Gonflant sa voile ailée au vent du ciel serein,
Nous irons aborder à la rive d'Asie.
Smyrne, Mossoul, Damas et Bagdad, Ispahan
Qui semble être un ciel d'or tout étoilé de roses,
Et Samarkande avec ses bazars d'Orient,
Luiront devant tes yeux ravis de tant de choses.

L'Inde mystérieuse offrira ses trésors,
Ses blancs temples de marbre où l'ombre est plus profonde,
Et ses fleuves sacrés, ses forêts, ses décors,
Pour t'acceuillir au seuil d'un palais de Golconde...

Ton humeur est plutôt rieuse ? Alors prenons
Les contes de ce grand enfant de La Fontaine,
Et sur leurs fleurs, comme une abeille, butinons
Le miel de sa candeur libertine et païenne.
Voici la courtisane amoureuse, et Mazet
Qui se fit jardinier dans un couvent de nonnes
Où je ne dirai pas tout ce qui s'y faisait ;
Des situations tragiques ou bouffonnes,
Que Boccace, modèle au goût moins délicat,
Dénouait très souvent de façon truculente
Afin qu'un pur poète, après lui, se risquât
A les parer d'esprit et de grâce élégante.
Voici des vers d'amour enchâssés au milieu
D'autres que Rabelais a suggérés, peut-être,
Et dont le tendre émoi brille toujours d'un feu
Qui n'attend que des cœurs sensibles pour renaître.

Préférez-vous revivre à la cour du Grand Roi,
Avoir un tabouret de duchesse à Versailles,
Et dans votre ruelle un abbé qui se croit
Au ciel, quand vous laissez tomber des menuailles,
De faveurs, et donnez un sourire à celui
Qui dans les vers les plus galants vous a chantée ?
Ou sous le Bien-Aimé, dans le parc où s'enfuit
Quelque biche du roi par les cerfs escortée,
Préférez-vous pas être, avec la Pompadour,
La seule que Louis entre toutes préfère ?
Saint-Simon notera le scandale du jour
De sa plume rageuse, acerbe, franche et fière,
Grand seigneur gazetier qui sert sa passion,

Et, pour défendre mieux sa noblesse authentique,
Prépare à son insu la révolution.
Chamfort et Rivarol, de leur esprit caustique,
Comme d'un arc tendu pour les flèches des mots,
Enverront à leur tour des traits d'ombre et de flamme
Dont Cupidon s'étonnera sur les trumeaux.
Et seizième du nom, Louis, acteur du drame,
Monarque ballotté du peuple aux grands, paiera
De sa tête — et saura mourir en gentilhomme —
La phrase : « Autant que moi tout cela durera ».
Alors sur l'épopée admirable qu'on nomme
La Révolution française, qui volait
Avec la Marseillaise ailée, ouvrons ces livres :
Carlyle, le rêveur amer, et Michelet,
Le rêveur tendre.

Non ! Aux fanfares des cuivres,
Tu préfères quelque chanson dans le lointain,
Qui dispense d'entendre et que l'âme devine,
Quelque chose à la fois de proche et d'incertain
Où la pensée, en folle qu'elle est, imagine
De partir en suivant l'essor capricieux
Des nuages, chargés des rêves des poètes ?
Tu as raison, ma douce : il est délicieux
D'aller sans but, à l'aventure, vers les fêtes
De l'aurore et du crépuscule, sans savoir
— Perdus dans la forêt de notre songerie —
Si c'est le jour encor, si c'est déjà le soir
Qui met dans les halliers des rondes de féerie.
... Est-ce Titania là-bas que j'aperçois,
Celle qui danse avec son ombre, au clair de lune ?
Pour la voir, Obéron rôde à travers le bois,
Et la lune s'en va, craignant d'être importune.

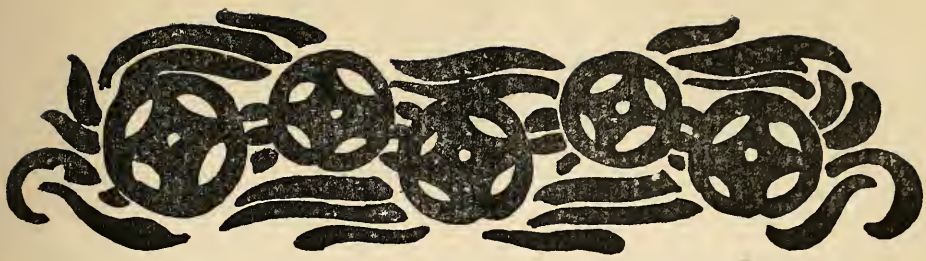
Voici des vers, les plus aimés et les plus doux :
Samain, Charles Guérin et leur maître Verlaine ;
Le pur Chénier, chéri des muses entre tous ;
Lamartine, Musset, Valmore toute pleine
De langueur amoureuse et de cris douloureux ;
L'ange de Lucifer, ce triste Baudelaire ;
Et Leconte de Lisle, Hérédia, ces preux
A qui des ciels lointains donnèrent leur lumière ;
Et le plus grand de tous, notre austère Vigny
Dont Hugo, ce titan, n'a pu courber la tête,
Qui regarde toujours plus loin que l'infini.

... Si grand qu'il soit, jamais cependant un poète
Ne te dira ce que j'éprouve dans le cœur,
Car ce n'est pas les mots seuls que l'on doit entendre,
Ni leur écho qui lentement en nous se meurt,
Mais l'accent qu'on leur donne et l'inflexion tendre
D'une voix qui caresse et dans laquelle on sent
Cette chaleur d'amour qui rayonne de l'âme.
Tout ce qui vient de toi chante dans mon accent
Qui s'assouplit ainsi que s'assouplit la flamme,
Et les mots que je dis prennent ta voix chérie
En passant sur ma lèvre où la tienne a laissé,
Dans un baiser plus long que le temps qu'il oublie,
Une empreinte que rien ne pourrait effacer.
Je t'aime ! Ces deux mots, aussi vieux que le monde,
Sont les seuls que je sache et qui soient bien de moi.
Les autres, pour lesquels ma voix se fait profonde,
Sont des mots adoptés qui me viennent de toi,
Et que ton âme a fait refleurir dans la mienne,
Afin que son parfum m'accompagne toujours.
Quel poète, à qui Dieu donna la voix humaine
Pour chanter dans le ciel ses terrestres amours,
Pourra dire jamais avec d'autres paroles,
Ce que le premier couple au jardin du péché,

Lorsque même les fleurs s'offraient dans leurs corolles,
Dit deux fois, sans l'avoir entendu ni cherché ?

Fermons les livres. Viens dans mes bras dont l'étreinte
Se fera si serrée et si souple à la fois,
Que nous ne saurons plus lequel est l'autre, sainte
Communion d'amour qui demeure sans voix,
Car les lèvres, sachant qu'aucun mot ne l'exprime,
Se scellent bouche à bouche et gardent leur secret,
Pour connaître un instant d'éternité sublime
Dont l'âme nostalgique a toujours le regret...

PIERRE HIRSCH.



Le Wallon de la Pierre

Un village sans carrière n'est pas vraiment wallon. A ceux de chez nous, pour être à l'aise, il faut, aux confins des dernières maisons d'ouvriers du village, le grand trou où chercher la pierre, les moellons pour bâtir, les cailloux brisés pour la route, les pierres taillées pour les maisons riches, les auges et les bacs pour les bêtes, et la chaux, chaux des maçons, chaux des fermiers.

On boit la chope de bière acide au cabaret voisin, en regardant tourner, dans son manège, le vieux cheval aux yeux bandés qui roule, autour du treuil, la chaîne des petits wagons. Du creux de la carrière, tout là-bas, les caisses remontent cahin caha sur leurs roues basses, au long du plan incliné.

L'excavation est vaste et sur ses bords nettement tranchés, les buissons des champs penchent leurs feuillages comme des houppes... Et les rochers des parois brillent du gris tendre et du bleu clair des yeux de nos fillettes.

Serait-elle spéciale à telle race, en Belgique serait-elle dévolue à la nôtre, « l'émotion de la pierre » ? Serait-il wallon le plaisir de creuser, de fouir, d'excaver, de descendre dans les fosses, toucher la masse dure et froide de la pierre ?

Te voilà roc immuable qui supportes le mou tapis des jardins et des labours ? En pataugeant dans ces champs gras, j'étais inquiet de ne pas te voir... J'avais peur de m'enlizer dans le terreau verdoyant de ces prairies copieuses. Mes pieds avaient

faim de te fouler, de te frapper, ô ferme carcasse du limon mouvant ; ô forte et dure, ô pierre bleue !

*
* *

Qu'elle est variée l'architecture de ces longues roches qui descendent jusqu'à l'ovale de l'eau verdâtre, luisant au fond du puisard !... Fûts de colonnes brisées ; blocs cyclopéens qu'on dirait écroulés de murailles foudroyées ; parois lisses où la pariétaire et le pissenlit piquent leur tremblotante verdure et leurs sourires dorés ; toits avancés des rochers surplombant le gouffre, sous lesquels le carrier, en petit tablier, chauffe son café de quatre heures... Dans la carrière tout est gerçures, fissures et trous, coins et recoins, aspects variés et saisissants.

Lentement, au long des heures, les hommes taillent à même la couche de calcaire qui porte le pays. Armés de leurs coins de fer, à enfoncer à petits coups de marteau, quand on croit qu'ils ne réussiront jamais, voilà qu'ils fendent et détachent des blocs énormes et réguliers. Ils coupent l'impénétrable comme nous la pâte molle ; ce qui fait feu sous notre fer impatient, eux le scient comme bois, à la longue, à la douce, à la dure.

*
* *

Doux entêtement du Wallon souriant, nous venez-vous de nos pères, les tailleurs de pierre du village ? Et notre goût de l'analyse, notre recherche de l'idée sèche et nette ; notre plaisir de la pensée qui se joue rien que pour l'émotion du jeu, sont-ils donc les équivalents intellectuels de cette habitude héréditaire qui mène le Wallon, aux caves des roches, saccager l'invisible et questionner l'inconnu ?...

Sous les saules languissants au feuillage poudré, qui bordent le large four où cuit la chaux, que d'heures douces j'ai passées à suivre les dentelles de la flamme sur les cailloux blanchissant, la mouvante moire du feu couvant, tout rose et tendre !

Au-dessus du puits en combustion, la colonne d'air chaud montait en tremblant, tel un fin rideau de transparente gaze secouée par la brise, au-delà duquel l'horizon paraissait à mes yeux comme au travers quelque vitre usée.

Et les soirs d'été, dans la carrière vide où chantent les grillons à la façon de petits ouvriers oubliés sous les roches, qu'elle est claire et pure et innocente à jamais, la source qui glougloute, montrant dans son trou de pierre, les reflets plus brillants des étoiles lointaines... Qu'il est harmonieux le chant des crapauds sonnant toujours plus loin, dirait-on, étouffées comme dans du velours, comme dans un cœur trop gros, leurs clochettes d'or.

*
* *

O choses fraîches qui coulez en chantonnant, qui vivez en priant dans les pierres ; choses dont la voix est la voix de la pierre même, vous trouverez des échos toute la vie, dans le cœur du Wallon dont l'enfance agreste cherchait, au fond de vos carrières, un asile pour ses jeux farouches, un autel pour ses tendres rêveries !...

« Carrier, carrier, qui brises la pierre
Trouvas-tu jamais, dans la pierre, un cœur ?...
— Enfant ! Pourrait-on briser une pierre
Aussi dure qu'un cœur... Une pierre
A moitié aussi dure qu'un cœur ?... »

*
* *

Dans le matin froid, par les chemins en lacets, je gravis la butte qui sépare les deux excavations d'une carrière de grès. Dans l'air piquant, les petits arbres dépouillés tremblottent. Au détour du sentier, j'écoute, je tends l'oreille. Une cloche sonne, aigre, lente, continue. Elle sonne, elle sonne, comme une cloche de bouée au large de la mer. Elle sonne, elle sonne, entêtée, sans arrêt, comme un conseil utile et agaçant... Je monte encore, et voilà le clocher tout là-haut, au sommet : une cahute que signal un drapeau blanc.

Il fait immense. La buée à peine mordue de festons plus bleus, emplit l'horizon de toute part et je ne distingue aucune forme ou site autour de moi. Le vent, d'une bouffée plus énergique, bouge à peine les lourdes draperies du brouillard, et cette cloche, cette cloche têtue m'inquiète, à présent, à la façon d'une bête que je verrais vouloir m'avertir de quelque chose et que je ne pourrais comprendre...

Tout à coup sous mes pieds, une détonation retentit, puis une autre, suivie d'un long et dur fracas, le crissement d'une formidable soie que des mains de géants déchireraient d'un coup brusque...

Je me penche sur la barrière de bois. A présent j'y vois, et c'est le vide absolu... Je domine un abîme désert, un cirque aux parois d'un lilas étrangement pâle sous les restes de brume. Au tréfond, deux hommes qui sortent d'un trou, apparaissent. Ils bondissent, franchissent les rocs épars. Subite, une détonation les poursuit, et là où ils étaient, il n'y a trois secondes, le sol penche, bouillonne, se verse en morceaux, on dirait lentement, on dirait doucement, si le bruit de fracture et de violence n'indiquait à l'instant que c'est de la pierre que la poudre a réduite en miettes...

Ils courent, les deux hommes ! Ils se penchent, portent une flamme à ras de terre, et les voilà repartis. Ils courent à grands pas, mais lourds et tranquilles. A leur cou, je distingue des cercles jaunes qui s'agitent et sur leur dos, des gibecières.

Le cirque immense comme sous leurs mains retentit de tous côtés, ils sont partout. Le panache de fumée de l'explosion est encore au-dessus de cette roche effritée, que l'explosion a déjà secoué celle-là. Sans arrêt, sans relâche, pressés et insensibles, sans se retourner pour mesurer leur ouvrage, sans un regard pour les ruines qui roulent derrière eux, les deux hommes vont toujours plus loin, canonnant le désert ; quand je ne les vois plus, je ne vois plus personne... Je suis tout seul, sur un champ de bataille en feu, dont les acteurs demeurent invisibles à mes yeux. Et cette interminable cloche qui sonne l'alarme dans mes

oreilles, et ce drapeau qui claque du vent, semblent me menacer plutôt que me secourir.

*
* *

Longue demi-heure...

Ce sont les mines qui sautent. Ce sont les mineurs qui préparent, durant le repos du matin des ouvriers de la carrière, les matériaux pour le travail de la journée. Ainsi deux ou trois fois par jour, les fosses retentissent de ces fracas qui détachent les blocs de grès que les tailleurs de pavés débiteront tout-à-l'heure.

Une odeur de poudre est montée jusqu'à moi. Enfin le soleil va percer tout à fait la brume. Un coup de vent arrache l'ouate du creux le plus profond. Son pinceau d'or d'un blanc d'hiver éclaire les parois et tout à coup m'apparaît couleur et profondeur, le gouffre...

O Dieu ! ô notre mère !... Qu'elle a dû souffrir ?... Est-ce que c'est sa chair ?... Est-ce qu'ils la mordent ?... Est-ce qu'ils l'entament à vif ?...

Ce que je vois, c'est dans la terre un trou vaste à y placer une ville ; une plaie immense taillée dans ses os et sa chair. Et les blessures de la roche sont d'un rose si tendre, d'un mauve d'aurore si innocent, d'un lilas si plaintif ; ces couleurs sont si délicates, si fraîches et si neuves, qu'elles ont l'air de vivre et prennent l'air de souffrir.

Au fond du trou de cent mètres, s'étale le dallage du grès presque à plat ; à la ronde, les bords régulièrement taillés en dix gradins égaux, marches colossales pour des jambes de géants, encerclent l'excavation entière.

Dans la paroi verticale de ces gradins, le mineur aveint chaque jour, la ration des carriers. Dans les bords vifs que la poudre déchiquette, comme sur autant de larges corniches successives se dispose la matière des pavés à tailler. Ici rien de scié, comme dans la carrière de petit granit ; rien de régulier, comme pour la préparation des matériaux de construction ; mais des

éclats violemment arrachés à même la roche cristalline, en un travail presque saignant et douloureux.

*
* *

Une armée de trois à quatre mille hommes, dans certaines de nos grandes carrières de grès, dépèce les débris arrachés aux bancs de porphyre. Durs hommes, Wallons de quartz, des têtes qu'on sent aussi dures que les blocs que foulent les pieds, des yeux aussi francs, aussi pénétrants, aussi bons que les fleurs de cristaux précieux que sertissent les masses rocheuses.

Indomptables et infatigables, fidèles et intraitables, ces hommes, sans amitié, ne font rien. Ces Wallons-là ne tergiversent point. On dirait que leur pensée n'est plus qu'un instrument d'action qui brise et rompt en éclats, au lieu de peser les raisons.

La masse de cinquante livres au bout des bras, à coups formidables et qui semblent menus tant ils sont précis, tant ils sont assénés avec aisance, ils taillent, droit comme un diamant, le verre, des blocs de porphyre où nous frapperions en vain durant des journées... A leurs regards, la masse dense du grès dévoile ses veines friables, ses dessins secrets, ses faiblesses cachées. Pour eux, la pierre vit. Elle se défend et se donne. Et ils sont si sûrs d'eux-mêmes et de leur cœur, que leurs mains sans élan frappent, du premier coup, des coups gigantesques.

Ainsi se tranchent dans la roche wallonne les pierres qui couvrent les routes de tout le pays.

Ainsi notre terre se vide, nos montagnes s'effritent, nos collines s'applanissent. Ce que les frottements des météores et des torrents ont fait lentement à nos vallées, jadis aux époques primitives du globe, le travail humain de la volonté aujourd'hui achève... Nous livrons à la pesanteur ; nous lançons à la chute infinie, la poussière de notre aire natale.

Etrange destin ! La Wallonnie depuis le début des âges s'écoule vers le gouffre du Nord, et se vide dans la Flandre. Ce sont les sables de nos limons, les graviers de nos rivières,

les feuilles de nos calcaires et de nos ardoises, les blocs de nos grès, ce sont les os de la Wallonie qui durcissent, depuis des siècles de siècles, la chair inconsistante du Plat-Pays. Et c'est notre volonté au dur travail de la pierre ; c'est notre entêtement de carriers qui solidifient les boues et les sables, où nos frères septentrionaux frappent fièrement du talon.

*
* *

Le sentier du seuil de l'églisette campinoise au seuil de l'auberge, c'est la terre wallonne qui le pava ! Le beffroi, qui garde si haut, si fier, le cœur de la Flandre, c'est des os de Wallonnie qu'il fut bâti. La croix de pierre, au bord de la mare du suicidé, si verte sous ses tristes nénuphars, c'est de la carrière de mon petit village du Hainaut qu'elle fut montée au jour pour le rachat d'une pauvre âme... Nos maisons, toutes nos maisons, du palais de nos princes, à la masure de nos porchers, c'est la chaux des cailloux wallons qui les tient debout, pour la paix et la prière, pour la gloire et pour la joie !...

Et ainsi dans la Patrie, tout ce qui s'érige, tout ce qui s'y lève gai et fier vers le ciel, est sorti de la Terre, pour proclamer notre âme et la chanter.

Louis DELATTRE.

Extrait d'un volume : LE PAYS WALLON, édition nouvelle illustrée, à paraître prochainement chez Lebègue et Cte, Bruxelles.

LE SOIR

La changeante beauté du soir multicolore
Selon le jeu mouvant de l'ombre et des clartés
Prête une âme au décor et pare les forêts
D'un charme que l'instant diversement colore.

La gamme des couleurs chante l'hymne sonore
Qui flotte sur la molle indolence des prés.
Le fleuve à l'horizon et les cieux empourprés
S'embrasent d'un reflet réciproque d'aurore...

Mais l'ombre est à l'affût tout le long des coteaux ;
Elle rampe sans bruit et met sur les plateaux
Le voile envahissant de ses crêpes funèbres ;

Et voici sur la plaine où le jour va mourir,
Aux cieux et dans ton cœur à la fois se rouvrir
La source intarissable et lente des ténèbres.

CAMILLE MARYX.

Les Enfants et les Livres

CONFÉRENCE

(Suite).

Mais nous saurons toujours l'admirable scène lyrique du palais endormi que traverse, au bout de cent ans, le Prince au beau visage : « Alors, comme la fin de l'enchantement était venue, » la princesse s'éveilla, et, le regardant avec des yeux plus tendres » qu'une première vue ne semblait le permettre : » Est-ce vous, mon Prince, lui dit-elle, vous vous êtes bien fait attendre...

Ce passage-là, cette strophe, la poésie de notre enfance ne l'oubliera jamais. Jamais non plus le geste de sœur Anne, anxieuse au sommet de la tour, et le dialogue haletant : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?... Je ne vois rien que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie. » Jamais, non plus, le carrosse de Cendrillon, ni l'image du petit Poucet grimpé dans l'arbre ténébreux et qui, au loin, voit briller comme une chandelle, les fenêtres de l'ogre.

Il n'y a pas de doute : c'est bien de poésie que l'enfance a besoin, puisque, d'elle-même, en secret, elle fait le partage et sème au vent d'oubli ce qui est le moins poétique.

Certainement, c'est pour cela aussi, que nous n'avons guère plus en mémoire les contes des frères Grimm, nés d'une fantaisie sans lien, souvent grimaçante, dont l'intérêt s'éparpille et s'évade avec l'effarement passager qu'ils produisent. Ces histoires-là ne

visent qu'à surprendre ; elles surprennent en effet, on s'en amuse, on les oublie.

Je ne puis m'empêcher de rapprocher dans mon esprit les phénomènes littéraires qui se passent chez les enfants de ceux que l'on voit parmi nous. Le public des petits — pourquoi en douterions-nous ? — a, lui aussi, ses livres à succès, et je veux dire ses *mauvais* livres à succès, comme le public des grands applaudit au théâtre, de mauvais drames, sans élévation, sans pensée. C'est que, les petits comme nous, ont des nerfs et des sens, c'est que leur jeune instinct qui n'est ni tout bien, ni tout mal, mais seulement celui de *vivre*, l'avidité, la curiosité du monde, se nourrira si vous le lui donnez et ne lui donnez que cela, d'un pain grossier sans levain et sans sel. Il faut manger si l'on a faim. L'imagination des enfants a faim sans cesse et demande toujours.

Il s'est trouvé, il se trouvera encore, pour alimenter nos plus bas, nos plus méprisables désirs, des faiseurs de livres habiles ; ils passent brutalement l'archet sur le violon de nos nerfs ; ils viennent avec une bonhommie écœurante nous flatter dans nos lâchetés, nous caresser dans nos veuleries intérieures.

Ils conviennent hypocritement que nous sommes nobles, désintéressés mais faibles, et que tout effort serait vain ; ils nous donnent à contempler des actions et des êtres taillés à la mesure exacte de l'animal qu'il faut repaître en nous si nous ne voulons périr tout entiers. Ces gens-là sont de pauvres sires. Ils ont le succès, c'est assez pour eux.

Mais il s'en est trouvé — et ceci, véritablement est criminel — qui ont passé leur existence à composer pour les enfants des poisons plus subtils et d'un effet plus sûr ; ils ont écrit pour eux le feuilleton sentimental, vulgaire et bête, la comédie aux adroites ficelles où l'on retrouve sur la scène, avec une excitation folle, un délire de convoitise, le jeu sadique des mères fouettant les enfants, des enfants riant des infirmes, des domestiques humiliés devant une assemblée nombreuse et des simples d'esprit ridiculisés par des esprits forts dont le langage fait rougir.

Je l'ai entendu dire ou je l'ai lu : on a élevé en France un monument à la mémoire de Mme de Ségur, née Rostopchine. Mais moi, je songe et je vous crie : Qu'on brûle dans chaque maison l'horrible amas de tant de platitudes, de sottises et de laideurs, que l'on purifie l'atmosphère partout où ce nom trop connu aura sonné près de celui de nos enfants, et qu'on répande au lieu du sacrifice comme une libation expiatoire, la poésie exquise d'Andersen.

Voici, voici le rafraîchissement de l'âme, la fleur simple née à la fois dans l'herbe des prairies danoises, à l'ombre du sapin à qui parlaient les hirondelles revenues de l'Egypte rose, et dans le cœur naïf et délicat du jeune étudiant méprisé. Hans Andersen, le doux, le noble et grand poète, mieux que tous ceux qui l'avaient précédé, a chanté d'une voix expressive et charmante le secret idéal des rêveries d'enfance. Son imagination, comparable parfois à celle du conteur des Mille et une Nuits, est comme accrue en profondeur par cette sensibilité mélancolique et souriante où baigne son œuvre ingénue.

Celui-ci aimait les enfants et il aimait les choses : Il les aimait avec ce qu'il avait en lui de plus généreux, de plus beau, avec son âme, avec sa charité, son indulgence et sa candeur ; avec sa vertu d'honnête homme et tous les souvenirs accumulés des jours où son père, le pauvre artisan, taillait pour lui des marionnettes hautes d'un pouce ou bien le promenait par la forêt mystérieuse en tenant tendrement serrée sa petite main chaude.

— Andersen, ô Poète, toi qui eus assez d'âme pour en donner même au petit soldat de plomb et à la danseuse en papier de soie, ô Poète ! toi qui entendis et compris la tristesse craquante et gémissante de la vieille maison ruinée où tout se meurt, toi qui fus l'étudiant moqueur et attendri qui, tenant la petite Ida sur tes genoux, pouvait voir dans la nuit d'hiver danser la ronde des fleurs d'été, ce n'est pas toi, poète, qui eusses craint, par fausse pudeur, de parler aux enfants du grand mystère de l'amour et du sacrifice d'amour.

Tu fis ce conte admirable entre tous, d'une Sirène de la mer qui s'éprend d'un mortel... Vous en souvenez-vous? — Elle l'avait d'abord sauvé d'un grand naufrage, mais lui ne la connaissait point, et il vivait dans son palais doré dont l'escalier de marbre descendait jusque sous les flots.

La petite Sirène, vous en souvenez-vous? dans son jardin d'algues et de coquillages avait toujours été tranquille, rêveuse et un peu triste... Mais à présent qu'elle avait commencé d'aimer le Prince, elle l'était devenue bien davantage et quand elle eut, pour lui, pour vivre à son côté, pour le voir et pour le servir, sacrifié sa part d'éternelle allégresse, sa voix miraculeuse, et quitté pour jamais ses demeures marines, — quand elle put marcher enfin, comme les femmes, devant celui qu'elle aimait tant, et danser sur ses pauvres pieds que des couteaux invisibles blessaient, alors, il détourna lentement son visage de l'enfant muette et navrée, et sourit d'amour à une autre.

Et la nuit qui suivit — vous en souvenez-vous? — fut une nuit d'étoiles. Les sœurs mélodieuses de la triste Sirène, montèrent, les bras enlacés, à la surface de la mer ; elles avaient coupé leurs beaux cheveux flottants afin que la sorcière leur donnât en échange, un couteau pour tuer le prince. Et le charme serait rompu, l'enfant désespérée ne languirait plus près des hommes ; le désir d'une âme immortelle quitterait son esprit troublé, et, au lieu de mourir comme un peu d'écume qui s'évanouit, elle vivrait encore des siècles enchantés, au sein des vastes profondeurs.

La petite Sirène, — vous en souvenez-vous? — regarda le Prince endormi. Il dormait auprès de sa femme. Ils étaient heureux! Il était heureux !... Alors, elle lança le couteau dans la mer et s'y jeta aussi comme une mouette éperdue !...

Mesdames, Messieurs, ce conte est à la fois un drame, un roman, un poème : Il porte en lui, comme une étoile, l'image la plus pure de la tendresse quand elle est parfaitement belle et désintéressée. Son symbolisme, qui n'apparaît pas aux enfants, les pénètre inconsciemment d'un bien-être idéal et les gestes de

la bonté, du dévouement et de la générosité deviennent par lui naturels, nécessaires, irrésistibles.

Si je l'ai pris pour modèle accompli de la sorte de poésie qui est en même temps le mieux accessible à l'enfance et bien plus grande et haute qu'elle, c'est que, je le répète, il faut souhaiter que les livres soient entre les mains des petits, autre chose que des jouets. Qu'ils aient la balle et le cerceau et la raquette et la bride aux grelots sonores. Mais que s'ils viennent s'accouder, le jeu fini, ayant encore aux tempes, la moiteur de la bonne course et dans leurs yeux émerveillés l'ivresse du rire innocent, que ce ne soit jamais auprès d'un bouffon dérisoire qui grimace pour eux la vie, disant qu'il la façonne ainsi à la mesure de leur intelligence.

Que ce soit bien plutôt aux genoux des poètes : Eux seuls savent avec beauté, délicatesse et fermeté féconder et conduire une âme, qui porte encore le duvet de la fleur. Ils la feront rire et pleurer, cette âme, et son rire sera plus pur que le cristal des eaux, et ses larmes seront héroïques et douces, un raffraîchissement d'aurore qui n'amollit point, mais élève, redresse et raffermit. Ils feront aussi que ce roseau pense, c'est-à-dire qu'il soit, pour l'avenir, un *homme*.

J'insiste, Mesdames et Messieurs, car je n'ai pas fini de vous parler de la beauté des légendes et des contes, de la part que je voudrais qu'on leur fît dans l'éducation des enfants, de la nécessité qu'il y a pour nous tous à reconnaître que l'imagination et que la sensibilité ne sont point choses vaines, mais urgentes, pressantes, et qu'il faut songer à les cultiver à l'égal des plus nobles dons de notre intelligence. Le germe même de ce qui rend intelligent y est enclos, je veux dire la faculté de comprendre, de prendre en soi, de faire sien le spectacle, sinon indifférent, du monde ; je veux dire la sympathie qui seule donne un sens aux phénomènes de l'existence morale.

La sympathie qui fait comprendre, la sympathie qui rend intelligent, c'est elle qui d'abord descend comme la grâce des lèvres de celui qui parle, vers le cœur de ceux qui écoutent.

Quelques romanciers dont certains ouvrages peuvent être lus en entier par des jeunes gens de 15 ans, semblent touchés de cette grâce insigne à tel point que la substance même de leurs livres, la marque distinctive de leur art, est cette non pareille et chaude sympathie. Quand je vous aurai rappelé les noms si chers de Daudet, de Dickens, et que vous aurez vus se dresser dans vos souvenirs « les vieux » des *Contes du Lundi,* la silhouette transie du Petit Chose, ou bien l'image inoubliable d'Etienne Blackpool et de Rachel traversant les « Temps difficiles » comme une voûte de ténèbres éclairée seulement de leur sublimité, si résignée, si généreuse, j'ajouterai le grand nom de Tolstoï dont quelques contes, écrits avec une simplicité biblique sont comme un bréviaire de grave amour et de fraternité.

Mon projet n'est pas aujourd'hui d'examiner les œuvres littéraires capables d'intéresser des garçons et des jeunes filles qui ne sont plus proprement des enfants. Mais puisque j'ai touché à ce point délicat et puisque je vous parle ici de livres faits de poésie et de réalité, permettez-moi de m'arrêter et de rêver l'espace d'un instant à certaines merveilles nées dans notre pays pour la joie des cœurs de 16 ans et l'enchantement des poètes : je parle de « *l'Ombre et le Vent* » de Mme B. Rousseau, je parle du recueil de contes de Louis Delattre intitulé « *Une Rose à la Bouche* ».

Que vous dirai-je du premier de ces livres ? Il est d'un genre unique dans sa forme suave, pure et sobre d'amphore étroite qui verse un lent parfum ; il est fait avec de l'amour, du souvenir et des paysages si simples qu'on y respire l'éternité du cœur et l'éternité de la terre comme si l'on posait les lèvres dans une touffe d'asphodèles au chevet fleuri d'un tombeau. Qu'il serait pauvre de nature, indigent de mémoire et d'âme, l'adolescent qui lirait ce poème sans éprouver l'enivrement mélancolique d'incliner la tige flexible de son désir naissant vers la plus belle heure du jour et vers la plus délicate lumière !

Quant aux histoires que réunit la douce image évoquée par le titre : Une rose à la bouche, quelques-unes, vous le verrez,

vont, par d'autres chemins, joindre l'œuvre de ceux qui, dans tous les pays regardèrent le monde avec les yeux clairs et apitoyés d'une allègre ferveur à vivre. C'est là que gît surtout la beauté pathétique des contes de Louis Delattre.

Imaginez un jeune homme ardent et joyeux venu pour être médecin des villages bruyants et doux de Wallonie dans les froids hôpitaux de notre capitale. C'est un savant déjà, mais, chose rare, c'est un poète aussi. Surtout, c'est une âme si vive, si cordiale et chaude, si emportée d'un grand désir de vivre et de sourire qu'elle illumine autour d'elle les choses et semble un thyrse vert aux mains d'un dieu dansant.

Des maisonnettes gaies où vit le joli bavardage des fillettes et des grands-mères, dans ce coin du pays wallon dont les noms : Landelies, Hourques, Fontaine-l'Evêque, semblent vous retenir comme des haies feuillues d'épines et de liserons, il apporte entre les lits blancs alignés dans l'infirmerie une brassée de genêts d'or et de lilas mouillé. Sur tous ces misérables dont la maladie et la mort sont l'épreuve continuelle, il se penche avec tant d'amour, un tel vœu de bonheur éclate dans ses yeux qu'on dirait qu'il lui faut presser son cœur de ses deux mains pour l'empêcher de se briser dans sa poitrine.

Et la poésie coule à flots de ses lèvres rustiques qui n'ont pas oublié les refrains du pipeau natal. On le voit conduisant sa muse, une fillette à la mine éveillée, à la bouche de fraise, aux pieds alertes, à travers toutes les détresses que son rire adorable et bon amoureusement transfigure.

Elle est ici et elle est là : Vous pouvez à peine la suivre. A l'innocent qui tourne et tourne une manivelle illusoire et, pour rassurer l'enfant presque aveugle, feint de souffrir à peine quand le vieux médecin soulève ses paupières rongées de maladie, elle tend une rose qu'il prend avec les dents et garde pour l'éternité...

Son clair et ravissant langage va et vient comme un « preste orvet » chatoyant et capricieux. Le style fuit sans cesse et reparaît et fait mille détours comme celui qui marche enivré d'un matin d'avril, et, distrait, ne suit pas la route ; mais il grimpe au haut

d'un talus pour découvrir quelque verger en fleurs, retourne et ramasse un caillou, cueille une violette, s'élance et puis s'arrête, et d'espoir et de joie s'écrie...

Art original entre tous, livre admirable et qui renferme des chefs-d'œuvre ! Si vous en savez pas ce que la réalité la plus sombre, la plus mesquine, l'observation aiguë des souffrances du corps et des misères pitoyables de l'âme peuvent emplir d'intelligence, de sympathie, de bonté ineffable un cœur hautement né, simple, fort et sensible, lisez l'histoire de Finette la petite fille de l'hôpital.

Mais, que dis-je ? lisez-les toutes, et, quand revient l'hiver, par un jour de gelée mystérieux et calme, faites entendre à vos enfants celle de leur doux patron Saint-Nicolas : c'est la vieille légende rebâtie et repeinte, du saint à la barbe fleurie, du boucher et des trois enfants :

Que cela sourit joliment dans le cadre neuf, frais et compliqué d'un vrai village du Hainaut, des bois, des sentiers, des ruisseaux connus ! Et que cela est dramatique aussi, simple, terrible, inévitable, comme la justice idéale et l'égale durée des jours... Il est bien vrai qu'il faut d'abord interpréter avec la voix, l'accent, ce que nous livrerons quelques années plus tard en proie aux seules facultés intelligentes de nos filles et de nos garçons.

C'est l'acheminement certain pour leur former l'oreille aux phrases bien écrites, pour leur former l'entendement à la compréhension des images parlées. Mais, si vous le faites, aussi, quel plaisir savoureux de voir suspendus à vos lèvres dès l'âge de 8 ou 9 ans, ces petits êtres, qui s'enchantent déjà du bruit mélodieux d'un style, d'un langage sensible et pur au fond duquel gît la beauté comme une étoile dans la fontaine familière.

Pourtant, restreignons-nous encore ; et puisque malheureusement restent trop rares, en français, les livres écrits d'un beau style dans les collections enfantines, revenons à ceux qui, au moins, venus d'ailleurs, conservent dans la traduction la vitalité essentielle de l'imagination et de la sensibilité.

Je crois qu'on peut, dans ce concours, sans être accusé d'injustice, accorder aux Anglais la palme.

Ils ont mieux, plus abondamment et plus gracieusement aussi le sens de la vie puérile, le tact qu'il faut pour enchanter d'une poésie instinctive les petits actes qui composent le jour, d'une aurore à son lendemain. C'est avec des rimes chantantes, et que la tradition habille d'anciens vêtements de couleur que la nourrice et la maman enseignent tout d'abord la langue maternelle aux bouches doucement balbutiantes. Sur des gravures d'un penny ou bien dans des livres dorés que des artistes ont remplis d'admirables figures, le petit doigt du bébé d'outremanche, montre inlassablement un cortège de personnages qu'il connaît aussi bien certes, que la cuiller avec laquelle il mange, ou les brides nouées au menton de sa nurse. Il sait aussi que l'histoire se dit en paroles magiques, fables immémoriales de 4 ou de 10 lignes : C'est la « reine des cœurs qui faisait des tartes, Jack Horner assis dans le coin mangeant son gâteau de Noël, Little Bo Peep pleurant pour un agneau perdu et Sally qui n'avait pas d'ordre, et les trois petits Pigs qui s'en vont au marché. »

L'ingénu pittoresque de ces premiers romans dont l'aventure se déroule entre le pouce et le petit doigt de la main, les Anglais ne l'inventent point ; il est en eux, dans leur langue à la fois baroque et gazouillante, dans leurs coutumes, dans leur façon de se vêtir, de se loger, de se nourrir ; dans l'odeur même de leurs vieilles maisons confortables et gaies, mais surtout dans leur caractère où des brumes semblent toujours entortiller d'un rêve imprécis et léger l'inébranlable pieu d'une tradition ancestrale.

Aussi ne leur est-il pas difficile d'envelopper l'existence habituelle des enfants d'une sorte de prolongement fantaisiste qui les maintient dans une sphère toute à eux, sans aucune singerie possible des perversions du monde.

Ceux qui écrivent, là-bas, pour les enfants, n'ont qu'à ouvrir la porte des chambres où l'on joue, des jardins où, sous un pommier, quelque jeune mère, en chantant, raccommode le linge et berce un nouveau-né : s'ils savent regarder et s'ils peuvent

comprendre, ils font de tant de grâce et de simplicité la matière d'un conte qui n'est ni moins complexe ni moins intéressant que la réalité de chaque jour. D'ailleurs, il faut en convenir, tout ce qui s'adresse à l'enfance, semble chez les Anglais spécialement pur et sain : plus libres dans leurs mouvements et cependant plus réservés dans leur tenue, ils préservent jalousement les petites filles et les petits garçons de certains contacts froissants et grossiers. Par l'imagination, la fantaisie et le réalisme innocent des livres qu'ils leur offrent et inventent pour eux, ils sont nos maîtres dans cet art difficile.

L'éditeur Hetzel, autrefois, (il y a de cela peut-être 50 ans) comprit la leçon et l'exemple. Il fit traduire des ouvrages anglais, des histoires américaines qui forment encore aujourd'hui le meilleur fonds de nos bibliothèques enfantines ; même il encouragea l'imitation du genre et publia bientôt une série de contes signés de grands noms romantiques : George Sand, Balzac, Musset, Dumas, Nodier.

Souvenez-vous des remarquables aventures de Tom Pouce, de Polichinelle, du Prince Chènevis, de M^r^ le Vent, de Mme la Pluie, du Casse-Noisette, de Trésor des Fèves et de Fleur des Pois. J'en cite quelques-uns dont la gloire est vivace en moi à cause de l'enchantement d'un concours si gracieux d'images fantaisistes.

Mais, que vous entriez chez un libraire de Londres ou de Dublin, et rien qu'à contempler les reliures illustrées destinées aux mains des enfants, vous vous sentirez enfin là, dans le vrai pays des histoires, des gravures coloriées, de la magie douce et puissante qui enlève l'esprit comme une bulle et le souffle au loin, dans le songe...

Je craindrais, Mesdames, Messieurs, d'abuser de votre patience, en ouvrant devant vous encore une vingtaine d'exemplaires tout différents les uns des autres, des livres que contient, à Londres, la première librairie venue. Ce serait long, d'autant plus long que je ne pourrais m'empêcher de m'extasier à chacun, sur cet art délié, varié, pittoresque, avec lequel les gens de ce

pays dessinent, peignent, enluminent... On connaît quelques noms fameux : Walter Crane, Caldecott, Kate Greenaway ; mais ils sont légion ceux qui savent d'un trait, d'un contour, d'une fleur, d'une figure d'un décor vivement planté, saisir, dans l'esprit de l'enfant, pour le développer suivant le goût le plus exquis, le germe de curiosité, le plaisir de la vue, cette joie idéale de se représenter les choses de l'esprit plus nettement peut-être que celles de la vie.

Puisqu'il faut se borner, je m'arrêterai seulement au chef-d'œuvre entre les chefs-d'œuvre. Il y a trois ans de cela — ce fut un véritable évènement pour ceux qui parmi nous s'occupent passionnément de ces choses — nous vint encore d'au-delà de la mer, un beau livre d'images.

La librairie Hachette fit traduire en français le *Piter Pan* de l'Ecossais *Barrie ;* et ce qu'il y a de sacré, d'ingénu, de candidement songeur dans l'attitude de l'enfance, semble avoir trouvé tout à coup son impérissable formule.

Piter Pan est un être presque indéfinissable... Comme les dieux sont nés à l'image des hommes et se sont élevés du centre même de leur cœur, de la moelle de leur cerveau jusqu'à l'éther impondérable, lui, Piter Pan, il est issu, semblable à eux, du souffle et du vagissement des nouveaux-nés, de la douceur craintive des yeux qui confondent encore toutes les saisons de la terre, de l'innocence et de la foi des tout-petits qu'au fond de leurs berceaux visitent les prodiges.

Piter Pan, âgé de 7 jours, rejette sa condition d'homme et s'échappant par la fenêtre retourne vers les jardins de Kensington, dans l'île des oiseaux, sur la rivière Serpentine. Car, (ainsi que vous le savez), tous les enfants naissent d'abord sous la forme d'oiseaux : ils ne perdent leurs ailes que plus tard quand ils ont aussi désappris la langue des oiseaux. Quelques-uns, d'ailleurs, doivent s'en souvenir toute la vie ; ceux-là sentent parfois une étrange démangeaison aux épaules, à la place où étaient les ailes : on les appelle des poètes, c'est-à-dire ceux qui ne pourront jamais être tout à fait des grandes personnes.

Donc, Piter Pan s'envole par la fenêtre ouverte dans sa longue chemise de nuit blanche. Je le vois, sur l'image, avec sa tête ronde de nouveau-né, ses tout petits bras étendus, et là-bas, loin sous lui, Londres fumeux, brumeux, immense, avec St-Paul, les cheminées, les quais. Et le voici venu, pauvre petite chose étrange, dans le jardin du roi qui appartient, en vérité, aux oiseaux et aux fées. Son aventure est ravissante ! Ce n'est pas que des nouveautés l'étonnent ou l'effraient : bien au contraire, à mesure qu'il va, de geste en geste, de rencontre en rencontre, il se *souvient* tout simplement, ainsi que peut le faire chacun de nous s'il veut, dans une foi profonde, fermer les yeux et serrer dans les mains pendant un long instant, sa mémoire entre ses deux tempes...

Oui, je vois bien qu'il se souvient ! Quand il est assis sur la branche du grand arbre tordu, au bord de la rivière qui blanchit dans le crépuscule, en face de Salomon Caw, le corbeau sage et vieux qui l'entretient, son cher visage de bébé est pensif et naïf et non pas étonné. Aussi quand il s'embarque pour traverser la Serpentine, dans un nid construit par les grives, avec sa chemise de nuit hissée comme une voile... aussi, ce jour inoubliable où il se suspendit à la queue du grand cerf-volant que cent petits oiseaux enlevèrent dans les nuages et d'où il retomba dans le bassin des cygnes, grelottant et toujours pensif.

Puis, il connut toutes les fées : Celle qui danse sur un fil d'araignée tendu entre une ronce et un roseau — celles qui se tiennent en robes d'apparat, assises sur des champignons autour de la nappe formée des châtons floconneux du saule ; — celles qui vivent dans la forme des plantes, des feuilles, des corolles et dont vous êtes entouré à chacun des pas que vous faites dans tous les jardins de la terre : « Mais si vous les regardez et qu'elles craignent de n'avoir pas le temps de se cacher, elles ne bougent plus et font comme si elles étaient des fleurs. »

Au milieu de tant de prodiges, le pensif petit Piter Pan accomplit sa destinée immortelle.

Je l'ai dit, il est un symbole, et il est un dieu ravissant. Son nom l'indique, il est Pan parmi ceux qui chantent, et, comme eux, sur sa flûte, il chante. Il vit nu dans les doux buissons que le soir emplit de murmures et l'aurore de perles d'eau ; il parle aux bêtes innocentes et prend leur sagesse farouche ; pourtant il ne rit pas, il ne fait que sourire et le plus souvent il médite : C'est que, pendant 7 jours, une caresse maternelle, des mains attiédies d'amour l'avaient bercé dans la maison des hommes ; il *avait dû* être un petit garçon ; il avait reculé d'un bond d'oiseau hors du vrai monde et reconquis pour un moment des ailes d'ange ou d'hirondelle. Et maintenant Salomon le disait, il n'était qu'un « entre-les-deux ». Toujours la nostalgie de la vie ordinaire des enfants qui ont eu le courage de vivre, le touchera d'une suave, d'une belle mélancolie.

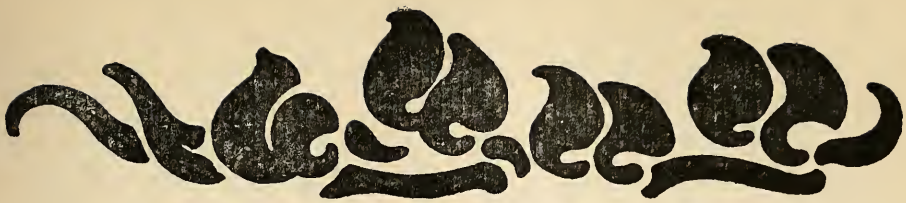
Mais il faut bien que j'abandonne ici l'analyse de ce poème dont le charme m'entraînerait à de trop longues digressions. Je terminerai donc en vous priant de réfléchir pendant quelques instants encore, aux délicats problèmes que j'ai eu l'occasion de soulever dans cette causerie. Mesdames, Messieurs, quoiqu'on aît pu vous dire en d'autres circonstances sur le danger d'entretenir la sensibilité et l'imagination par des féeries absurdes, vous sentirez peut-être maintenant qu'il n'y a plus absurde et plus courte notion du monde que celle qui prétend nous limiter et nous restreindre à cela seulement que nous pouvons toucher en tendant les deux bras.

Si Barrie a écrit, dans ce siècle de fer, de froids calculs, de statistiques, d'infaillible géométrie, le poème de Piter Pan, l'enfant-oiseau, le petit dieu rêveur et enivré, c'est le signe mystérieux que nous avons encore, que nous aurons toujours l'inapaisable faim de l'irréel, que nous entendons, dans notre âme, l'appel des fées et des sirènes.

« Quand le premier enfant, dit cet admirable poète, quand le premier enfant éclata de rire pour la première fois, son rire se brisa en un million de morceaux qui sautèrent de tous côtés. Ce fut l'origine des fées. »

Ne tuons pas les fées, n'étouffons pas sur les lèvres charmantes ce rire gazouillant qu'y a laissé l'émouvant souvenir d'une antérieure vie aîlée. Gardons la foi. Ayons aussi la bonne foi, et songeons que ceux-là qui savent le plus clairement lire dans les yeux de Minerve l'ordre impérieux de la science, sont les mêmes parfois à qui les muses tendent la coupe emplie de miel et qui gardent, en souriant, une rose à la bouche !...

JEAN DOMINIQUE.
(MARIE CLOSSET).



BRUYÈRE BLANCHE

ROMAN

I

Il a plu. Sous bois les chemins glaiseux défoncés par le charroi sont pleins de flaques profondes et jaunes, où se reflète un ciel que la chaleur du jour lave déjà de ses feux clairs. Lawrence surgit du taillis. Noir dans cet air limpide, il porte avec élégance un rude costume de velours. Anne apparaît à son tour, ébouriffée et charmante, le chapeau de paille glissé dans la nuque, des aiguilles de pins dans les cheveux. Ils se regardent en souriant. On voit que tous deux sont un peu ivres de cet air forestier.

Lawrence l'aide à descendre le talus, retient un instant dans les siennes, une petite main glacée. Ce regard loyal qu'elle a, ce sourire furtif, cette assurance un peu garçonnière à la fois et caressante, il les reconnaît bien, il les a connus chez une petite fille silencieuse, qui était Anne à treize ans.

Au loin on entend de faibles abois. Le pivert malicieux frappe du bec le tronc de l'arbre. La cognée sonne dans l'étendue verte. Et votre frère, dit Lawrence... perdu? Oh Philippe, crie-t-il aussitôt d'une voix perçante. Rien ne répond. Un coup de feu éclate. Sans doute l'égaré se console de sa solitude en braconnant audacieusement.

Ils marchent. Anne ne dit rien. Le temps passe, léger, furtif, parfumé de pluie et de tan. Il l'interroge du regard. Je ne sais pas, dit-elle avec lassitude comme si elle avait compris la question

de ces yeux fiers. Alors ils avancent dans la forêt, pleine de vent et de fuite, de bêtes et d'oiseaux. Un jour qu'ils étaient ainsi « Vous êtes bon », avait dit Anne, pensivement. « Pourquoi êtes-vous si triste ? » avait répondu Lawrence. Dès lors, elle eut confiance en lui.

Au détour du chemin Philippe paraît, un demi sourire de triomphe sur ses lèvres minces. Sa carnassière se gonfle d'un beau lièvre roux, qu'Anne regarde tristement. Lawrence, pensif, prend les devants.

Une grande noix-de-pin attire son attention. Il la ramasse. Elle est mouillée et molle. Ses petites écailles humides sentent la résine. Lawrence songe à l'hiver, aux grandes sapinières froides, aux villages tassés dans leurs vallées, à la petite Anne gelée et amusante qui court dans la neige. Il songe au feu qu'il allume dans sa maison de trappeur, à des livres qu'il a lus, aux lettres qu'un poète lui adressait pour lui dire qu'il cueillait des perce-neige et les donnait à sa petite fille qui avait trois ans et demi, que le Brabant était couvert de neige, que son village avait l'air d'un béguinage et sa maison d'un pensionnat.

Il regarde cette noix-de-pin, noire et parfumée, et il l'aime comme, étant enfant, il aimait ces tristes jouets allemands qui sentent le vernis frais. Il ralentit le pas, attend la jeune fille et lui offre ce petit hérisson des sapins et du vent. Merci, dit Anne, merci, avec un joli regard reconnaissant, est-ce que... est-ce que je dois la garder ?

Oui, dit Lawrence, vous comprenez... c'est la forêt, c'est mon ami, c'est sa petite fille qui vous la donne, et tout ça c'est moi.

Il la regarde malicieusement. Il pense à un verger, il pense à l'Escaut, à une barque à voiles, il regarde les jolis yeux qui le regardent et « Tiens, pense-il, la forêt ne meurt qu'en automne, alors... alors, cette noix, il y a si longtemps qu'elle est morte » et il rit gentiment, comme il fait quand il a peur que ses yeux ne troublent l'enfant craintive, qui a tant de confiance.

II

Souvent ainsi les trois compagnons exploraient le pays. Le printemps léger et furtif, sautant de hutte en hutte, comme une bête des bois, les avait quittés. Sa générosité indécise avait laissé dans l'atmosphère un parfum de deuil et de jeunesse dont les derniers lilas semblaient encore imprégnés. Les gazons avaient verdi. Les pommiers s'étaient réveillés un matin, couverts d'une neige tiède. Au long des pentes les blés s'allongeaient. On avait traversé des villages noirs et luisants au bord des ruisseaux. Dans les carrières de sourdes explosions déchiraient les flancs de la colline. Résignés, les bœufs traînaient des chariots. Les cheminées paysannes s'ornaient de primevères. L'antique roue de bois d'un moulin tournait en grinçant. Un vieux prêtre traversait le cimetière. A l'auberge, on buvait la bière sans saveur. Lawrence goûtait la liqueur que l'aubergiste avait distillée lui-même et dont il vantait les mérites. « Poison » jugeait simplement le jeune homme après avoir bu prudemment. On sentait sourdre la fatigue aux jointures des membres. A l'école, les gamins chantaient la leçon. Qu'on était bien là, dans cette auberge à volets verts, à vieux perron, à grand toit.

Mais on repartait. On escaladait les plus hautes collines. Anne s'essoufflait. Lawrence lui donnait la main, la hissait en riant. Là-haut tous deux se regardaient, tandis que Philippe étudiait avec soin la région étalée sous ses yeux. Lawrence est bon, disait Anne. Un air vif sifflait. Herse et Louâtre s'apercevaient comme deux villages de nains, encombrés de troupeaux minuscules. Lawrence se couchait dans l'herbe. Je suis content, je suis content, criait-il, la vie est amusante. Non, non, non, faisait Anne. Êtes-vous fou, raillait Philippe, vous faites un tapage... vous effrayez les corbeaux. Vous êtes aussi un corbeau, répliquait l'autre, battez des ailes, Philippe, envolez-vous, Philippe. Le phénix, Philippe, vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.

Parfois il pleuvait. Tout le pays était lisse et luisant comme un toit d'ardoises. On fuyait. Un jour une bergerie les abrita.

Un peuple de petits moutons vifs et chauds, entremêlés et maladroits, bêlants et glissants, l'occupait. Dehors la pluie battait le pavé. A votre aise, à votre aise, disait la paysanne qui apportait à manger aux bêtes. Dans l'air il y avait un fort relent de laine mouillée et d'ammoniaque.

En juin on se couchait dans les foins. Les cerises rougissaient. Lawrence volait les dernières fraises, provoquait Philippe à cent exploits ou, tranquille et triste, racontait des histoires à la petite Anne. J'ai bien connu Peau-d'Ane, disait-il, oui, je l'ai bien connue. Elle écoutait, silencieuse, et lui, arrêtant son histoire : « Vous êtes contente d'être vivante ? » Philippe somnolait, couché de tout son long. Madame Didier les appelait pour le goûter et Lawrence exaltait le plaisir matériel de la simplicité, vantait chaque aliment, sa saveur et son parfum, son charme ou son utilité, mais y goutait à peine.

III

Un soleil, vif comme de l'eau de source, fuit dans le feuillage des bouleaux. Quelque chose de vivant saute dans le fourré. Le pic du casseur de cailloux sonne sur une route qu'on ne voit pas.

Oui, oui, pense Lawrence, je suis bien ici, et j'y resterai certainement... mille ans, achève-t-il tout haut. Son chien saute joyeusement. Dans ses yeux jaunes de bon chasseur luit comme une expression railleuse.

Oreille pointue, reprend Lawrence, idiot d'Oreille pointue, Jean Larmé demande que j'aille chez lui. Je n'irai pas, Oreille, je n'irai pas. Je suis trop bien ici... Je t'enverrai à ma place. Il te suffira de parler comme un homme ; Larmé te prendra tout de suite pour moi, si tu lui demandes, en arrivant, du tabac et du rhum et que tu cries comme un sourd « Je suis heureux » en remuant ton grog et en fumant sa Semois. Je braconnerai à ta place. Tu peux partir tranquille. Qu'en dites-vous, Philippe ?

Mais l'interpellé se glisse sous le couvert du bois, l'arme au bras, l'air vindicatif et réfléchi d'un Peau-Rouge. Lawrence

reprend : Anne, n'est-ce pas, je n'irai pas. Je ne dois pas. Oh, je dois ?

Anne lève doucement sur lui ses yeux tristes et purs, pleins de reproche. Non, non, dit Lawrence, je... tout à fait non.

L'innocence de Lawrence aime la forêt et les jeunes filles, les miracles, les livres de prière et l'été. Que Saint-François parle aux lapins, convainque le loup d'Agobio, plaisante avec les hirondelles, quoi d'étonnant ; ou qu'un faune boueux saute d'un terrier à renard, s'accroche aux ressorts de la carriole du Châtelain et aille à la messe en jouant de la flûte, quoi d'étonnant pour le cœur de Lawrence, ce cœur malin et véhément qui voit des escadres en feu dans le ciel de sept heures et des anges glacés s'amuser à lutter de vitesse avec l'antique petit train de Herse à Louâtre. Et quand Anne se tait, se tourne à demi vers lui, semble sourire, quand le matin fuit comme un écureuil le long des tenderies, quand un appel traverse ces sombres Ardennes et saute comme un aigle, ce cœur fou de joie est comme si le monde lui était offert.

L'innocence de Lawrence, vous la connaissez, Anne, elle est des noix-de-pin. On les jette au feu. C'est en automne. Vous êtes dans l'embrasure de la fenêtre. Dehors le fusil de Philippe résonne à peine dans l'air inondé. Les pommes craquent, bondissent, font mille millions de petites sauterelles de feu. Des violettes mouillées dans un coin, du gui, du houx. C'est vrai, vous savez, c'est... Oh, oh, Oreille, tu te moques de ton maître ? Le chien mordille comiquement le bâton que lui tend Lawrence. Facétieux, il ramasse son long corps jaune et le détend, puis s'arrête tout net, dresse l'oreille, file comme une balle. Au retour, mon gars, au retour, crie son maître. Sans doute un lièvre, roux comme le tan, fuit sous les chênes.

L'innocence de Lawrence, reprend-t-il, le pélerinage de Lawrence, c'est un braconnier en hiver, qui gèle à l'affût, qui, depuis une heure, regarde de ses yeux clairs le même bout de forêt, c'est... Il se met à rire, déconcertant, décousu dans ses

discours, se dérobant sans cesse, avec toujours le même air charmé et inquiet.

Brusquement il s'arrête. Souple et long on le voit regarder vivement autour de lui de ses yeux gris. Ses deux fortes mains cassent des branchettes. Il est là, l'air content et préoccupé, prêt à tout ce qu'on voudra de violent et de hardi. Son visage aux traits accusés à une expression mobile et un peu provocante, qui est due peut-être aux feux aigus de son regard. On ne les oublie pas, ces yeux caressants et autoritaires, ce front élevé, ce teint mat, ces pommettes saillantes, ce menton mince, cette bouche trop rouge, tout cet air de bravoure et de douceur souvent astucieuse que masquent si bien, tantôt une feinte sévérité, tantôt un beau sourire tendre.

Le chien se roule, soufflant et jappant, et son maître regarde la terre comme s'il ne l'avait jamais vue encore, comme s'il ne devait plus jamais la revoir.

Lawrence habite, à la lisière d'une forêt ardennaise, une maison de pierre grise, sous un grand toit d'ardoises violettes. Il y a un perron sans rampe où grimpe un églantier. Le jardin est inculte, plein de rosiers et de pommiers. En été les uns se couvrent de fleurs innombrables, dont le parfum est violent et voluptueux ; les autres, noirs et tors, offrent à ce jeune homme sensible, de beaux fruits ronds, fermes et purs, aussi agréables au goût qu'au toucher, dont se remplissent les corbeilles et qu'on étale dans la paille, sous ce beau toit violet, monde des colombes et des hirondelles. Dans ce même grenier, se balancent le noir jambon d'Ardennes, les bouquets de plantes salutaires, les semences.

Je suis un paysan, dit Lawrence, et, souriant, il semble railler son visage aux traits fins, ses mains soignées, sa carrure élégante.

Une haie d'aubépine entoure le clos et le jeune homme déclare, quand elle est fleurie, que le printemps danse autour de son plaisir, autour de sa maison, autour du monde. Enfin un

morceau de forêt complète le domaine qui est tout ce que le prodigue Lawrence a gardé de l'héritage paternel, jadis important.

Il est pauvre, c'est vrai, mais pas plus que les bêtes des bois, car il a, comme elles, la terre et son terrier ; comme elles, il est libre de dormir dans l'herbe, de voler les fruits sauvages, les mûres saignantes, les myrtilles, les baies de genévriers. La route est aussi bien à lui qu'à tout le monde, et ce n'est pas la grille de fer qui fait le charme de la propriété.

A peine sorti de l'enfance, ce jeune homme autoritaire et fantasque s'était trouvé seul au monde. Alors il avait pris ce nom de Lawrence, qui, étranger et bref, lui plaisait, avait presqu'oublié le sien, pour être bien sûr d'être nouveau sous le ciel ; et sa vie, il l'avait menée comme un jeu, parce que je suis pressé, disait-il, que je n'ai pas beaucoup de temps, que je puis être tué demain, qu'alors je me reposerai pour écouter les conseils de la belle sagesse, patiemment.

Puis il riait sourdement, mais de la détresse lui noircissait les yeux, à la façon des enfants qui s'arrêtent le soir, au seuil d'une chambre sans lumière.

Emerveillement d'être jeune, d'être libre et hardi ! Il avait voyagé et plus attentif qu'il n'eut fallu aux conseils de la passion, quelqu'en fut l'aspect, il avait gardé des entreprises en son honneur, cette expression de bravoure et de dédain, qui l'amusait, comme on est fier d'une belle cicatrice.

Maintenant il vivait dans ce désert d'arbres et de collines, ne le quittant plus guère, sauf pour passer quelques jours chez son fidèle Jean Larmé, un poète de la simplicité, qui habitait une ferme en Brabant, terre promise des vergers et des haies.

C'était alors de bruyantes querelles sur toutes les questions que la malice de Lawrence jetait dans la conversation et dont il ne se souciait pas plus, du reste, que d'une belle passe de lutte. Seul, le vif et ardent plaisir qu'il éprouvait à vivre, lui paraissait une sagesse digne d'être défendue, et celle-là, c'était le soleil, l'eau, le vent, la chair qui en étaient les purs champions.

Mais cette année-là, Lawrence ne se souciait pas de ces amicales délices. Une ivresse plus pure le retenait dans cet avare pays.

IV

A quelque dix kilomères de Louâtre, un peu en retrait du hameau de Herse, s'apercevait, vaste et soignée, la propriété des *Bruyères*. Constant Didier, à qui elle appartenait, était un financier illustre, audacieux et probe, chef d'une banque industrielle assez singulièrement surnommée « banque confessionnelle » peut-être à cause du catholicisme connu de son directeur, peut-être parce qu'elle se chargeait des intérêts d'un grand nombre d'ecclésiastiques. Sans cesse en quête de vastes entreprises, lançant des chemins de fer, creusant des mines, colonisant, accaparant ou libérant les marchés, selon ses plans ingénieux, Constant Didier voyagait continuellement. Actuellement il était en Perse, initiant on ne sait quel aventurier à bonnet d'astrakan, aux secrets de l'émission par actions, dans le but d'ériger bientôt toute une cité que ses chemins de fer et ses tramways ne tarderaient pas à relier au monde. De chacune de ses campagnes, il revenait plus riche et plus puissant.

Sa femme était restée à Herse avec son fils, Philippe, et sa fille, Anne.

Anne était grande et ses yeux de dix-sept ans, qui avaient une gravité triste, regardaient fixement parfois d'un air égaré. Une bouche volontaire achevait sa ressemblance avec ces adolescents sérieux qui se méfient du destin et Lawrence, en Italie, avait vu cette même expression mystérieuse à de Petits Princes de la Renaissance, ombrageux et purs, mais sans sourire à leurs lèvres rancunières.

Vous êtes contente d'être vivante, lui demandait parfois Lawrence. Brève, mais sans s'étonner, elle répondait : « Mais non, je ne suis pas contente. »

Sans doute, elle était de celles que perd ou grandit une passion despotique, plus chère à ces cœurs violents, que la

vie elle-même, et dont ses yeux si purs reflétaient déjà le désir aussi bien que l'effroi. A de tels êtres il faut dès l'enfance une douceur infiniment persuasive, des affections passionnées, mille causes d'amour et d'intérêt élevé. Ils ne se donnent qu'à ceux qui se donnent à eux. Un mot peut les blesser plus cruellement que ne ferait une arme empoisonnée, mais un mot suffit aussi pour les sauver. C'est en vain qu'une autorité inflexible voudrait les plier. Elle ne pourrait que les rompre. Parce qu'ils ont gardé de l'enfance le divin pouvoir de s'étonner sans cesse et d'aimer sans cesse, on s'inquiète, on cherche des raisons à une telle simplicité. Faute d'en trouver on en appelle au bon sens, ennemi redoutable des cœurs fervents. Une même mesure pour tous, telle est la loi.

Dès lors, se croyant seul à jamais, l'adolescent trop pur s'abandonne à ces douleurs mystérieuses et vaines, qui sont à la fois le pressentiment d'un destin cruel et le refuge de la fierté. Une hostilité tacite, dont plus rien n'aura raison, l'entoure. Le malentendu est définitif.

A la vérité, beaucoup de psychologues, beaucoup de pédagogues, nous ont parlé de tout cela. *Comment on devient poète !* s'écrieraient-ils sans doute s'ils ne craignaient la redoutable exagération. L'impossibilité, se contentent-ils d'expliquer, de concilier la sensibilité morbide de tels jeunes êtres et le scepticisme raisonnable de leur entourage, en est peut-être la cause, sinon la raison. Pour ceux qui ont subi l'épreuve de vivre, mais qui n'y ont pas apporté un ardent amour, tout semble une tâche mesurée, tout semble vain, tout est obligations et devoirs, alors que l'adolescence y cherche la fête de Mai, l'abandon frais de ces rêves qui vous visitent, Annonciations rustiques, lorsque le matin est déjà plein des bruits de la campagne. Elle est un voyageur au départ et l'on veut qu'elle soit réfléchie comme si, déjà au retour, elle ne trouvait plus personne qui l'attende sur le quai.

Mais pourquoi ces psychologues n'ont-ils pas donné des myrtilles à ces enfants tristes qu'ils connaissent, ou de la bruyère, ou des mûres, et des chardons à ceux qui leur font du chagrin, certes cela aurait mieux valu.

Tous disent que c'est le signe d'un cœur pur, d'une intelligence fière, née pour les plus profondes amours, mais nous savions bien que les roses blanches étaient plus douces que les orties, et cela ne sert à rien.

Nous savions aussi qu'on n'aime pas ces enfants tristes, qu'ils sont des étrangers chez eux, qu'ils inquiètent et qu'on s'en défie ; mais des poètes ont dit tout cela depuis longtemps, avec emphase, mais justement et nous n'y changerons rien. Contentons-nous donc de leur offrir des églantines, de leur bâtir des cabanes de feuilles dans la forêt, pour abriter ces chagrins qui font sourire les hommes et qui sont plus déchirants que leurs douleurs ou leurs haines. Oui, faisons cela, et nos propos seront peut-être pour elles des roses sauvages et des cabanes. Elles ne cueilleront pas les unes, ces petites naufragées du Brabant vert ou de l'Ardennes, elles n'habiteront pas les autres, mais en automne elles y penseront comme à des matinées de printemps, comme à du feu, comme à de la neige.

Qu'avons-nous besoin de discours pour reconnaître la tristesse ? Quand Lawrence regardait les yeux d'Anne, quand il la voyait sourire, il savait bien qu'elle n'était pas contente, mais lui seul regardait ces yeux-là.

Sait-on pourquoi des roses sont rouges, pourquoi d'autres sont blanches et serait-ce si important de le savoir ? Il est seulement important que le vent ne casse pas les rosiers et que les dix-sept ans ne soient pas tristes.

Avec une tendresse curieuse Lawrence se penchait sur cette vie pâle, si différente de la sienne. Il la voyait en proie aux scrupules, déconcertée de se sentir loin des siens, se méfiant de l'avenir et ne goûtant du présent qu'une amertume stérile. Dans la maison familiale, elle était plus seule que Crusoë dans son île.

L'ardent et mystérieux Lawrence, qui avait connu toutes les inquiétudes, toutes les hésitations, savait bien cela, mais libéré maintenant des vaines tyrannies, il chérissait dans sa propre vie l'univers tout entier. S'étendre à l'ombre des arbres fruitiers,

échanger des propos avec de rares amis, jouir silencieusement de la fuite des nuages et des saisons, lui semblait la sagesse la plus tendre, la plus consolante, la seule peut-être que la vérité eut frôlé de son aile invisible.

J'ai cinq sens, disait-il avec impatience, pas six, ni cent, ni cent mille comme tous ces beaux poètes de salles de conférence, de cathédrales ou de barricades. Le symbole des couleurs, les paysages du ciel, la Marseillaise de l'An 2000, voilà de belles choses sans doute, mais un coup de vent dans la forêt est bien plus beau encore, le plaisir de mes yeux plus vif et toutes les causes m'ennuient, sauf...

Mais Lawrence relève la tête. A quoi bon ces souvenirs, ces réflexions ? Aujourd'hui il fait si beau. La forêt a un parfum si âcre, de pluie et d'écorce fraîche. Tantôt on a jeté des pierres dans la fontaine. Les troupeaux descendaient vers les prés. La terre, la terre... comme la journée est ardente et joyeuse. A-t-il besoin de discipline le cœur des hommes, pour envoyer si violemment le sang au bout des artères, a-t-il besoin...

Lawrence rejette bien loin de sa pensée toutes ces théories. Déjà on aperçoit les murs blancs des *Bruyères*. Philippe les attend au milieu de la grand' route. On se rejoint. Chargés d'armes, de gibier, de plantes et de fleurs, ces trois jeunes gens ont quelque chose de charmant et de hardi. Après l'orage d'été l'allégresse est générale. Le cœur de Lawrence est léger comme le vent, ivre comme lui, pur comme lui, et frais comme la source.

V

Au jardin, ce soir est si léger, si vivant, si près du cœur de chacun qu'on y vit avec autant de bonheur qu'au matin. On parle sans hâte et le moindre mot a une sorte d'attendrissement pur qu'il emprunte au silence et au plaisir matériel d'être là, sans bouger, après une lourde journée de chaleur.

Lawrence rêve, renversé dans son fauteuil d'osier. Les allées se perdent sous les arbres froids. On est bien, on est bon, on ne pourrait pas être autrement, on ne pourrait pas être impatient,

ni jaloux, ni envieux d'une autre existence, on n'avouerait pas le mal qu'on a fait, on pleurerait d'y songer.

Moi aussi, moi aussi, dit Lawrence, et sa voix est belle dans la légèreté de l'atmosphère.

Quoi, vous aussi, dit Philippe ?

Moi aussi, j'ai été un enfant, reprend la voix charmée, sur un mode confidentiel.

Dédaigneux, Philippe fume sans plus rien dire. Norn appuie sur lui sa tête de bon chien domestique. Madame Didier sourit à son grand fils. Anne semble dormir. Près d'elle, beau et grave, se tient André Mourey, un cousin, un ami très sûr, arrivé de la veille pour quelques jours.

Toutes ces étoiles, toutes ces étoiles dans les prairies du Bélier, toutes ces lumières sur la mer, tous ces beaux océans immobiles, toutes ces forêts et ces sources dans des violettes, comme on y dormirait, comme on y dormirait, navigateur sur le pont tremblant d'un navire ; on laisserait glisser les mains sur cette eau, sur ce feu. Ah, une étoile, une étoile s'est prise dans mes doigts. Elle ne brûle pas. Elle n'est pas éteinte non plus. Elle est de la glace en feu, elle est du feu au fond d'une source. J'ai cueilli des roses, Anne, Anne, regardez, regardez, la Rose des Vents ! Une étoile tombe. Elle va mourir. Elle va devenir de l'eau. Vite un vœu, un beau vœu ! Ah tout le ciel m'empêche de respirer, tout le ciel dans mes yeux, comme si quelqu'un me regardait de trop près, jardin en feu, rosier, rosier, je tombe au bord de l'eau, je tombe au bord du feu, je monte, je monte où les aigles prennent feu, je suis dans la neige et le soleil, le filet est plein d'étoiles, le filet s'est rompu aux quatre coins et plus qu'avant il n'y a plus que des jaillissements purs. Nous dormirons sous les Rosiers du Vent.

PROSPER ROIDOT.

(A suivre).

Dédié aux deux mille Auteurs Dramatiques Belges.

LE SUBSIDE

ou l'Impromptu de Saint-Josse-ten-Noode

Fantaisie en un acte avec prologue

PAR

CYRILLE VAN OVERBROEK

Acteurs :

- L'Auteur.
- JOSEPH VAN STEENKIST, poète.
- HIPPOLYTE DOORSELAER, son ami.
- FIRMIN, le domestique.
- Madame VAN STEENKIST.
- JULIETTE, la bonne.

La scène représente l'intérieur d'un poète belge, mobilier modeste, mais « modern-style ». Sur la cheminée la « Belle Inconnue ». Un piédestal porte la « Victoire de Samothrace ». Sur la table un phonographe. Aux murs le portrait du poète par Herbo, photographies du Vésuve et éventails japonais.

(Les trois coups. L'auteur sort précipitamment du trou du souffleur).

L'AUTEUR.

Pas encore ! Quand j'ai entendu les trois coups, j'ai été pris d'un trac... mais d'un trac...! Je sens qu'il faut d'abord que je vous donne quelques mots d'explication. Eh... Ce qui me gêne, c'est que je ne sais pas parler. Oui : Il est d'usage de demander aux écrivains de faire des discours et des conférences alors qu'ils ne sont,

en général, orateurs que quand ils écrivent. Je suis moi-même un orateur de ce genre, je ne parlerai pas plus mal qu'eux et la conviction du caractère sacré de la cause que je défends me donnera l'éloquence nécessaire. Les auteurs dramatiques belges, lors d'un récent congrès, ont émis le vœu de voir les pouvoirs publics leur octroyer des subsides. Sans subsides pas de théâtre. Consultez l'histoire : Sophocle, Aristophane, Racine, Molière, Shakespeare, Goethe, auraient-ils jamais produit leurs chef-d'œuvres, si la Chambre ne leur avait voté des subsides ? Je tiens donc à prendre date : je suis le premier en Belgique à solliciter sur la scène un petit secours en faveur des auteurs dramatiques. J'estime que quelle que soit l'opinion du public, le Gouvernement a le devoir de reconnaître notre talent officiellement. C'est la démonstration de cette vérité évidente qui fait l'objet de l'œuvre que je vous présente. Il est de votre devoir de m'applaudir.

Le rideau va se lever, mais auparavant... *(il écoute devant le rideau... on entend des aboiements...)* C'est le chien qui entend revenir son maître, vous le voyez agiter sa queue.

(Chant d'oiseau) Le serin du concierge s'éveille et secoue ses plumes. Il vient de rêver de l'espace et du ciel libre pour lequel il était né. Il ouvre l'œil et voit le bonnet du concierge ; triste, il penche la tête et s'endort.

(Miaulements) C'est le chat qui a été réveillé par le chant de l'oiseau. Lui aussi regrette que le serin ne soit pas libre.

(Bruit de ferraille) C'est le chat qui a renversé la cage. Il l'emporte.

Plus rien ! Les animaux sont partis, laissons parler les bêtes humaines.

SCÈNE I

Le Poète *(attitude du penseur)*, Madame

MADAME

(Elle fait ses comptes). Et douze francs chez Delhaize, c'est tout.

Joseph, je suis si impatiente de savoir quelle a été le résultat de l'entrevue du Ministre et d'Hippolyte. A-t-il quelque chance d'obtenir le subside ?

LE POÈTE

La demande est irrégulière. Les Chambres n'ont rien voté, mais le Ministre est dans les meilleures dispositions. Il est, lui-même, un remarquable auteur dramatique, il apprécie donc mon talent.

MADAME

Cela viendrait bien à point ; la vie coûte cher.

LE POÈTE

Et plus cher à nous autres, poètes, qu'à n'importe qui. Notre génie nous vaut des relations dans le monde élégant et riche, chacun désire nous connaître. Il faut recevoir madame Brenard et la vicomtesse : de là la nécessité de nous créer un cadre qui, tout modeste qu'il soit, doit répondre à l'idée qu'on se fait de nous. Nécessité de recevoir, d'offrir, ne fut-ce que du thé. Nous n'aurions pas Firmin à notre service, si le monde que nous fréquentons ne nous l'imposait.

MADAME

Dubois que j'ai rencontré hier, m'a dit que la ville n'accorderait jamais de subside aux poètes et que du reste, le poste d'inspecteur des théâtres qu'on avait créé pour toi, devait être considéré comme un subside.

LE POÈTE

Subside ! Subside ! Comme si je pouvais considérer comme tel, l'argent que je reçois à date fixe en vertu de mes fonctions.

MADAME

Mais, chéri, c'est presque une sinécure.

LE POÈTE

Il ne manquerait plus que ça ! Je serais employé et je devrais travailler ? Tu déraisonnes. Qu'est-ce que je ferais : tu ne connais pas les gens de théâtre, ils n'ont pas même le sens du respect et je devrais les recevoir ! Tiens, voici un échantillon du savoir-vivre de ces individus. Je rencontre hier un directeur de théâtre qui me dit d'un air narquois : « Tu veux faire du théâtre ? Mais, mon vieux. » Oui, il m'a dit « mon vieux », « on ne t'y voit jamais, la première condition pour en faire c'est de connaître ses trois éléments : les acteurs, la scène et le public. » Le public ! En moi le poète se redresse, « je me fiche du public ». Sais-tu ce qu'il a eu le toupet de me répondre.

MADAME

Quoi ?

LE POÈTE

« Bien, bien, le public te le rend ». Mon sang n'a fait qu'un tour, j'ai failli le gifler. Heureusement j'ai réfléchi : c'est un homme très violent.

MADAME

Tu n'avais qu'à lui dire que si tu ne vois pas d'acteurs et d'actrices, c'est par amour pour moi. Des actriees, puis des figurantes, puis des danseuses, non, non.

Déjà dans le monde je vois combien l'auréole de la poésie te donne un charme irrésistible. Sans l'étiquette et la correction mondaine qui retient mes amies, j'aurais de la peine à défendre mon trésor.

LE POÈTE

C'est vrai et je le lui ait dit. Ecoute sa réponse : « Mon cher, il y a plus de comédiens dans les salons que dans les coulisses, et de bien plus dangereux ; les acteurs et actrices n'ont généralement d'autre rêve que de devenir des bourgeois ; les bourgeois rêvent de mener la vie soi-disant libre des comédiens. Les femmes qui montent sur les planches sont celles qui n'ont pas réussi dans la vie. »

MADAME

C'est grossier et stupide ce mot-là.

LE POÈTE

Pardon, chérie, ce n'est pas stupide, c'est une des plus spirituelles méchancetés d'Henri Heine.

MADAME

Qui est-ce, Henrieine ?

LE POÈTE

Un poète français qui écrivait en allemand.

MADAME

C'est du propre.

LE POÈTE

Bon, bon, je te permets de dire ça devant moi, mais en public quand on prononce devant toi le nom d'un poète, abstiens-toi d'émettre un jugement. Pour en revenir à la question du subside : ce n'est pas tant pour moi que je le sollicite que pour rendre service à l'Art dans notre pays. Il y a en Belgique en dehors de quelques intrigants qui se font applaudir, deux mille auteurs dramatiques d'énormément de talent et parce que nous sommes Belges, personne ne consent à nous jouer. A Paris les directeurs poursuivent les auteurs en les suppliant de leur fournir des pièces. Encore ce matin j'ai reçu une lettre de Van Cuylenbroek, ce pur génie qui a du s'exiler à Paris pour trouver un peu de justice. Tiens, voici sa lettre : hier, répétition générale d'une de ses pièces au Casino de Belleville, un triomphe ! Qu'est-ce que la Belgique veut : notre émigration ! Qu'elle prenne garde ! Un pays sans littérature dramatique c'est un homme sans cerveau !

—

SCÈNE II

Les mêmes, Hippolyte

HIPPOLYTE

Bonjour, bonjour ! Victoire ! A mes amis, quel triomphe, j'ai vu le Ministre, c'est un homme charmant !

LE POÈTE

Raconte.

HIPPOLYTE

Je lui ai exposé la situation. Il m'a écouté attentivement, le sourire sur les lèvres. Alors il s'est levé gravement et s'est mis à se promener de long en large, comme ceci. Il méditait sa réponse. J'étais ému, ému, je n'ose te dire combien.

MADAME

Ciel !

HIPPOLYTE

Il s'est arrêté devant son bureau ; il s'est appuyé sur sa main gauche, oui, je dis bien, sa gauche, puis comme ceci, il a élevé l'index de la main droite et m'a dit : « Cher Monsieur, sur dix auteurs dramatiques il y a neuf cuistres, j'en parle à bon escient étant moi-même auteur dramatique. » Ça c'était vrai, car c'est de lui ce vers célèbre « Rien n'est plus beau, pour un pays, que d'avoir des colonies. »

LE POÈTE

Non, tu te trompes.

HIPPOLYTE

Peut-être bien. Mais cet autre vers magnifique est bien de lui, parlant de Léopold II : « Et le sceptre en ses mains n'est pas un petit poids. »

LE POÈTE

Non, tu m'agaces, continue ton récit.

MADAME

Oui, l'argent ?

HIPPOLYTE

Soit. Il a dit alors : « Votre protégé est un homme d'infiniment de talent. »

MADAME

L'argent ?

LE POÈTE

Laisse-le donc raconter, c'est très bien ce qu'il dit là.

HIPPOLYTE

« Votre protégé est un homme d'infiniment de talent. »

LE POÈTE

Il a dit ça, c'est un brave homme.

HIPPOLYTE

« Mais, qui plus est, c'est un homme bien pensant. Nous avons nos petits renseignements qui sont excellents. En attendant le vote de la Chambre, qui ne peut qu'être favorable, je connais un bon moyen pour lui venir en aide. »

MADAME

Enfin ! Nous y voici ; l'argent !

HIPPOLYTE

« Je vais téléphoner à un de mes collègues ». Puis il m'a quitté.

MADAME

Il est insupportable, votre Ministre, pourquoi vous a-t-il fait attendre.

HIPPOLYTE

Vous n'avez qu'à endurer un tout petit supplice. Le temps que je mets à distiller mon récit. Mais moi, j'étais effondré dans un fauteuil, ému, tremblant, sursautant au moindre bruit, pendant vingt-cinq minutes.

LE POÈTE

Pauvre, cher ami ! Tu n'as pas soif ?

HIPPOLYTE

Merci. Enfin il est rentré, souriant, un papier en main. « Cher monsieur, votre ami sera chargé, pour la forme, d'une mission secrète, par le ministre de la guerre. Il fera une visite de remercîments. Voici un bon du trésor de trois mille francs, n'en parlez à personne, c'est pris sur les fonds secrets. »

MADAME

(Sautant de joie). Trois mille francs. Oh, oh, oh !

LE POÈTE

Ne danse donc pas comme cela, tu as l'air d'une folle.

MADAME

Je vais payer la couturière !

LE POÈTE

Tu manques de tenue. Hippolyte, merci. Viens que je t'embrasse. Il est immortel, le service que tu rends à la Poésie. La Poésie t'en est reconnaissante. Je te dédierai mon prochain chef-d'œuvre.

HIPPOLYTE

Ah ! Je n'espérais pas voir immortaliser mon nom. Merci, que vas-tu faire jouer ?

LE POÈTE

Une œuvre admirable. Je l'ai dans le ventre depuis longtemps. Voici mes notes. Quatre personnages : le verbe, le chaos, l'homme et la pitié. Le verbe est le fils du chaos. Le chaos c'est la matière qui n'est rien sans le verbe, mais le verbe n'est rien sans le chaos, parce qu'il lui faut la matière pour s'exprimer. De la collaboration du verbe et du chaos sont sorties les premières œuvres de la création, celles des cinq premiers jours. L'œuvre est située au soir du cinquième jour. Le verbe contemple son œuvre : un morceau lyrique d'une envolée superbe. Mais du fond des abimes le chaos parle et dit : « L'œuvre de demain sera de moi aussi. » Dialogue grandiose ! Et le verbe sent que l'homme conscient de demain, l'âme issue du verbe aura des luttes dramatiques avec le corps, sorti du chaos. — C'est le premier acte.

HIPPOLYTE

C'est tout simplement sublime !

LE POÈTE

N'exagérons rien ; c'est de l'Eschyle. Second acte. Le verbe pleure, parce que l'homme étant aussi l'œuvre du chaos, aura à connaître la douleur. Il pleure et dans la nuit splendide de cette première larme naît la pitié. Le verbe lui dit sa mission. La pitié, c'est convenu depuis longtemps, ce sera Mademoiselle Verbruggen.

HIPPOLYTE

Elle y sera très bien ; elle a des jambes superbes.

LE POÈTE

Oui. Troisième acte. L'homme naît et dès qu'il ouvre les yeux, il proclame le chaos qui est en lui. Alors le verbe lui fait connaître la pitié. Elle sera la vierge de l'éternelle consolation et un jour de l'union de la pitié et du verbe naîtra le Sauveur. Une scène de lyrisme prophétique. C'est tout.

HIPPOLYTE

C'est du théâtre d'idées, c'est grandiose. Sur des gens cultivés comme nous, l'effet sera immense, mais je me demande quelle sera l'opinion du public : ce n'est pas, comment dire..., très amusant.

MADAME

On lui fera comprendre que c'est beau.

LE POÈTE

Toi aussi ! Le public ?! Encore une fois, je me fiche du public. L'artiste crée la beauté pour elle-même, pour accomplir son devoir. Le public n'a qu'à se taire et admirer !

HIPPOLYTE

Et payer ?

LE POÈTE

Naturellement, c'est là un détail.

MADAME

Ce n'est pas le public qui m'effraie, mais ceci : tu prends avec le catéchisme des licences, vraiment exagérées. Ainsi le Chaos, Père du Verbe ?

LE POÈTE

Je le veux ainsi : le Chaos étant le mal ne peut être le fils du Verbe qui est le Bien. Enfin nous dirons qu'ils sont les deux principes immortels.

MADAME

Tu n'as pas le droit d'avoir une opinion à ce sujet.

HIPPOLYTE

C'est évident, mais ça ne fait rien. Tu seras condamné en Cour de Rome et excommunié, mais étant donné la beauté de l'œuvre...

LE POÈTE

Comme tu y vas ! Etre excommunié, cela ne fait rien ! Et les fonds secrets du Ministère de la Guerre ? Comment n'y ai-je pas pensé ? J'attendrai pour achever cette œuvre, un ministère libéral. Nous ferons autre chose.

HIPPOLYTE

As-tu autre chose ?

LE POÈTE

Non. Mais avec mon imagination ardente, je ne suis jamais embarrassé. Tu verras, nous allons sortir et acheter du papier. Privilège de la poésie : quand je m'assieds, je prends un papier et trouve toujours moyen de m'en servir ! Les idées me viendront pendant la promenade.

—

SCÈNE III

Les mêmes, JULIETTE

MADAME

Juliette, apportez-moi un chapeau. Vous avez achevé le bonnet de nuit de monsieur. Donnez-le moi. Veux-tu l'essayer, chéri ? Il te va à ravir. Descends avec Hippolyte. Je vous rejoins à l'instant.

JULIETTE

Oh madame, que c'était beau, ce que racontait monsieur.

MADAME

Vous nous écoutiez ?

JULIETTE

Dame, comment faire ? Monsieur est un homme si distingué, j'ai pleuré ! C'était émouvant.

MADAME

Oui, n'est-ce pas. Il n'y a pas dix poètes comme Joseph en Europe. Et cette pièce, ce sera sa gloire, la vraie, celle qui se présente sous une forme plus palpable que jusqu'à présent.

—

SCÈNE IV

JULIETTE, puis FIRMIN

JULIETTE *(ouvrant la fenêtre)*

Firmin, viens vite ici, il y a de grandes nouvelles.

FIRMIN

J'accours, as-tu le gros lot ?

JULIETTE

Il y a que monsieur reçoit trois mille francs du ministre pour écrire une pièce de théâtre.

FIRMIN

Quel veinard ! C'est très rigolo, ça, une pièce de théâtre.

JULIETTE

Tu trouves ? C'est très, très beau, mais ça ne m'a pas du tout fait l'effet d'être rigolo.

FIRMIN

Est-ce qu'il te l'a lue ?

JULIETTE

Non, mais il a raconté toute son histoire.

FIRMIN

Ça, c'est imprudent. On pourrait lui prendre ses idées. De quoi s'agit-il ?

JULIETTE

Il s'agit de... euh. Je ne pourrais pas te l'expliquer, mais c'était tout à fait beau. Aussi beau qu'un article de Milly Christine du « Soir ». J'ai pleuré.

FIRMIN

Naturellement ! C'est une femme qui trompe son mari ?

JULIETTE

Oh Firmin, à quoi penses-tu ?

FIRMIN

Alors ce n'est pas du théâtre.

JULIETTE

Voici à peu près l'histoire. Mais d'abord que je te dise qu'il y a une question de verbe que je ne comprends pas, j'ai oublié la grammaire. Mais voici : C'est la pitié qu'il faut avoir pour les poètes, parce que le public ne les comprend pas. Alors le Chaos entre et dit « Si on ne la comprend pas, c'est que cette œuvre est de moi aussi » Alors la Vierge de la Pitié vient consoler l'homme ; la Vierge de la Pitié c'est Mademoiselle Verbruggen ; ça veut dire que l'homme, ça doit être monsieur. Il paraît que si Monsieur écrit cela, il va être excommunié.

FIRMIN

Qu'est-ce que tu me chantes là. Ce n'est pas une pièce de théâtre, ça. J'ai été assez souvent au Paradis pour savoir ça.

JULIETTE

Je n'y ai jamais été. Alors, qu'est-ce qu'on voit au théâtre ?

FIRMIN

Voici par exemple. Monsieur trompe madame avec toi. Monsieur Hippolyte veut tromper monsieur avec madame. Alors madame se met au lit. Une supposition. Le lit est là, madame se couche. Tout à coup le lit entre dans le mur et va chez le voisin ou, autre supposition, moi je me trouve au lit avec la voisine. Mais alors, tu comprends que pendant que madame passe chez le voisin, moi je viens dans la maison avec la voisine. Monsieur rentre. Une supposition : Je le vois venir et je me cache sous le lit. Monsieur croit voir madame au lit et se couche avec la voisine. Alors... ça devient compliqué, on ne comprend plus rien. Je suppose par exemple un trou dans le plancher par où tu taches de rejoindre monsieur Hippolyte, un autre trou dans le plafond par où monsieur Hippolyte descend. A la fin tous les acteurs se retrouvent dans la même chambre, ils crient tous à la fois pendant qu'un Portugais tire des coups de revolver. On s'explique et on s'embrasse. C'est tapé, c'est pas toujours la même chose, il y a parfois un phonographe ou une machine électrique, mais on rigole tout le temps et c'est ce qu'on demande.

JULIETTE *(riant aux éclats)*

Ah, ah, ah, est-ce qu'il y a beaucoup de maisons comme ça ?

FIRMIN

Pas à Bruxelles. A Paris il n'y a que ça. Un camarade a lu ça dans un article d'Edmond Picard dans *La Chronique*. Même qu'il appelle Paris un rateau de police.

JULIETTE

Je voudrais prendre service là. Eh bien, je t'assure que ça ne ressemble pas aux pièces de monsieur !

FIRMIN

Non ? Au fait ça ne m'étonne pas, pourrait-on imaginer monsieur, fesant des choses gaies. Alors voici, le genre de monsieur, le genre triste. Une supposition : Monsieur a trouvé dans les fortifications du château une jeune fille, qu'il élève en lui fesant croire qu'il est son père. La jeune fille aime monsieur Hippolyte qui est un grand seigneur. Monsieur Hippolyte ne peut se marier parce que des brigands ont enlevé sa fiancée, dans son jeune âge. Arrive le traître. Le traître dit à monsieur Hippolyte, désespéré « La jeune fille qui t'aime, c'est ta fiancée, la duchesse de Tervueren ! » Alors c'est le douzième tableau. C'est l'orage, on entend la pluie contre les vitres. De temps à autre la chambre s'illumine brusquement. Pang... boureloure-loureloure, c'est la foudre. Il est minuit, on entend la cloche... bing... bing... bing...

La fenêtre du fond s'ouvre. Monsieur Hippolyte, vêtu d'un grand manteau, grimpe dans la chambre et dit « Il n'y a encore personne, j'arrive à temps ». Alors il annonce au public qu'il va tuer monsieur parce qu'il lui a volé sa fiancée !

JULIETTE

Jésus, Maria, j'ai peur !

FIRMIN

Monsieur entre, monsieur Hippolyte le frappe, il tombe. Puis l'assassin entend du bruit et se cache. C'est la jeune fille qui s'avance dans l'obscurité et qui dit « Père, père, où es-tu ? » Son pied rencontre le corps de monsieur, elle se baisse et dit « Serait-ce mon père, oh, il est tout froid ». Elle s'agenouille et essaie de soulever monsieur. « Ciel, son membre est tout raide ! » Alors elle reconnaît son père, retire le poignard de la plaie et se tue au moment où monsieur Hippolyte se précipite pour la sauver. Le mur du fond s'ouvre, ça c'est magnifique. Monsieur Hippolyte voit sa mère qui prie pour lui. Alors il se tue en poussant un grand cri : ha, ha, ha. On pleure tout le temps ; Ça fait tant de bien.

JULIETTE (*pleurant*)

Hi, hi, hi, c'est terrible, je voudrais voir ça, hi, hi, hi, ça doit être bien beau. C'est beaucoup plus amusant que la pièce de monsieur, mais ce n'est pas du tout du même genre.

FIRMIN

Je ne sais pas, dans ce cas, où monsieur va chercher ses idées. Je commence à croire que j'en sais plus que monsieur en fait de théâtre.

JULIETTE

Comment ferais-tu ?

FIRMIN

Il me semble que je chercherais un sujet, n'importe lequel, susceptible d'intéresser le public. Car le public, vois-tu, c'est l'essentiel. C'est comme le commerce de la charcuterie. Moi je veux du jambon, toi de la tête pressée, madame du cervelas, monsieur une andouille. Eh bien, les théâtres offrent des pièces gaies ou tristes, compliquées ou poétiques, suivant que la clientèle les leur achète ou non.

JULIETTE

Je crois que tu as raison. Monsieur méprise le public, il dit toujours comme ça, qu'il écrit pour l'élitre.

FIRMIN

Oui, oui, je comprends, pour l'élitre, c'est un point de vue ça, écrire pour l'élitre... (*Eclatant de rire*). Grosse bête, tu n'a pas compris ce qu'il disait. C'est « pour les lire ». Cela veut dire que ses pièces ne sont pas bonnes à être jouées.

JULIETTE

Oh Firmin ! Monsieur n'est pas une bête, il sait très bien qu'une pièce de théâtre qui n'est pas bonne à être jouée, n'est plus une pièce de théâtre.

FIRMIN

Comme tu es naïve, ma fille. Je vais te faire comprendre ce qu'il fait. Tu as vu Bruxelles-Kermesse : on a voulu faire quelque chose qui ressemble à un village, on a peint des maisons sur de la toile : des maisons qui ne sont pas faites pour être habitées. Quand monsieur offre un dîner, on apporte de chez le traiteur des plats énormes, magnifiques, qui ne sont pas destinés à être mangés. On ne mange que les douze mauviettes qui sont délicatement posées autour du massif monumental central. Encore un exemple : tu vois chez le charcutier un magnifique étalage de jambons bien gras ; or, tout ça c'est du plâtre peint et frotté de paraffine. Ce sont des artistes dans le genre de monsieur, qui font ces jambons, mais si moi je fesais des pièces de théâtre, je tacherais que ce soit du jambon véritable.

JULIETTE

Mais, mais, mais ! Firmin, je commence à être intimidée devant toi, tu es si intelligent ; pourquoi ne fais-tu pas une pièce de théâtre ?

FIRMIN

Hé, hé, je ne dis pas, mais qu'est-ce que j'en ferais.

JULIETTE

Le Ministre te donnerait trois mille francs.

FIRMIN

Je veux bien. Je chercherai une histoire.

JULIETTE

J'en connais une.

FIRMIN

Voyons ça.

JULIETTE

Je suppose que tu veux m'épouser, mais voilà que tu découvres que Gustave m'aime.

FIRMIN

Qui ? Gustave ? Connais pas.

JULIETTE

Le valet de pied de la voisine.

FIRMIN

Valet de pied ? Valet de pied ? C'est un domestique ni plus ni moins que moi. C'est à cause de ses bottes à revers que tu le nommes « valet de pied » ?

JULIETTE

Il a une livrée magnifique. C'est comme ça qu'on le nomme chez le voisin.

FIRMIN

Il est laid comme un pou. Oserais-tu prétendre que je ne suis pas mieux que lui.

JULIETTE

Pour ça, oui.

FIRMIN

Pas malheureux que tu le reconnaisses... Cela se passe avant ou après le quatorze juillet, ton histoire ?... J'ai toujours eu des soupçons. Voyons, réponds.

JULIETTE

Je ne sais pas.

FIRMIN

Elle est stupide ton idée. Laisse-moi réfléchir un instant, je vais te faire une pièce. (*Attitude du penseur*). Voici. Acte premier : Monsieur reçoit trois mille francs du Ministre pour une œuvre dramatique. Comme aucun directeur ne consent à prendre sa pièce, le Ministre envoie des gendarmes pour obliger les acteurs à la jouer.

JULIETTE

Tu crois ça possible.

FIRMIN

Tu ne sais pas jusqu'où va le pouvoir d'un ministre. 2me acte : la pièce de monsieur a été jouée, sous la surveillance des gendarmes ; elle a rapporté tous les soirs quarante sous, malgré les affiches annonçant « l'immense succès ». Le Directeur fait faillite.

JULIETTE

C'est triste cette histoire, je n'aime pas ça.

FIRMIN

Naïve ! On connaît son métier. Troisième acte : Le ministre responsable de la faillite est condamné par les tribunaux, à rembourser le prix de toutes les places restées vides. Monsieur fait fortune, le ministère est renversé. Et voilà, une bonne, une excellente piéce, tu peux me croire. C'est comme ça que je travaille, moi.

JULIETTE

Firmin, Firmin, il n'y a pas dix hommes en Belgique comme toi, tu as du génie !

FIRMIN

N'exagérons pas, c'est pas mal, c'est même très bien. Mais du génie ! La postérité appréciera.

JULIETTE (*sautant de joie*)

Je suis contente, trois mille francs qui tombent du ciel. Nous pourrons nous marier. Je vais acheter une robe.

FIRMIN

Un peu de tenue, que diable, tu as l'air d'une folle.

JULIETTE

Trois mille francs ! Comme je t'aime. Le soir de la première je serai émue. Quelle belle pièce ! Qu'en pensera le public.

FIRMIN

Ah, c'est ça qui m'est égal. Je me fiche du public. Je sais bien, moi, que c'est un chef-d'œuvre.

PALERME, avril 1909 — BIARRITZ, septembre 1910.

PROPOS DE TABLE

COMMUNIQUÉ.

MINISTÈRE DE LA LITTÉRATURE BELGE

Les écrivains notoires, nés en Belgique de parents belges, sont priés de ne plus jeter leurs vieux effets, tels que culottes, vestes, boutons de guêtres, anciens cheveux d'artistes, etc., etc., mais de les envoyer à M. Th. Rouvez pour être déposés comme reliques au Musée de la Littérature. Ils y trouveront gratuitement (pas les écrivains) logement, feu et lumière. De plus, il en sera dressé un inventaire ou catalogue.

Parmi les dons déjà reçus, on note :

Le képi d'Amiral d'Edmond Picard ; le bâton de Maréchal des Lettres de Camille Lemonnier ; la bibliographie complète des œuvres de Max Hallet, membre de l'Académie libre ; le pruneau de cerise sucée par la bonne d'Emile Verhaeren ; le fauteuil à roulettes occupé par Camille Lemonnier, en sa qualité de Conservateur du Musée Wiertz ; la tenue bourgeoise de Paul André ; le diplôme du prix quinquennal de littérature de Charles de Coster ; la plume avec laquelle Sander Pierron a brossé en pleine pâte et à l'emporte-pièce, ses beaux portraits en bas-relief de nos peintres contemporains ; les réquisitoires de Janssens de Bisthoven ; la cabine téléphonique du Cercle Artistique, etc.

Des musiciens de talent — pianistes, violonistes, chanteurs et autres — s'amusèrent un soir à organiser un concert burlesque où chacun d'eux fut invité à exécuter une fantaisie brillante sur un instrument qu'il pouvait choisir parmi tous ceux dont il ne jouait point.

Un mécène discret et non dépourvu d'un certain sens du comique, vient de s'inspirer de cette anecdote qu'il rafraîchit agréablement en l'appliquant à la littérature. Il organise à la Maison du Livre une série de conférences qui promettent de n'être pas sans agrément et dont voici, sous toutes réserves, quelques titres :

Monsieur le Baron Janssens : « Comment on fait un sonnet ».

M. Louis Dumont-Wilden : « Comment on opère l'appendicite ».

Mme de Tallenay : « Comment on dirige une gare de marchandises ».

M. Sylvain Bonmariage : « Comment on cultive sa personnalité ».

M. Jean Dominique : « Comment on gagne un match de foot-ball ».

M. l'abbé Mœller : « Comment on danse la valse chaloupée ».

Etc., etc.

La première de ces conférences, fort intéressante, a eu lieu ; elle a été faite par M. L. F. Morisseaux et avait pour titre :

« Comment on fait une pièce de théâtre ».

Paris-Journal nous apprend — avec de grands éloges du reste — que Jean Dominique est le pseudonyme de... Blanche Rousseau. D'autre part nous savons que Marie Closset est le vrai nom de Jean Dominique.

Il y avait déjà le Père, le Fils et le St-Esprit ! Ceci est encore plus compliqué.

Nous informons les lecteurs de *Paris-Journal* de ce que (pour faire plaisir à Sylvain) un abonnement au *Masque* leur donnerait le mot de l'énigme.

L'HISTOIRE DES LETTRES... ETC... PAR CHOT ET DETHIER.

Singulière destinée que celle des *Lettres belges !* Quand ce ne sont pas les Allemands ou les Viennois qui écrivent leur histoire, le soin en est généralement pris par de jeunes éphèbes qui tirent leur manuscrit des poches de leur première culotte.

Ailleurs ce sont les vieux écrivains, ceux qui ont beaucoup lu, beaucoup vu, beaucoup retenu, comparé et réfléchi, qui tentent de tels essais.

Chez nous, c'est au Collège ou à l'Athénée qu'on commence modestement l'*Histoire des Lettres... etc...* Rien d'étonnant dès lors si l'on y découvre des perles comme celle-ci : « *Si, pour excuser ses erreurs... on ne peut néanmoins se refuser de reconnaître en lui ce manque absolu de bonne foi si nécessaire à l'historien...* »

MM. Chot et Dethier ont eu tort de se confesser ainsi publiquement.

Mais, il n'y a pas à dire, — eux et Taine — ont ceci de commun, qu'ils ne se ressemblent pas.

CHANSON NAVRANTE

AU ROI GRÉGOIRE

Mon Dieu ! Mon Dieu ! Qu'est-ce qui m'arrive ?
Voilà qu'il se met à pleuvoir !
Et j'ai laissé mon parapluie,
Dans la maison du désespoir.

Par les routes longues et lasses,
Je vois de vieilles, vieilles choses,
Des pauvres, des fuseaux, des besaces,
Des rouets, des lampes, des horloges ;

Un vrai magasin d'antiquaire,
Où pendent des manteaux déteints,
Des cuirasses et des rapières,
Près des pots de chambre en étain.

Je ne sais pas où ces choses vont ;
Je sais à peine d'où elles viennent...
C'est effarant ! Et rond ! Et rond !
Comme tout est vite de l'histoire ancienne !

Et moi, dans ce piteux fourbis,
Je passe ma vie inutile
A me lamenter de jadis,
A regarder le Passé qui file !

Je vois tout en minable, en triste...
Où sont mes amis d'autrefois ?
Les uns sont décorés, les autres sont ministres !
Et moi ? Et moi ! Et moi !! Et moi !!!

VIENNENT DE PARAITRE

René ARCOS. — *Ce qui naît* (poème), Paris, E. Figuière et Cie. Fr. 3.50

Ferdinand BOUCHÉ. — *Chrysalides* (contes), Editions du Masque Fr. 3.50

Jean DOMINIQUE. — *Les Enfants et les livres* (conférence), Editions du Masque. Fr. 2.00

Georges DUHAMEL. — *Selon ma loi* (poèmes), Paris, E. Figuière et Cie. Fr. 3.50

Jules ROMAINS. — *Les Puissances de Paris*, Paris, E. Figuière et Cie. Fr. 3.50

Hubert STIERNET. — *Haute Plaine*, Bruxelles, Association des Ecrivains belges. Fr. 3.50

Charles VILDRAC. — *Livre d'Amour*, Paris, E. Figuière. Fr. 3.50

Emile VERHAEREN. — *Les Plaines* (toute la Flandre), Bruxelles, E. Deman. Fr. 5.00

LE MASQUE

REVUE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

H. LAMERTIN

ÉDITEUR

BRUXELLES

Sommaire des Nos 8 et 9 :

Georges Eekhoud	*Essai d'Exégèse populaire*	p. 225
Paul Drouot	*Vers*	p. 231
Pierre Hirsch	*Caprice*	p. 232
Louis Delattre	*Le Wallon de la pierre*	p. 237
Camille Maryx	*Le Soir*	p. 244
Jean Dominique	*Les Enfants et les Livres (suite)*	p. 245
Prosper Roidot	*Bruyère blanche*	p. 259
Cyrille Van Overbroek	*Le Subside*	p. 271
Le Masque	*Propos de Table*	p. 286
Petite Anthologie		p. 288

CE NUMÉRO EST ORNÉ D'UN DESSIN DE GUSTAVE-MAX STEVENS

Nos 10 et 11

LE MASQVE

BRVXELLES

1911

LE MASQUE

REVUE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

ABONNEMENT : 12 numéros, 10 francs

1 numéro, 1 franc

Bureaux :

152, RUE DES BÉGUINES, 152

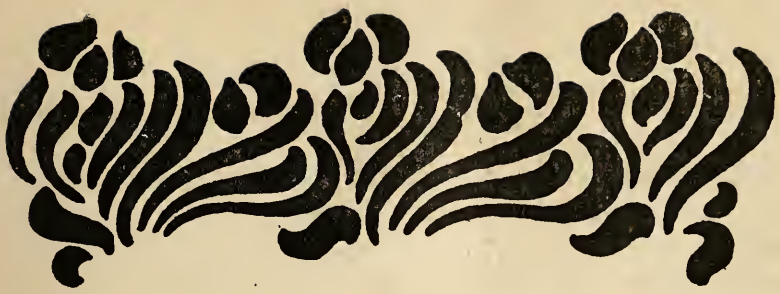
BRUXELLES

Le Masque a publié des pages inédites de

Ferdinand Bouché, Remy de Gourmont, Louis Delattre, Henri de Regnier, Jean Dominique, Paul Drouot, Georges Duhamel, Louis Dumont-Wilden, Georges Eekhoud, André Fontainas, Paul Fort, Marguerite Gillot, Albert Giraud, Franz Hellens, Grégoire Le Roy, Georges Marlow, Stuart Merrill, Prosper Roidot, Blanche Rousseau, André Salmon, Charles Van Lerberghe, Horace Van Offel, Emile Verhaeren.

---

*AP22
.M35
Ser. F12
1910/11



Massacrons les Innocents...

PIÈCE EN UN ACTE

PERSONNAGES :

- L'homme du massacre.
- Le joueur.
- Un manchot.
- Un aveugle.
- Une vieille femme.
- Judas.
- Lucrèce Borgia.
- Néron.
- Messaline.
- Ravachol.
- Voix dans le lointain.

Innocents.

Sur la grand' place d'une petite ville, l'hiver. Dans le fond, des silhouettes de pignons blafards sont éclairées par un réverbère. La place est couverte d'échoppes, dont quelques-unes seulement ont des lumières. Sur le devant, l'échoppe d'un massacre qu'éclairent deux chandelles aux trois quarts consumées. On entend quelques rumeurs d'orchestrions dans le lointain. Les dernières notes d'un carillon, puis une cloche sonne neuf heures. Des femmes en mantes noires sortent de l'église dont on aperçoit, à droite, le portail, et s'éloignent vers le fond, en s'arrêtant de temps en temps pour joindre leurs colloques. Le sacristain ferme la porte de l'église. Pendant la scène, les lumières de la place s'éteignent une à une.

SCÈNE PREMIÈRE

L'HOMME DU MASSACRE, LE JOUEUR

(Ce dernier est entré lentement par la gauche, venant du fond, tandis que les femmes s'éloignaient. C'est une sorte de maroufle, en casquette, visage maigre et imberbe. Il marche d'un pas agité et passe devant l'échoppe sans la regarder.)

L'HOMME DU MASSACRE

(Derrière le comptoir, le visage éclairé par une chandelle.)
Holà ! l'homme, le massacre ?...

LE JOUEUR *(tourne la tête et se précipite.)*

J'en cherchais un justement. Voilà deux heures que je jeûne...

L'HOMME DU MASSACRE

On en trouve toujours, mais rarement un comme celui-ci. Tu as de la chance. Bénis le hasard.

LE JOUEUR

Donne-moi les balles, je suis affamé !

L'HOMME DU MASSACRE

Rien n'est bon comme de se dégourdir les bras et de s'exercer l'œil à cette besogne. Il ne faut jamais travailler sans but, n'est-ce pas ?

LE JOUEUR

As-tu fini tes boniments ? Je ne viens pas écouter le bruit de tes paroles...

L'HOMME DU MASSACRE

Patience, l'homme !... Et plus le but est proche, plus il fascine le travailleur tenace. Ah ! ah !...

LE JOUEUR

Presse ! Je suis altéré !

L'HOMME DU MASSACRE

As-tu de l'adresse au jeu ? Il en faut, de nos jours, plus que jamais. Comment parviendrais-tu à courir aussi vite que le temps ?

Tout le monde ne peut pas le devancer..., mais le coudoyer et se maintenir d'équilibre avec lui...

LE JOUEUR

Les balles, pour l'amour du ciel !

L'HOMME DU MASSACRE

Autrefois, on se contentait d'entretenir la vigueur de ses muscles, soit qu'il fallût jeter un homme par dessus bord, soit qu'on se préparât à l'atteindre d'un coup d'épée. Maintenant, il convient d'être prêt à tout ! Les meilleurs coups viennent de loin. La lumière n'est pas sûre. Il faut de l'adresse pour vivre...

LE JOUEUR

Les balles, ou je t'étrangle !

L'HOMME DU MASSACRE

Inutile ! Je suis invulnérable. Rentre tes dents, faux lion : je vais te servir un spectacle à ta faim. Combien de siècles veux-tu dévorer ?...

LE JOUEUR *(furieusement)*

Canaille ! Qu'ai-je faire de tes folies ? Je détruirai ton échoppe et je mettrai tes fantoches en pièces !... Les balles, les balles !

L'HOMME DU MASSACRE

Ah ! ah ! ah ! Toujours la même hâte, la même fièvre. Voici les balles. Vise au front. *(Il lui donne quatre balles blanches, que le joueur saisit avec rage ; et aussitôt, sans viser, celui-ci lance la première dans le troupeau des fantoches.)* Manqué ! Trop de précipitation. Tu n'as pas regardé le but. *(Le joueur lance la deuxième balle et manque encore.)* Maladroit ! La faim t'a enlevé un œil ; prends garde que la balle, en ricochant, ne te supprime l'autre. *(Avec non moins de précipitation, le joueur lance la troisième balle, sans résultat. La quatrième touche ; on entend le bruit métallique du fantoche renversé.)*

VOIX DANS LE LOINTAIN *(sur un ton traînant et sourd)*

In-no-cent !... *(un silence)*

LE JOUEUR

Qu'est-ce là ?

L'HOMME DU MASSACRE

Que t'importe ! Interroge ta victime ; ce n'est que lorsque le coup est fait que le nom prend de la valeur. La surprise de l'apprendre seule est bonne. *(Tournant la tête vers les fantoches.)* Mort ou vif, qui es-tu ?...

JUDAS *(sur un ton nazillard, comme récitant une leçon)*

Je suis celui qui sacrifia sa vie pour se punir d'avoir livré son maître, au Jardin des Oliviers. Je suis Judas l'Iscarioth, le Juif maudit. Mais notez que j'ai versé au Temple le prix de la trahison. J'ai renoncé librement au fruit du mal. Le diable et les corbeaux, qui se partagèrent mon corps déchiré par le milieu, perdirent mon âme lavée à l'eau du remords.

L'HOMME DU MASSACRE

C'est tout.

LE JOUEUR

Les balles ! Les balles !...

L'HOMME DU MASSACRE

Voilà les balles. Vise au front. Ne cherche pas à reconnaître celui que tu as choisi... *(Le joueur prend un recul et lance les deux premières balles avec une violence croissante. La seconde touche.)*

VOIX DANS LE LOINTAIN *(triste et chantante)*

In-no-cent !...

(Même jeu du joueur. Il touche.)

VOIX DANS LE LOINTAIN *(avec une sorte de colère)*

In-no-cent !...

L'HOMME DU MASSACRE

Voilà qui est bien frappé ! Ton œil s'habitue à l'ombre. Interroges-tu ?

LE JOUEUR *(avec fièvre)*

Plus je frappe, et plus mon appétit s'aiguise. Tes balles sont ensorcelées. Holà ! la femme, avec ton front pareil à une boîte à venin, et tes yeux qui remontent de l'enfer !

L'HOMME DU MASSACRE

Réponds !

LUCRÈCE BORGIA *(ton plaintif et appris)*

L'injustice est la compagne de l'ignorance...

L'HOMME DU MASSACRE

Assez !... Vieille rengaine ! Que t'importe la justice, à toi qui es morte ? Si tu as souffert de ton vivant de la calomnie, la postérité eût-elle réparé l'erreur, il n'en reste pas moins vrai que des générations ont cru au mal, et qu'elles ont disparu avant d'être éclairées. Le temps présent est-il aveugle, quoi de changé ? Ne suffit-il pas que tu aies procuré aux hommes la joie de viser une noble tête ? Car je suppose que cet air de reine doit porter un grand nom. Le mieux serait qu'on t'oublie. Mais que deviendrait l'humanité privée d'une telle cible ?... Comment t'appelles-tu ?

LUCRÈCE BORGIA

Lucrèce Borgia...

L'HOMME DU MASSACRE

Ah ! ah !... Qu'as-tu, que tu te plaignes ? De ton temps, on savait à qui adresser les sarcasmes ; on rendait à César, ce qui est à César... Celle qui fut tenue pour vierge par ceux qui vivaient, on a beau maintenant la dépuceler et en faire une putain, une empoisonneuse, ce n'est que sur un mannequin qu'on opère. Ainsi, console toi...

LE JOUEUR *(perdant patience)*

Et toi, le gros boucher à la tête de taureau, couronnée de lauriers, avec tes joues gorgées de sang, parle, à moins que je ne t'aie définitivement fermé les lèvres !

L'HOMME DU MASSACRE

Penses-tu être le premier qui l'ait jeté par terre ? Joueur présomptueux, frappe à tour de bras, mais ne te vante jamais d'avoir lancé la première balle ! *(Se tournant vers les fantoches.)* Réponds, mort ou vif ?

NÉRON *(toujours même ton nazillard et récitant)*

Ma gloire est d'être proclamé le poète de la cruauté. L'art fut pour moi un dieu exigeant. Mais qu'importe, puisque les sons de ma lyre ont eu la force d'éclipser le soleil. Le feu et le sang m'ont servi de flambeaux. Par dessus les lois et les morales, je fus vraiment dieu, et ce laurier n'est qu'une dérision, une insulte, pour moi qui méritais de recevoir le nimbe des immortels. Beaucoup m'ont craint, mais quels sont ceux qui m'ont compris ?

L'HOMME DU MASSACRE

N'est-ce pas assez, s'il s'en trouve un, et si celui-là à son tour est incompris du reste des hommes ? L'innocence n'est pas d'être tenu pour non coupable par la majorité, mais d'être absous par quelqu'un qui s'est élevé au-dessus de la loi commune !

NÉRON

Il ne s'en trouva pas un seul dans Rome. Sénèque lui-même...

L'HOMME DU MASSACRE

D'autres sont venus, qui proclament comme toi : « Quel artiste je tue en expirant !... »

NÉRON

L'artiste est dieu ; et Dieu est innocent !

LE JOUEUR

Celui-là, je ne le comprends pas.

L'HOMME DU MASSACRE

Tu n'es pas tenu de comprendre. Sache seulement que son nom est Néron, et réjouis-toi d'avoir touché la cible.

LE JOUEUR

Des balles ! Encore, encore, donne vite !

L'HOMME DU MASSACRE

Voici les balles.

LE JOUEUR

Quatre ne suffisent pas ! Je me sens en possession de cent bras !

L'HOMME DU MASSACRE

Te voilà animé d'une belle passion... Tes yeux te guident comme des torches ; prends garde que leur propre fumée ne t'aveugle !

(Le joueur lance les balles avec frénésie ; grands gestes, élan à chaque coup. Il abat une cible.)

VOIX DANS LE LOINTAIN *(plaintive)*

In-no-cent !...

(Pendant que la voix parle, il prend un autre élan et touche encore.)

VOIX DANS LE LOINTAIN *(plus brève et plus dure)*

In-no-cent !...

(Le joueur, avec un dernier effort lance rapidement plusieurs balles, manque quelques coups et touche trois ou quatre fois de suite.)

VOIX DANS LE LOINTAIN *(A la suite d'abord, puis à la fois, de manière à former une rumeur confuse).*

In-no-cent !... In-no-cent !... In-no-cent !...

(Ayant accompli son carnage, le joueur s'appuie au comptoir, la tête sur les bras.)

L'HOMME DU MASSACRE *(sans s'étonner, sarcastique)*

Déjà fatigué ! Ils se ressemblent tous. L'orgueil d'épuiser la vigueur des muscles fait oublier le plaisir de regarder ce qui tombe. Quand apprendront-ils à exercer la jouissance dans l'infini ? Il n'y a que l'arrière-goût qui compte ! On ne savoure pas le vin en se bouchant les narines après chaque lampée ! Le plaisir étouffe dans la hâte, et la fatigue en dissipe jusqu'au souvenir. Les grands coups ont besoin de méditation et réclament une large résonnance... Te voilà vainqueur d'une armée, Alexandre démoli, et tu n'as plus même la force de dénombrer tes victimes... Ecoute, tu es seul ; les hommes sommeillent et ils méconnaissent la divinité des ténèbres. Vas-tu faire comme eux ?...

LE JOUEUR *(bâille et s'étire)*

Je suis rassasié !

L'HOMME DU MASSACRE

Est-ce un motif pour dormir ?

LE JOUEUR

Je suis désaltéré !

L'HOMME DU MASSACRE

Si vite ? Tout à l'heure encore tes bras semblaient les éclairs de ta soif. D'où vient ce vent stupide qui l'a éteinte au lieu de l'attiser ?

LE JOUEUR *(s'étirant de nouveau)*

La satiété...

L'HOMME DU MASSACRE

La satiété ! Une réalité dans la lumière, un mot dans l'ombre !...

LE JOUEUR

Adieu !

L'HOMME DU MASSACRE

Quitteras-tu ainsi le charnier ? Ton gibier va se moquer de toi, si tu ne cherches même pas à rassembler tes trophées !...

LE JOUEUR

Voici ton argent, geôlier, adieu !

SCÈNE DEUXIÈME

L'HOMME DU MASSACRE, LE JOUEUR, UN MANCHOT

(On entend le tintement des pièces de monnaie que le joueur jette distraitement sur le comptoir. Pendant ce temps le manchot passe devant l'échoppe et s'arrête en regardant le massacre.)

L'HOMME DU MASSACRE

Holà ! l'homme, le massacre ?

LE MANCHOT

Hélas !

L'HOMME DU MASSACRE

Pourquoi cette plainte ?

LE MANCHOT

Tu ne vois pas ? Je suis manchot !

L'HOMME DU MASSACRE

Ah ! ah !... Timidité sanctionnée par le hasard !... Approche toujours. Le plaisir de regarder ne se paie pas !

LE MANCHOT *(sans bouger de sa place)*

Que n'ai-je mes deux bras !

L'HOMME DU MASSACRE

Comment les as-tu perdus ? Sont-ils tombés, faute d'usage, ou bien la jalousie de quelque dieu t'en a-t-elle privé, pour te punir d'avoir trop osé ?

LE MANCHOT

Je n'en ai jamais éprouvé la réalité. Ma mère me mit ainsi au monde.

L'HOMME DU MASSACRE

As-tu parfois senti le désir de frapper de loin ?

LE MANCHOT

Je ne sais ce que c'est.

L'HOMME DU MASSACRE

Les uns portent la nuit sous leur crâne, d'autres dans leur cœur. Profite de la tienne qui se loge sous tes épaules !

LE MANCHOT

Que dis-tu ? Est-ce cet homme-là qui a abattu toutes ces têtes ? Il a ses deux bras, lui, à ce qu'il semble ?

L'HOMME DU MASSACRE

Il les eut, en effet !

LE MANCHOT *(se précipitant vers le joueur, d'un bond)*

Dis, l'homme entier, veux-tu jouer pour moi ?

LE JOUEUR

Je m'en allais...

LE MANCHOT

Reste. L'argent est dans ma poche.

LE JOUEUR

Il est tard...

LE MANCHOT

Prends les balles !

LE JOUEUR

Je les prendrai pour toi, quoique le jeu ait cessé de me plaire.

LE MANCHOT (*s'animant, et tout au jeu*)

Là-bas ! Holà, les belles lèvres rouges ! Vise bien, l'homme entier ! (*Le joueur, avec lenteur, frappe, mesurant froidement son coup. Le manchot suit du torse tous ses mouvements. La balle touche.*)

VOIX DANS LE LOINTAIN (*sauvagement*)

In-no-cent !...

LE MANCHOT

Qui a parlé ?... Innocente, toi, la petite femme ?... Oh ! oh !...

LE JOUEUR

Morte ou vivante, qui es-tu ?

L'HOMME DU MASSACRE

Ah ! ah !...

MESSALINE (*d'un ton pleurnichard et appris*)

Je suis Messaline, la romaine...

LE MANCHOT (*interrompant*)

Qui que tu sois, j'éprouve du plaisir à te voir à la renverse, car je devine que tu as terrassé plus d'un mortel !...

MESSALINE

Accuse-t-on le vent qui abat les plus beaux arbres, le feu qui dévore les plus dures matières ? L'homme en a fait des dieux. Je suis le vent et le feu...

LE MANCHOT

Dans ce cas j'ai tué le vent et le feu ! (*au joueur*) Jette donc !

(*Le joueur reprend ses coups, avec toujours plus de mesure. Il semble viser perfidement et ne frapper qu'au moment opportun. Le manchot indique les mouvements, en ployant le torse et la tête. Les deux premières balles se perdent, la troisième touche.*)

VOIX DANS LE LOINTAIN (*avec une intonation tranchante*)

In-no-cent !...

LE MANCHOT (*riant*)

Oh ! Celui-ci est touché à temps ! Peste ! quel crâne effrayant ! Quelles mâchoires ! Ah ! ah ! Te voilà par terre, tête de pipe, muffle, assassin, Ravachol !... Ah ! ah !... (*Il se tord.*)

LA VOIX DANS LE LOINTAIN (*ton appris*)

Je suis innocent...

LE MANCHOT

Innocent, toi ?... Ah ! ah ! (*Il se tord.*)

LE JOUEUR

Qu'en sais-tu, manchot ?

L'HOMME DU MASSACRE

Si la société lui avait amputé ses deux bras ?

LE MANCHOT

J'ai fait mieux ! Je lui amputé la tête ! Ah ! ah ! (*Il se tord.*) Merci, l'homme entier. Tu m'as procuré du plaisir. Prends mon argent.

LE JOUEUR

Garde-le ! Tu m'as fait reprendre faim...

SCÈNE TROISIÈME

L'HOMME DU MASSACRE, LE JOUEUR, LE MANCHOT, UN AVEUGLE

(*L'aveugle est entré pendant les dernières phrases, tâtant les pavés avec sa canne ferrée. Il heurte le manchot, qui s'en allait et qui se retourne brusquement, avec un juron.*)

L'HOMME DU MASSACRE

Holà ! l'homme, le massacre ?

L'AVEUGLE

Qui est là ? Que dites-vous ?

L'HOMME DU MASSACRE

Le massacre ?

L'AVEUGLE

Je suis aveugle. Que veux-tu ?

L'HOMME DU MASSACRE

Oh ! oh ! un aveugle y voit mieux que personne ! Il ne craint pas la nuit. Dépose ta canne. Je vais te mettre les balles en main.

L'AVEUGLE

(*Tâtonnant, dépose sa canne sur le comptoir, avec bruit.*)

Je me souviens d'un jeu de cette sorte, autrefois, lorsque j'avais mes yeux.

L'HOMME DU MASSACRE

Qui t'a volé la vue ?

L'AVEUGLE

J'ai voulu voir trop loin en regardant de trop près !... Donne toujours les balles. Y a-t-il des hommes là-derrière ? Peut-on les atteindre ?

LE JOUEUR

Ote-toi du chemin, manchot !

L'AVEUGLE

Qui est manchot ? Il y a un manchot ici ! Tant mieux. Alors nous sommes également misérables, car que lui servent ses yeux, et que me servent mes bras ?

L'HOMME DU MASSACRE

Plus que tu ne le crois. Voici les balles. Frappe devant toi.

LE JOUEUR

(*Il prend le bras de l'aveugle, et l'avance vers les cibles.*)

Là !...

(*L'aveugle se cale bien, puis, comme s'il voyait, prend sa distance, vise, allonge le bras et donne de l'élan. La balle jetée avec une sorte de méthode bizarre, touche au premier coup, rendant un bruit particulièrement métallique.*)

VOIX DANS LE LOINTAIN

In-no-cent !...

(*Un silence.*)

L'AVEUGLE

Est-ce à moi qu'on parle ? Ai-je atteint le but ?

L'HOMME DU MASSACRE

Au premier coup. Tu as les yeux dans la main, aveugle !

L'AVEUGLE

Je m'en réjouis. Depuis longtemps j'avais oublié ce jeu-là. Si je pouvais voir !

L'HOMME DU MASSACRE

Nous-mêmes nous voyons à peine, dans l'ombre. Interroge celui que tu as touché, peut-être entendras-tu ses gémissements. (*Un silence.*) Mort ou vif, qui es-tu ?

(*Un silence.*)

L'AVEUGLE

Il est mort. Les morts ne répondent pas !

L'HOMME DU MASSACRE

Erreur ! Ici les morts survivent. J'en enterre, chaque jour, par centaines, qui reviennent le lendemain. Mort ou vif, réponds !

(*On entend une lointaine et longue rumeur.*)

L'AVEUGLE

Je n'entends rien qu'un bruit de vent dans le lointain.

L'HOMME DU MASSACRE

C'est étrange ! (*Une pose*). Il me semblait, en te regardant jouer, que tu voyais clair... Avec ses deux yeux, on n'irait pas plus sûrement au but ! Personne ne parle, cependant...

L'AVEUGLE

A quoi bon ?

LE JOUEUR

Le beau plaisir de frapper, si l'on ne peut savoir ensuite sur quelle cible on s'est exercé !

L'AVEUGLE

La belle jouissance d'entendre le nom de celui qui tombe et d'ignorer la blessure qu'on lui a faite !

L'HOMME DU MASSACRE

Console-toi ! Celui qui se penche sur sa victime, pour la reconnaître, se ménage certes d'inépuisables surprises ; mais celui qui tient les yeux fermés ne s'attarde pas aux apparences singulières : à chaque coup bien porté, il croit avoir renversé le monde ! Lequel des deux se trompe ?

L'AVEUGLE

Je ne peux pas profiter de la victoire !

L'HOMME DU MASSACRE

Crois-tu ? Chacun en jouit de sa manière.

L'AVEUGLE

Je m'en vais. Tu es plus heureux que moi, manchot ; tu n'as pas de bras pour frapper, il est vrai, mais tu profites de l'adresse des autres... (*Il veut s'en aller.*)

SCÈNE QUATRIÈME

L'HOMME DU MASSACRE, LE JOUEUR, LE MANCHOT, L'AVEUGLE, UNE VIEILLE FEMME

(*Cris étouffés dans le fond.*)

LA VIEILLE FEMME (*Elle accourt au-devant de l'aveugle.*)

Au secours ! Au secours ! On s'assassine dans la rue !... Il y a un homme de blessé !...

L'AVEUGLE

Qu'y puis-je faire ? Je suis aveugle ! (*Il s'éloigne*)

LA VIEILLE FEMME

(*Va au manchot, avec les mêmes gestes de supplication*)

Au secours ! Par pitié pour un homme !...

LE MANCHOT (*hochant les épaules*)

Je suis manchot ! (*Il s'éloigne*).

LA VIEILLE FEMME (*au joueur accoudé au comptoir.*)

De grâce, monsieur, un innocent se meurt là-bas !...

LE JOUEUR

Un innocent ! Bien frappé ! Quel est son nom ?

LA VIEILLE FEMME (*Se tait un moment, interdite, puis s'encourt en criant, et en gesticulant.*)

Mon Dieu ! Mon Dieu !...

L'HOMME DU MASSACRE (*Ricanant*)

Ah ! ah ! ah !...

SCÈNE CINQUIÈME

L'HOMME DU MASSACRE, LE JOUEUR

LE JOUEUR

Adieu ! Te reverrai-je encore ici, demain ?

L'HOMME DU MASSACRE

Demain, plus tard, dans un siècle... Ici ou ailleurs !...

(*Le joueur s'éloigne par la ruelle du fond, en sifflotant. On entend le bruit décroissant de ses pas. Il n'y a plus que les lumières baissantes de l'échoppe et celle d'un réverbère, tout au fond. Le carillon se met à jouer un air enfantin et innocent :* J'ai du bon tabac, *ou bien :* Maître Corbeau. *Puis, dans le silence, dix heures sonnent. L'homme du massacre pousse un soupir, se retourne, tend la main et appuie sur un bouton : Ensemble, tous les fantoches se redressent soudain, avec un cliquetis.*)

RIDEAU.

FRANZ HELLENS.

A LA MÉMOIRE DE MON AMI
ROBERT COPPIETERS

ORPHÉE

« C'est par toi que je souffre, et je t'aime. Je t'aime, parce que tu es ma misère et mon orgueil, ma joie et ma douleur, la splendeur et la cruauté des choses, parce que tu es le désir et la pensée, et parce que tu m'as rendu semblable à toi. »

(A. France. — L'humaine tragédie).

C'était dans les premiers jours de l'humanité, alors que le rêve n'était pas encore et que les hommes n'avaient point encore de mots pour dire « espérance » et « désespoir ». C'était dans l'âge d'or qu'ont chanté les poètes, alors que la nature fournissait avec abondance et d'elle-même les choses nécessaires à la vie monotone et simple, qu'un éternel printemps faisait mûrir des fruits sur les arbres en fleurs. C'était un jour de ces temps-là, par un clair matin.

Des hommes, des femmes, des enfants étaient disséminés par groupes dans l'herbe épaisse, à l'ombre légère des oliviers d'argent. Entre les troncs des arbres brillait dans le lointain l'azur étincelant de la mer égéenne, sur laquelle trainait encore la chevelure lumineuse du soleil, à peine élevé de ses flots, et des îles émergeaient, blanches, et des falaises la bordaient. La terre souriait à son réveil. L'air était plein de chants d'oiseaux et de parfums ; le flot battait joyeusement les rochers de la côte et semblait rire ; un doux

frémissement agitait les feuilles des arbres et parfois quelque souffle de vent faisant chanter les branches, éparpillait en pluie colorée des pétales blancs et bleus. A travers le ciel vibrait joyeusement la caresse du jour. Le paysage entier parlait de calme et de repos.

Dans cette douceur, les vieillards au sommeil léger, étendaient parmi la tiédeur de l'herbe, leurs membres roidis, et les amants, les paupières lourdes encore de volupté, se soulevaient lentement l'un vers l'autre, cherchant leurs lèvres, et, souriant de voir leurs yeux, ils s'étreignaient, car l'amour n'était point secret en ces temps-là, et de petits enfants pleuraient, impatients du sein.

Encore engourdis de la torpeur agréable qui suit le réveil, certains, couchés sur le dos, les mains jointes sous la nuque, tâchaient d'atteindre du regard l'azur fuyant du ciel ; d'autres regardaient miroiter la mer et les vagues mutines se jouer sur les flots et se poursuivre et dresser leur tête couronnée d'argent. D'autres encore s'amusaient du vol scintillant des insectes dont les ailes faisaient, au soleil, comme un petit globe de lumière bondissant par saccades. Bien peu parlaient, toutes les âmes étant semblables. Inactifs, ils sentaient le temps leur couler sur la peau comme une longue caresse. Ils jouissaient de la chaleur du jour, de la fraîcheur du sol et du chatouillement furtif des hautes herbes où les enfants jouaient, se bousculant avec des cris.

Or, comme ils étaient là, parut au milieu d'eux un jeune homme si beau que tous, arrachés à leur somnolence, le regardèrent sans parler ; ils ne l'osaient, intimidés par son regard. Une chevelure blonde flottait en boucles autour de son visage, et la lumière, en s'y jouant, enveloppait sa tête d'un brouillard d'or. Il tenait à la main une carapace de tortue dans la concavité de laquelle étaient tendues quatre cordes qui vibraient au toucher de sons différents. Un essaim d'oiseaux silencieux volait en cercle au-dessus de sa tête, et les ombres de leur corps ailés couraient sur l'herbe, autour de lui.

Tous le regardaient. L'un d'eux, enfin, s'étant levé, lui demanda :

« Etranger, qui es-tu ? »

Il dit :

« Je suis Orphée. »

« Et que fais-tu, toi qui voyages ? Es-tu donc sans tribu ? »

« Oui, je suis sans tribu. Je voyage... et je cherche. Je m'arrête parfois pour conter des histoires à ceux que le hasard met sur ma route, ou je chante pour eux, selon que me dicte mon cœur. Et même seul, je chante ; des animaux viennent alors se grouper autour de moi, m'écoutent, attentifs, et quelquefois, me suivent. Tu vois ceux-ci — dit-il, en montrant les oiseaux. — Depuis longtemps ils m'accompagnent. Je les aime. »

Il s'assit, et tous, quittant leur place, ils se levèrent et vinrent s'asseoir en cercle autour de lui, tandis que les oiseaux s'abattaient sur les arbres, tout alentour, et que ceux-ci, penchant leurs branches, faisaient pleuvoir sur la tête et les épaules d'Orphée des fleurs et des parfums.

« Conte-nous quelque chose, Orphée, » dit une voix.

Et le divin chanteur frôla du bout des doigts les cordes de sa lyre.

Eux, qui l'écoutaient, se regardèrent, étonnés, dès le premier accord. La mélodie, cependant, se développait en ramenant, par intervalles, le thème, large et lent. Certains baissèrent la tête et fermèrent les yeux, afin de se mieux recueillir. Il y en eut qui pleurèrent et d'autres, oppressés, inquiets, soupiraient profondément. Ils se sentirent bientôt isolés du monde. Il leur sembla qu'une aube se levait en leur âme obscure. Les enfants mêmes s'étaient tus.

Alors, Orphée chanta. Il dit :

« Il y a bien des jours — tout cela me paraît lointain — lointain — je vivais votre vie au sein de ma tribu. Je me croyais heureux, ignorant le bonheur. — J'avais une compagne alors, et je l'aimais ; j'ai oublié jusqu'à son nom. — Or, en ces temps-là, une nuit, j'eus un rêve : une femme inconnue se tenait devant moi si belle que, pénétré à sa vue d'un sentiment étrange, très doux et

triste, un peu, je n'osai lui parler. Je ne savais pas alors pourquoi je soupirai ni pourquoi mes yeux se mouillèrent, mais je connus après que c'était de l'émoi que donne la Beauté. »

Ils se rappelèrent les heures exquises de la première puberté, lorsqu'ils erraient, tout seuls, sur les bords de la mer dont le murmure berçait leurs vagues songeries.

« Elle parla. Sa voix n'était pas comme les autres voix ; elle me semblait résonner en mon cœur. Elle me dit : O Orphée, j'ai paru devant toi afin que tu saches combien je suis belle. Mon nom est Phronèsis. Les voluptés que procure mon amour sont calmes et profondes ; aucune autre que moi ne les peut donner. C'est pourquoi, viens, suis-moi, et je te conduirai dans l'île d'où je viens et qui est celle du bonheur. Là, je pourrai t'aimer ; loin du regard des hommes, tu goûteras la douceur de mes lèvres. Dis si tu veux tout quitter pour moi. »

Et je lui dis :

« O Phronèsis, tu es plus belle que tout au monde. Mais j'ai peur de souffrir en te suivant ; je n'irai pas. »

« Je vis, en m'éveillant, ma compagne dormir encore à mes côtés. Je posai sur ses paupières closes un long baiser ; ses yeux me sourirent en se rouvrant; son bras, lourd encore de sommeil, d'un geste malhabile enlaçant mon cou, attira mon visage contre le sien ; nos bouches humides se joignirent. Perdu dans une extase et défaillant d'espoir, j'attendais la révélation des voluptés promises dans mon rêve, mais c'est plein de dégoût, presque de haine, que je m'éloignai. J'errai, seul, et longtemps. Hélas ! Aucun des compagnons de mon ancienne vie n'aurait pû comprendre ce par quoi je souffrais et peut-être n'aurais-je sû dire quel désir m'exaltait. J'appelais Phronèsis dans le silence des forêts. Vers le soir de ce jour, pour la première fois, j'ai chanté, et depuis j'aimai la douceur d'où naissait mon chant. »

Ils écoutaient Orphée et s'étonnaient de voir plus clair en eux. Souvent, ils s'en souvinrent, ils devenaient méchants après l'amour ou, ennuyés, ils ne répondaient plus à ceux qui leur parlaient ; ils se sentaient déçus et mécontents, confusément tristes.

Ils songeaient alors à d'autres caresses ; ils concevaient un monde plus heureux. Ainsi, les sentiments qu'exprimait le poète, ils les savaient, mais en leur âme obscure ils étaient restés vagues. Et ces espoirs, et ces douleurs et ces désirs qu'Orphée leur disait, grandis, et pour lesquels ils n'avaient point de mots, dont ils avaient perdu jusqu'au souvenir, ils les avaient soufferts aussi. Voici que ressuscitait le passé et qu'ils vivaient en lui des émotions neuves.

« Je l'ai revue. — Ce jour-là, j'avais longtemps marché dans les bois, au hasard ; avec des gestes fous, je criais aux échos des mots entrecoupés, sans suite, et des hoquets qui ressemblaient à des sanglots soulevaient ma poitrine meurtrie, mais je n'aurais pu dire si je chancelais dans une ivresse de douleur, ou bien si j'étouffais d'un bonheur trop immense. Et j'allais, me heurtant aux arbres, et tout-à-coup jaillit de mon cœur aussitôt apaisé, le chant, abondant et pur. La nature se tut ; lui seul résonnait dans le silence et dans l'espace, et moi, tout pénétré d'une joie calme et grave, j'écoutais, recueilli, les voix harmonieuses de mes pensées. Puis, je m'affaissai sur l'herbe humide, heureux et las. Mon âme était noyée dans un songe superbe. Mes yeux réflétaient dans leurs larmes le ciel brillant à travers les branches, et, haletant, je souriais.

Lorsqu'enfin revenu à la conscience de moi-même, je laissai traîner sur les choses mon regard étonné, je la vis devant moi.

Et je lui dis.

« O Phronèsis ! tu vois, j'ai quitté ma tribu, mes amours et les lieux qui m'étaient familiers depuis l'enfance ; j'ai dépouillé ma vie ancienne et je suis parti te chercher car, depuis que je t'ai vue, je ne suis plus le même. Tu as éveillé le désir en moi ; voici que plus aucun homme ne peut m'aimer ou me comprendre. Mon cœur est condamné à vivre solitaire ! »

Elle me répondit :

« Je t'ai choisi entre tous les mortels pour te révéler la Beauté. Il te faut maintenant la prêcher par le monde. »

Moi, je la suppliais :

« O Phronèsis ! les autres tous ont une compagne et des enfants. L'amour m'est-il donc interdit ? »

« Tu as ton rêve, Orphée ! »

Je soupirai :

« Hélas ! »

« Etais-tu plus heureux jadis — demanda-t-elle — avant cette nuit où je vins ? »

« Oh ! non — lui dis-je — et tu le sais. Mais, souvent, il est lourd à porter et pénible, ce rêve, et je souffre souvent de ne pouvoir pas l'exprimer. »

Alors, elle me prit la tête entre les mains et me baisa longuement sur le front. Et je lui dis :

« Ta promesse n'était point vaine, ô Phronèsis ! Voici que j'ai goûté la douceur de tes lèvres et voici que s'apaisent les forces tumultueuses dont naissait mon chant ; le jour se lève en moi ! Un bonheur inconnu pénètre ma souffrance, une joie grave et recueillie emplit mon âme et je sens s'élargir ma vie de la vie de toutes les choses, je sens toutes les choses vivre dans mon amour, je m'aime en les aimant. Je sens qu'à l'avenir les chants que je dirai seront profonds et larges comme la mer et doux comme la plainte lente qui arrache aux arbres le vent, car, à présent, je pense ce dont j'étais ému et je règne en moi-même. Le monde est beau, ô Phronèsis ; je t'aime et je te remercie d'être venue. Tu m'as ennobli par le désir, et j'ai connu la volupté cruelle de créer ; tu m'as donné l'espoir, tu as donné des ailes à ma pensée ; tu m'as, par la douleur, ouvert à la pitié ; maintenant, que la paix est descendue en moi, je désire et j'espère et je souffre et j'aime, sans cris, avec ferveur et d'un cœur pieux, et je suis comme une eau tranquille qui dort à l'ombre et reflète l'espace infini. Oh ! que le monde est beau dans la clarté sereine qui précède le soir ! La forêt bruit, la mer murmure et je ne sais pourquoi, en écoutant les voix de la mer et des arbres, je me sens résigné. Je sais la pauvre petite chose que nous sommes dans

l'immense univers, je vois la mort au bout de mon chemin et, cependant, soumis, je consens à mourir ; je ne pleurerai point à la dernière heure, mais je regarderai le ciel profond et clair, et je sens que je sourirai. »

Il se tut, fatigué. — Il avait oublié ceux qui l'écoutaient. — Sa main frôlait encore les cordes frémissantes, son regard se perdait dans le lointain azur. Puis, sa tête s'affaissa, lasse, sur sa poitrine et ses bras détendus tombèrent le long de son corps. Et la tribu demeurait, immobile et silencieuse, autour de lui, tandis que mouraient longuement dans l'air sonore les dernières paroles et les sons de la lyre. Et lorsqu'Orphée se leva dans un soupir et que les oiseaux, avec un grand bruit d'ailes, s'élevèrent des branches pour l'accompagner, aucun ne l'entendit. Il disparut parmi les arbres et les rochers, mais eux qui l'avaient écouté, restèrent immobiles, en cercle, et silencieux, absorbés en eux-mêmes. Ce n'est pas qu'ils songeassent au chant du poète ; ils ne s'en souvenaient même plus, mais ils suivaient leur rêve intérieur. Ils s'étonnaient de souffrir de choses anciennes dont ils n'avaient jamais souffert encore. Ils se découvraient des sentiments nouveaux, des aspirations confuses, des espoirs indécis, et c'est alors que, pour la première fois, ils entrevirent le divin. Bientôt, tout s'embrûma dans leur pensée. Ils conservaient le souvenir d'un bonheur ; une immense tendresse était en eux ; des choses douces leur montaient aux lèvres ; ils avaient le besoin d'aimer et des larmes brillaient au bord de leurs paupières. Ils ne devaient jamais oublier cet instant où, sans plus entendre et sans plus voir encore les choses autour d'eux, par tous leurs sens fondus en un ils savouraient, isolés en eux-mêmes, l'étrange volupté de vivre hors du monde, un songe de lumière, de musique et d'amour.

L'un d'eux, enfin, redressa le torse et soupira. Au mouvement qu'il fit, les autres s'éveillèrent et tous levant la tête lentement, ils se virent, mais, aussitôt, détournèrent les yeux.

Ils regagnèrent en silence leur place accoutumée.

Etendus dans l'herbe tiède, ils cherchèrent, mais en vain, à retrouver l'état dans lequel les avait laissés le chant d'Orphée.

Alors, ils furent sourdement irrités les uns contre les autres de ce qu'ils avaient mutuellement interrompu leur poétique ivresse. Comme ils avaient besoin de silence, ils lançaient aux enfants des regards sévères lorsqu'ils criaient. Il leur semblait que leurs compagnons ne comprendraient plus leurs paroles ; ils étaient tristes de ne plus s'aimer.

Et les vieillards, jusqu'à ce jour inattentifs à la fuite silencieuse du temps, pour la première fois songèrent à la mort, car l'espoir était né pour eux avec l'attente et le désir du futur. Le regret leur venait du passé et de l'irréparable et d'une vie qu'ils n'avaient point vécue, dont tous les jours avaient coulé, monotones et tous semblables et sans laisser de souvenir. Maintenant qu'ils tâchaient de rappeler à eux ce qui avait été, de ressusciter quelques heures en leur mémoire et de se rendre compte de leur âge par l'évocation des moments les plus riches de leur existence uniformément terne, il leur semblait vouloir arrêter de leurs mains une eau transparente et qui coulerait la même, inlassablement, avec toujours le même bruit, d'une vitesse toujours égale. Et leur cœur était douloureux. Ils pleuraient, et l'idée de la mort était sur eux.

Et les amants étaient couchés côte à côte, mais, tremblant de la félicité inconnue annoncée par Orphée, honteux d'une pudeur nouvelle, ils s'évitaient des yeux. Lorsqu'enfin leurs bouches hésitantes se rencontrèrent, elles se désunirent aussitôt, et chacun détourna la tête, étranger à l'autre. Car l'espoir avait rendu fades leurs baisers.

Tous se taisaient, non du silence de jadis, heureux et léger, mais d'un silence hostile et pénible, et qui les étouffait et qui pesait sur eux et qu'ils ne pouvaient rompre.

Ils méprisaient leur vie ancienne et cependant ils regrettaient cette parfaite communion de sentiments qui règnait entre eux, alors qu'ils avaient une âme identique. Ils n'étaient point accoutumés encore à vivre avec eux-mêmes et souffraient de leur solitude. Ils étaient malheureux.

Bientôt, ils en voulurent à Orphée et l'accusèrent. Heureux de se sentir réunis dans cette haine, ils en parlaient entre eux ; ils s'efforçaient d'y oublier ce qui les séparait ; c'est pourquoi cette haine leur était douce. Mais ils l'exprimaient plus grande qu'ils ne la ressentaient et, entraînés par leurs paroles, ils résolurent de se mettre à la recherche du chanteur. Leur but n'était pas précis et même, ils craignaient confusément de le trouver. Chacun marchait, entraîné par les autres et sans plus dire un mot.

Ils allaient le long de la côte rocheuse et la mer retentissait à leurs pieds. Ils allaient en silence, cherchant Orphée, mais leur colère diminuait ; ils n'avaient nul désir de le trouver. Et déjà, d'un accord tacite, ils s'apprêtaient à revenir, lorsqu'ils le découvrirent tout-à-coup dans une clairière, parmi de vieux pins parasols dont le soleil faisait les troncs d'or rouge et que couvraient, comme une blanche floraison, ses compagnons ailés. L'un des bras étendus sur une roche tiède, sa tête reposait sur son épaule ; l'autre bras pendait le long de son corps, et la lyre était à ses pieds. Il ne les entendit pas venir ; ses paupières restèrent closes. Eux s'arrêtèrent à son aspect, frappés du calme et de la beauté de son visage et de la grâce de tout son corps. Ils étaient incertains de leur conduite ; ils auraient voulu s'en aller mais ils n'osaient, chacun par crainte des autres. Le souvenir leur revenait de ses paroles et, saisis de respect, timides et tremblants, ils attendaient.

Quelqu'un cependant fit un pas et lui dit :

« Orphée !... »

Il entr'ouvrit les yeux à l'appel de son nom. L'homme se tut. Mais le silence était pesant — pesant et glacé. Alors, comme il fallait parler, l'homme reprit :

« Ne te souviens-tu pas de nous ? »

Orphée les regardait, étonné, sans répondre. Ils se sentaient de plus en plus gênés. Ils fixaient avec attention un point dans le vague, ou se rongeaient les ongles, nerveusement, ou s'efforçaient à prendre des poses aisées, mais ils se savaient ridicules ; ils

auraient voulu s'en aller et maintenant, plus que jamais. Ils comprenaient que c'était impossible et, fâchés contre eux-mêmes, ils sentaient renaître leur haine de lui.

Et celui qui avait parlé déjà, dit encore :

« Ne te souviens-tu plus ? C'était tout au matin sur les bords de la mer... »

Il parlait pour parler et le son de sa voix lui paraissait étrange dans le silence.

« Je ne me souviens pas » — dit Orphée.

Ils se sentirent plus à l'aise après qu'il leur eut répondu.

Et quelqu'un dit :

« Nous voulons te parler à propos de ton chant, te demander...

« Voulez-vous que je chante encore ? » — dit Orphée.

Mais, tous, ils s'écrièrent :

« Non ! Non ! Ne chante plus ! »

« Alors, que voulez-vous ? » — demanda-t-il.

Ils se taisaient. Ils ne savaient comment répondre. Les choses mêmes qu'ils voulaient dire étaient très confuses en eux. Ils regrettaient d'être venus ; leur colère s'était éteinte. Ils souffraient du silence qui rendait plus difficiles leurs paroles à mesure qu'il se prolongeait. Mais il était trop tard pour reculer.

L'un d'eux se hasarda. Il dit :

« Nous sommes malheureux, et par ta faute. Jadis, et ce matin même, avant que tu ne viennes, nous vivions, contents de vivre. Maintenant, nous *voulons* être heureux et nous souffrons. Me comprends-tu ? »

« Non » — dit Orphée.

« Ecoute-moi. Nous avons trouvé que tes chants étaient beaux, mais tu nous fis du mal, et par ces chants. Pourquoi ? Je ne sais pas, ou plutôt, il me semble que je le sais ; ce sont les mots qui me manquent pour l'exprimer. Ce que tu nous as dit... »

« Que vous ai-je donc dit ? »

Ils s'étonnèrent à ces mots, et tous les cœurs étaient irrités contre lui.

« Pourquoi — lui demandèrent-ils — es-tu venu nous troubler de si vaines paroles que tu les oublies l'instant d'après ? Tu te plais à tromper... »

« Moi ! Je vous ai trompés ? »

« Eh bien ! Dis-nous comment ces choses sont possibles et comment nous arriverons à ce bonheur. Où nous faut-il aller ? Dis ! Que nous faut-il faire ? Enseignes-nous ! Mais je vois : tu veux être seul à savoir ; c'est pourquoi nous sommes fâchés contre toi ! Tu nous l'apprendras, cependant ; nous voulons que tu nous l'apprennes, nous le voulons — entends-nous bien, Orphée — nous le voulons ! Tout ce que nous aimions nous est vil à présent et nous avons peur de mourir, car nous avons compris que nous ne sommes pas heureux. C'est toi qui nous l'as dit. Nous sommes tristes d'espérer ces choses en quoi est le bonheur, ces choses que tu connais, puisque tu en parles, Orphée ! tu connais le bonheur et nous sommes venus pour que tu nous enseignes, toi qui sais. »

Mais le poète secoua la tête lentement et dit :

« Hélas ! Je ne suis pas heureux, non plus que vous. »

« Puisque tu parles de bonheur !... »

« Hélas ! — reprit Orphée — je ne suis pas heureux ! je ne suis pas heureux ! Comment pouvez-vous croire ? — Mais si j'étais heureux, je ne chanterais pas et je n'aurais rien dit de tout ce que j'ai dit. Je ne suis pas heureux, je souffre de mon rêve, je souffre comme vous, des mêmes choses, de ce que j'entrevois une vie plus belle et des bonheurs nouveaux. Je souffre de cela qui vous tourmente aussi ; je souffre d'espérer ! Si vous pouviez comprendre tout ce qui est en moi, ce monde que je porte en moi, où je vis seul, que je ne puis pas dire, où personne ne peut me suivre, pas même en rêve. C'est de ma solitude que je souffre et de ne pouvoir m'exprimer... et vous aussi ! Dès qu'on espère et dès qu'on rêve, l'on est si seul et l'on a tant besoin de ne pas être seul. Si je chante le bonheur, parfois, c'est pour leurer ma

douleur, pour l'apaiser, c'est pour vivre quelques instants dans l'illusion créée par moi, pour oublier, c'est... je ne sais pourquoi, mais il le faut, et je me dis alors à moi-même, tout haut, ce que je voudrais dire à quelqu'autre, tout bas, dans le secret. Hélas ! Si ces choses étaient que je désire et dont l'espoir me fait pleurer souvent, si ces choses étaient, j'en jouirais et je n'en dirais rien, et si j'étais aimé, je ne chanterais point la douceur de l'amour, mais je m'endormirais sur le sein de l'amie ; je ne parlerais point, je vivrais cette vie et ne rêverais plus ; je me tairais ; on se tait lorsqu'on est heureux, lorsqu'on n'espère rien, on se tait lorsqu'on n'est plus seul. Ah ! Si ces choses étaient !... à quoi bon en parler si tous les pouvaient voir ? — ... Si ces choses étaient !... Mais non, je rêverais, j'espérerais encore, car mon malheur est de trouver toujours au-delà du réel quelque chose à désirer, c'est mon malheur... et ma fierté ! Ah ! Vous voulez savoir ? Sachez-le donc, je vous le dis ! Non, non, ce que j'espère est impossible et c'est là sa beauté d'être en dehors du monde, de n'être rien qu'un rêve et de ne pouvoir exister — jamais ! »

Ils se courroucèrent à ces mots et, le regard mauvais, le poing tendu, ils lui crièrent :

« Menteur ! Tu as menti ! »

« Ce n'est point là mentir » — leur dit Orphée.

Leur cercle se resserrait, menaçant, et la haine leur remontait au cœur. Ils se haïssaient parce que les espoirs qu'il avait fait naître en eux, si grands qu'ils en méprisaient la réalité et qui, dorénavant, ne les quitteraient plus — ils le sentaient — lui-même il les avouait de vains et trompeurs espoirs.

Alors, ils eurent une pensée mauvaise et quelqu'un l'exprima, disant :

« Tu as voulu que nous aussi nous souffrions de ce dont tu souffres. Voilà pourquoi tu es venu ; tu as chanté par jalousie. Notre bonheur t'offensait et tu ne voulais pas être seul malheureux. Mais c'est lâche et méchant. »

Et tous étaient debout autour d'Orphée et leur corps tremblait de colère ; mais ils restaient silencieux, mâchant leur rage. Ils avançaient à petits pas et cependant quelque chose les empêchait de rien faire contre celui dont les paroles étaient si puissantes ; ils le craignaient. Lui, les voyant irrités et hostiles, s'en alarma ; pour les calmer il saisit sa lyre, confiant en son chant. Mais ils avaient peur de sa voix ; ils se savaient désarmés s'il parlait, et l'un d'eux brisa d'un coup violent la carapace de tortue ; sous son poing, les cordes vibrèrent d'un accord harmonieux, tandis qu'Orphée poussa un si horrible cri où passait tant de douleur et tant d'effroi que s'envolèrent des branches, tous ensemble, les oiseaux qui l'accompagnaient. Et ce cri qui n'était qu'un cri d'homme blessé et qui leur rappelait le cri des bêtes qu'ils forçaient quelques fois, par plaisir, leur donna du courage. Ils en rugirent de triomphe ; Orphée recula, les bras étendus, les yeux grands ouverts. Alors, ils bondirent. Ils frappaient de leurs poings, ils mordaient, ils se blessaient entre eux. Ils hurlaient et s'excitaient à leurs hurlements. A chaque soubresaut de leur victime, ils enfonçaient leurs ongles dans sa chair pantelante, profondément, et jouissaient à faire souffrir d'une âcre volupté qui serrait leurs paupières et faisait claquer leurs dents. Ils frappaient pour frapper, sans plus savoir pourquoi. Mais lorsqu'ils s'aperçurent qu'il restait immobile, qu'il était mort, ils s'écartèrent lentement, calmes, soudain, les yeux fixés sur le cadavre. Il était étendu sur le dos, tout blanc dans l'herbe verte ; sa tête ensanglantée, détachée du tronc, gisait auprès de lui. Le vent faisait frémir sur ses membres de marbre l'ombre de feuillages légers, et des insectes bourdonnaient autour des fleurs voisines. Ses bourreaux le contemplaient en silence, effrayés de leur œuvre et d'avoir ainsi transformé en un objet inerte ce qui tantôt vivait d'une vie harmonieuse. Ils le regardaient en essuyant les blessures qu'ils s'étaient faites dans leur fureur. Aucun n'osait parler de peur qu'au moindre mot les autres ne l'accusassent. Ils commençaient à se repentir, car ils sentaient obscurément qu'Orphée mort, son chant continuerait à vivre en eux et que leur crime

était vain. Ils désiraient partir ; aucun n'osait bouger et tous regardaient vers la terre en évitant les yeux de son voisin. Et bientôt, il y en eut qui pleurèrent, car ils regrettaient sa bouche muette et souhaitaient de nouveaux chants. Ce qui les tourmentait, Orphée seul aurait pû l'exprimer ; lui seul aurait pû donner une forme à leurs aspirations confuses et bercer leurs nouvelles douleurs, car eux ne voyaient pas clair en leur propre cœur. Ils l'avaient tué et voici qu'ils l'aimaient à présent.

Et comme ils étaient là, une femme sortit du groupe et, se baissant, elle prit dans ses mains la tête exsangue, puis, elle en baisa les lèvres froides. Alors, tous pleurèrent.

Longtemps, elle contempla les yeux clos, la bouche serrée et le visage entier, si calme et si serein. De ses cheveux, elle essuya le sang qui maculait la face et ses larmes tombaient une à une et roulaient sur les joues du mort.

Plusieurs sanglotaient et quelqu'un, un jeune homme, attirant doucement à lui sa compagne, murmura : « Viens. » Ils s'en allèrent doucement. Tous les suivirent.

Seule, la femme restait assise près du cadavre, avec la tête morte sur les genoux. Elle essuyait de ses cheveux ses larmes qui roulaient sur la face d'Orphée.

Et c'est depuis ce jour que les hommes ont construit des vaisseaux et que sont nés les arts et les dieux.

EDOUARD HENRY.

Gand, le 23 février 1910.

VOYAGE

I.

Il fait très chaud ; la lourde campagne d'été
S'affaisse et bout dans sa maturité totale,
Et sur le viaduc les poteaux calcinés
Du téléphone font comme un chant de cigale.
Et sur l'aride voie vibrante de chaleur
Où cuit le mâchefer, les rails chauffés à blanc,
Aigus, percent l'espace de leurs flèches d'argent.

Azur, orbite vide de l'éternité,
O vieil azur, implacable azur, tu m'écœures,
Comme un alcool trop bu et la fatalité !
Le nuage léger dans tes gouffres troublants
— Ecume immaculée et toison d'innocence —
Suscite des départs le délire imminent,
Mieux que le vol hardi des trois mats et le bond
Vorace des ailes, des drapeaux, et la danse
Des écharpes d'adieu aux portes des wagons !
Mais en vain si souvent tu m'as dit de partir
Que je vois tes signaux, azur, sans tressaillir.
L'ancien désir ne crispe plus mon cœur torpide,
Et la voile pend flasque au mât — la cale est vide ;
Pourquoi appareiller si je ne puis partir ?

Je sais trop bien qu'il faut se tenir à l'amarre,
Comme l'inerte bac du canal ennuyé
Dont la coque moussue parfois convoite encor,
Quand dans les hautes mers les conques tintamarrent,
Le sapide baiser des vagues entêtées,
Mais qui revient toujours, fidèle, à l'autre bord.

Il faut gagner les mats, goéland désemparé,
Invalide idéal aux ailes mutilées !

II.

Partir, partir, partir !
Sagesse croule sous un torrent de désir.
Et soudain débridée,
Piaffe en moi l'audace extrême des départs !

Septembre allègre et léger,
A la grâce voilée
D'un printemps exhumé,
D'un printemps menacé
De dissolution.
Partons, car la saison est propice, partons !
L'air pétille léger comme un léger vin blanc,
Les nacres du matin sont d'un pur orient,
Les grands soirs surhumains d'extase et de lumière,
Ouvrent des Paradis à nos enchantements.
Partons, la grand' route vautrée dans sa poussière
Grise comme la poudre et donne au chemineau,
La fièvre d'enfiler les kilomètres blancs,
Au bout de son bâton alerte et diligent.
Partons, monté sur le tillac des paquebots,
Avec le jeune espoir de faire un beau naufrage
Pour découvrir l'île vierge d'Idéal :
Vous revivez en nous, insatiables, fatals,

Âme errante d'Ulysse, ô cœur de Crusoé !
Partons, envolons-nous, les cieux sont déchirés,
Nos agiles cerveaux aux dieux déroberont,
L'élan aérien des claires Assomptions.
Déjà, la connais-tu, l'étonnante nouvelle ?
L'aéroplane enfin a forcé l'empyrée :
Notre désir ne rampe plus — il a des ailes !
Partons, envolons-nous, les dieux sont dépouillés,
Allons jusques à eux ravir l'éternité !

Dans les brouillards crevés des aubes en gésine,
Nous marcherons au bord du fleuve qui s'incline
Vers la mer, avec le geste auguste et bénin,
D'un prophète montrant aux hommes leur destin...
Nous verrons le soleil sur les côtes du Nord
Descendre des sommets, fiévreux, blessé à mort
Comme un dieu scandinave, et jeter sur les eaux
Avant que de mourir la pourpre des héros.
Nous vous épierons près des débarcadères,
Âmes expirantes des océans divers,
Qui suscitez au cœur secret des pilotis,
Par dessus le fracas des grands docks tapageurs,
Où l'acier déchire les quais et rebondit
Avec un cri sauvage, et le râle rageur
Des sirènes traquées perforant les embruns.
Nous entrerons le soir en d'ardentes cités,
Avec l'orgueil des conquérants accapareurs,
Avides de serrer la beauté sur nos cœurs.
Et puis nous dormirons dans des lits étrangers
Délivrant les haleurs des fatigues anciennes,
Riches d'un lourd butin de beautés quotidiennes !...

EUGÈNE HERDIES.

MAURI-GA-SUMA

(L'ILE DES PORCELAINES)

Enivrée de soleil, Mauri-ga-Suma, l'île des porcelaines, fleurit l'infini bleu de l'Océan berceur. Aux larges brises salées, elle marie les senteurs du printemps naissant qui fait bondir la sève des hauts cèdres, ouvre les corolles des camélias et des pommiers pourpres et réveille en même temps, dans la baie, les barques multicolores, projetant partout le geste aigu de leurs voiles triangulaires.

Là-bas, au Nord, les gros châteaux biscornus cramponnés au roc, ne sont plus, noirs et frustes, que des repaires de bêtes de proie.

Plus haut, ce sont des bosquets d'orangers et, plus haut encor, sur le dernier plateau de rocher dans une couronne de pins emblêmes d'éternité, c'est le temple de bois des esprits de la lumière céleste. Il est tout rose et feu dans l'azur, d'un aspect délicieux ; avec ses angles recourbés vers le ciel, ses laques et ses ors, afin que le souffle des dieux primordiaux s'y complaise, sous la forme de grands oiseaux marins, au vol solennel et lent, comme une bénédiction.

Peiruun, le vieux roi chenu, quitte sa citadelle, pour aller rendre son culte quotidien aux esprits et aux âmes libérées de ses ancêtres. Dans ses robes de soie, couleur d'or, couleur de blé,

et couleur de sang, il fait songer à ces armes anciennes d'acier bruni, que l'on garde parmi les riches tissus, dans des fourreaux d'ivoire sculpté. Tel est le roi Peiruun, avec ses douze fils, qui l'accompagnent et, pour cette heure-là seulement et par respect, font trève à leurs querelles. Mais Peiruun n'ignore point et une tristesse profonde l'accable, lorsqu'il songe aux temps futurs, et que levant la tête, il aperçoit les forteresses des rochers couvertes de mousses et si délabrées déjà depuis l'heure où ses compagnons d'armes ont troqué pour la grimace éternelle celle de leurs masques d'airain.

La fête du printemps fait vibrer l'île entière, l'on chante et se réjouit parmi les folles musiques; le bruit de cette allégresse obsède le vieux roi, car son peuple s'avilit oublieux des belles guerres et des rares exploits. Lentement il monte vers le temple par un escalier tournant dont les monstres de porcelaine bleue sourient de toutes leurs dents d'or, et il sourit aussi aux fleurs rondes comme le soleil et pales comme la lune, s'arrêtant parfois pour leur parler bas dans l'impénétrable langage des esprits. Les fleurs lui offrent en réponse le salut balsamique de leurs corolles; les fils du roi sourient sans le comprendre. Mais lui, dans le murmure des brises pense saisir de vagues paroles, douloureuses infiniment.

Oh, splendeur du soleil ! sur la terrasse il s'arrête et ses vêtements ont tant d'éclat qu'ils le font, parmi les verdures, étinceler comme une idôle de métal sans prix.

Les gardiens du temple se dressent dans leur énormité bienveillante. Ce sont deux colosses de granit vert, qui sourient, un doigt sur leurs lèvres entr'ouvertes; ils ont sur la tête des diadèmes de lotos, fouillés, tels des broderies, et sont zébrés de bas en haut, par des mousses vertes et rousses. Devant leur mansuétude, Peiruun songe aux prédictions aussi vieilles que sa race : « Lorsque les dieux rougiront, Mauri-ga-Suma mourra dévorée par sa mère... » Dans les oreilles des grands dieux verts, d'innombrables générations d'oiseaux ont niché. Ils sont tout à la fois si paternels, si indulgents, envahis par les lichens et couronnés de fiente, les

vieux monolithes, que le roi se rassure : non, jamais de tels dieux ne rougiront. Au pied du temple, les prêtres prennent l'offrande royale : de grands poissons rutilants, de l'azur plein leurs écailles, du riz blanc, du riz rouge et des jarres de boissons sacrées.

Cependant l'attente irrite les fils de Peiruun; ils ne peuvent plus contenir leurs haines mutuelles et, soudain, oubliant tout, ils se couvent de furieux regards et les insultes éclatent.

« Misérable, non, tu n'es pas le fils du noble Peiruun, mais » de quelque batelier du bas-port ! » — « Et toi qui ne sais pas » réprimer un instant tes passions sans frein, arrière, ton trône » est au royaume des racines ! » — « Défendez-vous, nous saurons » enfin quel est le véritable héritier de Peiruun !... » s'écrient les autres.

Avant que le vieux roi ait pu intervenir, la mêlée s'engage, les sabres s'entrechoquent au milieu d'un tourbillon de chevelures noires déroulées et du crissement des étoffes de soie déchirées; ce sont des hurlements, des halètements, le sang coule, les imprécations s'entrecroisent avec les coups. Peiruun ne voit bien que l'éclair blanc des sabres heurtés. Enfin ils dégringolent bruyamment jusqu'au milieu des bois d'orangers ; leurs cris deviennent moins distincts à mesure que s'éloigne leur course. Des cailloux détachés du sol roulent encor après qu'ils ont disparu, tant leur fuite fut rapide. Les prêtres du temple se couvrent la face et restent immobiles. Près d'eux, Peiruun reconnaît le plus jeune de ses fils, qui seul est resté, mais le roi rudement l'interpelle : « Va-t-en aussi, va-t-en combattre avec eux, pour achever ma honte; sans doute, tu as peur du sang, ou peut-être plus cupide encor, espères-tu de moi quelque trésor; va-t-en, délivre-moi de tes protestations. » — Et ce guerrier qui est presque un enfant disparaît aussi, les mains crispées sur les poignées de ses sabres courbes. Peiruun écoute une clameur monter et dominer la plainte des vagues ; la rebellion s'étend et sans doute les partisans s'entr'égorgent dans l'île.

Par les sentiers, un personnage étrange s'en vient, obséquieux et insultant à la fois. Ses membres atrophiés, toute sa louche

allure, en font un objet très laid, semblable à ces tabourets ventrus sur lesquels se posent les pieds. Le bouffon, car c'est l'ancien bouffon de Peiruun, rompt à son tour d'un éclat de rire le silence des espaces sacrés et, tout là-haut, à cet aigre bruit, les oiseaux qui nichaient dans le temple, s'envolent.

« Sait-tu, roi Peiruun, glapit le nain, ce que tes vaillants fils » ont fait de ton honneur d'airain ? — Ils l'ont battu, forgé, taillé, » façonné en flêches aiguës, qu'ils lancent pour de vaines chimères, » aux quatre coins de l'espace... » et devant le geste menaçant du roi, le nain explique en reculant : « Pour la pécheresse aux joues de feu « Mirage de roseau » tes fils s'entretuent, et l'île entière suit leur exemple. C'en est fait, regarde, les « sin » protecteurs t'abandonnent, l'air vibre sous les grands oiseaux envolés, et moi je fais comme eux. » Et le nain s'enfuit en crachant sur les fleurs. Peiruun et les vieux prêtres, plus livides qu'un ciel de neige comprennent que l'heure des fatales prédictions semble venue. — Alors le vieux roi redescend seul, résigné, vers la ville, et telle est sa majesté que devant lui tous s'écartent, honteux et muets. Or, sur son chemin passe un char de triomphe, traîné par des bœufs blancs. Sur ce char, « Mirage de roseau », que le peuple nomme la reine, dresse ses folles ambitions et son orgueil triomphant, aux côtés du plus vaillant des fils de Peiruun. Le jeune homme veut le faire monter avec eux dans le char, mais le vieillard répond : « Il n'est plus de ma race, celui qui me jette au visage des débris de poisson ! » Elle sourit, parle bas à l'oreille du prince et le char poursuit sa route. Le chemin du palais est couvert de cadavres. Peiruun indifférent les écarte du pied, ou fait des détours pour ne point souiller ses sandales de cuir blanc, il songe à cette « Mirage de roseau », la fille d'un misérable pêcheur qui n'eût pas même osé lever ses regards jusqu'à lui. Au seuil du palais gît le plus jeune de ses fils, celui qu'il a chassé. Cependant le vieux roi sent ses entrailles s'émouvoir ; il se réjouit parce qu'il fut brave, et rassemble ses forces pour le tirer à l'intérieur. — Un moment il défaille et son regard se porte vers le temple qu'il a quitté tantôt. Une populace en délire grimpe au flanc du rocher.

Une foule sacrilège envahit le temple, et jusqu'à sa toiture. Soudain retentit une exclamation de triomphe, un nain bariolé sautille, monte sur les genoux d'un des colosses en granit vert; d'autres le suivent, et s'asseyent sur le front même des dieux. La populace ivre insulte et défie les débonnaires divinités; elle a découvert les vins sacrés et s'en est gorgée. Parfois un homme tombe du faite des colosses et sa chute est saluée de huées ironiques. Enfin, les jarres et tonneaux que l'on dédaigne sont fracassés à grands coups sur les colosses eux-mêmes; la lie du vin les inonde... « Encor! hurle la foule, qu'ils en boivent aussi. » Dans les dernières lueurs du couchant, les dieux apparaissent à Peiruun comme des messagers sanglants de la colère suprême...

Dans des barques, par la nuit calme, au hasard des flots, quelques guerriers fidèles et leur chef le vieux Peiruun ont quitté l'île Mauri, guidés vers les côtes lointaines par de grands oiseaux mystérieux.

Dans un crépuscule d'orgie, rouge de sang, souillé de vin noir, amer de palais pillés, Mauri-ga-Suma s'endort.

Un chant s'élève des flots, incantation des esprits marins, voix multiple et ondoyante qui croît et s'amplifie sans cesse. Et sournoisement, avec cette voix, monte, monte la mer bleue et jolie en larges houles tranquilles qui dévorent Mauri-ga-Suma et son sommeil sans réveil...

Les vagues passèrent et repassèrent sur l'île, entrechoquant ses richesses couchées pêle-mêle avec les samüraïs de bronze et les belles aux longs yeux. Aujourd'hui, les Sho-jo déposent leurs frais dans les ruines de Mauri. Souvent un pêcheur ramène dans son filet, avec des poissons qui semblent de bronze vivant, quelque vase monstrueux d'exquise porcelaine, incrusté de coquilles et de coraux couleur fleur de pêcher.

G. VAN WETTER.

Ivoire du Japon

Bouddha jauni et replié
au socle, jambes inégales,
philosophe en ivoire sculpté,
au monde, à l'entour, Il exhale

l'idée confuse d'un système...
Plissé au front, suiffeux au corps,
et l'œil acerbe, il dit sa haine
convenue des chaînes vivantes

en un verbiage retors.
Un souffle sournois de rhéteur
émeut ses chicots. Il s'évente
au rêve des prédicateurs.

Mais, grêle et bistre, tout en veines
et en nerfs, cornes pointantes,
canines dehors, en défense
au coin de circonflexes lèvres,

Mais, une main sèche tendue
noueuse et les ongles de l'autre
crispés et tout le corps chenu
en vrille à côté de l'apôtre,

Mais, l'œil de parti pris enclos
en l'orbite abrupt, implacable,
à la bouche un rictus falot,
pareil au démon d'une fable,

l'Autre, au philosophe empenné
pince le lobe d'une oreille,
élaborant tout un système,
ainsi, d'un geste séculier...

PAUL MAAS.

BRUYÈRE BLANCHE

ROMAN

(Suite).

A-t-il parlé tout haut, ce Lawrence ivre du vin céleste, a-t-il dans ses deux mains des roses vivantes et prestes à fuir, dort-il ou parle-t-il, il ne sait pas. Là-haut il y a peut-être des pins noirs d'où suinte toute cette résine d'or, à grosses gouttes onctueuses.

Le sommeil, près de lui, est de l'air de plus en plus léger, de plus en plus frais aux yeux, comme si des mains mouillées glissaient autour de son visage. Il respire avec tant de facilité, avec tant de bonheur, pourquoi ce monde, pourquoi ce monde n'est pas heureux... pas heureux quand ce jardin est si beau avec ses sources de sommeil, de sommeil et de tendresse dans des violettes.

Vous dormez, Lawrence, dit Philippe ?

Non, non, dit Lawrence sans bouger, c'est mon enfance qui vient de dormir sur mon cœur. C'est ainsi qu'il faut dire, n'est-ce pas ? Je viens d'être un petit solitaire farouche, comme jadis, quand le cœur se gonfle et qu'on ne pleure pas. Dites, n'éveillez pas le comique petit Lawrence. La tête basse, il parle lentement, en se reprenant parfois, comme si tout ce qu'il disait était d'une importance capitale. Anne sait qu'il parle pour elle seule, puisqu'il se souvient de son enfance.

Alors il raconte l'histoire de la chèvre attelée, l'histoire du mouton qui l'avait jeté par terre, et quand on se disputait son

petit personnage et que, tout endormi, il bégayait « Laissez... ce petit corps... t'anquille... »

On entend le joli rire frais de la jeune fille. Elle pense : « Comme Lawrence est bon. Je voudrais lui dire qu'il est bon. A quoi rêve-t-il bien ? Il a l'air triste ce soir. Est-ce qu'il est fâché contre moi ? Mais non. Il a peut-être sommeil. Il me fait un peu peur. André pas. Pourquoi ? » Et il lui semble que, du fond du passé, deux petits yeux malins la regardent curieusement.

Maintenant Lawrence raconte comment il s'était fait une maison souterraine dans le jardin. Longtemps il avait travaillé. D'abord on avait creusé un grand trou. Vous comprenez, dit-il... au-dessus, j'avais mis des planches... au-dessus des branches... puis de la terre... puis de l'herbe. C'était si parfaitement bien fait. J'ai toujours aimé le bois raboté, la terre fraîche, la terre remuée... j'aurais dû me faire menuisier... ou bûcheron. Il rêve et rit en se revoyant dans son terrier. C'était... c'était la maison des lièvres... tout-à-fait. Une casemate, une vrai casemate.

Visiblement, tous les mots qu'il prononce l'amusent. Il parle lentement. On croirait qu'il raconte une merveille, une aventure radieuse, et ce n'est qu'une petite chose, belle à cause de la nuit, à cause de sa voix profonde.

Anne croit voir au fond du feuillage nocturne l'entrée de la casemate. Certes, elle aurait aidé le petit terrassier, elle aurait charrié la terre dans la brouette bleue et rouge, elle aurait apporté les branches couvertes de feuilles. Par l'étroite ouverture, on se serait glissé. Ces deux petits nains, elle les voit, perdus sous terre, couchés dans la paille fraîche qui forme litière et se contant des histoires en écoutant la pluie sur leur toit végétal. Que c'eut été amusant de découvrir les yeux vifs du petit Lawrence au fond de ce terrier à renard, que c'eut été charmant de le voir, lièvre du Brabant, sauter chez lui, s'y tapir, y dormir, petit nain, petit nain propriétaire. Et dans les feuillages, c'est peut-être une lanterne de petit-poucet qui jette un feu vert à ras de l'herbe.

Ainsi elle aime l'enfance de ce jeune homme, elle lui donne la main, et tous deux, bien sagement marchent côte à côte. « Vous

voulez des fleurs, petit garçon ? » Sur son épaule une petite tête craintive s'appuie doucement. « On a apporté le bon Dieu, hier ; papa est très malade. » Et cette petite voix est toute grelottante, toute glonflée de sanglots, cette petite voix qui vient de si loin pour qu'Annette ne songe pas à la tristesse. Elle sourit mystérieusement. Plus personne ne parle. Ah qu'on se hâte de goûter ce beau soir, c'est peut-être le dernier du monde, c'est peut-être le plus beau.

Anne ne peut détacher sa pensée de l'enfance de Lawrence. Elle voit des acacias autour d'une maison blanche. Elle voit une chambre claire. Puis une veilleuse. Puis on prie à voix basse. Le vent est comme un lierre en feu autour de la maison. Ouragan. La mère de Lawrence prie à haute voix. Quelle heure ? La même que maintenant. L'enfant s'enfonce dans la tiédeur des couvertures. Il regarde le beau visage sévère qu'éclaire la petite lampe de cuivre. On entend les arbres. Comment est-ce ? Comme ici ? Oui, comme ici. On entend les champs. Dans la chambre il n'y a que la voix maternelle, si tendre, et le souffle léger du petit garçon presqu'endormi... *notre pain quotidien, notre pain quotidien...* puis plus rien. Comme il dort, comme il dort, puis des pas s'éloignent. On emporte la lampe. Il n'y a plus que le Lawrence. Il n'y a plus que le vent. « Il dort ? — Oui. — Petit cœur. »

Mais elle-même, dort-elle ? Le même beau visage se penche douloureusement. La même voix qui priait il y a si longtemps, vient de dire, tristement, ardemment « Mon Dieu, protégez nos marins. » Alors elle voit Lawrence, non pas comme jadis, mais comme il est maintenant. Il marche sans faire le moindre bruit. Il est pâle, avec cet air d'épouvante qu'on a dans les rêves. Il dit « Mère ». La même voix répète « Protégez nos marins ». Alors elle voit qu'il a pleuré.

Ah j'ai dormi... Elle regarde. Lawrence est là. Elle voit ses yeux. Il fait des deux mains un geste las et soupire profondément, avec le visage qu'elle vient de lui voir. Dans ces beaux soirs on songe volontiers à ceux qui entreprirent les longs voyages et qu'ils cherchent encore l'aventure sous d'autres climats ou qu'ils

aient quitté à jamais les bois de nos pays, on les sent tout près de soi, on les aime, on en est aimé. Ce sont leurs tristes mains peut-être qui cueillent et vous offrent les roses noires du vent nocturne — et pourtant on allait les oublier.

Le silence continue, léger, foncé, bruissant de parfums. Norn jette un aboi désespéré. De la vallée monte un crissement sans fin, Lawrence regarde André. Il voit que ses yeux ne quittent pas le visage d'Anne et, comme un bon chasseur, presque sans les distinguer, il leur devine une expression qu'il connaît bien, si violente et si tendre. Ah, pense-t-il aussitôt, ce jeune homme aux yeux de femme, est-il aussi rusé que Lawrence, aussi innocent, aussi vaillant ? Lutterait-il... puis il regarde Anne et là aussi il devine une expression qu'il connaît bien. « Aussi rusé que Lawrence » puis il se méprise de songer ainsi.

Anne se dit « Est-ce que Lawrence aime André. Je me le demande. Je voudrais le savoir. Est-ce que j'aime André. Quand nous étions petits et qu'il venait ici, nous étions toujours ensemble. Ses yeux n'ont pas changé. Il lui semble qu'elle serait heureuse d'être toujours près de lui, mais elle ne pourrait pas oublier Lawrence. Elle ne comprend pas ce qui la trouble. Elle voit bien que les yeux d'André ne la quittent pas et elle aime ce regard loyal. Pourquoi Lawrence ne dit-il plus rien. Pourquoi est-il si important pour elle. Elle ne comprend pas. Il lui semble que Lawrence pourrait la sauver si on la menaçait, mais que le bonheur lui viendra d'André.

Comme on est bien ici, dit André.

Oui, dit Anne, et elle semble écouter encore, bien que plus personne ne parle.

Lawrence est soucieux. Il faut, pense-t-il, aimer toujours le charme d'exister, mais ce charme doit être pareil à des nuages sur les blés du vent. Certes, lui aussi est important, mais les sons de la journée, les quatre saisons, les aspects différents des feuillages, la mer, le sont bien davantage et si ce beau soir apporte ici du bonheur, il n'est pas très utile de savoir si c'est à Lawrence ou à d'autres qu'il est destiné, pourvu qu'il ne se perde pas dans

l'obscurité. La tristesse, ce n'est qu'une averse dans un jour chaud, mais il y a du plaisir à sentir le ciel vous gicler au visage.

Puis il ne songe plus à ces choses. Il casse une branchette au noisetier, il la mordille, il goûte l'écorce amère, le bois tendre. Ses mains sont fraîches. Il a la nuit tout contre lui. Il n'est pas triste. Au cœur, il se sent comme des gouttes d'eau sur du marbre et ses joues brûlent. Il s'étend, il s'enfonce de plus en plus dans son fauteuil. Il ferme les yeux. Rien n'est important — rien, rien et c'est vivre de tout son sang, de toutes ses artères, de sa chair, de ses membres, de son intelligence qui est important ; vivre comme un arbre doit sentir le monde avec la sève. Tout est beau, tout est beau, utile, délicieux, amusant. Ni peines, ni frayeurs, ni afflictions ne comptent, rien que ce vent tiède qui vient baiser, court et voluptueux, les lèvres ouvertes de Lawrence, de Lawrence « qui n'est pas roi » comme il le dit souvent lui-même, de Lawrence qui ne croit pas à sa tristesse.

Ah, pourvu que l'on vive. Il voudrait parler. Les mots bondissent de sa claire intelligence, mais il les garde jalousement, parce que ce ne serait pas bien.

L'innocence de Lawrence comme il en aime le prix, l'importance, le charme. L'innocence de la bourrasque qui a poussé la voile au port, qui a cassé le rosier, qui apportera demain la pluie tiède implorée par l'agriculteur, comme il l'aime. L'innocence de ce soir qui lui tend des pièges, qui le trahit, qui le protège, qui le perd ou le sauve, comme il l'aime, comme il l'aime. Que l'Univers est innocent ! Ainsi Lawrence est comme un blessé qui cueillerait des roses.

Mais le voilà qui étire son long corps agile. Il est tard, dit-il, bien tard. Le dernier train se sauve dans le bois. Philippe, courez après, je vous prie. Tirez dessus, Philippe, ramenez-le sur vos épaules, Philippe... Ah non, ce n'est pas un sanglier. Eh bien, j'irai à pied. Il se lève et brusquement, le voilà vif et joyeux, cambré allégrement, la main au gourdin, toute trace de fatigue disparue.

On se sépare. La route luit sous les étoiles. Il coupe à travers bois. Il froisse des feuilles mouillées. Des bêtes se sauvent. Des ailes battent. Comme il est seul, comme c'est beau la solitude. Lawrence, dit-il tout haut, Lawrence. Il marche rapidement, rapidement. On entend son pas dans toute la forêt. Je ne suis pas roi, je ne suis pas roi, pense-t-il avec un ravissement puéril. Brusquement il saisit un caillou que son pied a heurté. Il le lance violemment. On entend le projectile qui traverse les feuilles molles, heurte un tronc d'arbre qu'on ne voit pas, rejaillit dans l'obscurité. Touché, crie Lawrence. A chacun de ses pas sa joie grandit. Tout lui appartient. Cette fraîcheur qui l'entoure est comme la mer. Il s'y plonge avec volupté. Enfin on aperçoit la masse noire de Louâtre.

Lawrence entre chez lui. A la lumière on verrait sur son visage une expression âpre et belle, enfantine et rapace à la fois qui vient peut-être de la rapidité de sa marche ou de son bonheur — ou de la tristesse qu'il ne veut pas écouter.

« Comment... comment allez-vous... petite fille... petite fille gris-fer, dit-il pensivement. Un rire bref arrête les mots, un rire qui doit brûler un peu les lèvres, car il cesse à l'instant même. Debout au milieu de la chambre il se perd dans une réflexion profonde. « Je ne suis pas roi, dit-il d'une voix serrée, mais tout de même, je suis un peu Lawrence » et cette fois il rit franchement.

Maintenant, assis à sa fenêtre ouverte, il attend son jeune frère le matin dont les mains pures cueillent déjà de la bruyère aux coteaux célestes.

VI

Il pleut aujourd'hui. Anne est au piano et dans cette chambre où Lawrence est si rarement et où elle le voit toujours, elle tâche de jouer *Tristan* pour lui, elle tâche qu'il soit là. Cher Lawrence, s'il venait à travers la pluie, le feutre de travers, le manteau battu par l'averse, ses grandes guêtres pleines de boue. Il resterait près de la porte. Je n'ose pas entrer, dirait-il en montrant dans quel

état il est. Il resterait là, avec cet air piteux et joyeux qu'il affecte après s'être fait inonder, exprès, par l'averse.

Il dirait « Le vent m'a battu. Toute la forêt dansait. Je crois qu'on m'a tiré dessus. Je gêle. » Elle entend sa voix un peu sourde. Peut-être il aurait du gui arraché au vieux églantier de Louâtre. Il serait content et elle, comme elle le regardait avec bonheur.

Ou bien il serait triste ? Mais je ne le suis jamais, dit Lawrence. La tristesse, c'est un petit mot, un caillou, des noisettes vertes qu'il faut jeter dans la source. Toujours il faut être gai comme le vent au Printemps.

Pourtant, si toutes ses paroles sont amusées, il a une impatience à tout prendre très vite, dirait-on, et quand il mord un fruit, il a toujours l'air de l'avoir volé. Oui, il doit être triste parfois.

Qu'il fait noir, Lawrence, qu'il fait noir sans vous, que je m'ennuie sans vous. Oh, dites-moi, nous irions à deux dans l'averse, vous me porteriez presque, l'eau giclerait sur la route, on ne verrait plus les arbres. Est-ce que jamais, jamais vous n'aurez une petite place dans votre grand manteau, une petite place pour moi. C'est cela qu'il faut dire à votre petite sœur Anne.

Mais elle est seule ici. Dans le vitre d'un tableau se reflète un coin de jardin. On voit des rosiers, une allée bleue et luisante, un gazon. On entend bien la pluie, mais c'est la voix basse et un peu rauque que l'on voudrait ouïr.

C'est une grande merveille que le cœur des enfants, mais c'est surtout un jardin désert, connu seulement des abeilles et du vent de mai. Quelqu'un pousse la petite grille verte, reste un instant indécis à l'entrée, pénètre en regardant autour de lui. La Belle-au-Bois-Dormant recommence, c'est aussi la Belle-et-la-Bête, c'est même le Petit-Poucet qui suit la piste des cailloux que n'ont pas pu voler les oiseaux.

Elle recommence chaque fois, mais une fois seulement pour chacun, et après c'est l'existence. C'est pourquoi il faudrait jeter des roses blanches devant les adorables dix-sept ans.

Anne traverse la chambre de son pas léger. Elle s'appuie à la fenêtre. On voit briller les pommes vertes, on voit des nuages aux pentes du ciel. Herse est frais comme la source. On a jeté des feuilles dans l'eau, l'herbe sent bon, on a soif. Ah matinée, douce matinée pluvieuse, comme on t'aimerait, si seulement quelqu'un était là pour dire : « Là, c'est Herse, là, c'est Louâtre, il pleut autant sur l'un que sur l'autre, parce que c'est juste. Petite Anne, vous ne pourriez pas me dire... non... vous n'avez pas envie... dites-le... si vous êtes contente d'être vivante. » « Non, je ne suis pas contente. »

Maintenant elle appuie à ses deux mains enlacées, une joue fraîche et lisse, et songe si profondément. Enfin elle dit tout haut : « Laissez, laissez mon petit corps tranquille... et elle rit dans son chagrin.

— Vous êtes seule ?

Elle tressaille en voyant André au seuil.

— Venez, dit-elle, j'étais... j'étais au piano.

Tous deux restent près de la fenêtre à regarder la pluie. Anne sourit à André, qui, lui aussi, fait un grave et bon sourire et si Anne était plus savante, elle saurait pourquoi les yeux bleus d'André ressemblent en cet instant aux yeux foncés de Lawrence.

— Vous savez que je pars demain, dit André ; mais vous, allez-vous passer tout l'automne ici.

Elle fait non de la tête. Alors, nous nous verrons bientôt, reprend-il tout joyeux.

— Oui, dit-elle, heureuse aussi, triste à la fois. Ses yeux vifs rencontrent ceux du jeune homme. Ils se taisent. Ce matin d'averse est frais et neuf comme le regard qu'ils ont échangé.

VI

Cet après-midi Lawrence était aux Bruyères. Philippe, inquiet de ses chiens, était sorti en coup de vent pour leur donner la chasse. André était reparti depuis quelques jours. Madame Didier était au village. Lawrence avait parlé d'un voyage qu'il comptait

faire en Irlande, puis était tombé dans un de ces longs mutismes qui lui étaient propres. Au jardin on entendait tour à tour la voix de Philippe et les abois des chiens. L'odeur de fougères écrasées que laisse souvent la pluie, entrait par les fenêtres largement ouvertes. Anne était au piano. Sous ses doigts naissaient, pour mourir aussitôt, de tendres enchantements où semblait jaillir de l'eau de source. Lawrence pensait aux hêtres du Brabant, minces et purs, dans la lumière d'un matin de juillet.

Vous êtes triste, Anne, dit-il au moment où la jeune fille se tournait à demi vers lui. Vous ne voulez pas me donner un peu de votre tristesse ? Vous serez moins seule alors. Nous parlerons une même langue. Non ? Si, dites ?

Elle le regarda tristement. Je vous assure, reprit-il, que vous serez moins triste. Pourquoi l'êtes-vous. Ce jour, en vérité, n'est-il pas beau. Il pleuvait tantôt. C'était si amusant, cette terre craquante de soif qui se rafraîchissait tout-à-coup. Vous entendez Flakk et Norn ? Comme ils sont contents. Tenez, regardez les pentes noires de votre pays. Voyez vos rosiers... ils sont lourds. Ils sont beaux. Tout cela mérite de l'attention. Non ?

C'était par de telles phrases que, souvent, il changeait le cours de ses pensées, lorsqu'il la voyait trop soucieuse. Elle le regardait alors avec une expression indéfinissable de malice tendre et de reconnaissance et semblait moins triste.

Dites-moi, reprit-il, pourquoi vous avez du chagrin. Je vous aiderai. Non ? Vous avez peur ? Eh bien, écrivez-le alors...

Elle se leva, fit quelques pas à travers la chambre et, s'agenouillant devant un petit guéridon chargé de papiers, elle écrivit ces mots, qu'elle lui tendit : « *Cher Lawrence, j'ai si peur et si envie d'avoir confiance en vous. J'ai peur aussi d'avancer dans la vie, je n'aime pas vivre. Cher Lawrence, mon affection pour vous me fait souffrir ; je vous aime trop, je ne me sens heureuse que près de vous et la pensée que vous partirez me fait tant de mal. Vous ne serez pas fâché de ce que je vous dis là.* »

Il dit : « Je ne suis pas fâché. Venez au jardin. Je tâcherai de ne pas vous quitter. N'aimez pas mourir, dites, ce n'est pas

bien. Aimez ce qui est vivant. Croyez-moi, il le faut. Venez. Ne soyez pas inquiète. Ce n'est rien. »

Il y eut un long silence, durant lequel, une fois encore, il distingua le beau piège que lui tendait le destin. Un sourire triste changea l'expression de son visage. Il pensa à André. Il pensa à l'innocence de Lawrence. Il reprit avec douceur : « Ce n'est pas moi qu'il faut aimer. Je n'en mérite pas tant, vraiment non, et croyez-moi, vous pourriez... croyez-moi... être malheureuse.

Ne dites jamais cela, dit-elle tout bas.

Au jardin ils s'engagèrent à travers les fourrés de chênes-nains et de noisetiers. Anne marchait devant, sans rien dire. Philippe, lassé sans doute de poursuivre ses chiens, s'était mis à tirer à la cible. On entendait le déchirement sec de ses coups de feu. Sur le toit, dans la chaleur torride, les colombes roucoulaient inlassablement. Lawrence regardait marcher cette petite fille malheureuse.

Toujours être seule, dit-elle enfin en s'arrêtant, être toujours seule, reprit-elle sur un ton de défi plaintif, comme si le courage de vivre lui manquait soudain, n'être aimée de personne, puisque vous-même... Oh Lawrence, pourquoi suis-je toujours seule n'importe où je suis ?

Partout et toujours vous serez une étrangère, aurait-il pu lui répondre, comme je suis moi-même, partout et toujours, un étranger. Peut-être trouverez-vous le bonheur que l'on attend malgré tout, comme moi-même je l'ai trouvé, mais, même heureuse, vous serez encore une étrangère. Ardente et pure, on ne vous a pas devinée. Vous qui pourriez aimer la beauté du monde et sa valeur, vous êtes dans un béguinage. Hélas il y a des villes entières de béguinages, d'hôpitaux, de maisons de refuge... On vous dira que la vie est humble, qu'elle est triste, qu'il n'y a que des devoirs, ne le croyez pas, ce n'est pas vrai.

Mais il ne disait rien. Comme partout où il passait il avait réveillé dans la maison tranquille, une paix trop profonde. Quelque chose de pathétique le suivait sans cesse, une ardeur à peine perceptible et qui soulevait tout, cependant comme le vent pousse

la frégate. Mais l'automne approchait, on se séparerait. Peut-être on ne se retrouverait plus jamais, jamais on ne se reverrait avec les mêmes yeux. Où irait-elle alors, la petite émigrée, qui donc l'aiderait, qui l'aimerait ? Et Lawrence est triste. Que dirait-il ? Il ne sait rien, il n'est pas plus prévoyant que l'air, il n'a pas de ces belles formules soigneusement étiquetées pour chacune des douleurs humaines. Enseigner la foi nouvelle ? Quelle foi ? Ce n'en est pas une, c'est seulement cette sagesse souriante dont les témoignages (et peut-être ne sont-ils que les beaux mensonges d'une élite) nous ont été laissés par l'antiquité. Sous un beau ciel léger, être content d'être vivant... mais il y a si longtemps que les Victoires de marbre ont brisé leur vol. Depuis, la Mort a triomphé. Une volupté nouvelle a été donnée aux hommes et les a empoisonnés.

Il regarda la jeune fille avec une douceur profonde. Elle était tout près de lui. Elle aussi le regarda tristement, de ses yeux loyaux. Il entendait sa respiration qui sifflait légèrement. Les coups de feu éclataient. Le roucoulement des colombes s'obstinait dans la chaleur blanche. Ah c'était si simple, c'était si beau de vivre ; la moindre chose était satisfaite et du bonheur, semblait-il, il n'y avait qu'à lever la main pour en arrêter dans l'air. Hélas ! « Vous n'êtes que poussière et que cendre. Pensez à la mort, pensez à la mort. Fuyez la vaine délice des paradis terrestres. » « Et c'était cela, c'était cela, la sagesse, pensait Lawrence, triste comme chaque fois que sa jeune pensée, sa vaillance, voyaient paraître (et partout on le rencontrait) le fantôme puissant de son ennemi. Le Janséniste amer triomphait encore. L'ignorance du bonheur, le mépris du bonheur simple demeurait une fleur moderne, belle et vénéneuse, pareille à une mort héroïque pour une mauvaise cause, vaine autant qu'elle, davantage peut-être.

Ainsi songeait Lawrence, parce qu'une petite fille avait peur d'*avancer dans la vie.*

Pourtant qu'il faisait beau ici. Les chênes et tes noisetiers les entouraient comme une ombre et comme du vent. On ne voyait rien. On sentait l'odeur de la matinée. Où était-on ? Près d'une

fontaine sous des pommiers, au bord d'une rivière, dans une forêt? On ne savait plus. Toute la fraîcheur allègre du monde dormait près de leurs cœurs.

Anne demeurait silencieuse. Ces yeux-là ont pleuré toute la nuit, dit Lawrence avec un accent qu'il ne reconnut pas lui-même. Elle dit : « Pourquoi avez-vous dit que je devais vous oublier, et que... et que...

Et Lawrence « Il faudra bien, n'est-ce pas, il faudra bien un peu. » Il soupira.

Elle eut un mouvement farouche qui la jeta contre lui et l'en éloigna au même instant. « Alors... alors... Anne... non... ne veut pas être heureuse, non... puisque, puisqu'il faut vous oublier. Non, non, n'est-ce pas, vous ne partirez pas, pas maintenant. » Elle semblait étouffer.

Je tâcherai, je tâcherai, fit Lawrence d'un air préoccupé.

On est bien près de vous, dit la solitaire, on est bien près de vous. Sa voix était douce et comme brisée, son visage, ses yeux ne gardaient plus trace de l'émotion violente qui l'avait secouée. Elle ne disait plus rien, tranquille comme toujours. Ses yeux se fermèrent. Elle abandonna sa tête sur l'épaule de Lawrence, elle lui tint les mains comme font les enfants qui ne veulent pas s'endormir seuls, elle soupirait profondément parfois comme après avoir pleuré. Petite naufragée, petite naufragée !

Vers lui, elle tournait son visage délicat que baignait la lumière verte de ce matin dans les branches. Ses yeux fermés en étaient tellement baignés, de cette lumière, qu'ils semblaient regarder à travers les paupières closes. D'une voix changée, d'une petite voix hésitante, elle dit : « On serait si bien ici, si seulement... si seulement on pouvait y rester seulement. Elle respirait faiblement. On voyait à sa tempe une petite veine bleue. Ses paupières avaient de légers frémissements qui eussent été doux sous les lèvres. Son jeune corps agile semblait mourir de lassitude. Elle était fraîche et lisse comme une plante coupée.

De sa même voix enfantine elle dit : « Je vous vois sans ouvrir les yeux. Je vois du noir. C'est vous ? »

N'ouvrez pas les yeux, dit Lawrence.

Si, si, dit-elle joyeusement, je les ouvre tout grand et vous n'êtes pas du noir, vous êtes vous, vous êtes là. Je vous croyais parti. Je n'entendais plus votre cœur.

Et Lawrence la regardait avec un sourire triste et bon, sans rien dire. Les colombes, mortes peut-être dans tout ce ciel ailé, s'étaient tues. Il n'y avait plus rien au monde que ce matin où des anges auraient passé, où la lumière serait descendue de leurs ailes glacées et non du soleil. Lawrence regardait ces chênes, cette maison sans bruit, le sentier où le jour mettait de furtifs tourbillons bleus. Il écoutait le cœur prisonnier qui battait faiblement si près de lui. Il ne pensait plus à rien, il ne disait rien, il restait là dans un de ces instants de paix profonde, d'innocence pathétique pourrait-on dire, que connaissent bien ces âmes violentes. Des paroles, il ne savait plus ce que cela pouvait être. Le monde, l'ardeur, l'inattendu, rien ne valait si près de lui, cette enfance abandonnée. S'il s'était exprimé, sans doute eut-il parlé de neige et de matinées de printemps, mais ce silence, ce soleil, cet asile et surtout, surtout la candeur du loup Lawrence, étaient de plus grandes choses que des paroles.

Il ne connaissait plus que le présent qui était d'écouter dormir cette petite fille, d'écouter battre faiblement, pour lui hélas, ce cœur admirable. Le Bonheur? Il ne savait pas ce que cela pouvait être. Il s'était perdu dans une forêt. Sous les sapins, le long des troncs lisses, où dansaient les mille écureuils d'un soir de pourpre, il avait rencontré cette petite Anne, et sans que l'on sût comment, ils étaient deux grands amis. Le Bonheur, ce doit être ainsi le bonheur.

Ah certes non, il n'était plus ce Lawrence qu'il avait composé si soigneusement, ce Lawrence qu'il se représentait volontiers comme un petit aventurier dangereux, soucieux de vaincre et de prendre, sinon l'utile butin, au moins quelque gloire. Librement, librement, l'air de ce matin enchanté fuyait dans ses veines. Il l'aurait pu prendre contre lui, semblait-il, le tenir dans ses mains, le faire sauter de la droite à la gauche, de la gauche à la

droite, pour amuser la petite fille, se baisser pour le prendre au milieu des soucis, comme un oiseau exténué, le goûter comme des fruits, le boire comme une eau glacée entre des pierres plates, dormir, dormir en entendant les colombes, en écoutant respirer la prisonnière, s'évanouir dans cet air, dans ce matin, ne plus être que la perplexité par laquelle toute chose est nouvelle, ne plus être que des mots, ne plus être que la chaleur blanche de la journée.

La petite Anne semblait dormir. On entendait les coups de feu. Au loin Flakk et Norn aboyaient furieusement.

Cet âpre pays c'était peut-être lui qui dormait si près du cœur de Lawrence, peut-être était-ce son charme noir qui l'annihilait ainsi, s'emparait de lui ou bien était-ce son enfance qui se penchait du passé, lui parlait à petits mots rapides, se plaignait d'avoir été si longtemps abandonnée. Jamais il n'avait si bien entendu sa voix méprisée et maintenant c'était bien elle, c'était bien elle, qui écartait les branches des noisetiers pour le regarder avec une tendre malice. « Tu te souviens, aurait-elle dit, quand nous nous perdions dans les colzas, quand tu avais peur de l'écluse qui serrait l'étang dans sa trappe, quand ta mère t'appelait, quand tu glissais dans les neiges de février. Le cithyse, au soir, conservait du jour dans ses grappes d'or. C'est là que, pleurant, nous enterrâmes un hoche-queue. Et elle souriait, elle souriait pour ne pas pleurer. Petite tête, petites mains, petite enfance, vous voilà comme la petite Anne près d'un Lawrence pensif. Vous êtes toutes les deux, enfance et jeune fille, de jeunes sœurs tendres, aimez-vous donc. Demain, où serez-vous demain ?

Où donc était-il lui-même, ce jeune homme sauvage, dans quel pays et d'où lui venait cette faiblesse si belle, si profonde, cet abandon extraordinaire ? Ne me crois pas si bon, aurait-il dit, ne te donne pas ainsi à Lawrence. Anne, chère Anne, fais attention. Il n'est pas ce que tu crois. Jamais il n'a pleuré, sinon sur lui-même; il est aussi innocent que toi, mais le loup ne l'est pas moins que la colombe. Lui-même, c'est un loup, tu sais, tu peux

m'en croire. Il te mordra s'il s'éveille. Oh petit Chaperon-Rouge des contes de Perrault, fais attention, dis, fais attention...

Tout chancelait. Ce pauvre pays était plein d'une douceur à faire sangloter, mais jamais, jamais Lawrence n'avait compris aussi clairement que partout il était un étranger. Oui, ce doit être ainsi, ce doit être ainsi, le bonheur.

Tout-à-coup la voix aigre de Philippe cria : « Lawrence, Lawrence, je vous défie à la course. Répondez ou je tire dans les fourrés. Cachez-vous, si vous avez peur, je vous défie. Loup. Lapin, Cerf. Sauvez-vous... »

Puis, bref et narquois comme toujours, on entendit son rire, car il répétait là, ou à peu près, une phrase de Lawrence.

Anne glissa sous les buissons et disparut sans le moindre bruit.

Et ce jeune homme interdit, d'une voix joyeuse : « Philippe, sauve-toi toi-même. »

S'armant alors d'une perche énorme qui traînait là, il se jeta vers le prétendu adversaire. Tous deux disparurent, courant et se pourchassant.

VII

LAWRENCE A JEAN LARMÉ

Je vous envoie ces bouts de photographie, pour que vous connaissiez un peu du pays où je suis. Ce village qui a l'air de grimper en se tenant à la route, c'est Louâtre. L'autre épreuve vous représente l'illustre Lawrence lui-même, accroché des deux mains à une vieille grille, et regardant, non sans amertume, semble-t-il, tout l'espace violent et âpre devant lui.

N'est-ce pas, j'ai l'air d'un prisonnier, j'ai l'air de me dire « Tu vois, mon pauvre Lawrence, où tu en es, on t'a pris, tu es dans une trappe, comment vas-tu sortir de là maintenant, qu'est-ce que tu vas faire ? C'est presque comique de me voir là, derrière cette belle grille avec mes cheveux fous, mes guêtres, mon fusil, mon air d'avoir le soleil dans les yeux et de ne pas voir mes ennemis. En réalité, j'attends tout bonnement Philippe, mais c'est

bien mieux avec le petit « *Poème du Vent et de la Prison* » que je dis en cet instant ; oui, c'est mieux, même si ça me fait mal d'être en prison... la belle prison des Pins et du Vent. Tenez, ce serait une bonne fin pour moi, d'être pris ainsi, d'essayer de forcer le cercle des bois, des schistes, des marais. Soyez tranquille, (je connais les usages) je ne manquerais pas d'attraper, au bon moment, une balle dans la poitrine. Comme ce serait classique, comme vous seriez content de votre Lawrence, quelle belle fin pour moi. Je ne mourrais pas sur le coup, (vous ne voudriez pas, voyons) je resterais là, toute la nuit, une belle nuit précise avec ses millions de petits cailloux d'or, son océan sans vagues, ses blés sans ombres, ses villages ailés, une belle nuit vous dis-je, exacte comme un théorème, avec ses pentes aiguës, ses sables ivres de clair-de-lune, ses sapinières en blocs d'encre, ses portails, ses fontaines qui ont toujours l'air de vous plaindre et de se moquer de vous. Je resterais là sur le dos, à regarder. Le roc dur, et la terre, je les sentirais de mes mains déjà mortes. Peu à peu je deviendrais la terre et le roc, et la nuit aux ailes fermées, et ma faiblesse de plus en plus immense, et le froid de plus en plus affreux, et la mort de plus en plus la mort, je deviendrais tout cela. Que la rosée est glaciale aux pauvres blessés ! Lawrence serait là, pauvre Lawrence, qui penserait aux soirs blancs de son enfance, qui dirait de ces beaux mots que le délire nous arrache et où passent toujours des anges et des flammes, où l'on devine combien la chair a peur de mourir et comme son espoir est immense de revoir la lumière terrestre — non, ce n'est pas cela le Poème du Vent et de la Prison... c'est autrement, c'est autrement, mais comment est-ce, cher Jean Larmé, cher Jean Larmé ? Eh bien, que ce soit ce que cela voudra, tout m'est bien égal. Je serai un enfant qui regarde sans comprendre, sans deviner, sans rien demander à personne et qui, voyant des braconniers à l'affût, pense : C'est Deerslayer. Wha-ta-Wha, Grand Serpent, Hurons en cuivre peint, lac salé, éclatement des coups de feu solitaires, et vous tous, tristes romans d'aventure, où êtes-vous, où êtes-vous, sinon dans le cœur ivre, dans les yeux, dans les

mains des enfants. Voilà... le poème du Vent et de la Prison, est fini... cher Jean Larmé, aimez-le ou ne l'aimez pas, cela aussi m'est bien égal.

O cher, comme il est convenable de penser en ce bel instant où l'ombre des nuages fuit au-dessus des bouleaux, en ce bel instant où le vent essaye de faire du bois mort de ma maison et de jeter ce petit fagot dans le soleil, comme il est convenable de penser à un jardin flamand où il y aurait une tonnelle noire, paradis des capucines et des araignées. Dites, voulez-vous penser à cela avec moi. Voyez-vous la grange au fond du clos, les chemins qui se coupent à angles droits, le cadran solaire, les pommiers sans fleurs, tout cela quand mars envahit notre cœur. Cela aussi, c'est le poème du vent et de la prison, de la prison et du vent, et le vent est encore le maître de la terre.

Et Anne apparaît à la porte de la grange. Pensive elle descend, une à une, les marches de pierre. Elle cueille l'amère violette qui a un goût de thé et si je parle de partir, elle dit « Non, non, non » tout bas, rapidement, en regardant ce pays plat, sans limite, où tonne le vent de mars.

Une averse. Puis le soleil. Puis une averse. On se sauve dans la grange, cela sent la paille, les reinettes, la terre sèche, le ruisseau et le grain. On reste là. Des nuages ont l'air de crouler sur les pommiers noirs. On a tant de bonheur que le cœur a mal et voudrait bondir... je ne sais pas.

C'est encore le poème de la Prison et du Vent, n'est-ce pas, pendant que je reste accroché à ma grille, à me dire : « Tu vois, mon pauvre Lawrence, tu vois... » Et le vent tonne, le vent se croit le tonnerre.

Cher Jean Larmé, laissez-moi être un enfant, cher Jean Larmé. Tantôt Anne me disait « Il pleuvera tellement ce soir... vous ne pourrez pas partir... Vous serez obligé de loger ici... dans la grange, ai-je achevé aussitôt. Et tout de suite j'ai senti l'odeur de la paille, quand l'air est humide, j'ai entendu le trot malin du peuple des souris. Vous n'avez jamais attrapé de souris, vous ? Moi bien, une toute petite pelote de soie grise qui

m'a mordu aussitôt. Vous n'avez jamais dormi dans la paille, n'est-ce pas ? Moi si, en fumant ma pipe, et sans m'incendier, parce que je suis aussi malin que les souris. Je vous demandais la permission d'être un enfant... voilà !

Mais ce soir, qu'y a-t-il d'important au monde, sauf d'écouter la pluie, de marcher dans l'herbe mouillée, de voir les nuages se battre comme de beaux chiens de cuivre luisant, d'épier les hirondelles... Si, avec moi en ce moment, vous voyiez le beau rosier écarlate dans le soir, saigner comme des fruits et comme du feu, de toutes ses fleurs, si vous sentiez dans la pluie, ce parfum dont ma gourmandise s'énivre, vos mains s'ouvriraient toutes grandes pour voler de cet air, lourd et beau comme la chair, vous vous croiriez au bord de la mer, par un matin de printemps, vous vous croiriez dans un verger en automne, vous seriez frais et heureux comme l'ondée. Ah, prendre du bonheur à ce beau soir voluptueux ! Toute la terre s'applique à me donner du bonheur... et on ne voit pas cela.

Anne non plus ne voit pas cela, ne veut pas le voir. Elle est triste malgré toute la générosité du monde. Tout ce que j'ai, je le donnerais au vent pour qu'elle sourie en le voyant casser des branches aux rosiers. Tantôt elle a mis ses deux mains sur les miennes, et elle est restée ainsi, sans rien dire, avec cet air égaré de quelqu'un qui a trop de chagrin. Si j'avais dit un mot, sans doute elle aurait pleuré désespérement... J'ai pris à terre de petits cailloux rouges que la pluie avait bien lavés, je les lui ai donnés, et elle a souri comme une enfant.

Une autre fois c'était près du vieux puits de Louâtre. Avril sans liens, avril léger et meurtri, bien plus pareil à la lumière qu'à de la terre, avril, convalescence de l'Univers, était à côté de nous.

Anne était debout. Je feignais de dormir, couché dans l'herbe fraîche pleine de violettes, je dormais, mais de ce sommeil qui précède de quelques secondes le réveil, qui perçoit les bruits et voit les aspects de la même manière, où l'on sent jusque dans les veines le balancement des arbres et la douceur profonde, terrestre (oui, disons ce beau mot) d'être vivant. Quelqu'un est là. Qui parle,

qui dit que c'est le sept avril, que l'air ne pèse rien, qu'on voit déjà l'été entre les arbres, qu'on marche sous-bois, que l'eau est glaciale, qu'il faut ceuillir des violettes... oui, qui parle si près de nous ? C'est peut-être cette tendre tristesse qui est dans l'ombre du printemps, qui sourit en penchant doucement sa jeune tête près de la tête de la prisonnière. Chères abeilles de ces secondes où l'on n'a plus mal, cygnes du printemps, colombes du sept avril, que cette journée est belle. Une journée ! Le mot tendre et fier, la belle religion, d'aimer chaque journée, d'être là, sans bouger, à regarder les blés du matin, les meules sombres de Midi, les troupeaux du soir. O faites comme moi, aimez la journée.

Anne se penche sur mon sommeil. Le pic du casseur de pierres sonne sur la hauteur. Du côté des carrières éclatent des commandements brefs, de sourdes explosions. On jette un cri strident dans la vallée. Le bouvier regarde tristement ses chiens qui mordillent les branches du sureau. On se sent si las. Jamais plus on ne pensera à rien.

Voilà encore de la sagesse. La sagesse de Lawrence ! Quelqu'un a dit « Lawrence est heureux, il est content de tout ce qu'il fait... » mais ce n'est pas vrai, vous savez, Lawrence méprise tout ce qu'il fait et la sagesse, il n'y tient guère.

Tout cela, c'est de la ruse, c'est de la patience. C'est cueillir des anémones sous-bois et oublier de les mettre dans l'eau, c'est dormir jusqu'à onze heures, quand on s'était promis de voir le soleil se lever, c'est avoir peur de la mort, tous les matins à son réveil. Vous voyez que ce n'est pas si amusant déjà.

Vous savez bien que les hommes ont inventé des remèdes incroyables à toutes sortes de choses ; la peur notamment, l'humilité, le cynisme, le renoncement, ce beau mot vide comme un puits sans eau. Pourquoi ? Mais parce que ce sont des lâches qui ont tout le temps peur... mais moi, qui n'ait pas trop peur, j'ai inventé le bonheur, en guise de remède, bien que je sois empoisonné comme tout le monde. Et voilà pourquoi vous recevez de telles lettres... je vous plains de tout mon cœur.

(A suivre). PROSPER ROIDOT.

PROPOS DE TABLE

MAUVAISE NOUVELLE.

M. Cyrille vient de donner ordre au Ministre de circoncire notablement les acquisitions de livres et les souscriptions aux publications littéraires.

Les canards, prétend-il, n'ont qu'à voler de leurs propres ailes.

L'économie qui en doit résulter sera affectée à l'encouragement des jeunes commerçants, principalement aux débutants du négoce des vins.

Ce sera le subside, non plus à la feuille ou au feuillet, mais à la feuillette.

Après tout, cela se ressemble toujours un peu.

〰

Cueilli dans l'Introduction de *Contemporary Belgian Poetry* (*) une excellente Anthologie des poètes belges qui vient de paraître à Londres :

Quant à Sylvain Bonmariage, c'est un prodige. Il a 24 ans et a publié 12 volumes.

En somme, cela ne fait qu'un volume tous les deux ans.

〰

Notre collaborateur L. Dumont-Wilden est rentré de Rome, porteur de la bénédiction et d'un abonnement de S. S. le Pape pour le *Masque*,

— C'est ça qui en bouchera un coin à Ramaeckers et à son *Catholique !* a dit Pie X, en signant son bulletin.

〰

(*) *Contemporary Belgian Poetry* par *Jethro Bithel.* The Walter Scott Publishing Co. 1 vol. relié. Fr. 1.25

INIMITIÉS LITTÉRAIRES.

L'abbé Mœller et Georges Raemackers se sont rencontrés sur le terrain.

Ils ont déchargé leurs deux balles sans résultat. Les adversaires se sont séparés sans se réconcilier.

Georges Lemmen est parti pour la Côte d'azur. Il n'est pas douteux qu'il ne nous rapporte quelques images fidèles des beaux ciels bleus et des verts chauds de cette contrée bénie, car il n'hésite jamais, quand il voyage, à se charger de tout ce qu'il faut pour peindre. Il a donc pris avec lui un crayon noir et un crayon rouge.

Sur l'île de Pathos

Par le sel et le gel des trois règles stellaires
Qui dominent le nombre et la création,
Gire le mouvement des mondes planétaires
Qu'oriente le flux et la loi de Sion.

Et l'or — soleil concret —, l'argent — givre en synthèse, —
Le calcaire algébrique et le schiste pervers,
Par les bonds successifs d'une âpre catachrèse,
Cristallisent le Feu, centre des Univers.

Mais il n'est pas un bourg, il n'est pas un village
Qui ne compte, — en vertu d'immarcescibles soins,
Même pour Isaïe, après moi le plus sage,
Sur trois maisons du bourg trois cheminées au moins.

Un village ! Un hameau ! Trois cheminées qui fument !
Loi divine du Chiffre et Symbole prescrit.
Un village : Un seul Dieu ! trois personnes qui fument :
Dieu le Père, le Fils et Dieu le St-Esprit !

Un et trois ! Trois et un ! Non pas 4 mais un !
Déjà Platon, incommodé de par ce nombre,
N'ayant pas le flambeau, tâtait l'endroit dans l'ombre...
Vous ne comprenez pas? ... O besoin du commun !

Mais St-Jean, Isaïe, Luc et le quatrième,
Sans préciser, sentaient quelque chose dans l'air,
Et le plus grand de tous, le Prophète Suprême,
Ramaeckers nous l'a dit, en souriant : « c'est clair... »

BRAHMA-KERS.

VIENNENT DE PARAITRE

RENÉ ARCOS. — *Ce qui naît* (poème), Paris, E. Figuière et Cie. Fr. 3.50

FERDINAND BOUCHÉ. — *Chrysalides* (contes), Editions du Masque Fr. 3.50

JEAN DOMINIQUE. — *Les Enfants et les Livres* (conférence), Editions du Masque. Fr. 2.00

GEORGES DUHAMEL. — *Selon ma loi* (poèmes), Paris, E. Figuière et Cie. Fr. 3.50

JULES ROMAINS. — *Les Puissances de Paris*, Paris, E. Figuière et Cie. Fr. 3.50

HUBERT STIERNET. — *Haute Plaine,* Bruxelles, Association des Ecrivains belges. Fr. 3.50

CHARLES VILDRAC. — *Livre d'Amour,* Paris, E. Figuière. Fr. 3.50

EMILE VERHAEREN. — *Les Plaines* (toute la Flandre), Bruxelles, E. Deman. Fr. 5.00

CAMILLE LEMONNIER. — *La Chanson du Carillon*, Paris, P. Laffitte et Cie. Fr. 3.50

JETHRO BITHELL. — *Contemporary Belgian Poetry*, Londres, The Walter Scott Publishing C^o^. Fr. 1.25

LE MASQUE

REVUE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

H. LAMERTIN

ÉDITEUR

BRUXELLES

Sommaire des Nos 10 et 11 :

Franz Hellens	*Massacrons les Innocents...*	p. 289
Edouard Henry	*Orphée*	p. 306
Eugène Herdies	*Voyage*	p. 320
G. Van Wetter	*Mauri-Ga-Suma*	p. 323
Paul Maas	*Ivoire du Japon*	p. 328
Prosper Roidot	*Bruyère blanche (suite)*	p. 330
Le Masque	*Propos de Table*	p. 349
Petite Anthologie		p. 351

CE NUMÉRO EST ORNÉ D'UNE GRAVURE SUR BOIS
DE JEHAN FRISON

N° 12

LE MASQVE

BRVXELLES

1911

LE MASQUE

REVUE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

ABONNEMENT : 12 numéros, 10 francs

1 numéro, 1 franc

BUREAUX :

152, RUE DES BÉGUINES, 152

BRUXELLES

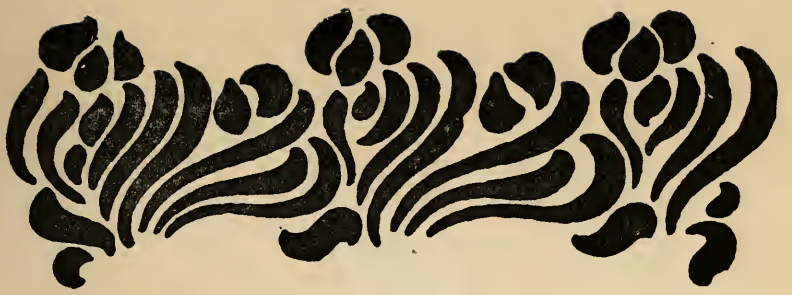
Le Masque a publié des pages inédites de

Ferdinand Bouché, Remy de Gourmont, Louis Delattre, Francis de Miomandre, Henri de Regnier, Jean Dominique, Paul Drouot, Georges Duhamel, Louis Dumont-Wilden, Georges Eekhoud, André Fontainas, Paul Fort, Marguerite Gillot, Albert Giraud, Franz Hellens, Camille Lemonnier, Grégoire Le Roy, Georges Marlow, Stuart Merrill, Prosper Roidot, Blanche Rousseau, André Salmon, Charles Van Lerberghe, Horace Van Offel, Emile Verhaeren.

---

*AP22
.M35
Ser. [1]
1910/11

G. MINNE 97



CHANSONS

I

Va, va, petite chose de vie,
Monte au soleil plus haut,
Toujours plus haut, jusqu'au plein ciel.

Tu es le rêve, tu es l'oiseau,
La chanson qui s'envole,
La graine sortie du van.

Sois le bon courage,
La joyeuse aventure,
Le clair espoir des lendemains heureux.

Va, va, petite graine vermeille,
Deviens la moisson future
Aux champs éternels de la vie.

II

Si j'étais petit clair de lune,
Je passerais par la vitre de la fenêtre,
Je mettrais un petit baiser sucré
Sur ta petite bouche rose,
Ma Rose.

Si j'étais petit clair de lune,
Je passerais par la vitre de la fenêtre,
A l'espalier de ta vie je cueillerais
Ton cœur comme une grosse rose,
Ma Rose.

Si j'étais petit clair de lune,
Je passerais par la vitre de la fenêtre,
Jusqu'au matin sur ton cœur je ferais
Dodo, comme un frelon au cœur d'une rose,
Ma Rose.

CAMILLE LEMONNIER.

La Canne de Jaspe

J'ai relu ce soir un livre qui enchanta ma jeunesse : *La Canne de Jaspe,* du poète Henri de Regnier.

Et tout à coup, je me suis souvenu.

J'avais dix-huit ans. Et l'impression de mélancolie, de grâce souveraine et négligente de ces contes m'avait tellement séduit que je résolus, pour me promener dans la ville où j'habitais alors, de me servir, moi aussi, d'une haute canne de jaspe, tout comme si j'avais dû, au lieu d'en frapper le sol de pavés et de bitume des rues et des places, ressembler à M. d'Amercœur ou à Hermotime, et avec elle, dans le sable des allées d'un parc, inscrire de romanesques hiéroglyphes et toucher des feuilles mortes.

Sur une épine d'ébène, je fis monter un long pommeau de jaspe et de cette canne ne me séparai plus. Elle m'accompagnait dans mes promenades et mes visites, je la chérissais comme une personne.

Oh ! elle n'était pas pratique du tout, on ne pouvait pas la porter sous le bras. Il fallait la tenir délicatement, presque entre le pouce et l'index, éviter qu'elle ne tombât et ne la confier dans les antichambres qu'à des domestiques très sûrs. Mais du moins, lorsque j'en scandais mes pas, il me semblait vivre d'une existence d'autrefois, affranchie des soucis modernes, maître des

cérémonies d'une cour baroque, anarchique un peu et très littéraire : celle dont mes amis étaient les courtisans tumultueux, élégants et blasés.

Et qui sait ? C'est peut-être grâce à cette canne que nous avions pu, dans la ville stupide et d'argent que nous subissions, mais il est vrai pleine de soleil, créer l'illusion d'une vie toute de faste idéal et de loisir poétique et saugrenue. Les marchés aux fleurs nous voyaient plus souvent que les péristyles des bourses. Nous y achetions de préférence des tulipes et des iris et, avant de les offrir à des dames qui n'y comprenaient rien, les tenions à la main, précieusement, comme dans les estampes. Nous nous rencontrions plusieurs fois par jour pour échanger les opinions que nous nous étions respectivement formées de nos cravates, des orchidées de nos boutonnières, de nos paradoxes et des personnes que nous honorions de notre fréquentation. La canne de jaspe, baguette d'enchanteur, sonnait sur les pavés, et nous devenions des personnages de romans, des héros de tapisseries et d'albums, des êtres à part, et nous regardions nos compatriotes avec beaucoup de pitié.

J'avais dix-huit ans.

Une jeune fille que j'aimais vaguement, m'avait cousu, pour couvrir le livre d'Henri de Regnier, un vêtement de soie rose et verte, qui me parut de la plus authentique magnificence, et dont je me servis pieusement, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus qu'une pauvre guenille tachée. Et cette guenille, je n'ai pas voulu, alors, la détruire autrement que par le feu, tant elle m'était, même si déchue, précieuse et vénérable.

Toutes ces choses sont passées. Mes amis se sont dispersés. J'ai quitté la ville où notre fantaisie nous avait créé un isolement si délicat. Et la jeune fille qui avait cousu le vêtement de soie verte et rose est morte, sans que je l'aie jamais revue.

Quant à la canne de jaspe, après mille accidents, elle a fini par devenir une canne d'améthyste. Et c'est à peine si j'ai l'occasion de m'en servir dans la ville de boue et de fumée que j'habite

maintenant. Elle vit dans une armoire et, sous le petit capuchon japonais qui en protège la tête fragile, ressemble moins à la canne d'un promeneur qu'à la houlette d'un berger absurde et fantasque. C'est un souvenir plutôt qu'un objet, une idée plutôt qu'un être. De temps en temps, j'ouvre l'armoire et la regarde, avec mélancolie. Et je la léguerai à Mlle Psychette Hennequin, parce que cette délicate personne porte un monocle de vermeil guilloché qu'elle me laissera si elle quitte la première ce monde illusoire.

FRANCIS DE MIOMANDRE.

Roses des quatre-temps

Rose des quatre-temps, que l'haleine du soir
Caresse tendrement et vers mon front incline,
Et qui vous balancez d'un si doux nonchaloir,
Rose de mi-septembre, ô rose incarnadine,

Et vous, vous, rose pâle et dans l'ombre opaline,
Et qu'on devine à peine et qu'on voit se mouvoir
Du rythme calme et lent d'une jeune poitrine,
Pourquoi donc venez-vous, ô roses, m'émouvoir ?

J'étais paisible et résigné et sans espoir,
Et voilà que votre âme embaumante et câline
Se reflète en mon âme ainsi qu'en un miroir,
Et comme un vin sacré, m'enivre et m'illumine !

O roses de septembre, ô roses féminines,
Roses de crépuscule aux rythmes d'encensoir,
Mon âme s'est voulue immortelle et divine,
D'avoir humé votre parfum profond, ce soir !

RAYMOND LIMBOSCH.

BRUYÈRE BLANCHE

ROMAN

(Suite). (*)

IX

Anne est seule sous la tonnelle. On voit dans la lumière ses bras nus jusqu'au coude et son chapeau de paille. Les deux mains appuyées à la table rustique, elle réfléchit. L'air de trois heures est incendié. On dirait que la terre est morte dans ce mois d'août torride. Dans la chaleur épaisse et fluide qui fait songer au miel, bourdonnent les abeilles. Le chemin brûle d'un feu mat, les toits d'ardoises du village envoient dans l'atmosphère de grands étincellements blancs. Un pas sonne de l'autre côté du mur. Anne, Anne, crie-t-on. L'enfant ne répond pas. « Je suis perdue dans ma petite maison de feuilles. Une fée m'a changée en liseron. » Sur les hauteurs crayeuses qui ferment l'horizon, semblent surgir de petites flammes courtes et pressées.

Lawrence viendra-t-il ? Il n'osera pas quitter les bois. Il aura peur du soleil. Mais Lawrence n'a jamais peur. Que fait-il bien dans sa cabane, en ce moment ? Il se couche à terre peut-être. Il regarde les capucines grimper à son perron. Il ferme les volets. Il est seul dans la chambre fraîche où volent des guêpes. Il boit du vin blanc. Il mange des fruits. Anne lève les deux bras, elle étire son jeune corps frais et lisse et la lumière met des anneaux rapides à ses bras nus. Elle appuie sa petite tête fatiguée aux lattis de la gloriette et reste là, pensive et charmante, pure

(*) Voir pages 259 et 330.

comme la tristesse, triste comme l'incertitude. *Douce-Amère* l'appelle Lawrence qui sait la Botanique. Elle met entre ses lèvres une petite médaille d'argent et soupire, puis la laisse tomber au bout de la chaînette.

Elle pense à la route qui va de Herse à Louâtre et qui descend d'abord profondément dans la vallée, traverse tout le village, tourne devant l'église, se glisse sous bois comme un ruisseau sous une arche de pont, pour arriver à la maison du solitaire, toute vivante de colombes, de soleil et de blancheur. Je suis si triste, dit-elle tout bas. Elle joint les deux mains derrière la nuque et se cambre dans la lumière. Elle voudrait dormir. Elle pense à son enfance, au morne pensionnat, à l'ennui de chaque jour. On entend le ronronnement de la chaleur féline, qui tourne autour de ce bosquet plein de fraîcheur, comme un beau félin qui choisit son temps avant de bondir. Ruisseaux frais qui tombez de pentes en pentes, que ne bondissez-vous ici.

Je donnerai des chardons à Lawrence, pense la solitaire. Il se piquera les mains. Il criera « Diable » en regardant pensivement ses doigts, puis rira. « Après tout, c'est honteux... »

Anne n'est pas gaie pourtant. Lawrence dit toujours qu'il faut avoir confiance, qu'il le faut bien; mais en qui, confiance? En lui? Comme elle le voudrait ; pourtant elle a peur parfois, car l'ignorance des jeunes filles est craintive comme les bêtes des bois.

S'il vient, elle le regardera seulement, elle le regardera longtemps, pour le garder ici, dans ses yeux, où il prétend découvrir deux Lawrence minuscules. Peut-être elle lui demandera encore quand elle sera un peu heureuse. Il lui dira comme d'autrefois « Quand je serai parti ». Mais cela jamais, jamais Lawrence, ce n'est pas la vérité.

Grand frère, grand frère, murmure-t-elle tout bas avec un petit sourire anxieux. Elle ferme les yeux pour le regarder, noir dans tout ce soleil, mince, agile, avec son teint foncé, ses cheveux

en désordre. Elle entend sa voix. Il hésite un peu, cherche ses mots ou se dépêche tout-à-coup, pour avoir vite fini, dit-il, puis ne dit plus rien, soupire en secouant la tête, se met à rire et se précipite sur Philippe, qui, prompt à entrer dans le jeu, s'empresse de fuir. Elle se met au piano. Lawrence revient, s'accoude doucement à l'appui de la fenêtre, ne bouge plus. Si Anne tourne la tête, elle voit des yeux noirs qui la regardent avec une grande attention et un peu d'anxiété. « *Amis, chantons la joie* » dit Anne en montrant le cahier d'un mouvement de tête. Oui, dit Lawrence, d'une voix contenue, *Amis, chantons la joie,* et le vieux maître tourmenté et tragique, malade et sourd, avec son âme tonnante, est là, qui appuie ses deux mains noueuses au piano luisant. *Amis, chantons la joie,* lui qui souffrait, lui qui souffrait. Lawrence appuie la tête à son bras replié et rêve. On entend la campagne tout autour de cette musique. Le cœur des hommes est beau, le cœur des hommes est beau.

Dort-elle ? Elle pleure doucement dans cette belle journée, dans ce beau jour indifférent qui ne la console pas. Elle ne connaît pas le prix de ce trésor profond, profond comme le ciel d'août et comme lui, sans bornes, car les enfants ne savent pas le prix des bonheurs innocents. Ainsi dans ce jardin campagnard, il y a ce grand chagrin auquel personne ne s'arrêterait, auquel on ne croirait pas. Pour un oiseau que tue le plomb du chasseur, le beau vol éperdu ne s'arrête pas.

Un nuage a dû passer devant le soleil, car une ombre verte tombe autour de la tonnelle. Sec et vibrant, un pas sonne. On entend une voix qui crie « Apportez-moi la bêche ». Il pleuvera tantôt. Une carriole passe. Il fait frais. Anne dort, les mains abandonnées, pure et charmante. Elle dit quelques mots d'une petite voix fâchée. Bien qu'il n'y ait pas de vent, un fruit tombe dans l'herbe chaude.

—

X

Tantôt quand Lawrence est parti j'ai été si triste, j'ai pensé que je ne le reverrais plus jamais. Longtemps je l'ai suivi des yeux. Il devenait de plus en plus petit à la portière de son wagon, il a agité la main, puis le train est devenu une petite chose plate qui se moquait de moi, puis il n'y a plus rien eu.

Que fait-il maintenant ? Il dort, ou bien il regarde les bois fuir de mon côté. Pourtant si j'allais le chercher dans sa cabane... Comme il serait étonné de me voir tout-à-coup, toute pâle d'avoir couru dans la forêt. Que dirait-il, que dirions-nous, où irions-nous ? Tantôt je lui demandais ce qu'il faisait tout seul chez lui. Il a répondu « Oh, j'attends tout le monde, je fais du thé, j'écris des lettres, je dors, je nettoie mon fusil, je lis des vers, je regarde à la fenêtre... vous voyez comme je suis occupé. » Puis il s'est mis à rire, si gentiment, puis il a ajouté « Fichtre, je tourne au lézard, c'est honteux. Comprenez-vous, petite-fille-gris-fer ? » Pourquoi m'appelle-t-il bien ainsi. A cause de mes yeux, à cause de mes robes ? J'aime tant ces noms qu'il me donne, auxquels lui seul pense, certainement.

Quand son train a glissé, comme il m'a regardé. J'ai levé la main. Il partait. Puis nous sommes rentrés. Philippe sifflait doucement, d'un air ennuyé. Il faisait presque noir. Au-dessus des sapins on voyait déjà des étoiles. Il ne semblait pas que quelque chose se fût passé. Tantôt Lawrence disait « Ce soir est le meilleur. Nous allons rencontrer notre ami, notre vieil ami, si nous avons un, hein, Philippe ? Il serait bien capable de sauter au-dessus du village, n'est-ce pas, Philippe muet ? Comme il serait éreinté. Ses chiens traîneraient à ses talons. Il serait blanc comme un meunier. Il sentirait le feu de bois vert, n'est-ce pas, petite Anne muette. Tout le monde est muet ce soir. Moi aussi.

Il regardait tout le temps rapidement autour de lui. Il riait tout à coup. Il disait « Petite-fille-gris-fer, comment allez-vous ? » Maintenant je suis toute seule. Norn aboye dans le jardin. Pourquoi Lawrence est-il parti...

Ainsi dans ce beau soir du mois d'août, Anne rêve à sa fenêtre.

*
* *

Il va pleuvoir. Le vent a cassé une branche du vieux pommier. Je devrai rester toute la journée ici et Lawrence ne viendra pas. Hier j'ai été au village et je suis revenu par le bois. On avait abattu des chênes, toute la forêt sentait le tan. Le coucou que j'entends depuis ma chambre doit nicher par ici, car ses deux petits appels sonnaient au-dessus de ma tête. Un lièvre a traversé le chemin. Lawrence aime toutes ces choses. Je crois bien qu'il n'aime que cela.

Comme c'est dommage... Je suis sûre qu'il ne pense pas à moi, qu'il ne songe pas du tout à traverser tous ces bois, à me chercher, à me trouver... Il faisait bon pourtant... A chaque coup de vent il y avait une odeur de bois raboté et de terre et tout avait l'air si content.

Puis j'ai pensé à une promenade que j'ai faite en Flandre, l'année dernière, aux vacances, avec Philippe et André. Rien que des prairies, puis l'Escaut, puis un grand couvent que nous avons visité. Toute cette immense maison était blanche comme une cornette. On se croyait dans un jardin d'enfants où les élèves seraient toujours en congé, dans un jardin où l'on vient d'arroser. Tout le monde travaillait silencieusement, entrait, sortait... c'était une ruche. Dans le jardin j'ai vu une petite religieuse qui traversait la cour en tirant à la chaîne une grande chèvre barbue. Philippe se plaignait amèrement de la soif. André le taquinait. Nous avons bu du lait. On entendait la clochette. C'était si beau, si humble et si satisfait. C'est là que j'ai eu envie de me faire religieuse.

Ainsi, dans ce beau matin d'août, Anne rêve à sa fenêtre.

—

XI

Anne sort de l'église. Le village est solitaire comme les dimanches après-midi quand tout le monde fait la sieste. Le temps est doux. On voit la route qui monte vers la forêt, les toits violets, les murs gris, les étables, les fumiers. On ferre un cheval. En face de l'église il y a une bergerie où tout un petit peuple d'agneaux s'enchevêtre comiquement. Un meuglement éclate. De nouveau c'est le silence que troue le bruit net du marteau de fer. Pauvre village, Anne vous regarde, Anne vous aime, parce que vous êtes son enfance.

Elle marche pensivement. Le prêtre la salue, ouvre la porte à claire-voie de son jardin où luisent les reines-claudes, où s'arrondissent les ruches, puis disparaît dans l'ombre verte. Il est vieux et son cœur de vieil homme est frais comme celui d'un paysan de vingt ans. Il mourra bientôt. Il suivra la route de Louâtre. Il marchera dans les feuilles mortes d'une allée de Trembles qu'il ne connait pas et qu'il a toujours suivie, semble-t-il. Il apercevra un village plein d'hirondelles, de colombes, de glycines et de ronces en fleurs. Petit village léger, tu es l'éternité des vieux prêtres de campagne. Comme il vient de le faire, il poussera la porte de son enclos. Il sera chez lui.

Anne ouvre la grille du cimetière. L'herbe qu'on n'a pas fauchée est très haute. De grosses sauterelles vertes, jaillissent sous les pas de la visiteuse. Elle aime ainsi rendre visite aux pauvres paysans morts, elle est pleine de pitié pour ceux qui dorment si tranquillement ici, elle se dit que la mort n'est pas aussi triste qu'on le dit. Elle est trop jeune pour en connaître l'horreur, pour savoir comme la chair frémit de honte et d'épouvante quand elle se sent touchée par la faux de cette paysanne sinistre, la même faux qui luit en travers des charrettes à la fin des journées de travail.

Au milieu du cimetière il y a un Christ de bois, sculpté par un menuisier de village, voilà plus de deux siècles. Il est noir et terrible. Chaque année on rafraîchit de vermillon les cinq plaies.

Dans ce beau jour frais, dans le parfum de menthe qui monte du sol, il est plus farouche qu'un chef d'œuvre, mais ce n'est pas un Galiléen, c'est un Peau-Rouge torturé.

Lawrence ne l'aime pas. Il n'aime pas non plus ce cimetière et ne veut jamais y venir. Anne sait pourtant que chaque année, à la Toussaint, il visite les tombes de ses parents, bien loin d'ici. Ainsi Lawrence est plein de contradictions, tour à tour violent et triste, soucieux de traditions ou libre comme un sanglier. Anne pense à lui. Elle le voit au milieu de ce cimetière, l'air impatient et triste, elle l'entend lui dire « Venez vite, venez donc. Ne pensez pas à eux ». Il est debout, tête nue. On voit dans le fond un mur rouge et, au-dessus, tout le Brabant léger et onduleux. Le ciel est bas. Les corbeaux crient. Elle a apporté les dernières fleurs de Herse et les pose au pied des deux croix. Lawrence se met devant elle. Merci, merci, dit-il rapidement d'une voix basse, un peu rauque, qui fait mal à entendre.

Mais Anne croit de tout son cœur que la mort est une clairière au printemps, une source vive et non l'abîme sans fond que dit Lawrence. « Le bûcheron jette le fagot sur le tas, dit-il avec bravade, c'est bien à prévoir », puis il lève les épaules. Anne ne craint pas la mort. C'est le refuge du chagrin.

Elle songe à un jeune paysan qu'une machine à battre a tué l'été dernier. On n'entendait rien, sinon pleurer une vieille femme qui n'était pas sa mère. Il faisait affreusement chaud. Regardez son chien, avait dit quelqu'un, on croirait une personne qui va pleurer. Des enfants poursuivaient un poulain. Philippe s'était mis devant Anne. Elle n'avait pas eu peur. Le mort avait comme un sourire sur sa bouche pâle.

La grille grince. Lawrence entre. Anne le voit qui regarde autour de lui. Il se découvre. On voit sa forte chevelure sombre, son front. Il est blanc de poussière.

Il s'approche. « Je vous ai vue. Je sortais du bois. Pourquoi venez-vous ainsi chez les morts. Il fait terriblement chaud. Tout ce soleil noir ! Un cheval est tombé dans la

carrière... » Sa voix reste sourde, avec un peu de cette emphase que les hommes très ardents affectent volontiers devant les aspects de la mort.

Regardez — il montre les hauteurs boisées — c'est plein de loups là-dedans, mais je suis des leurs. Je les ai fait danser souvent, je... Il fait le geste d'épauler une arme. Que faites-vous ici ?

— Comme vous avez chaud, dit Anne.

— J'ai couru. Oui, j'étais trop content de ce soleil. Je ne pouvais plus marcher. J'ai couru. J'ai roulé. Regardez... mes mains sont en morceaux. Il les montre, égratignées partout. On croirait qu'il s'est battu.

— Où est Philippe ?

— A la maison.

— Bon, j'irai.

Nous irons ensemble, dit Anne. Lawrence fait non de la tête. Pourquoi, dit Anne, en posant sur lui son regard assuré.

Pour rien, répond vivement Lawrence, parce que je dois, parce que je ne dois pas...

Ils restent silencieux un instant. Il lui tend la main. Elle sourit sans le regarder. Un énorme rosier, près d'eux porte d'innombrables petites roses foncées. Comme le repos est léger ici, comme la mort ressemble à une absence, une absence dont on prévoit le terme, et que ces roses sont vivaces, sont nombreuses, sont belles, comme elles sont tristes.

Lawrence en ceuille, qu'il donne à la jeune fille. Lui-même en garde une. « Elle ne mourra pas, près du cœur de Lawrence... » Il se redresse d'un air de défi. Il a un sourire furtif. Ils se tiennent la main, un instant, sans rien dire, sans entendre autre chose que leurs respirations qui sifflent un peu.

Oui, dit Lawrence pensivement, oui, c'est bien vous... c'est bien vous. Elle baisse la tête. Il se penche pour la voir sous le grand chapeau de soleil et soupire légèrement. C'est bien vous,

c'est bien vous, dit-il encore sans raisons. Elle le regarde avec une tendre malice. Il sourit, se redresse « Bonjour, petits yeux, dit-il, bonjour ». Leurs mains tremblent. Lawrence se recule un peu. Tous deux se sourient.

Et André, il a écrit... demande brusquement le jeune homme.

— Oui. A Philippe. Il... Pourquoi parlez-vous de lui ?

Il hésite, puis sans la regarder et d'un ton bref.

— Vous l'aimez bien, dites ?

— Oui, oui, je l'aime bien... il est...

— ...Il est... Comment... comment est-il ?

Ils se taisent tous deux. Lawrence regarde la lumière impitoyable sur ce cimetière, qui est tout parfumé de camomilles et de roses. Comme on pourrait être bon, comme on croirait volontiers qu'il y a des miracles, que des sources guérissent, que des paysannes entendent des anges, que la nuit... mais non, c'est le jardinier de la mort qui, certainement, a greffé tous ces rosiers tristes.

— Vous l'aimez bien, reprend-il, et sa voix est tranquille. Oui ? Et lui ? Non... Non ?

Elle secoue la tête. « Je ne sais pas. J'aurais voulu... Je n'aurais pas voulu le revoir.

— Vous pensez souvent à lui ? Vous n'auriez pas voulu le revoir, mais vous êtes contente qu'il soit revenu ? Non ?

— Je n'aurais pas voulu le revoir, je...

Et Lawrence se sent le cœur d'un roi paisible. Il sait bien pourquoi elle n'aurais pas voulu le revoir ; il est triste et tranquille, il lui semble que les choses ont une sagesse prudente. Son cœur se gonfle d'un amer plaisir.

— Je ne veux pas, reprend Anne... Je suis malheureuse quand vous parlez ainsi... non, je ne veux pas...

— ... l'aimer, achève le Lawrence pacifique, oui, oui, vous ne voulez pas, je sais cela très bien. N'est-ce pas, c'est cela. Non ?...

Il lui prend les deux mains. Eh bien, dit-il, eh bien, vous verrez. Vous verrez, il arrive souvent ainsi... oui, des choses fort

simples, des choses auxquelles on ne pensait pas du tout... tout à fait bien, et c'est toujours très simplement... Il sourit encore, mais avec une sorte d'angoisse secrète, en regardant les yeux clairs qui ne se dérobent pas... Puis, reprend-il, on ne pense plus à la tristesse. N'en parlons plus.

— Non, je ne veux pas... je ne veux pas. Vous...

— Avec ce ton désarmant qui lui est propre : ...Moi, ce n'est que moi et plus tard... vous verrez. N'en parlons plus. Que Lawrence est malin ! N'en parlons plus.

Je ne veux pas, dit-elle encore si plaintivement que c'est à peine si on l'entend. Ils avancent doucement, puis s'arrêtent. Quelque chose de vieilli passe sur le visage de Lawrence. Il pense aux vingt-deux ans d'André. Qu'il est léger et jeune et souple, ce beau garçon aux yeux de femme, avec cet air sévère et pur qu'il a gardé de l'enfance. Mais je suis vieux, pense-t-il avec étonnement, je suis vieux, et c'est la première fois qu'il songe au temps écoulé. Il regarde l'enfant triste. Mais c'est vrai, tout cela, c'est vrai qu'ils sont des étrangers. Alors tant de souvenirs... c'est en vain, et puis l'oubli, et puis recommencer et puis, et puis... Ah, cette fois, c'est vrai, il est vieux, la lumière a changé, le monde a changé, il a trop regardé le soleil, la clarté n'est plus qu'une petite tache noire devant chacun de ses yeux.

Pourtant le cœur de Lawrence est plein d'une allégresse triste qu'il ne connaissait pas, qui est belle, qui est vivante, et comme il tourne la tête « Tiens, pense-t-il, toutes ces roses elles ne meurent pas » et il se sent las et a un peu froid comme après avoir marché trop longtemps au soleil. Qu'est-ce donc que cette gaîté noire qui le prend tout-à-coup à la gorge, dans ce cimetière. Est-ce que ce serait la mort ? C'est comme un de ces dangers qui vous menacent en rêve. Il vient de trouver une chose à laquelle il ne pensait pas, il a passé à côté d'un bonheur qui ne lui est plus destiné et il est sans ressentiment. C'est donc vrai qu'il chérit la beauté du monde qu'il en soit déchiré ou glorifié, c'est vrai que rien ne peut mentir à Lawrence

et que lui non plus ne sait pas mentir, qu'il doit toujours se croire, qu'il a raison de croire à tout ce qui est. Oh, qu'il est heureux de ne pas se trouver plus important que le bonheur. Mais qui lui donne tant de sagesse... Serait-ce le parfum des roses de la mort, ou le beau temps, ou les bois, ou ce mouvement que la jeune fille a fait quand elle a dit « Je n'aurais pas voulu le revoir... » Quelles sources de sagesse que les moindres choses, si l'on a foi dans chacune d'elles, si on ne croit qu'en elles. Partout, partout on la trouve, la sagesse, l'innocence, si on la cherche dans les aspects, si on ne croit pas aux différences, si on ne croit pas aux beaux discours des inventeurs de ce qui n'est pas.

Et Lawrence pense à un jardin où sur des planches luisantes, s'égouttaient de beaux gâteaux de miel, où des lys faisaient penser à la mort d'un sage, où l'on recueillait des reines-claudes dans des corbeilles, où la chaleur semblait du cristal, où la terre calcinée était comme un félin dans les blés ; il pense à quelqu'un qui l'aimait, à un dimanche, à la mer, à un coup de feu dans la nuit, et tout cela c'est comme des mots qui l'obligent à aimer le bonheur, c'est comme si on lui disait « Oui, Lawrence, oui, Lawrence, tu as mal, mais c'est bien, c'est bien puisque tu es vivant et que c'est aussi le trésor du monde, ton mal. Parfois on s'endort, l'après-midi, dans une chambre de campagne, quand on s'éveille, il y a un tel espace de silence entre les bruits et soi, qu'on se croirait dans une barque au milieu d'un étang, et pourtant le monde n'a jamais été plus actif ; quand on est convalescent, on croit que l'univers a perdu tout son poids et qu'il va fuir avec les oiseaux migrateurs, et il est le même, et quand un grand bonheur vous vient au milieu de l'hiver, on cueillerait des églantines dans les sapins, la neige serait douce comme une flamme derrière un écran. Tu comprend, Lawrence, oui, tu as compris. »

Lawrence s'en va. Il se courbe un peu. Il ne pense plus à la beauté du mois d'août. Il se dit « J'ai eu tort, j'ai eu tort, c'est la première fois que j'ai raison. »

Anne s'en va aussi, sans faire le moindre bruit. « Etes-vous contente d'être vivante ? Non je ne suis pas contente. » Dehors il semble qu'une autre lumière l'attende, plus libre, plus belle... mais elle ne comprend pas cela. Lawrence dirait « Je ne suis pas le serviteur des morts », mais qu'importe à cette petite religieuse d'été. Elle redescend lentement la route. Entretemps tout le village s'est réveillé et fait un bruit joyeux. Une odeur de fruits et de pain passe sur les longs toits. Il y a ici de la passion et de la douleur, et entre ces deux violences, tout ce qui agite l'univers se trouve aisément. Du jeune paysan à cheval au maigre aventurier fuyant sous les coups de feu, il n'y a guère de différence et tel qui manie un outil, étouffe dans un cœur valeureux, on ne sait quel éclatant cri de guerre. Le hurlement que jette la paysanne à qui on rapporte son mari tué par un coup de chaleur, recule tout aussi bien ici que dans le monde, les limites du désespoir. Le garde et le braconnier qui se traquent, se rencontrent, s'ajustent au coin de quelque bois noir, jouent une partie aussi belle que des chefs de guerre... partout le monde est le monde et seuls les esprits sans bravoure le croient plus immense au Nord qu'au Sud, à l'Est qu'à l'Ouest.

Mais aujourd'hui la paix est profonde, la paix est fraîche comme des haies au matin, et les vivants sont aussi tranquilles que les morts. Tout le village est satisfait. Seul, le cœur de cette jeune fille qui traverse pensivement la route pour couper par la sapinière, seul ce cœur est triste. A lui seul il porte tout le chagrin du monde dont le village est préservé, mais personne ne le découvre dans ces yeux limpides, sous ce front droit, dans le pli d'une bouche volontaire et muette. Elle est toute seule au monde et cette même existence que Lawrence adore, pèse à cette solitaire, sans qu'elle sache pourquoi, sans même qu'elle se le demande, peut-être parce qu'elle a trop aimé l'ombre blanche des couvents, les autels du mois de mai, les roses du cimetière.

—

XII

Lawrence entra au jardin. Il faisait chaud comme en juillet, bien que septembre fut tout proche, et le gravier de la cour semblait mouvant tant il jetait de petits reflets d'acier. Dans le noir d'un massif un banc faisait une tache vert cru. Un jeune garçon en bras de chemise taillait un rosier. On entendait un bruit de forge au loin.

Lawrence regarda. Ses guêtres de chasseur étaient boueuses. Il tenait à la main un bouquet de feuilles de hêtres, déjà rousses et dorées. Norn vint lui faire des bassesses. « A la cage, gros corbeau », dit le jeune homme. Bonjour Lawrence, cria Philippe, qui se montrait à une fenêtre. Le visiteur leva la main.

Au fond du clos une robe claire bougeait. Lawrence s'avança et Anne, qui le vit venir, l'attendit, tournant vers lui son visage clair sous le chapeau rustique.

— Que fait la petite Annette ?

— Elle... Elle attend.

Le cœur de Lawrence lui fait mal. Il reste sans rien dire, donne sa gerbe de feuilles d'or, puis se met à chercher les dernières framboises sous les feuilles, qu'il scrute avec cet intérêt passionné qu'il apporte au moindre de ses agissements. L'air ne bouge pas. On pense à un mur de marbre et à des voiles au large.

— Anne est triste ? Pourquoi ?

— C'est déjà l'automne. Nous partons en automne.

— Ne pensez pas à lui. C'est l'été aujourd'hui. L'automne, comment est-ce ? Des lièvres. Eh bien, oui, ils se sauveront. Non, non, il n'y a pas d'automne. On le prendra dans la tenderie. Ce n'est pas moi qui irai le délivrer...

— ...Ni moi, dit Anne.

Ils font quelques pas.

— Et puis vous reviendrez, dit Lawrence.

— Pas sûr. Je voudrais être plus brave. Je ne suis pas brave du tout, Lawrence. Est-ce que c'est mal ? Je n'en puis rien, rien, rien.

Une pie s'abat près d'eux, s'envole aussitôt, folle de peur, et noire dans le soleil. Anne regarde Lawrence avec ce calme fier qu'ont les enfants purs. Lui détourne les yeux en secouant la tête. Quoi, dit Anne ? Rien, dit Lawrence.

— Lawrence, je ne serai jamais... dites... jamais plus heureuse ?

— Quand vous ne penserez plus à moi, quand vous penserez à vous, quand vous penserez à... O la belle framboise, crie-t-il aussitôt, c'est la première, c'est la dernière, elle est pour vous.

Mais Anne ne sourit pas. On se tait un instant. Elle soupire convulsivement. Mère et Philippe parlaient de vous hier... je crois du moins. Philippe disait : « Enfin, il pourrait bien le comprendre... voyons, c'est ennuyeux à la fin. Je lui dirais bien, mais... mais... c'est ennuyeux, c'est ennuyeux. Je lui dirai... il l'aura voulu. Mère disait : « Allons, ne prenons pas cela au tragique. Un peu de patience. Nous partons bientôt, Philippe. » Philippe avait un air gêné et impatient, il hochait la tête, nerveusement, comme pour dire : « Tu ne comprends pas, tu ne comprends pas... » Ils m'ont aperçue alors. Ils se sont tus. Que voulaient-ils ?

Lawrence la regarde en faisant cette petite grimace qui lui relève comiquement un sourcil et lui avance le menton, ce qui signifie, selon lui, qu'il n'y comprend plus rien.

Quand je ne penserai plus à vous... dit Anne à mi-voix... quand je ne penserai plus à vous... mais je veux penser à vous... toujours.

Il fait *non* de la tête. Il voit que ses lèvres bougent pour dire des mots qu'il n'entend pas. « Dites tout haut, petite fille. » Elle fait *non* de la tête. Elle se détourne. Elle fait quelques pas incertains. Elle le regarde. Elle sourit sans rien dire, sans que ses yeux soient moins tristes. Elle dit : « J'ai mal. Je mourrai peut-être, Lawrence ».

Non, non, dit vivement Lawrence, non, non, on ne meurt pas. Personne n'est jamais mort. Anne vivra mille ans et Lawrence deux mille. C'est vrai.

Puis il se met à crier « Un épervier, Anne » en montrant du côté du soleil une petite tache qui pourrait être une étoile, si, si, un épervier... »

Philippe survient. Chasserons-nous, demande-t-il. Tirez sur moi, Philippe, répond Lawrence, qui devient sombre, à deux mètres, vous ne me manquerez pas, j'espère, ni à deux cents, j'espère. Ne vous gênez pas, faites feu et enterrez-moi dans la grange. C'est ennuyeux, c'est ennuyeux.

Il y eut un léger grondement de tonnerre au-dessus de Louâtre. Philippe se mit à rire. Le ciel fera feu sans moi, dit-il.

Bien, répondit l'autre, c'est un bon destin pour moi. Un coup de tonnerre, ce doit être frais comme tomber dans la mare. Quand on me relèvera ma figure sera noire de poudre, terrible à regarder, écrasée par le ciel.

Il se mit à rire, mais son visage gardait une expression d'amertume.

Anne s'éloigna. Vous savez, reprit Philippe, nous ne reviendrons pas ici, l'été prochain... du moins, c'est presque décidé. Nous louerons les « *Bruyères* ». Bon, fit froidement Lawrence. Il restait soucieux. Didier l'observait avec ennui, et tous deux se regardant, sourirent tout à coup, puis s'éloignèrent côte à côte. Leurs deux silhouettes élégantes paraissaient et disparaissaient entre les arbres. Flakk et Norn bondissaient, haletants et éperdus.

XIII

Le soir. Un peu de lumière chaude reste encore aux fleurs et aux fenêtres fermées. Lawrence se promène doucement devant sa maison. On voit sa grande ombre et la tache claire de son visage. A la lisière du bois, une chapelle met une note livide dans la campagne.

Lawrence fume sa pipe. Il pense à son Jean Larmé qui le harcèle, qui lui écrit encore qu'il ferait mieux de quitter le beau pays, de venir le rejoindre, de ne pas tant chercher la bruyère

blanche dans toutes ces grandes forêts, au long de toutes ces pentes pierreuses. Outre ces bons conseils, Larmé lui prodigue encore quelques-unes de ces injures cordiales qui sont le patrimoine de leur vieille amitié.

Dans les vergers sans haies ni barrières, la lune est un fruit humide, gonflé et tendre, de l'or et de la chair. Elle naît d'une eau profonde, peut-être des fontaines de Louâtre... Elle brûle si tranquillement. Ce n'est pas possible qu'elle soit morte. Non, non, elle est seulement une lumière dans les mains d'un enfant. On la cueillerait si l'on n'était pas si paresseux, si paresseux ce soir. Et Lawrence veut lever la main, mais non, on est trop bien ainsi, il ne bougera pas.

Les rosiers ont un parfum triste. Lawrence prend une rose, la jette dans le pommier. Elle y reste accrochée. Une étoile est tombée, dit-il. Demain elle sera éteinte. Je la prendrai. Ce sera une pomme de septembre... Partir, pourquoi partir, pourquoi quitter la maison. La forêt l'entoure. Un églantier monte jusqu'aux fenêtres. Une hirondelle habite son toit. Le soir, elle est blanche comme une voile, le matin, elle est légère comme un navire. L'air qu'on y respire est pur comme au sommet des rochers. Comme on l'aime. La porte refermée, il semble que personne ne vous fera plus jamais de mal.

Jean Larmé l'ennuie. Peut-être il a raison, mais a-t-il, tout frémissant et chaud comme un oiseau pris au piège, un charme égal à lui donner, tendre et amer comme ici. Les pentes noires, les schistes glissants et friables, les chênes nains, les chardons, les prunelliers, les routes fuyantes de Louâtre, a-t-il tout cela dans le grenier de sa grange, comme une boîte de jouets qu'il étalera dans son jardin pour amuser le Lawrence en exil; et quand l'automne mènera ses bœufs noirs à la prairie, et quand il cognera à la porte de Lawrence, tout pâle de joie de le revoir, ce beau bouvier tranquille et terrible, aura-t-il les longues promenades où le vent voudrait vous arracher votre manteau pour en faire un corbeau de plus, trouvera-t-il ce plaisir innocent,

cette jeunesse trouble à la fois et si pure qui se dérobe, et dont il allait oublier le prix... le prix et les pièges.

Qu'en dites-vous, cher Jean Larmé, êtes-vous si riche? Dans ce même pays, celle dont l'amitié lui est si chère, a connu les amères solitudes, les chagrins sans raison, les longues désolations. Dans ce jardin où tantôt encore Lawrence se promenait, elle fuyait comme blessée, répondant à tout « Je n'ai rien, je n'ai rien » et croisant les mains sur son cœur comme, maintenant encore, elle fait quand elle s'effraye, elle demandait à ce noir jardin de couvent « Est-ce qu'on souffre longtemps, est-ce qu'on souffre longtemps? »

Elle était seule, se dit pensivement Lawrence, elle était seule. Il hoche la tête, s'arrête, regarde fixement au loin. Moi, je ne suis jamais seul, tout me tient compagnie, si fidèlement; mais elle, elle n'avait personne.

Lui aussi, il a été seul, lui aussi, il était un enfant tendre, renfermé, sans larmes, qui demandait désespérément un appui jusqu'au jour où il a été content d'être tout seul. Personne n'est venu lui dire « Viens, partons. Demain, on dort à l'auberge. La route sonnera sous ton bâton. Les troupeaux ont dormi dans les prairies. Le berger quitte, en s'étirant, sa petite maison à roulettes. Le torrent frais traverse la route. Tu ne connais pas le charme des villages qui montent un à un du matin. L'alouette bondit et fuit dans le soleil. Est-ce que tu connais le monde? Non? Viens, tu le prendras en le regardant. Montagnes noires, frais Brabant, Hollande et la mer, pommier de Normandie, rugueuses Ardennes, tu ne sais rien encore de leurs merveilles, et plus ardent et plus pur, plus âpre et plus délicieux à connaître, le cœur des hommes. Fais voir tes mains. Oui, oui, ce sont des mains qui aimeront à prendre. Elles sont larges et belles, avec des doigts courts et forts. Viens, nous partons. »

Personne, aucun jeune aventurier au front bombé, au menton mince, aux larges épaules, ne lui a tenu un pareil langage... alors il a parcouru toutes les routes qu'il a pu, il a tout aimé, et maintenant, voyageur content de se souvenir, il se repose si

délicieusement. L'ombre est si douce pour qui a trop regardé le soleil, la fraîcheur du sous-bois est si adorable après la longue étape dans la plaine d'été. C'est cela qu'il faut savoir. D'un mot on change une existence. Le voyageur, en quittant le steamer bondissant, n'est plus l'homme qu'il fut au départ... Vous dont le cœur est prisonnier comme un bouvreuil dans les fils d'une tenderie, ne comprenez-vous pas cela ?

La chair est heureuse dans la fraîcheur du soir. La lumière glisse à ras de terre et meurt dans les rosiers. On cueille, rien qu'en levant la main un fruit savoureux et froid. On attend un ami. On verse le vin dans les verres légers. On puise l'eau. La poulie grince. Ruisselant, le seau de bois jaillit de l'abîme. « Avez-vous fait un bon voyage ? » demande-t-on à cet ami, qui tout pensif répond : « Que vous êtes heureux de vivre ici ». On arrose au jardin. On pense à des promenades qu'on à faites. « Tu te souviens de l'Amblève ? Il neigeait » et tout de suite les grandes collines blanches se pressent curieusement autour de vos souvenirs. On se met à table en riant. Les mets sont exquis. Le soir est sensible comme s'il avait conscience. La chair est heureuse. C'est vivre cela, c'est vivre doux et forts comme les bêtes de la forêt.

Ce soir est frais. Lawrence rentre chez lui. Septembre siffle déjà dans les cheminées. Lawrence prend un livre. Dans le feu, il jette des noix-de-pin qui craquent dans la flamme, font de petites boules rouges, éclatent. « Ce sont les petits hérissons du chaud hiver » dirait la petite Anne. Le vent se jette sur la porte. « Entrez, cher tonnerre de la forêt. » Tout le jour on a entendu des coups de haches. On emportait des troncs d'arbres enchaînés aux affûts des artilleries forestières. Les chênes et les trembles ont perdu la bataille. Soucieux, noirs, guétrés de cuirs boueux, les bûcherons entourent les vaincus, poussent aux roues, dévalent par les pentes glaiseuses, vers les villages aux toits bleus, ennemis héréditaires des forêts sur la hauteur.

Je suis bien ici, pense le solitaire, dans ma cabane de trappeur, dans le vent et les bois. Ainsi il goûte un repos

profond. Demain il bouclera ses guêtres, il roulera son manteau. Il partira. Que lui importe le mauvais temps. Si ardente à détruire que soit la pluie, croit-on qu'elle puisse noyer le Lawrence ? Oh, jamais, tant que son cœur aura si chaud.

Qu'on est bien, qu'on est bien. Il allume la lampe. On voit au-dessus de la cheminée luire les deux canons d'un fusil de chasse. Sur la table un livre « *Epicuria* ». Un bahut s'orne d'une petite *Victoire* mutilée. Le chien, étalé devant le feu à l'air mort. Le facteur apporte des journaux et des lettres. Lawrence lit en fumant du tabac noir. Puis il regarde la porte, et son visage sévère, ses yeux froids s'éclairent. « Pourquoi ne venez-vous pas chez votre bon frère le loup, petite Anne » dit-il tout haut, puis il décroche son fusil et s'en va braconner.

Ainsi la chambre reste seule, toute vivante encore d'avoir contenu une vie humaine si souple, si ardente. Il fait aussi clair et aussi chaud que s'il y avait quelqu'un, le temps passe comme si quelqu'un était là. La pendule sonne neuf fois. Le vent se jette sur la porte comme si Lawrence était là pour dire « Hé bien ». Des roses sont sur la table à côté du bâton du voyageur. On entend deux coups de feu. Lawrence rentre suivi du chien bondissant. Ainsi se continue cette vie dont le bonheur a le goût amer des jeunes feuilles et des violettes. Existence, dit le jeune homme, existence, et il sourit, de son sourire pointu, avec l'air de chercher quelqu'un qui lui tiendrait tête et qu'il aimerait. Il accroche son fusil qui luit de nouveau, long et cruel. Guerre des paysans, pense Lawrenre, et, aussitôt, il se voit à genoux dans un fossé, entouré de rustres haineux auxquels il commande, tandis qu'au bout de la route nationale, viennent à la mort sournoise, les élégants cavaliers de la République.

On voit ce jeune homme grand et mince, l'air hardi et tranquille, debout devant sa cheminée. A ses pieds, son chien dort. Tout l'espace nocturne entoure cette petite maison éclairée. Des quatre points cardinaux, de la plaine, des fleuves, des forêts, de la mer, monte un air tempétueux et agile, sourd et terrible, âcre et fort. Le Lawrence pensif en sent aux lèvres le goût,

le goût de terre et de marée, qui, après avoir traversé les haies, les murs, les fenêtres closes, traverse la chair vivante, étouffe presque le cœur valeureux, l'étouffe et le vivifie. L'aube demain, reviendra d'un long voyage.

XIV

Ce matin d'Octobre ce fut Madame Didier qui accueillit Lawrence. Déjà le froid approchait et le jeune homme, vêtu de velours comme un bûcheron, avait l'air d'apporter à ses amis des nouvelles de l'automne.

Madame Didier semblait fort affairée. Nous sommes en pleine déroute, dit-elle tout en le recevant avec sa bonne grâce habituelle, mon mari vient de m'écrire qu'il nous revient dans quinze jours. Nous allons l'attendre en ville et l'hiver est trop proche pour que nous revenions encore cette année. Du reste il va être accablé de besognes et il n'est pas sûr que nous revenions l'année prochaine. Philippe aussi va penser au travail. Nous allions vous écrire précisément. Les enfants sont plongés dans les malles.

Quand donc partez-vous, demanda Lawrence, sans parvenir à affermir tout à fait sa voix. Madame Didier le regarda avec bonté. Nous partons dans deux jours, reprit-elle, et je suis fâchée, nous le sommes bien tous de vous quitter si brusquement... Mais vous-même, ne partez-vous pas vous bientôt ?

Je suis fatigué, dit Lawrence avec un peu plus d'amertume qu'il n'eût voulu, la ville m'excède. Où serait mieux qu'ici un tel sauvage ? Ce ne sera pas la première fois que je passerai l'hiver dans les champs. Je suis pauvre, du reste, ne l'oubliez pas...

Madame Didier hésita un instant. Viendrez-vous nous voir, dit-elle enfin, puis-je vous inviter, dois-je le faire ? Vous me comprenez ?

Elle se tut. Lawrence regardait fixement du côté de la fenêtre. On entendait le vent dans les arbres. Sec et violent, il sautait soudain sur le toit. Le moindre bruit avait déjà cette

sonorité sèche qui est le propre du gel. Un soleil pâle glissait à ras des gazons. La tiède atmosphère invitait à la confiance. Sans scrupules, sans regrets, le bel été quittait la contrée. L'automne, comme des fauves craintifs et beaux, se pressant l'un l'autre, s'arrêtant tout-à-coup, aboyant à la mort, paraissait et disparaissait sur les hauteurs glacées.

Lawrence se raidit et secouant la tête avec une sorte d'impatience triste, il répondit « Je ne viendrai pas. Même si vous m'en priiez, je ne viendrais pas. Certes, et vous n'en doutez pas, je le sais, j'y trouverais un agrément plus vif que je ne saurais le dire, mais je ne dois pas le faire. Non, reprit-il plus bas avec une sorte d'expression charmante et découragée qu'il avait parfois, non je ne crois pas que je doive le faire. »

Anne et Philippe entrèrent. Tout le monde descendit au jardin. Pendant que Madame Didier et son fils donnaient quelques ordres, Anne et Lawrence s'éloignèrent un peu. Qu'allons-nous faire, dit anxieusement la jeune fille ? Je reste ici, dit Lawrence sans oser la regarder.

Tout l'hiver ? dit-elle. Il ne répondit pas. Elle reprit : Vous avez passé un triste été ici à cause de moi. Non, dit Lawrence. Et maintenant, nous partons, nous partons, dit-elle. Il fit oui de la tête. Il leur semblait que tout le jardin les observait et les guettait.

Je vous dois tant, dit Anne, vous avez toujours été si bon pour moi. Je ne l'oublierai jamais.

Ne pensez pas à moi, dit Lawrence. Moi non plus je n'oublierai rien, ni vous, ni cet été, ni tout ceci... acheva-t-il avec émotion en montrant de la main le jardin dépouillé et, plus loin, tout ce beau pays triste.

Pour si longtemps Lawrence, pour si longtemps. Il ne répondit pas. Elle reprit : « Vous viendrez peut-être nous voir ? » Peut-être, dit-il. Toute la tristesse du monde, interdite et belle, semblait près d'eux et les regardait sans sourire ni pleurer.

Ils firent quelques pas. L'après-midi était glacial. Une odeur fade et puissante montait des herbages que les averses de la

veille avaient détrempés. Elle dit : Je n'oublie pas, je n'oublie rien... tout ce m'avez dit, j'y pense souvent, je... ce que vous m'avez dit dans le cimetière... vous savez bien... je crois... je crois, maintenant, aujourd'hui... je crois que c'est vrai. Elle soupira fébrilement. Oh Lawrence, Lawrence, s'écria-t-elle. Il ne dit rien. Ils rentrèrent. Mon Dieu qu'il faisait froid, qu'il faisait déjà froid.

Le surlendemain ce furent les adieux. Le train glissa sous les lourds nuages. Il disparut au tournant de la voie. Le jeune homme était seul. Un vrai temps de Toussaint, Monseur Lawrence, dit le vieux chef de gare. Oui, dit Lawrence.

XV

LAWRENCE A JEAN LARMÉ

... Ah, croyez-moi c'est dur, c'est dur cette solitude des premiers jours où je suis présentement. Souvent, sommeillant à demi, la tête dans les mains, je pensais : « Attendons encore. Elle va venir. Certainement elle est tout près. Elle hésite. Il fait si froid. Où est-elle, où est-elle ? Je ne l'entends pas respirer. Elle a marché vite cependant... ah je vois sa robe entre les sapins. Ce vent m'empêche de voir. Il secoue toute la forêt ».

Ce n'était pas elle. C'était le soleil qui glissait le long des tenderies, c'était la noix-de-pin qui tombait dans la mousse, c'était l'averse qui traversait vivement mon jardin. Un grand lièvre détalait. J'avais un goût de terre écrasée aux lèvres. Ce n'était pas elle qui avait traversé la forêt. Après un jour triste et pur, c'était seulement un jour plus triste et plus pur. Novembre était déjà très avancé. Décembre serait bientôt là. L'hiver gémissait dans les cheminées.

Elle ne venait pas. Il pleuvait à verse. Il ferait glissant. Elle ne pourrait pas venir, elle tomberait en courant. Demain peut-être, quand toute cette inondation serait remontée dans les nuages, oui, demain.

Puis je m'éveillais de ce demi-sommeil, j'appuyais mon front à la vitre où venait s'éparpiller la pluie, je voyais la forêt noire, à ras des hauteurs, attendre le choc sifflant des averses et les torrents tumultueux et invisibles du vent. Rarement quelqu'un passait. Le facteur s'arrêtait « Une lettre, Monsieur Lawrence, les journaux ». Une vieille paysanne accrochée à son parapluie violet, comme à une épave, apportait des vivres au prisonnier. Et c'est tout ce que je voyais de vivant.

J'étais dans ma cabane comme un pauvre émigrant qui pense à la terre natale et quand j'avais allumé la lampe, que j'étais seul près du feu clair, que j'entendais dehors le mauvais temps, je croyais toujours qu'elle allait entrer, qu'elle me donnerait ses petites mains glacées, que je lui offrirais des violettes et du gui, que le matin ne reviendrait plus jamais à Louâtre.

Un jour (c'était le 2 Novembre) croiriez-vous, je suis parti la chercher. J'ai traversé les fourrés, droit devant moi. On entendait les coups de feu des chasseurs, qui, chaque année, envahissent le pays. J'étais en plein dans la ligne de feu et, parfois, des chevrotines sifflaient en arrachant des feuilles mortes aux arbustes. Les chiens éreintés, soufflant sous le couvert du bois où leurs corps agiles mettaient des tâches jaunes, furetaient dans tous les sens. Un braconnier à l'affût me regarda passer de ses yeux clairs. Il dit « Vous vous êtes perdu ? » Je dis « Il fait beau. Avez-vous tué quelque chose ? » La campagne avait une odeur de feu de bois vert et de noix. Aux lèvres, j'avais le goût de l'automne, le goût de la mort végétale, âcre et douceâtre à la fois, comme des fruits sauvages après la première gelée.

A chaque instant, je glissais dans les mousses humides. Très haut, un vol de grues passa, léger triangle agile, lumineux, insaisissable. Tous le temps mes amis les corbeaux criaient.

C'était la beauté amère de ces choses qui me prenait à la gorge, me faisait comme étouffer. J'ouvrais les mains, j'aurais voulu être content, voler du bois mort, faire un feu, dormir par terre, vous avoir près de moi, causer, oublier ce qui est triste, me souvenir des roses blanches de cet été, des roses blanches et

des dix-sept ans. Ereinté, je m'assis sur une souche d'arbre. Quelqu'un était près de moi, croyais-je, qui me disait « Lawrence, à quoi penses-tu, Lawrence, tu n'aimes donc plus les pièges que tu te tends à toi-même ? » ...et moi, cédant à toute cette destruction adorable, à toute cette solitude qui reculait au plus profond de ma chair, je disais « Est-ce que quelqu'un est mort ? Depuis quand, depuis quand ?...

J'étais dans la clairière où maintes fois nous étions passés ensemble. C'étaient bien les mêmes génévriers ronds et noirs qui semblaient tenir conseil. Je goûtai de leurs baies à saveur de poivre. Un lièvre sauta et fuit en bondissant comme tous ses pareils. Un grand champignon rouge balançait sa coupe empoisonnée pleine d'une eau limpide, tellement limpide. Le vent était dur. Parfois il sautait comme une bête. Le ciel, rouge et noir, violet par place, semblait refleter d'immenses toits d'ardoises.

Et j'étais là, fatigué, tout seul, oubliant que j'allais la chercher. La chercher ? Mais où, où était-elle ? Pas dans les bois saccagés de coups de vent bien sûr, pas cachée dans le noir conseil des genévriers, pas au bord de la mare, pas sur la route non plus.

Des feux s'allumaient dans le soir tombant. On voyait, tout illuminée sur la hauteur, l'église de Louâtre. Le clocher sonnait ses trois coups malheureux qui tombaient dans la vallée comme des pierres dans de la boue. Deux Novembre ! Ah exister aujourd'hui était comme cette boue, comme ces coups de feu, comme ce clocher, comme la mort... c'était humilié et tragique. On n'avait que l'humilité et le mal qu'elle vous causait pour être fier de sa propre grandeur.

Pauvre noir paysan à l'affût, tu étais moi, tu étais tout le monde, mais il faut, si l'on est vraiment Lawrence, ne pas avoir peur de tout cela. Dans une chasse, j'ai vu un aigle tomber devant moi. Il était blessé à mort, eh bien il déployait encore ses ailes, il dansait aurait-on dit, pour se moquer de la mort. C'est ainsi qu'il faut être.

Je suis descendu à travers les noisetiers et les chardons, je me suis arrêté au bord de la fontaine où nous nous étions amusés tant de fois à jeter des cailloux, je me suis assis sur la margelle, et il me semblait que la mort causait sournoisement avec moi. Pour Anne c'est la lumière, la mort, c'est la colombe aux figuiers, ce sont les Oliviers où pleure un jeune Dieu d'Histoire Sainte, c'est le pas de l'Anesse vers Jérusalem, c'est la campagne de Louâtre pleine d'anges ouvrant des ailes comme le vent, c'est la légende à genoux dans je ne sais quels labourages éternels où les églises naissent comme des houx en flammes et meurent comme des perce-neige, c'est l'églantine des bois.

Mais pour moi, qu'est-ce, sinon dormir trop longtemps, sinon être emporté comme un arbre abattu, sinon ne plus entendre quand on m'appelle par mon nom. Ainsi toute ma confiance me quittait comme un loup fuit sa tanière s'il y voit luire l'acier bleu d'un piège. Allons j'avais un peu de vertige au bord de cette citerne. Je partis.

Oui, telle fut cette promenade, cette belle promenade, durant laquelle je revêcus la douce saison qui venait de mourir, et qui n'aurait plus d'autres matins.

Maintenant je suis tout seul. La tempête fait rage au dehors. Il semble que ma pauvre maison va être roulée comme un fêtu, qu'on va me la casser contre les hêtres. Cette fois c'est l'hiver ; bientôt la neige viendra me consoler de toutes ces averses et je m'apprête à hiverner dans ma cabane, comme un ours dans ses rochers.

Anne est bien loin, comme elle est loin du compagnon qui l'aidait de son mieux à porter les farouches douceurs de sa tristesse. Croyez-vous qu'elle m'oublie ? Oh je ne crois pas, bien que... mais je pense vous voir sourire avec malice. En vérité, fallait-il donc, pour vous être agréable, augmenter d'un tome ces Collections Roses où l'on se marie toujours, après avoir pleuré, couché à plat ventre dans la bruyère, après avoir pris conseil du vénérable vieux curé, après avoir connu les innocentes jalousies. Ah toits pointus, pignons des châteaux Renaissance, petites

poésies d'Epinal où les sentiments ont deux couleurs (le bleu et l'or) et vous, parcs anglais, tennis et monastères, je suis un coupable de n'avoir pas écouté vos enseignements. Qui sait, la gloire de Mademoiselle Fleuriot eut fleuri mon jardin dévasté et, si Lawrence avait fait un roman de tout cela, on eut peut-être dit qu'il était un bon auteur.

Mais voilà, Lawrence n'a pas essayé... il dort les yeux ouverts, il déteste tous ces jolis arrangements qui s'appellent la sagesse, dit-on, et, certes, mieux valent la source et l'ombre des pins, le chemin rocailleux où la pluie se sauve comme des fourmis, oui, mieux vaut cela que la route pavée, soignée comme un boulevard, et pareille pour tous.

Mais Anne, Anne, dites-vous ? Ah j'ai foi dans les adorables ressources de la jeunesse. Elle se souviendra, oui, je le sais, mais quelqu'un à qui je pense, quelqu'un qui est venu cet été dans notre beau pays de pierres et dont je n'oublie pas le loyal visage, saura peut-être faire sourire les yeux tristes de ma petite sœur Anne. Ce quelqu'un, Philippe m'en parle dans ses lettres, et... Allons Lawrence n'aime plus autant son innocence.

N'importe, dites-moi que j'ai bien fait. Ai-je bien fait ? Je suis meurtri, je ne le cache pas, mais ce n'est pas à vous que je dois apprendre que l'amitié, ce bien précieux, est aussi fécond en alarmes que le plus poignant amour. Cela s'appelle aussi de *l'amitié*, dites, et c'est peut-être pour en goûter mieux l'amer plaisir que je reste dans le pays où elle est née, cette amitié, comme une bruyère blanche entre des rocs. C'est mon enfance qui veut cela ; elle aussi aimait ces blottissements dans le chagrin, quand ma mère me consolait et que, pleurant encore, je souriais déjà. Ce n'est pas bien ? Mais puisque l'automne est aussi âpre, aussi beau, aussi ardent que les autres années, ce doit être bien, c'est bien. Si, Jean Larmé, c'est bien, et quand j'ai mal cela a un goût vert, âcre et lourd, comme l'automne, comme l'automne.

Contentez-vous donc de ces explications, même si elles n'expliquent rien. Jeune présomptueux, pensiez-vous que Lawrence allait toujours se justifier, et que tout aurait sa raison. Au reste,

que vous importe ? Si vous trouvez de la bruyère blanche dans votre Brabant, faites comme moi... envoyez-m'en quelques brins. Cela porte bonheur.

Jean Larmé, c'est si beau ma cabane dans l'orage, c'est si beau, le feu ronronnant, les poètes, la forêt qui a l'air de se jeter à plat ventre devant la charge du vent, l'odeur du bois sec, l'eau qui chante pour le thé, mes mains qui écrivent, toute ma chair lassée, depuis que l'Août m'a quitté, c'est si beau, la simple vie matérielle d'un poète à l'orée d'un bois.

Tout distinguer, tout apprécier, c'est bien cela qu'il faut faire, n'est-ce pas ? J'ai du thé, j'ai du tabac, j'ai de ces fruits dorés et froids que l'été donne à garder à l'hiver, j'ai le pain gris des paysans, j'ai ma tristesse. La pluie claque à ma fenêtre. Je m'endors dans la chaleur, dans le bien-être âpre et tendre de ma solitude. C'est la philosophie des récompenses.

Mais, dites-moi ? Un de ces jours, vous vous sentirez peut-être ce grand courage de pousser un *raid* jusqu'ici. Ce serait si bien de votre part. Par exemple il faudrait vous munir des bottes de l'Ogre et de la résignation de tous les saints, car c'est après avoir plongé dans un fleuve de boue et vous être pris mille fois dans les lacets du vent, acharné à votre perte, que vous apercevrez le toit pointu de ma maison.

C'est égal comme nous nous amuserions à courir la forêt, à chasser le sanglier, à gravir la montagne (à quatre pattes, c'est le seul moyen, si l'on tient à la vie). Voulez-vous ?

Le soir je vous ferais un feu d'enfer. Nous fumerions le noir tabac du pays et, sans jamais rien dire de la petite Anne, il me semblerait en parler tout le temps, aussitôt que vous me liriez l'une où l'autre de ces tendres élégies, où je retrouve votre cœur généreux. Elle-même serait là. Elle me regarderait. Elle serait si triste. Petite naufragée, petite naufragée.

PROSPER ROIDOT.

PROPOS DE TABLE

Un abonné grincheux qui a pris pour devise : *Je porte à droite !* (On se demande pourquoi ?) a eu l'effronterie de nous adresser l'ironique lettre que voici :

Uccle, le 24 mai 1911.

Cher Monsieur,

Il m'arrive quelque chose qui n'est pas ordinaire. Vous m'avez envoyé des livraisons du Masque. *Je les lis. Je suis séduit et je m'abonne. Je joins même à mon bulletin d'abonnement un mandat postal de 10 francs.*

A partir de ce moment, je ne reçois plus rien.

Il s'est passé évidemment des choses mystérieuses et compliquées. Ai-je été jugé indigne du titre d'abonné ? Je confie à votre esprit chevaleresque le soin de me défendre. Je m'incline d'avance d'ailleurs devant l'arrêt qui sera rendu. Je demande simplement les raisons et je redemande les 10 francs.

Par bonheur pour lui, cet abonné grinchard est un de nos plus hauts fonctionnaires, — sans quoi nous ne tairions pas son nom, — et si nous insérons sa lettre et notre réponse, c'est afin que nos abonnés sachent, une fois pour toutes, à quoi s'en tenir sur leurs droits et sur les devoirs du *Masque* envers eux.

***

Cher Monsieur,

Non ! Malgré tout, vous n'avez pas été jugé indigne d'être notre abonné et vous n'aurez pas vos dix francs.

Vous êtes encore trop récent abonné pour savoir que le Masque *n'est pas mensuel, que s'il est périodique, c'est dans ce seul sens qu'il paraît périodiquement en retard.*

Vous manquez encore de l'entraînement qu'ont pris nos vieux abonnés qui ont dû attendre parfois trois mois, trouvant ainsi le plaisir de nous voir ressusciter après nous avoir pris pour... disparus avec leurs 10 francs.

Que voulez-vous, la bonne copie est rare et nous n'en voulons que d'excellente.

Maintenant comme vous avez reçu, en une fois, une dizaine de numéros, vous avez peut-être pensé que vous en recevriez autant, chaque mois, et cela pour vos 10 francs !! Détrompez-vous !

Le Masque *n'est pas de ces revues que l'abonné trouve, à date fixe, le matin à son déjeûner, rangées par sa cuisinière entre l'œuf à la coque et la tasse de café.*

Voilà ce que le Comité me charge de vous répondre, en vous assurant du plaisir qu'il éprouve à pouvoir familièrement engueuler un des grands lamas du pays.

Ceci ne veut pas dire que ce sera sans plaisir que nous remplacerons les numéros que vous auriez égarés, perdus, chiffonnés ou même que vous n'auriez pas reçus, quoique notre service soit idéalement fait.

Donc, habituez-vous à nos retards périodiques. Il n'y a pas de remède à ce genre de retards. Grinchez tant qu'il vous plaira ; du moment que c'est en style correct et spirituellement, nous aurons toujours plaisir à vous lire, cher abonné grincheux.

C'est à ce titre que nous avons l'honneur d'être votre correspondant.

*
* *

Le grincheux abonné a du moins eu l'intelligence de s'excuser :

Uccle, le 27 mai 1911.

Cher Monsieur,

On m'a comblé. J'ai reçu deux numéros 10-11. Je vous en remets un.

Il est entendu que je suis désormais le plus patient et le plus doux des abonnés. Ne voyez dans cette manifestation de ma déformation professionnelle que le désir de voir la Revue et de la lire... chaque fois que ce sera possible.

L'incident est clos.

LA DERNIÈRE PAROLE IMMORTELLE DE CYRILLE !

Grosse émotion au Ministère de l'Instruction publique !

Par mesure de protestation contre le départ de leur collègue, M. Cumont, les professeurs de l'Université de Gand, venaient d'envoyer leur démission collective. Une Université sans professeurs ! Toutes les Facultés en grève ! Ce n'était pas drôle !

Il y avait de quoi secouer, même l'imperturbable M. Schollaert.

Les gros bonnets couraient en désarroi, de l'un à l'autre bureau.

Cyrille survint. Le sauveur ! pensa-t-on. Car tous se souvenaient de sa phrase éternelle :

Je demande trois jours pour préparer n'importe quel cours !

Seulement il s'agissait, non pas d'un, mais de *tous* les cours. Philosophie, Droit, Médecine, Ponts et Chaussées, etc.

Le Ministre attendait la réponse de Cyrille, dans la plus grande anxiété. Que répondrait-il ? N'allait-il pas exiger pour le *gros* le prix du *détail* ?

Je demande quatre jours, répondit le sauveur, magnanime.

Et le cours ordinaire des choses fut rétabli.

POUR LE PROCHAIN CONCOURS DE ROME.

Une correspondance aigre-douce s'est échangée entre « Pourquoi pas » et Paul André.

Nous ne voulons, d'aucune façon, prendre parti dans la querelle ; nous désirons rester en dehors de toute polémique et conserver le respect, que nous avons toujours porté à la tenue de Paul André. Nous ferons même observer que de toutes les revues le *Masque* est la seule qui lui ait conservé une sympathie inaltérable.

D'ailleurs nous posons en principe patriotique qu'il ne faut jamais toucher à l'uniforme. Mais les grands événements de la vie littéraire en Belgique doivent trouver au moins un écho dans notre Revue, sans quoi nous ne paierions pas notre tribut à l'histoire. Qu'il nous suffise de résumer le débat.

Paul André donc se considérait comme blessé dans son uniforme ; ses adversaires prétendaient au contraire qu'ils le vénéraient (l'uniforme). En somme, un beau sujet de tableau.

Les Grecs se disputaient le corps de Patrocle ; cette fois on se disputerait un uniforme. C'est mieux et beaucoup plus convenable et l'artiste n'aurait pas à subir les invectives des critiques qui agonisèrent Wiertz parce qu'il avait peint un Patrocle tout nu.

Un uniforme même tout nu, c'est encore très habillé.

M. Valère Gille, qui avait adopté pour son papier à lettres l'ancienne devise de la Jeune Belgique : « Ne crains », vient de la remplacer par cette épigraphe mieux appropriée : In Cauderlier Venenum.

Le Lustre de Cristal

à ALBERT MOCKEL.

Le cristal d'un lustre : *Clartés !*
Mille flammèches minuscules,
Poudre d'or, mignons corpuscules
De soleil, poussière d'été.

Mais une mouche sotte et fine
Y dépose un grain d'or bruni
Et cette chose si minime
M'empêche de voir l'Infini.

O mouche mignonne et jolie !
Sais-tu combien tu me fais mal
Et que c'était là ma folie,
De voir un monde en ce cristal ?

Las ! Il faut donc que je reprenne
Mon petit ouvrage de main,
Ma gente tâche quotidienne
Laissée la veille de demain.

Et, sans que rien puisse m'abattre,
Continuer, avec bonheur
Et méthode, à couper en quatre
Un poil dans toute sa longueur.

Ecrit à Manières-les-Bains, l'avant-veille d'après-demain.

Table des Matières

DESSINS HORS-TEXTE

Jean de Bosschère. p. 97
Charles Doudelet. p. 129
Drésa. p. 161
Jehan Frison. p. 289
Alfred Hazledine. p. 65
Georges Lemmen. p. 1
Georges Minne. p. 353
Victor Rousseau. p. 33
Gustave-Max Stevens. p. 225

La Rédaction. Avant-Propos. p. 1

Ferdinand Bouché. Le blanc Pennat. p. 171
Fernand Crommelynck. La Vengeance des Papillons. p. 199
Jules Delacre. Elégie. p. 48
Louis Delattre. Le Wallon de la Pierre. p. 237
Jean Dominique. Les Enfants et les Livres. p. 208, 245
» Poèmes. p. 33
Maurice Drapier. Notes. p. 116
» Poèmes. p. 182
Paul Drouot. Vers. p. 231
Georges Duhamel. Ceux que je connais. p. 166
» Evangile. p. 169
» Repos. p. 168
Louis Dumont-Wilden (et Georges Marlow)
Essai de critique dialoguée :
L'Oiseau bleu. p. 10
Les Rythmes souverains. p. 50
Tristan Bernard. p. 151
Georges Eekhoud. Essai d'exégèse populaire. p. 225
André Fontainas. A Rome, un dimanche. p. 82
paul Fort. Ballades Françaises. p. 69

Gaston Furst. L'Année. p. 56
» L'Année. p. 184
» Les Saisons. p. 104
Maurice Gauchez. La Hollande, ce soir... p. 119
Jean-Paul Germain. Eglogue. p. 106
Marguerite Gillot. Poèmes. p. 137
Albert Giraud. Le Secret du Sphynx. p. 129
Remy de Gourmont. Le Chêne. p. 15
Franz Hellens. De la Sève et du Sang. p. 75
» Le Retour. p. 163
» Massacrons les Innocents. p. 289
Edouard Henry. Orphée. p. 306
Eugène Herdies. Voyage. p. 320
Pierre Hirsch. Caprice. p. 232
Camille Lemonnier. Chansons. p. 353
Grégoire Le Roy. La Guirlande des Dieux, *par Albert Giraud.* p. 20
» Les Silences. p. 148
Raymond Limbosch. Roses des Quatre-Temps. p. 358
Paul Maas. Ivoire du Japon. p. 328
Georges Marlow (et Louis Dumont-Wilden)
Essais de critique dialoguée :
L'Oiseau bleu. p. 10
Les Rythmes souverains. p. 50
Tristan Bernard. p. 151
Camille Maryx. Le Soir. p. 244
Stuart Merrill. Petits poèmes d'amour. p. 131
Francis de Miomandre. La Canne de Jaspe. p. 355
Albert Mockel. L'Adoration du Berger. p. 161
Gaston-Denys Perier. Colchiques d'automne. p. 98
» Un Paysage de Goethe. p. 189
Henri de Regnier. In memoriam. p. 9
Prosper Roidot. Bruyère blanche. p. 259, 330, 359
» Peau d'Ane (fragment) p. 78
Blanche Rousseau. Grande Mademoiselle Fanny. p. 139
» La méchante grand'mère. p. 4
André Salmon. Imagerie. p. 36
Pol Stiévenart. Le pauvre obélisque. p. 120
Charles Van Lerberghe. Si j'étais Dieu ou Comment je devins écrivain. p. 65
» Sonnet. p. 3
» Sonnet. p. 97
Horace Van Offel. La petite Anna. p. 38
Cyrille Van Overbroeck. Le subside ou l'Impromptu de St-Josse-ten-Noode. p. 271
G. Van Wetter. Mauri-Ga-Suma. p. 323

Emile Verhaeren. Septembre. p. 136
Charles Viane. La Veillée des Morts. p. 114
*** Pages d'album. p. 124

PETITE ANTHOLOGIE :

A Thomas Braun. *Bénédiction.* p. 159
A Pierre Broodcoorens. *Ode.* p. 127
A Louis Dumont-Wilden. *Dilemne.* p. 63
A Louis Dumont-Wilden et Georges Marlow. *Essai de critique dialoguée par les célèbres duettistes MM. Casserole et Couvercle.* p. 95
A Max Elskamp. *N. D. de la Semaine.* p. 62
A Iwan Gilkin. *La Bénédiction du Jour des Cendres.* p. 94
A Valère Gille. *Académie.* p. 223
A Albert Giraud. *Les fouilles d'Héraclès.* p. 31
A Grégoire Le Roy. *Chanson navrante.* p. 287
A Maurice Maeterlinck. *Le Refrain du Terme.* p. 224
A Albert Mockel. *Le Lustre de cristal.* p. 389
A Georges Ramaekers. *Sur l'Ile de Pathos.* p. 351
A Emile Verhaeren. *L'Inondation.* p. 30

PROPOS DE TABLE

pp. 24, 58, 87, 126, 157, 218, 286, 349, 386

VIENNENT DE PARAITRE

RENÉ ARCOS. — *Ce qui naît* (poème), Paris, E. Figuière et Cie. Fr. 3.50

FERDINAND BOUCHÉ. — *Chrysalides* (contes), Editions du Masque Fr. 3.50

JEAN DOMINIQUE. — *Les Enfants et les Livres* (conférence), Editions du Masque. Fr. 2.00

GEORGES DUHAMEL. — *Selon ma loi* (poèmes), Paris, E. Figuière et Cie. Fr. 3.50

FRANZ HELLENS. — *Massacrons les Innocents*, Editions du Masque Fr. 2.00

JULES ROMAINS. — *Les Puissances de Paris*, Paris, E. Figuière et Cie. Fr. 3.50

HUBERT STIERNET. — *Haute Plaine*, Bruxelles, Association des Ecrivains belges. Fr. 3.50

CHARLES VILDRAC. — *Livre d'Amour*, Paris, E. Figuière. Fr. 3.50

EMILE VERHAEREN. — *Les Plaines* (toute la Flandre), Bruxelles, E. Deman. Fr. 5.00

CAMILLE LEMONNIER. — *La Chanson du Carillon*, Paris, P. Laffitte et Cie. Fr. 3.50

JETHRO BITHELL. — *Contemporary Belgian Poetry*, Londres, The Walter Scott Publishing C^o^. Fr. 1.25

LE MASQUE

REVUE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

H. LAMERTIN

ÉDITEUR

BRUXELLES

Sommaire du N° 12 :

Camille Lemonnier	*Chansons*	p. 353
Francis de Miomandre	*La Canne de Jaspe*	p. 355
Raymond Limbosch	*Roses des Quatre-Temps*	p. 358
Prosper Roidot	*Bruyère blanche (suite)*	p. 359
Le Masque	*Propos de Table*	p. 386
Petite Anthologie	*Le Lustre de Cristal*	p. 389
	Table des Matières	p. 390

CE NUMÉRO EST ORNÉ D'UN DESSIN DE GEORGES MINNE.